John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Adams
281.2
v.3 pt.2

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

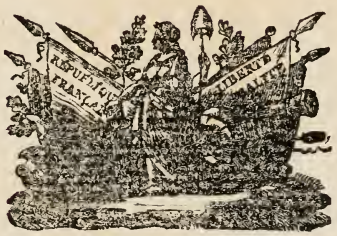
OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

DEUXIÈME PARTIE

DU TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

XX
ADAMS
HG 1,2
U.3
Pt.2

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Adonis ou *l'Osiris Phénicien.*

Ce qu'Osiris étoit chez les Egyptiens, Bacchus chez les Grecs, Adonis l'étoit chez les Phéniciens; et son culte étoit celui du Dieu-Soleil, seigneur du Ciel, adoré sous différens noms chez les différens peuples. Le nom d'Adonis, que lui donnoient les Phéniciens, est synonime de celui de monseigneur. Les Chrétiens, en parlant de Christ ou de leur Dieu-Soleil, l'appeloient le *seigneur*. Les Juifs, voisins de la Phénicie, avoient aussi leur *Adonis*. Comme Apollon, le bel Adonis brilloit de l'éclat et des graces de la jeunesse. La déesse de la beauté, Vénus en avoit fait son amant et lui prodiguoit toutes ses faveurs; et lorsque la Parque cruelle moissonna les jours de cet infortuné, Vénus inconsolable arrosoit son cercueil de ses larmes. Ainsi Isis pleuroit Osiris, et Cybèle son cher Atys; les

femmes Juives *leur seigneur Christ*; et les prêtres de Mithra leur dieu mort et ressuscité.

Macrobe (1) a reconnu le culte du soleil, dans celui du fameux Adonis, honoré chez les Assyriens, et chez les Phéniciens. Il n'y a pas de doute, dit ce savant, qu'Adonis ne soit aussi le soleil; pour peu qu'on jète un coup d'œil sur le culte religieux des Assyriens, chez qui autrefois Vénus et Adonis étoient dans la plus grande vénération, comme ils le sont encore aujourd'hui chez les Phéniciens. D'après cette supposition, Macrobe explique les aventures d'Adonis et de Vénus, par la marche du Soleil dans le Zodiaque, et par ses rapports avec celle de la végétation périodique, qui se reproduit et se dégrade tous les ans aux deux équinoxes, conformément aux explications physiques, que les anciens donnoient de la Mythologie. Il attribue à Vénus la partie supérieure de l'hémisphère, à Proserpine la partie inférieure; et par-là il explique, pourquoi on disoit qu'Adonis restoit six mois sur la terre avec Vénus et six autres mois aux enfers avec Proserpine. Ainsi les Egyptiens attribuoient à Isis l'hémisphère supérieur, et à Nephté l'hémisphère inférieur, et disoient qu'Osiris, après avoir

(1) Saturn. l. 1, c. 21.

été ravi à son épouse Isis, avoit passé dans les bras de Nephté (1). Ce qui rapproche la fable d'Adonis de celle d'Osiris; rapprochement confirmé par Lucien (2); lorsqu'il nous dit, que les cérémonies funèbres, célébrées en honneur d'Adonis en Phénicie, avoient pour objet Osiris, suivant plusieurs auteurs. Orphée donne le nom et les attributs de Bacchus à Adonis; ce qui est encore conforme à nos principes, si Adonis, Bacchus, Osiris, ne sont que le dieu Soleil sous différens noms. L'épigrame d'Ausone confirme cette polyonymie du Soleil, appelé, dit-il, Bacchus chez les uns, Osiris chez d'autres, et ailleurs Adonis. L'hymne de Martianus Capella consacre aussi le nom d'Adonis parmi ceux du Soleil. C'est lui, dit-il, qu'on adore sous ce nom à Biblos. Comme le Soleil, sous les noms de Bacchus, d'Osiris, d'Hercule et de Christ, Adonis descendoit aussi aux enfers et en ressortoit glorieux et vainqueur. L'hymne, qu'adresse Orphée à Adonis (3), prouve assez que cette descente aux enfers et ce retour aux cieux, sont relatifs à la marche du Soleil, d'un tropique à l'autre, aux périodes d'augmentation et de diminution dans la

(1) Plut de Isid. p. 368.
(2) Lucian. de dea syria. 879.
(3) Orph. poët. græc. 514.

durée du jour, et à la marche variée des saisons. Il appelle Adonis, le Dieu ou le Génie aux mille noms, le nourricier de la nature, dont la lumière s'éteint et se rallume par la révolution des heures; qui tantôt s'abaisse vers le Tartare, tantôt remonte vers l'olympe, pour y ranimer la végétation.

Cette vérité une fois bien établie, qu'Adonis est le soleil, ce sera dans les cieux que nous chercherons l'explication de ses aventures, laquelle s'éloignera peu de celle que Macrobe a donnée. Mais avant tout, il est bon de donner ici le précis de cette fiction solaire.

On suppose, qu'Adonis étoit né des amours incestueux de Myrrha avec son père Cyniras (*k5*). Les nymphes du voisinage reçurent le jeune enfant au moment de sa naissance; et il fut, comme Bacchus, nourri par elles dans les antres de l'Arabie. Adonis, devenu grand, alla à la cour de Byblos, qu'il embellit de ses charmes. Vénus, la fameuse reine Astarté des Phéniciens, en devient éperduement amoureuse. Pour lui elle oublie Mars, et quitte les séjours de Paphos, d'Amathonte, et de Cythère, pour suivre dans les forêts du Mont Liban son jeune amant, qui se plaisoit à y chasser. Mars, jaloux de cette préférence et des faveurs que lui prodiguoit la déesse, rompit le fil de leurs amours, en

suscitant contre Adonis un énorme sanglier, dont la dent meurtrière le mit dans un état, qui ne pouvoit plus exciter sa rivalité. Adonis perd la vie avec son sang et descend au séjour des ombres, où il inspire également des sentimens tendres à Proserpine, reine des enfers. Vénus sollicite près de Jupiter le retour de son amant à la vie et à la lumière; mais Proserpine s'y oppose et le lui dispute. Pour tout concilier, le père des dieux décide, qu'elles en jouiront alternativement. On députe en conséquence chez Pluton les heures et les saisons, qui ramènent Adonis, et depuis ce temps il demeure six mois sur la terre auprès de la belle Vénus, et les six autres aux enfers auprès de Proserpine. Voilà le précis de cette fable solaire, qui est toute entière Astronomique.

Pour la bien entendre, il faut se rappeler la fameuse division du Zodiaque en deux parties par l'équateur, aux deux points équinoxiaux, qui séparent l'empire de la lumière et du bien de celui des ténèbres e du mal, et ramènent les périodes de régénération et de dégradation, qui partagent le cercle annuel de la végétation sublunaire. Il faut aussi avoir égard à la théorie des domiciles planétaires, que nous avons exposée dans la première partie de notre Ouvrage. Enfin il faut se reporter aux

siècles anciens, qui ont été les beaux temps du règne de la Mythologie, et durant lesquels le Taureau d'un côté et le Scorpion de l'autre occupoient les points équinoxiaux, comme on le voit dans le monument de Mithra, et comme nous l'avons supposé, dans les fables d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, d'Hercule, etc.

Avec ces données, on verra aisément, que le Soleil ou Adonis passoit tous les ans, au printemps, dans l'hémisphère supérieur, en arrivant au Taureau, lieu de l'exaltation de la Lune, et domicile de Vénus, et en automne dans l'hémisphère inférieur, en quittant la Balance, autre domicile de la même planète (1), de manière que les termes de sa course ou du demi-cercle des signes supérieurs appartenoient à la même planète, ou à Vénus. Telle est en partie l'origine de ses amours pour Vénus et de son union à elle, et de sa séparation d'avec elle, lorsqu'il sortoit des enfers et qu'il y rentroit. L'intervalle de ces séparations et de ces unions étant de six mois fit dire, qu'il étoit pendant six mois avec Vénus, et six mois séparé d'elle. En quittant l'empire de la lumière, dont la dernière station, comme la première, étoit affectée à Vénus,

(1) Macrob. Saturn. l. 1, c. 12.

le soleil passoit au Scorpion, domicile de Mars, qui, suivant la fable, avoit fait périr Adonis, en suscitant contre lui un énorme sanglier. On voit aisément l'origine de la fiction, sur-tout quand on se rappelle, que le Scorpion a pour Paranatellon le fameux sanglier d'Erymanthe, l'Ourse céleste, le Chien de Typhon, comme nous l'avons vu déjà dans la fable des travaux d'Hercule et de Thésée, et dans celle d'Isis. C'est sous ce signe, que mouroit Osiris (1), lorsque Typhon son frère, qui l'avoit mutilé, l'enfermoit dans un coffre obscur après lequel couroit Isis éplorée. Voilà encore un trait de rapprochement entre ces deux fables. Ainsi le soleil ou Adonis passoit de la Balance au Scorpion, premier des signes inférieurs, à ce Scorpion qui dévore les testicules du Taureau printannier dans le monument de Mithra, à ce Scorpion, sous lequel Typhon, meurtrier d'Osiris, reprenoit son empire, et cela au lever de l'Ourse céleste le soir. Alors il perdoit sa force et sa chaleur, abrégeoit la durée des jours et s'acheminoit vers la partie inférieure du ciel, où les anciens plaçoient les enfers et le séjour ténébreux du Tartare, Alors la terre et toute la nature sembloient plongées dans les ténèbres et

(1) Plut. de Iside, p. 356.

dans le deuil, jusqu'à ce que, six mois après, le printemps eût ramené le Soleil et la Lune au domicile de Vénus, ou au signe céleste du Taureau, dont les cornes paroient la tête de la fameuse Astarté ou de la Vénus Phénicienne, amante d'Adonis. En effet Cicéron (1), qui compte plusieurs Vénus, en parlant de celle qu'il nomme la quatrième, nous dit qu'elle est adorée en Syrie, et à Tyr, sous le nom d'*Astarté*, qui épousa Adonis. Sanchoniaton, dans son traité sur la théologie Phénicienne, parle aussi de cette fameuse Astarté, qui épousa le dieu du temps, et il nous dit, qu'elle est la Vénus des Grecs, et qu'elle prit en Phénicie, pour symbole caractéristique de sa royauté, une tête de Taureau, qu'elle plaça sur ses épaules. C'est aussi le casque d'Isis. Il ajoute, qu'en parcourant l'Univers, Astarté trouva un astre tombé du ciel, (*15*) qu'elle le prit et le consacra dans sa sainte île de Tyr. L'auteur Phénicien lui donne l'épithète de grande, traduction littérale du mot *Cabar*, (*mb*) nom que les Sarrasins donnoient à la belle planète, qu'ils adoroient en l'invoquant par ces mots *Alla Cabar*. (2) Ici se présente une difficulté, qui vient de ce

(1) Cicer. de nat. deor. l. 3, c. 22.
(2) Euthymius. zygaben. p. 70.

que les mêmes qualifications et les mêmes attributs conviennent également à la Lune, qui a son exaltation au Taureau, et à Vénus, qui y a son domicile, ce qui a pu les unir l'une à l'autre, dans la dénomination, comme dans les formes. Ainsi la fameuse Astarté, ou Vénus, amante d'Adonis, peut être également la belle planète de ce nom. Elle peut être aussi la lune du Taureau du printemps, et absolument l'Isis des Egyptiens, dont le front est paré, comme celui de Vénus, des cornes du Taureau, où siége la fameuse Io. Les rapports frappans, qui existent entre l'aventure d'Adonis, et celle d'Osiris, et leur liaison dans les traditions Phéniciennes, rapportées par Lucien, ne laissent guères même lieu de douter, que ce ne soit la même fable, sous deux formes différentes. D'où il suit, que puisque Adonis et Osiris ne sont que le Soleil, Vénus épouse d'Adonis peut très-bien n'être qu'Isis épouse d'Osiris, c'est-à-dire, la Lune, dont nous avons déjà donné l'explication dans la fable d'Isis. Dailleurs, le passage de l'historien, (1) qui nous parle des honneurs que les Sarrasins rendoient à Vénus, distingue Vénus de son étoile, lorsqu'il dit, qu'ils adoroient l'étoile du matin,

(1) Euthym. ibid. p. 1, c. 70.

c'est-à-dire, la belle planète, et Vénus ou la déesse, dont elle étoit l'étoile. Il ajoute, qu'ils invoquoient le grand dieu, et la grande déesse, c'est-à-dire, continue l'auteur, la Lune et Aphrodite, ou Vénus, autrement son étoile, puisqu'il avoit dit auparavant, que l'étoile *Lucifer* étoit l'étoile d'Aphrodite. Mais si la Lune est la fameuse Astarté ou la grande, celle qu'il appelle *Cabar*, Aphrodite, qu'il lui associe ici, seroit son étoile, appelée indistinctement *Vénus*, ou l'étoile de Vénus. Pareillement, si la Lune s'appelle *Isis*, nom certainement qu'elle eut en Egypte, Vénus dut aussi s'appeler l'étoile d'*Isis*, comme elle s'appeloit l'étoile d'*Astarté* ou de *Vénus*, et même cela expliqueroit le passage de Sanchoniaton, qui dit, qu'Astarté parcourant l'univers trouva une étoile tombée du ciel, qu'elle consacra dans sa sainte île de Tyr. Effectivement Pline (1) nous dit, que la belle planète, que les Grecs et les Romains appeloient étoile de *Vénus*, les Egyptiens la nommoient l'étoile d'*Isis*. Donc les Phéniciens peuvent l'appeler l'étoile d'*Astarté*, comme les Sarrasins appeloient *Lucifer*, ou cette même planète l'étoile d'*Aphrodite*, ou de *Vénus*. C'est cette affinité et cette liaison inti-

(1) Pline, l. 2, c. 8.

me,

me, qui embarasse dans la fixation de cette Vénus amante d'Adonis. Est-elle la lune, qui a son exaltation au Taureau équinoxial? est-elle la planète, qui y a son domicile? J'ai cru et j'ai écrit, que c'étoit la planète connue sous ce nom, et je me fondois surtout sur les témoignages d'auteurs, qui disent qu'Astarté est une des sept planètes. Ainsi ont pensé Suidas et un auteur Syrien cité par Kirker. (1) Mais ces auteurs ont pu être trompés par la confusion des noms de Vénus et d'étoile de Vénus, ou consacrée à Vénus, confusion qui avoit lieu même en Egypte, où l'on disoit Isis et étoile d'Isis; et certainement la fameuse Isis, épouse d'Osiris étoit la lune, et non la planète Lucifer. Il n'est pas douteux, que les Egyptiens n'affectassent une planète à chacune des deux grandes divinités, le Soleil et la Lune, Osiris et Isis. Car nous voyons, que leurs savans appelloient la planète Jupiter, la planète d'Osiris ou du Soleil, comme ils appelloient Vénus la planète d'Isis. (2) Ce sont ces liaisons des divinités premières aux divinités secondaires, qui jettent souvent, comme ici, de l'embaras dans l'explication des fables. La proximité dont

(1) Mor. isaac. syrus episcop. Œdip. Kirk. p. 319.
(2) Achill. Tat. Isag. uranol. pet. p. 136.

Vénus est du Soleil, qu'elle précède ou qu'elle suit, passant tour-à-tour de l'hémisphère obscur à l'hémisphère lumineux ; attelant tantôt le char du jour, tantôt celui de la nuit, a pu donner lieu à bien des fables sur son union avec le jour et sur sa séparation d'avec lui ; mais ce n'est pas là, suivant moi, ce que l'on a voulu peindre, dans la fable des amours d'Adonis et de Vénus ; mais bien la marche du Soleil dans le zodiaque, comparée à celle de la lune, dans leurs rapports avec la végétation périodique. Ainsi je me détermine à voir dans Astarté ou Vénus l'amante d'Adonis, la fameuse Isis, comme je vois dans son amant l'Osiris Egyptien, époux d'Isis. Mon embarras n'étoit que dans le choix, qu'il falloit faire entre Isis et sa planète, ou Vénus et son étoile ; aujourd'hui je me décide enfin pour la Lune, dont la dénomination de Vénus se lie naturellement à la belle planète, qui a son domicile au Taureau et à la Balance, et qui par là fixe les limites de la durée de l'union d'Osiris à Isis, ou d'Adonis à son amante. Les attributs tauriformes, donnés à l'Astarté de Sanchoniaton, étoient ceux d'Isis et d'Io. Car la vache étoit le symbole d'Isis. Elle l'étoit également de Vénus ou d'Aphrodite. Aussi cette déesse étoit-elle adorée en Egypte, à

Aphroditopolis, (1) ville qui tiroit son nom de celui de Vénus ou d'Aphrodite, sous le symbole d'une vache blanche. Elien (2) parle aussi du culte rendu à Vénus Uranie, honorée sous l'emblême de la vache. Toutes ces considérations et un examen plus réfléchi des traits de cette fable et de ses rapports avec celle d'Osiris et d'Isis, m'obligent de reconnoître, dans Astarté amante d'Adonis, non pas la planète, comme je l'avois d'abord cru, mais la Lune, qui avoit son exaltation au même lieu que la planète, et qui de là dut prendre un nom, qui l'identifioit avec la planète même, chez laquelle elle se trouvoit habiter, ou dont elle occupoit le domicile. (*n5*) Nous avons vu, qu'après la défaite de Typhon, et le retour d'Osiris à la lumière, Isis ou la Lune prend un casque Tauriforme, que lui donne Mercure; ce Mercure conducteur d'Io changé en vache, et qui devient l'Isis Egyptienne; et nous avons prouvé que cette fiction (3) faisoit allusion à la Néoménie équinoxiale du Taureau au printemps. Voilà le casque de l'Astarté des Phéniciens, qui place sur sa tête cet étrange sym-

(1) Strabon. l. 17.
(2) AElian. de animal. l. 10. c. 27.
(3) Ci-dessus l. 3. c. 3.

bole de sa royauté, emprunté du signe céleste où elle a son exaltation. C'est alors, qu'elle reçoit du soleil l'énergie féconde, qu'elle communique à la terre, et qu'elle verse dans l'air, dans les eaux, dans tous les élémens, avec la chaleur qui développe tous les germes. C'étoit alors, que les Egyptiens célébroient l'union ou le coït d'Osiris ou du Soleil avec la Lune, à la néoménie du printemps, au mois *Phamenot* (1), au moment dit Plutarque, où la Lune mariée au Soleil, répand dans les airs des germes de fécondité, et devient la mère du monde et de toute espèce de génération; caractère qui convient parfaitement à Vénus.

Je n'ignore pas, au reste, que la planète elle-même a été déifiée, et qu'elle a eu, comme toutes les autres planètes, des autels, des images et des adorateurs en Egypte et dans tout l'Orient. L'exemple, que nous avons cité plus haut, du culte que les Arabes rendoient à l'étoile du matin, ou à sa planète, en est une preuve. Et s'il est une étoile, ou une planète, qui ait dû frapper de préférence l'œil des mortels et subjuguer leur adoration, c'est incontestablement celle de Vénus, la plus belle de toutes les étoiles; celle qui

(1) Plut de isid. p. 365.

se montre toujours la première. Les Péruviens eux-mêmes avoient uni son culte à celui du Soleil et de la Lune, et lui avoient consacré un temple particulier; rapprochement singulier avec le culte des Arabes et des Phéniciens. (*o5*) Quelqu'éclat cependant qu'on ait pu donner à son culte, elle n'a jamais pu marcher de pair avec la Lune, épouse naturelle du Soleil, et dont les mouvemens se combinent avec le sien, dans le système des saisons et dans l'impulsion donnée à la végétation, au moins d'après les préjugés anciens. C'est au printemps qu'elle est censée recevoir du soleil ou du bel Adonis la force féconde, qu'elle communique à la terre; c'est à l'équinoxe d'automne, que le soleil, en s'éloignant de nos climats, semble perdre toute son activité sur la végétation, et conséquemment sur la Lune, qui en est l'agent immédiat, dans le système physique de l'antiquité. Ce qui rapproche notre explication de celle de Macrobe, qui ne diffère de la nôtre, qu'en ce qu'il a pris la terre pour Vénus, au lieu de la Lune, ou la partie fécondée pour le corps céleste, qui versoit en elle cette fécondité. Cette erreur lui a été commune avec ceux qui, dans l'explication de la fable d'Isis, ont pris Isis pour la terre, et pour la matière

sublunaire, au-lieu d'y voir la Lune qui agissoit sur cette matière. Voici le passage de Macrobe, auquel il y a peu de choses à changer, pour avoir la véritable explication de cette fiction.

« Les physiciens, nous dit ce savant (1), ont appellé du nom de Vénus » l'hémisphère supérieur de la terre, » que nous habitons; et ils ont nommé » Proserpine l'hémisphère inférieur. » Ainsi les Phéniciens ou les Assyriens » supposent, que la déesse Vénus pleure » la perte d'Adonis, parce que le Soleil, » par sa révolution annuelle à travers » les douze signes, passe et descend » dans la partie inférieure de son cercle et vers cet hémisphère opposé » au nôtre. Les douze signes, qui » marquent sa route, se distinguent » en six, qu'on appelle supérieurs et six » autres qu'on appelle inférieurs. Lorsque le soleil passe aux signes inférieurs, et que par sa retraite les » jours diminuent, la déesse alors paroit s'affliger de l'absence de ce dieu, » qu'une mort momentanée semble lui » ravir, pour le livrer à Proserpine (*p5*) qui le retient chez elle. Car » c'est Proserpine, que nous avons dit » être la divinité tutélaire de l'hémisphère inférieur, et de la partie de

(1) Macrob. Saturn. l. 1. c. 21.

» la terre opposée à celle que nous » habitons. Mais bientôt Adonis est » rendu à Vénus, et cela arrive, lors- » que le soleil, continue toujours M.a- » crobe, après avoir parcouru les six » signes inférieurs de son cercle an- » nuel, revient à l'origine du zodia- » que, en repassant vers notre hémis- » phère, pour rendre à la lumière tout » son éclat, et au jour cette aug- » mentation de durée, qui abrège celle » des nuits. » Jusqu'ici toute l'erreur de Macrobe est d'avoir dit, que l'hémisphère supérieur s'appelloit Vénus, au-lieu de dire, qu'il étoit affecté à Vénus, ou à la lune féconde du printemps, et à la planète, qui avoit son domicile au premier et au dernier des signes supérieurs; enfin d'avoir pris le domaine d'une divinité, pour la divinité elle-même. Il tombe dans une erreur semblable plus loin, quand il dit, qu'Isis est la terre fécondée par la Lune, au-lieu d'y voir la Lune qui féconde la terre, dans le passage du Soleil à travers les signes inférieurs. Du reste il a fort bien vu, que la fable d'Adonis et de Vénus étoit, sous un autre nom, celle d'Osiris et d'Isis, et devoit s'expliquer par la marche du Soleil dans son cercle annuel, comparée avec l'état de la nature, et sur-tout de la terre au printemps, pendant l'été en

automne, et durant l'hiver. Il s'est encore trompé, quand il a cru que le sanglier, qui blesse Adonis dans le siége naturel de la fécondité virile, étoit l'hiver. Il a pris le signe céleste, ou plutôt la constellation qui annonce l'hiver, pour l'hiver lui-même. Ce sanglier est père de l'hiver, comme le serpent d'Ophiucus, qui monte à la même époque, est la grande couleuvre mère de l'hiver, dans la Cosmogonie des Perses. C'est l'Ourse ou le porc d'Erymanthe, Chien de Typhon, ou le compagnon du rival et du meurtrier d'Osiris. En effet, voici ce que dit Macrobe. Lorsqu'on raconte qu'Adonis fut tué par un sanglier, on doit reconnoître dans cette fiction un emblême de l'hiver, parce que le sanglier, animal hispide et dur, se plaît à se rouler dans les terreins humides et fangeux, et se nourrit du gland, production de l'hiver. Ainsi l'action de l'hiver peut être regardée comme une plaie faite au corps du Soleil, qui affoiblit, relativement à nous, sa lumière et sa chaleur. Et la perte de l'un et de l'autre, pour tous les êtres animés, est une véritable mort. L'explication de Macrobe eût été exacte, s'il eût cherché son sanglier aux cieux, ou dans les lieux qu'habite Adonis, plutôt que dans les terreins fangeux de la terre. Tous les acteurs de cette fable sont au ciel.

On voit, continue Macrobe, sur le mont Liban la statue de la déesse éplorée : sa tête est voilée ; sa figure abbatue se repose sur sa main gauche, et des larmes semblent couler de ses yeux. Macrobe prétend, que le voile désigne les nuages, qui en hiver couvrent presque toujours le soleil, et le dérobent aux regards de la terre. Que ces larmes représentent les fontaines et les sources, qui ruissèlent avec plus d'abondance l'hiver; et que l'état d'affaissement, où est la déesse, représente celui de la terre, lorsque dépouillée de sa parure elle n'offre à nos regards que l'image de la tristesse. Mais, ajoute cet auteur, lorsque le soleil est revenu des enfers, ou de la partie inférieure de notre hémisphère, lorsqu'il franchit le passage équinoxial au printemps, et qu'il nous ramène les longs jours ; c'est alors que Vénus se réjouit ; que les campagnes se couvrent de moissons naissantes, les prés de verdure, et que les arbres reprennent leur feuillage, dans ce beau mois que nos ancêtres ont consacré à Vénus. Ce contraste frappant du double état où se trouve la terre, lorsque le soleil passe vers notre hémisphère, et parcourt les six signes inférieurs, et ensuite, lorsqu'il repasse vers les régions australes et qu'il parcourt les six signes inférieurs du zodiaque, a été peint

dans des fictions théologiques, chez tous les peuples, et a fait la base connue de tous les mystères, comme nous le verrons dans la religion des Chrétiens, et comme nous l'avons déjà vu dans notre chapitre sur Isis. Vénus ici est affligée après la mort d'Adonis, comme l'étoit Isis après celle d'Osiris, et lorsqu'elle arrive à Biblos (1), lieu fameux par le culte d'Adonis, et qu'elle s'assied près d'une fontaine, l'air abattu et fondante en pleurs. C'est là qu'elle laisse cette espèce de Talisman, ou idole de bois, qu'elle couvre d'un voile, qu'elle arrose de parfums, et qu'elle livre à l'adoration des habitans de Byblos, qui le déposent dans le temple, qu'ils élèvent à Isis. La statue voilée du mont Liban, voisin de Byblos, étoit déstinée à retracer la douleur, soit de Vénus, soit d'Isis, après qu'elles avoient perdu leur époux, soit Adonis, soit Osiris. Il est inutile de chercher, comme Macrobe, des rapports entre ce voile, ces larmes, cette attitude triste, avec les nuages, les fleuves débordés, et le dépouillement de la nature. C'étoit tout simplement l'image de la tristesse et de l'abattement dans une femme, que l'on supposoit être privée d'un époux qu'elle chérissoit. Il est vrai, que

(1) Plut. de isid. p. 357.

sa situation fictive étoit bien la situation réelle de la nature à cette époque.

Ce fameux sanglier, qui tue Adonis, ou le signe d'hiver, qui monte avec le Scorpion, ou avec le signe dans lequel Mars a son domicile, et où siége Typhon, se retrouve jusques dans les fictions sacrées des Siamois. Ils font une fable sur le dieu jour, Orus, roi du ciel, ou sur le fameux Sommona-Codon Ce dieu, né par la vertu du soleil, avoit autrefois tué un Géant affreux, qui, au-lieu de cheveux, avoit la tête hérissée de serpens. (*q5*) Ce monstre ressuscita dans la suite, sous la forme d'un sanglier; et vint se jetter sur lui. Peu après qu'il eût mangé de la chair de ce sanglier, Sommona-Codon mourut. On sent, que le monstre serpentiforme est l'affreux Typhon, qu'Orus avoit défait, mais qui ensuite réssuscite et le tue. Ce sanglier est le chien de Typhon, l'Ourse céleste, le sanglier d'Erymanthe, le meurtrier d'Adonis, &c.

Les Siamois ont fait la vie de Sommona-Codon, comme les Egyptiens firent celle d'Osiris, et d'Orus, les Chrétiens celle du Christ, les Grecs celle de Bacchus, &c. La victoire de Sommona-Codon sur le monstre noir, dont la tête est hérissée de serpens, c'est celle d'Apollon sur le serpent Python.

Nous ne donnerons pas plus de développement à cet article sur Adonis, parce que ce qui nous reste à en dire trouvera sa place dans le traité des mystères (1) anciens, et en particulier dans notre traité sur la secte Mithriaque, connue sous le nom de Christianisme. Nous passons à Atys, amant de Cybèle.

CHAPITRE TREIZIÈME.

ATYS OU L'APOLLON PHRYGIEN.

CE qu'étoit Osiris, pour les Egyptiens, Adonis pour les Assyriens et les Phéniciens, Atys l'étoit pour les Phrygiens; c'étoit encore le dieu Soleil, père de lumière et de fecondité pour la nature. On lui donna ce titre sacré de père, d'*Atta* en Phrygien. Son culte fût uni à celui de Cybèle, comme le culte du bel Adonis l'étoit à celui de Vénus ou d'Astarté. Comme il tient en grande partie aux mystères anciens, nous bornerons à peu de choses ce que nous avons à dire ici sur Atys, en nous réservant de donner plus de détails sur ce dieu et sur Cybèle, dans notre traité des mystères.

(1) Traité des mys. 1. partie et t. 3. la rel. chrét.

Atys a été reconnu par les anciens auteurs, pour être le dieu Soleil, déguisé sous l'emblême d'un jeune berger Phrygien. Le bel Atys, dit Martianus Capella (1), dans l'énumération qu'il nous donne des différens noms du dieu unique, qu'adorent tous les peuples, est encore le Soleil. Il est le même, que le dieu Ammon des Libyens, dit ce Poëte; que le bel Adonis de Byblos, que le Mithra des Perses et que l'Osiris de Memphis. Macrobe, (2) en terminant son article sur Adonis et sur Astarté, ajoute que la fable Phrygienne, sur les amours d'Atys et de Cybèle, a le même objet, et qu'il n'y a que la fiction et les formes du culte de changées. Il voit encore dans Cybèle la terre, dont le Soleil est amoureux, et dans la flûte du jeune Atys ou du Soleil, un emblême à-peu-près semblable à celui, que nous avons vu entre les mains du dieu Soleil, sous les noms de Pan et d'Apollon. Il voit, dans la verge ou dans le sceptre que tient à la main Atys, le symbole de la puissance qu'exerce sur la nature ce soleil, qui gouverne tout l'univers. Tout le cérémonial de son culte lui paroît tenir aux périodes d'accroissement et de décroissement des jours.

(1) Martian. Capella de Nupt. philologiæ.
(2) Macrobe Sat. l. 1. c. 21.

La liaison de sa fête à l'équinoxe de printemps ou au moment où le soleil repasse vers nos régions, indique en effet assez les rapports des mystères de ce dieu avec ceux de la lumière équinoxiale du printemps, comme on peut en juger par ce que nous en dit le même Macrobe, ainsi que Julien (1), dans son hymne à Cybèle, ou à l'amante d'Atys. Son empire sur les Lions de Cybèle, et ses rapports avec l'animal caractéristique d'Hercule, d'Orus, de Mithra, &c. c'est-à-dire du Soleil, qui a son domicile au Lion céleste, comme Christ dans la tribu de Juda, nous indiquent assez, que le culte d'Atys n'est point étranger à celui de l'astre du jour. Ce bonnet semé d'étoiles (2), qui couvre sa tête, est une décoration aussi expressive de sa nature, que le manteau Olympique, semé pareillement d'étoiles, qui couvroit les épaules d'Hercule Astrochyton, chez les Tyriens. Le caractère théologique, qui lui est donné par Julien (3), qui voit dans Atys la force génératrice du grand demiourgos, laquelle émanée des astres se propage au sein de la nature, pour l'organiser, suivant des formes ré-

(1) Julian oratio 5. p. 316—322.
(2) Ibid. 309. Salust. philosoph. c. 4.
(3) Julian orat. 4. p. 304—305—315—319.

gulières, n'a encore rien qui ne convienne au Soleil, le demiourgos ou l'architecte visible de la nature, dans l'opinion des spiritualistes eux-mêmes.

Sa mutilation, qui le prive de la force génératrice, dont ce soleil à l'équinoxe d'automne semble se dépouiller pour plusieurs mois, est un caractère qui lui est commun avec Osiris, que Typhon prive des organes de la génération; avec le taureau Mithriaque, dont le Scorpion dévore les testicules, et conséquemment avec le soleil, puisqu'Osiris et Mithra ne sont que deux noms différens du soleil. Cette mutilation, opérée par la dent meurtrière d'un sanglier, le rapproche également d'Adonis, blessé dans la même partie par le même animal. Tant de rapprochemens ne nous permettent pas de méconnoître le Soleil, sous le nom de l'Atys des Phrygiens, et quelle que soit Cybèle, soit la terre, soit la lune, considérée dans ses rapports avec la terre, nous reconnoîtrons, dans ses amours avec Atys, ceux de Vénus et d'Adonis; dans sa douleur celle de Vénus, et d'Isis, après la mort d'Adonis et d'Osiris.

Nous ne donnerons point ici un grand dévelopement à cette fable, parce que nous donnons d'assez longs détails sur Cybèle et Atys, dans notre traité des mystères en général et

en particulier, dans ceux des Chrétiens. Le lecteur y trouvera ce qu'il pourroit desirer ici. Nous ajouterons seulement, que l'on pourroit ranger, sous le même titre qu'Atys, le jeune Esmun des Phéniciens adoré à Berythe, dont l'aventure est la même à-peu-près que celle d'Atys, et qui eut pour amante Astronoë, déesse adorée en Phénicie, sous le nom de mère des dieux. (1) Mais comme l'auteur, qui nous a transmis ces faits sur Esmun, dit qu'il est la même divinité qu'Esculape, nous remettons à en parler à l'article Esculape, qui est encore le Soleil, sous un nom et sous une forme différente de toutes celles que nous avons analysées jusqu'ici, et considéré à une autre époque de son mouvement annuel, ou au second équinoxe.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

ESCULAPE, SÉRAPIS, PLUTON, ESMUN, CNEPH et toutes les divinités aux attributs de serpent.

APRÈS avoir considéré le Soleil sous les traits de la jeunesse, et avec les formes astronomiques, que prenoient

(1) Photius codex 242.

ses

ses statues à l'équinoxe de printemps, lorsqu'il passoit dans l'hémisphère supérieur, séjour de la lumière et des longs jours, nous allons le considérer à l'époque opposée de sa révolution, et au moment où repassant l'équateur il descendoit vers le pôle abaissé, vers l'empire des ténèbres et des longues nuits, enfin lorsque, dégradé en quelque sorte par la cessation de son énergie créatrice, et par la diminution de sa lumière, il sembloit vieillir avec le temps et avec la nature dépouillée de tous ses ornemens. En suivant la marche que nous avons tenue jusqu'ici, et en examinant, quelles sont les constellations placées près l'équinoxe d'automne, qui s'unissoient à lui, et qui pouvoient fournir aux Peintres et aux statuaires les formes caractéristiques de cette époque de son mouvement, il n'est pas difficile d'appercevoir, que le Dragon des Hespérides, ainsi que le grand Serpent, que tient en ses mains le Serpentaire (1), et dont le corps s'étend sur les trois signes *Balance*, *Scorpion et Sagittaire*, ont dû être spécialement choisis pour attributs du Soleil, dans son passage aux signes inférieurs, de même que le Bélier, le Taureau et la Chèvre, placés près l'équinoxe de

(1) Théon. c. 2. idem p. 117.

printemps, ont été choisis pour le peindre, dans son passage vers l'hémisphère supérieur, comme nous l'avons vu ci-dessus. Ce qui a dû arriver est arrivé effectivement, et nous trouvons des images du Soleil, avec les attributs empruntés du serpent, comme nous en avons trouvé, avec des cornes de bélier, de bouc ou de bœuf; ce qui justifie notre théorie sur les formes variées, que prend le soleil, à raison des constellations variées auxquelles il s'unit aux principales époques de sa révolution annuelle. Ainsi le dieu entortillé des longs replis du serpent, ou qui tient en ses mains le serpent, quelques soient les noms qu'on lui donne, soit Esculape, soit Sérapis, soit Pluton, &c. est encore le Soleil, mais le soleil d'automne et d'hiver. Ceci est absolument conforme à la réponse d'Apollon lui-même, consignée dans cet oracle de Claros, dont nous avons déjà parlé, et dans laquelle ce dieu dit textuellement, qu'il est Jupiter ou Ammon au printemps, et le noir Pluton dans l'hiver. Cette doctrine est aussi conforme à ce vers d'Orphée, rapporté par Macrobe (1), dans lequel il est dit, que Jupiter, Bacchus, Pluton, et le Soleil ne forment qu'une divinité unique.

(1) Macrob. Saturn. l. 1. c. 18.

Pluton sera donc le soleil des signes inférieurs, et le serpent Pluton de l'attribut, que le soleil emprunte de la constellation du Serpent céleste, placé sur la Balance, le Scorpion et le Sagittaire, les trois premiers des signes inférieurs, pendant les deux mille ans qui ont précédé l'ère Chrétienne. C'est là que nous trouverons l'origine des formes, que prend le soleil dans sa vieillesse, ou lorsqu'au-lieu de la figure d'un jeune homme imberbe, il porte la barbe touffue, qui descend de son menton, sous les traits et sous le nom d'Esculape. Car on se rappelle, que les âges du soleil (1) ou de l'année solaire, étoient marqués par des traits empruntés de l'homme dans les quatre âges de sa vie, et que dans les trois derniers mois ou dans les trois mois, qui précèdent le Solstice d'hiver, ses images avoient tous les traits de la vieillesse, pour exprimer la diminution des jours et la vieillesse du temps ou de l'année. C'est par-là qu'on expliquera, pourquoi Apollon ou le soleil du printemps, est imberbe et brillant des graces de la jeunesse, tandis qu'Esculape son fils ou plutôt sa nouvelle forme en automne, porte une longue barbe, au moment où l'on place à ses

(1) Macrob. Saturnal l. 1 c. 18.

côtés, ou lorsqu'on met dans ses mains l'emblême du serpent. Car il est alors en automne uni à la constellation du Serpent ; et l'image du dieu porte serpent, autrement Esculape, n'est autre chose, que celle du soleil, au moment de son passage vers les régions inférieures. Aussi la figure du Serpentaire, ou de l'homme peint dans les constellations, tenant en ses mains un serpent, et placé sur les limites de l'équinoxe d'automne, s'appelle-t-elle encore Esculape. C'est le nom que lui donnent tous les auteurs, qui ont parlé de cette constellation ; et son serpent s'appelle encore le serpent d'Esculape.

Hygin, à l'article du Serpentaire, termine le récit des diverses traditions, que les anciens avoient laissées sur l'origine & les dénominations variées de cette constellation, en disant, qu'un grand nombre d'Astrologues prétendoient, qu'il étoit cet Esculape fameux, que Jupiter avoit foudroyé, et que, par égard pour Apollon, il avoit placé ensuite aux cieux. Eratosthène (1) avant lui en avoit dit autant. Germanicus Cæsar (2) a adopté la même tradition. Servius, commentateur de Virgile (3), nous confirme éga-

(1) Eratosthen. c. 6.
(2) Germani Cæs. c. 7.
(3) Serv. Enéid. l. 12. v. 259.

lement cette opinion ancienne, qu'on avoit de la constellation connue sous le nom de Serpentaire ou d'Ophiucus; il dit, que c'étoit la constellation d'Esculape. D'après ces témoignages réunis, nous ne balancerons pas un seul instant à regarder ce symbole astronomique comme une image du Soleil dans sa vieillesse, lorsqu'il s'entortille dans les replis du Serpent; & conséquemment à regarder Esculape comme le Dieu Soleil ainsi peint à cette époque de son mouvement annuel. Le Serpent qu'il tient, ou au milieu duquel son corps est placé, sera donc le fameux Serpent d'Esculape, dont l'image fut consacrée dans les temples, comme celles du Bélier, du Taureau, de la Chèvre, & pour les mêmes raisons. On nourrit & on adora des Serpens vivans, comme on nourrissoit des Bœufs, des Boucs sacrés & d'autres animaux destinés à représenter les formes célestes des signes et des constellations. Les Astrologues nous ont conservé la tradition des rapports, qui existoient entre cette divinité et ses images, & la constellation du Serpentaire & de son Serpent, lorsqu'ils nous disent, que l'homme Serpentaire est Esculape, & qu'ils appellent son Serpent le Serpent d'Esculape (*r*5); car c'est le nom qu'ils lui donnent. Le Serpent d'Esculape, dit Hygin (1) à l'article de

(1) Hygin. l. 2. c. 15.

ce Serpent, est celui qui est placé aux cieux.

Cet homme au Serpent se lève le premier le soir, au moment où le Soleil se trouve en conjonction avec les Hyades. (*s5*) Ce phénomène arrivoit autrefois à l'équinoxe même de printemps, lorsque le Dieu Soleil prenoit le nom & les formes d'Apollon. Une des Hyades porte le nom de Coronis (1), amante d'Apollon, & Esculape étoit le fruit des amours d'Apollon avec cette belle Nymphe. Il n'est pas difficile d'appercevoir l'origine de cette filiation, d'après les rapports astronomiques (2), que nous venons d'indiquer. D'autres donnent à Esculape pour mère Arsinoé (3), nom qui est encore celui d'une des Hyades. Cette double filiation confirme notre explication, puisqu'elle résulte du même phénomène astronomique. Coronis avoit pour père Phlegyas, ou le Brûlant. Esculape fut élevé par le Centaure Chiron (4). Effectivement Esculape ou le Serpentaire est placé au-dessus de la Balance & du Scorpion, près desquels se trouve, plus au midi, le fameux Centaure Chiron de nos constellations, qui nous a servi à expliquer le troisième travail

(1) Hygin l. 2. Theon. p. 125.
(2) Cicero de nat. deor. l. 3 c. 22. Hygin fab. 182.
(3) Ovid. l. 2. fab. 13. & 14.
(4) Lact. de fals relig.

d'Hercule. Ce Centaure précède immédiatement dans son lever le Serpentaire, qui le suit, comme on peut s'en assurer à l'aide d'une Sphère. On dit, qu'au moment de sa naissance Esculape avoit été exposé sur une montagne, & nourri par une Chèvre. L'origine de cette fiction est dans le ciel et dans un phénomène, qui se renouvelle toutes les fois que le Serpentaire se lève. Car alors la Chèvre se couche (*t5*), & se trouve au bord occidental, tandis que le Serpentaire est au bord oriental. Arrive-t-il au couchant? la Chèvre se lève. C'est cette Chèvre, que porte le Cocher, appellé Hippolyte, cet Hippolyte que ressuscite Esculape. Le coucher de la Chèvre est accompagné de celui du grand Chien, placé au midi du zodiaque, tandis que la Chèvre est au nord. Ces trois aspects simultanés du lever du Serpentaire Esculape, au coucher des deux belles étoiles de la Chèvre & du Chien, ont donné lieu de dire, qu'Esculape, exposé dès sa naissance, fut nourri par une Chèvre & gardé par un Chien. Ulug-beeigh donne à la première étoile du Serpentaire le nom de Berger; à la seconde le nom de Chien du Berger; ce qui annonceroit assez, que les Arabes voyoient dans cette constellation un homme accompagné d'un chien, tels qu'étoient Esculape &

St. Roch ; & qu'ils le comparoient au Berger & à son Chien.

Macrobe (1), qui a rapporté avec beaucoup de raison la plupart des grandes divinités mâles au dieu Soleil, ne fait pas de difficulté de dire, qu'Esculape est encore le Soleil, sous un nom différent, et considéré, sous les rapports bienfaisans de dieu de la santé. Il dit qu'il est le même qu'Apollon ; ce qui est rigoureusement vrai dans notre système. Mais les raisons, qu'il donne de ses attributs, sont insignifiantes ; au-lieu que celles que nous donnons découlent nécessairement de notre système, & sont une suite naturelle du principe reconnu par Macrobe, que le Soleil changeoit ses formes & ses noms avec les saisons. Il lui attribue, outre les connoissances médicales, la science augurale ; c'est-à-dire, qu'il le fait présider aux mêmes sciences, qu'Apollon son père, & cela, pour les raisons que nous avons indiquées ci-dessus, en parlant d'Apollon. Nous avons déjà observé, que les anciens adoroient le Soleil sous différens noms, à cause des différens rapports, sous lesquels ils l'envisageoient, en décomposant presque toutes ses propriétés. Nous avons vu dans Hercule le dieu fort, qui meut la nature & qui

(1) Macrob. Sat. L. 1. c. 20. p. 255.

engendre le temps ; dans Osiris, & Bacchus, le dieu fécond qui préside à la végétation par sa chaleur; dans Apollon le père de la lumière. Ici c'est la force bienfaisante du Soleil, qui, suivant Proclus (1), règle la température heureuse de l'air, qui entretient la vie & la santé. Cette remarque étoit aussi celle de Porphyre. Esculape, dit ce philosophe (2), est l'expression de la faculté, qu'a le Soleil de conserver ou de régénérer les corps. Voilà donc un nouveau rapport, sous lequel les anciens ont considéré le soleil, & une qualité particulière de cet astre, qu'ils ont reconnue & célébrée, sous les noms d'Apollon & d'Esculape. Ils l'ont invoqué sur-tout en automne, contre les maladies qui se manifestent à cette époque; c'est-à-dire, lorsque le Soleil passe sous le Serpent. Son secours leur parut alors plus que jamais nécessaire. Aussi est-ce sous ce rapport de dieu de la santé, que le Soleil fut principalement honoré, sous le nom & la forme d'Esculape, ou de dieu uni au Serpent. Esculape n'est même guères connu autrement, que comme dieu de la médecine (3), qui avoit la puissance de guérir toutes les

(1) Proclus in Timæ p. 49.
(2) Porph. apud Euf. præp. évang. l. 3. c. 11. p. 213.
(3) Diodore l. 4. c. 71. p. 315.

maladies, & même de ressusciter les morts. Témoin cette femme, qu'il ressuscita après qu'elle fut décolée, & à qui il remit la tête. (1) Témoin aussi la résurrection d'Hippolyte ou du Cocher, (2) sous le nom de Virbius (*us*), & celle d'Orion; car il les ressuscita aussi. Il ressuscita également plusieurs des guerriers morts devant Thèbes. Il rappella à la vie le cadavre de Tyndare; il rendit la vue aux fils de Phinée; il guérit de leur folie les filles de Prætus. Jamais le dieu soleil ne fit plus de miracles sous le nom de Christ, qu'il en avoit fait sous celui d'Esculape & de Sérapis. On voyoit gravés, sur les colonnes de son temple (3) à Epidaure, les noms des hommes & des femmes, qu'il avoit guéris, avec une désignation de la maladie, et avec le récit de la manière dont ils avoient été guéris. On y distinguoit entre autres choses une vieille colonne, qui rappelloit le miracle de la résurrection d'Hippolyte; on ne manquoit pas sans doute d'y trouver des *ex voto*, qui rappelloient les cures merveilleuses du Dieu de la médecine. Pauvres mortels! vous êtes toujours & par-tout les mêmes!

(1) AElian. l. 9. c. 33.
(2) Ovid. fab. 46 Lylio Girald. p. 240. Sext. empir. l. 13. p. 51.
(3) Paus. Corinth. p. 69.

Strabon parle (1) d'un magnifique temple, qu'avoit Esculape dans une ville habitée par les Ioniens & les Cariens, temple toujours rempli d'une foule de malades, qui venoient solliciter leur guérison. On y voyoit sur les murailles quantité de tableaux où étoient peints les malades, la cure de leurs maladies, & l'on y avoit inscrit les noms de ceux qui se croyoient guéris. Il en étoit de même dans l'Isle de Cos, & à Trica.

Les Romains, affligés de la peste dès les premiers temps de leur république (2), avoient été chercher les secours d'Esculape à Epidaure, & en avoient rapporté le Dieu médecin, métamorphosé en serpent, auquel ils élevèrent un temple dans l'isle du Tibre. (3) Cette métamorphose est décrite dans Ovide (4), avec toute la cérémonie de la translation du dieu d'Epidaure. Que vous a-t-on apporté d'Epidaure, dit Arnobe aux Payens, autre chose qu'un volumineux serpent? Voilà donc ce dieu si vanté, ce dieu si grand, ce dieu saint, ce médecin souverain de toutes vos maladies, circonscrit dans les formes d'un serpent & rampant sur la terre? Le reproche qu'Arnobe fait aux anciens, d'avoir adoré un dieu serpent, pourroit

(1) Strabon. l. 8.
(2) Tite-Liv. dec. 2. l. 11.
(3) Arnob. contra gent. l. 6. p. 48.
(4) Ovid. métam. l. 15. fab. 13—14—15.

l'être à tous ceux qui ont adoré la divinité du soleil, sous les formes d'animaux quelconques ; nous avons vu l'origine de ce culte & le rapport établi entre ces animaux symboliques & les animaux célestes. C'étoit le résultat d'une ancienne science, qu'Arnobe ne pouvoit entendre. Car les Chrétiens n'étoient pas savans : aussi s'est-il borné à une longue déclamation contre ce symbole, comme faisoient tous les pères & les apologistes du Christianisme.

Les Carthaginois avoient élevé au Dieu de la santé, à Esculape, un magnifique temple au milieu de leur ville (1) & sur le sommet de la montagne où étoit placée leur citadelle, connue sous le nom de Byrsa & de Cadmeia. Il n'est pas étonnant, que le fameux Cadmus des Phéniciens, le fils le Syduc, Esculape célébré dans la Cosmosgonie de Sanchoniaton, comme frère des Dieux Cabires, eût des temples chez un peuple, qui étoit une colonie de Phéniciens, & qui alloit tous les ans à Tyr honorer Hercule, nom que porte également le Serpentaire.

Le culte de ce Dieu étoit établi dans le Cyrenaique, le long de la côte de Libye, où l'on trouve aussi la ville d'Ar-

(1) Strab. l. 17.

sinoë. Le faux Hermes (1) suppose, qu'Esculape, inventeur de la médecine, avoit aussi un temple sur le mont de Libye, près du rivage des Crocodiles. Il en avoit un à Alexandrie, dans lequel on nourrissoit un serpent (2), qui lui étoit consacré.

La ville de Memphis étoit sur-tout fameuse par le culte d'Esculape, qui l'honoroit d'une manière toute particulière de sa présence (3). La plus ancienne Chronologie des rois de Memphis compte Esculape pour un de ses rois. Il y est désigné sous le nom de Tosothrus. (4).

Le culte d'Esculape, ou du dieu appuyé sur un bâton entortillé d'un serpent, ou enveloppé quelquefois des replis du serpent, ou même métamorphosé en serpent, établi en Phénicie, en Égypte, en Afrique, passa bien-tôt dans la Grèce; et les villes maritimes furent les premières à le recevoir par cela même, qu'il y fut apporté par des navigateurs, pour qui la constellation du Serpentaires étoit une grande divinité, sous le nom de Phorbas, ami d'Apollon. Aussi les Rhodiens, adorateurs du soleil, ne s'éloignoient jamais du rivage, sans avoir in-

(1) Hermès in Asclep.
(2) AElian de animal. l. 16. c. 39.
(3) Ammien-Marcellin. l. 22. p. 245.
(4) Syncelle. p. 56.

voqué Phorbas (1) ou le Serpentaire; le Cadmus Phénicien, le frère des Cabires, divinités tutélaires de la navigation (*x5*).

La ville d'Épidaure, placée sur la côte la plus orientale du Péloponèse, dans le Golfe Saronique, paroît avoir sur-tout accueilli ce nouveau dieu et lui avoir donné en Grèce la plus grande célébrité; de manière que les noms d'Esculape ou de dieu d'Epidaure étoient souvent synonimes.

On le faisait naître à Epidaure, et toute cette terre passoit pour lui être consacrée (2). Elle prenoit même, dit-on, son nom d'Epidaure, (*y5*) un des fils d'Apollon; tel étoit aussi Esculape. Les mêmes loix de police, relatives aux femmes, qui s'observoient à Délos, s'observoient aussi à Epidaure; ce qui confirme les rapports établis entre le culte d'Apollon et celui d'Esculape.

La statue du dieu étoit la moitié moins grande, que celle du Jupiter Olympien d'Athènes. L'or et l'ivoire entroient dans sa composition. Il paroissoit assis sur un trône, le coude sur un bâton, appuyant son autre main sur la tête d'un serpent, et il avoit un chien à ses côtés (3).

(1) Hygin. I. 2.
(2) Pausan. Corinth. p. 68, 69.
(3) Ibid. p 69.

Tel étoit aussi la statue de Sérapis et de Pluton, dont nous parlerons bientôt, lesquels ne sont qu'Esculape, ou le soleil d'automne, sous d'autres noms. C'est dans ce temple, que se trouvoient les colonnes, dont nous avons parlé plus haut, et sur-tout celle qui retrace l'aventure du Cocher, Hippolyte, Paranatellon du Taureau avec le Serpentaire. On nourrissoit des serpens sacrés (1) dans tout le territoire d'Epidaure, et on les apprivoisoit. Le culte d'Esculape passa d'Epidaure dans l'isle d'Egine, placée vis-à-vis cette ville et dont le nom semble tiré d'Aiga ou de la fameuse chèvre, qui nourrit Jupiter, et qui reste entre les mains du Cocher céleste, adoré dans toute cette contrée (2).

C'étoit sur-tout à Messène en Messenie, (3) qu'Esculape avoit un magnifique temple, rempli de belles statues, au nombre desquelles se trouvoient, outre celles du dieu et de ses enfans, aussi celles d'Apollon, des Muses et d'Hercule, ou de ce dieu Soleil sous ses différentes formes équinoxiale et solstitiale. On retrouvoit près des mêmes lieux le temple de Triopas (4), divinité

(1) Ibid. 70.
(2) Ibid. 72.
(3) Messeniac. p. 141.
(4) Pausan. ibid. p. 148.

placée aussi par les anciens dans la constellation du Serpentaire (1), et les images des Dioscures ou des Cabires, que la théologie des Phéniciens donnoit pour frères à Esculape. Ceci semble reporter l'origine de cet établissement aux Phéniciens, qui voyagèrent les premiers dans tout ce pays, et qui y portèrent leur dieu. Nous entrons dans ces détails, pour faciliter le travail de ceux qui voudront retrouver la filiation des peuples et suivre leur marche sur la terre, en suivant la filiation des cultes, et en observant leurs différentes traces dans les monumens religieux de l'Egypte, de la Phénicie, de la Libye et de la Grèce, et même sur les bords du Pont-Euxin, à Sinope, où nous retrouverons encore le Cadmus Phénicien, l'Esculape Egyptien et Grec, sous les traits et le nom de Sérapis. C'est en mettant sous un même point de vue tous ces rapports, et en formant ce rapprochement de tous les points du globe, où les mêmes formes de culte se retrouvent, qu'on peut faire naître des idées utiles, qui mènent à d'autres découvertes précieuses pour la physique ou l'histoire. C'est ce motif sur-tout, qui nous a déterminé à donner une description des monumens religieux de la Grèce, dans la première

(1) Hygin. l. 2.

partie

partie de nos mystères. Qu'on nous permette donc ces détails, qui ne sont pas une digression perdue pour la science.

On trouvoit, près de Thelpussa en Arcadie, un temple d'Esculape, ainsi que des temples consacrés à Cérès et à Proserpine. (1) Cette union n'a rien d'étonnant, puisque dans les fêtes Eleusiniennes le dernier jour étoit consacré à Esculape, qui d'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, n'est autre chose que Pluton. Aussi cette Cérès avoit-elle tous ses attributs empruntés d'une Furie (2). Nous en donnerons ailleurs l'explication, dans notre traité des mystères. C'étoit à Thelpussa, que l'on prétendoit qu'Esculape enfant avoit été exposé, et on y voyoit le tombeau de *Trugone* (3), sa nourrice. On trouvoit aussi à Mégalapolis un temple et une statue d'Esculape enfant. On sent bien, que cet Esculape enfant ne fut que le soleil du Solstice d'hiver même; car telle étoit la forme que ce dieu prenoit à cette époque. Le nom d'Esculape pouvoit bien lui être conservé, quoiqu'il eût déposé ses formes viriles et sa barbe touffue, qui sont les attributs

(1) Pausan. Arcad. p. 256.
(2) Idem. Corinth. p. 69.
(3) Idem Arcadic. 257.

distinctifs d'Esculape proprement dit. Dès qu'on le faisoit homme, dès qu'on le faisoit naître, les peintres et les poëtes le représentèrent sous les traits de l'enfance, quoique le véritable Esculape, le soleil des trois mois d'automne ou de la fin de l'année, n'eût rien de semblable à l'enfance.

Les habitans d'Aigium en Achaie, sur le golphe de Corinthe (1), avoient aussi un lieu consacré à Esculape, placé à côté du temple de la déesse Illithye. On y voyoit la statue du Dieu et celle de la Santé ou d'Hygiée, son épouse. C'est dans le sanctuaire d'Esculape, que Pausanias rencontra un Sidonien, qui l'assura, que les Phéniciens connoissoient infiniment mieux la nature des divinités Grecques, que les Grecs eux-mêmes, et entr'autres celle d'Esculape, à qui ils ne donnoient point de mortelle pour mère, et qui, suivant eux, n'avoit qu'Apollon pour père. Ce passage de Pausanias semble confirmer ce que nous avons déja dit des Phéniciens et du culte d'Esmun et d'Esculape, depuis long-temps établi chez eux. Le Sidonien reconnoît, que dans Esculape on adoroit la qualité bienfaisante du soleil, qui entretient dans l'air cette heureuse température, qui contribue à

(1) Paufan. Achaica. p. 230.

la santé ; et on a vu plus haut, que telle est notre opinion, appuyée du témoignage de Porphyre.

Tout le long de cette côte, dans le territoire de Sicyone (1), on retrouve le culte d'Esculape. A Sicyone, il y avoit un temple à l'entrée duquel se trouvoit, d'un côté le fameux Cocher qui annonçoit le printemps ou le dieu l'an, et de l'autre l'image de Diane ou de la lune, qui au printemps se trouvoit pleine dans le signe opposé ou en conjonction avec Esculape. Cet Esculape n'avoit pas de barbe. Il étoit imberbe, comme Apollon. On peut donc le regarder comme un véritable Apollon ou comme le soleil de printemps, qui avoit pour Paranatellon Esculape, ou la constellation dans laquelle la lune se trouvoit tous les ans pleine à cette époque. Il paroît, qu'il avoit ici beaucoup de rapport au couchant et à la lune opposée au soleil ; aussi y trouvoit on les images du sommeil et des songes (2).

Esculape y étoit représenté, tenant d'une main un sceptre et de l'autre les fruits du pin (25). On disoit, que ce dieu, sous la forme de serpent, avoit été transporté d'Epidaure à Sicyone. Les traditions Grecques portent en effet,

(1) Pausan. Corinth. p. 43.
(2) Ibid. p. 53.

que c'étoit d'Epidaure, que le culte d'Esculape étoit passé dans les autres villes (1). C'étoit d'Epidaure, que les habitans de Pergame croyoient le tenir, et par suite ceux de Smyrne. Ce point mériteroit d'être examiné, sur-tout pour ce qui concerne le culte d'Esculape en Crète et dans la Cyrénaïque, où les Phéniciens ont très-bien pu le porter immédiatement. Nous avons vu dans la théologie Phénicienne, qu'il y passoit pour fils d'une Titanide. Or, nous le trouvons sous cette dénomination Phénicienne près de Sicyone, à Titané, ville bâtie par Titan, frère du soleil. On attribuoit à Alexanor, petit-fils d'Esculape, la dédicace de ce temple, qu'avoit Esculape à Titané. Ce dieu paroissoit enveloppé, comme le dieu des hivers, d'un manteau de laine, qui ne laissoit paroître que sa figure et l'extrémité des mains et des pieds (2). On voyoit près de lui la statue d'Hygiée, celles d'Alexanor (*a6*) et d'Euémérion, êtres moraux personnifiés. On sacrifioit à Alexanor, après le coucher du soleil, comme à un héros, et on honoroit Euémérion comme un Dieu. La Nymphe Coronis, mère d'Esculape, cette Titanide, dont parle Sanchoniaton,

(1) Ibid. p. 69.
(2) Ibid. p. 54.

y avoit aussi sa statue ; près de là on trouvoit un autel où, l'on sacrifioit aux vents. Les Phéniciens y sacrifioient aussi, et ils avoient élevé deux colonnes, l'une au feu et l'autre au vent, comme on le voit dans le passage de Sanchoniaton ou de ce même Phénicien, qui fait Esculape fils d'une Titanide. Ces rapprochemens semblent indiquer de grands rapports, entre le culte d'Esculape à Titané près Sicyone, et celui d'Esculape, fils d'une Titanide, en Phénicie. Esculape prenoit à Titané (1) le nom de Gortynien. Il avoit aussi ses dragons sacrés, dont on n'osoit approcher. On leur jettoit de la nourriture à l'entrée de leur grotte.

A Leuctre, on honoroit d'un culte spécial Esculape (2), fils de la belle Arsinoé, nom d'une Pléïade et fille de Léucippe, ou de l'homme aux chevaux blancs, dont l'histoire se lie à celle des Dioscures, en Messenie (3), comme la filiation d'Esculape est liée à celle des Dioscures, dans la Cosmogonie Phénicienne.

On trouve la même union à Sparte (4), où les Dioscures étoient singulièrement

(1) Ibid. p. 55.
(2) Paus. Laconic. p. 109.
(3) Messanic. p. 113-141-142.
(4) Laconic. p. 96.

adorés. Esculape y prenoit le surnom d'Agnités.

On retrouve encore Esculape dans d'autres lieux de la Laconie. Il y prend le nom de Cotylé, près de Thérapné(1), de Philolaüs ou d'ami du peuple à Asopus. (2) Près du golfe de Boia, Apollon, et Esculape avoient leur temple. On y trouvoit aussi les ruines (3) d'un ancien temple d'Isis et de Sérapis, c'est-à-dire d'Isis et d'Esculape; car nous verrons bientôt, qu'Esculape est le Sérapis Egyptien. Sur la côte orientale de la Laconie, dans le golfe d'Argos, est une autre ville d'Epidaure, surnommée Limera, dans laquelle Esculape avoit aussi ses autels, et on y conservoit une tradition sur sa fondation, assez semblable à celle de Thèbes, sur sa fondation par Cadmus (4) ou par le Serpentaire; avec cette différence, qu'au lieu du bœuf équinoxial, c'est le serpent, son Paranatellon, qui y figure.

Esculape avoit aussi un temple en Elide (5), sur le sommet d'une montagne voisine de l'Alphée. On l'honoroit sous le nom d'Esculape Démainète.

(1) Ibid. 102.
(2) Ibid. p. 105.
(3) Ibid. p. 106.
(4) p. 107.
(5) Heliac. 2. p. 200.

Près de Pellène, en Achaïe (1), on trouvoit un temple d'Esculape surnommé *Cyrus* (66) ou le Seigneur; il étoit fameux par les cures qu'il faisoit. Il y avoit plusieurs fontaines près du temple. La statue d'Esculape étoit placée près des bords de la plus grande de ces fontaines. Près de là couloit le fleuve Bélier ou Crios, qui avoit son embouchure à Egire.

En Phocide (2), près de Tithorée, Esculape étoit honoré par un culte tout particulier. On lui immoloit toutes sortes d'animaux, excepté les chèvres; on l'invoquoit sous le nom d'Archagêtés, et ce culte s'unissoit à celui de la fameuse Isis; ce qui est conforme à notre doctrine, puisqu'Esculape est le même dieu que Sérapis. Nous aurons occasion de parler de l'Isis de Tithorée, dans notre traité des mystères, et de faire voir, que ce culte étoit d'origine Egyptienne.

Nous allons maintenant examiner les rapports, qu'a Esculape avec le fameux Sérapis, ou plutôt faire voir, qu'il est absolument le même que le Sérapis des Egyptiens, dont le culte fut toujours uni à celui d'Isis. Le savant Jablonski a très-bien apperçu, que

(1) Achaica p. 236.
(2) Phocica p. 350.

Sérapis (1) n'étoit que le soleil, considéré dans la partie inférieure du zodiaque ; il n'a manqué à sa théorie, que de chercher aux cieux, dans la constellation même, sous laquelle se fait le passage du soleil aux signes inférieurs, l'origine des formes de Sérapis, ou du Jupiter de Sinope, adoré à Alexandrie et à Memphis.

Le fameux Sérapis ou Sarapis avoit tous les attributs d'Esculape, et on l'invoquoit aussi pour en obtenir la guérison de toutes les maladies. Esculape, comme nous l'avons vu, avoit deux attributs caractéristiques, qui ne permettoient pas de le confondre avec les autres dieux; savoir le serpent, qui entortilloit son bâton, et le chien qu'on plaçoit à ses côtés. Sérapis avoit les mêmes attributs. Un long serpent entortilloit son corps dans ses replis, et le chien Cerbère étoit à ses côtés. Tacite, qui nous a conservé l'histoire merveilleuse de la translation du Jupiter de Sinope (*c6*) ou de Sérapis à Alexandrie, par les ordres de Ptolomée Soter, qui affermit la puissance de cette ville nouvellement bâtie, nous dit (2), que ce prince fit élever à ce Jupiter de Sinope un temple, dans un emplace-

(1) Jablonski, l. 2. c. 5.
(2) Tacite hist. l. 4. c. 83—84.

ment où anciennement on avoit bâti une chapelle à Sérapis et à Isis. Il ajoute, que les savans, qui examinèrent les caractères distinctifs de la divinité de Sinope, crurent y reconnoître les uns Esculape, qui, comme Sérapis, préside à la guérison des maladies; les autres Osiris, le plus ancien des dieux de l'Egypte; plusieurs Jupiter, le dieu puissant, qui exerce son empire sur toutes choses; d'autres enfin, le Jupiter des enfers, autrement Pluton. Nous remarquons, qu'il étoit exactement tout cela, puisqu'il étoit le soleil, qui a pris tous ces noms à différentes époques de son mouvement, et considéré sous divers rapports.

Quant à ses attributs caractéristiques, dont ne nous parle pas Tacite, Plutarque (1) nous dit quels ils étoient. Le Serpent et le Chien, qui l'accompagnoient, firent juger à Timothée et à Manethon, dit Plutarque, que ce dieu étoit le même que Pluton. Mais nous avons vu plus haut, que ces attributs étoient aussi ceux d'Esculape. Ils durent donc conclure aussi, qu'il étoit Esculape; et nous voyons par le passage de Tacite, que cette conclusion fut effectivement tirée. Il étoit aussi le même qu'Osiris, suivant l'interprétation

(1) De Isid. p. 362.

de quelques-uns, mais d'Osiris accompagné du chien. Car nous avons vu, que le grand chien, sous le nom d'Anubis, accompagnoit Osiris. Il avoit aussi pour compagnon Macedo à tête de Loup, ou peint sous les traits de la constellation, qui avec le Serpent fixe l'équinoxe d'automne, au moment où Typhon jette Osiris dans le coffre, et plonge la nature dans l'ombre des hivers ; c'est-à-dire, lorsque le soleil passe aux signes inférieurs, et qu'il prend le titre d'Aidés ou de Pluton, suivant l'oracle de Claros (1). Aussi Julien rapporte-t-il un vers de l'oracle (2), qui fait de Jupiter, du Soleil, de Pluton, de Sérapis, un dieu seul et unique. Plutarque (3) confirme cette identité de Sérapis avec Osiris et Pluton, et conséquemment avec le Soleil, puisque nous avons fait voir plus haut qu'Osiris étoit le soleil. (*d*6) On doit, dit-il, regarder comme une seule et même divinité Bacchus et Osiris, et en même temps reconnoître Osiris dans Sérapis ; mais Osiris, après qu'il a changé de nature. Comment se fait-il, que Sérapis s'appelle Osiris, ajoute Plutarque ? c'est un secret réservé aux initiés. Ce secret, le

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(2) Julian orat. 4. p. 254.
(3) Plutarch de Isid. p. 362.

voici. Osiris, après son aventure malheureuse, arrivée sous le Scorpion par la perfidie de Typhon, qui lui coupe les parties sexuelles, qu'il jette dans les eaux, n'est plus le bel Osiris du printemps et de l'été; il passe dans la région des morts, ou aux enfers, d'où il ne sort qu'au printemps, pour combattre avec Orus, vainqueur de Typhon, comme nous l'avons vu. Alors il s'est entortillé dans les replis du Serpent, dont le prince des ténèbres lui-même a pris la forme, en usurpant son empire. Il a presque pris la figure hideuse de Typhon; ce qui s'accorde avec ce que dit Martianus-Capella, qu'Osiris ou le Soleil devient quelquefois le féroce Typhon; au moins ses statues en portent les attributs. Car le Serpent est aussi la forme familière du Typhon. Il a donc en quelque sorte changé de nature. Le voilà Sarapis, ou dieu serpent. (*e6*) Car Sarapis, veut dire serpent. (1) Au printemps, il prenoit les formes du Taureau : il étoit Osiris ou Bacchus. En automne, il devient Sarapis, ou dieu uni aux formes de serpent, une des formes de Bacchus; car on sait que le serpent étoit l'animal symbolique consacré dans les mystères de Bacchus, dieu des raisins, lequel lui-même n'é-

(1) Buxtorf. p. 849.

toit que l'Osiris Egyptien, comme nous l'avons fait voir. C'est donc en automne, à l'époque de la mort d'Osiris, dont Apis étoit l'image, que le Soleil, entortillé du serpent d'Esculape, (*f6*) prend le nom de Sarapis. Ceci explique cette tradition, rapportée par Augustin dans sa cité de Dieu (1), qu'Apis avoit été un roi d'Argos, qui ayant passé en Egypte y mourut (2), et qui fut adoré ensuite, sous le nom de Sarapis, une des plus grandes divinités de l'Egypte (*g6*). Apis étoit l'image vivante du Taureau céleste, auquel le soleil s'unissoit à l'équinoxe de printemps, & qui passoit dans l'ombre de la nuit, et se couchoit à l'équinoxe d'automne, au moment du passage du soleil aux signes inférieurs, ou à la mort d'Osiris, époque à laquelle on portoit en pompe un bœuf d'or, couvert d'un voile noir, comme nous l'avons déjà dit, dans notre chapitre sur Isis. C'est ainsi, qu'Apis mort passe dans la forme de Sérapis, ou que le soleil, quittant les attributs du signe du printemps, qui étoient ceux du Taureau, prend ceux de l'équinoxe d'automne, qui étoient empruntés du Serpent. C'est ainsi que le Taureau et le

(1) August. de civit. dei. l, 18 c. 5.
(2) Clement. Alex. Strom. l. 1. p. 312.

Serpent s'engendrent réciproquement, comme nous le dirons bientôt, en rapportant une formule sacrée des mystères d'Osiris ou de Bacchus. C'est ainsi qu'Osiris devient Sarapis, quand il a changé de nature; secret qui n'est connu que des initiés. Peut-être trouvera-t-on là l'origine d'une mauvaise Etymologie, qui fait venir Sérapis du mot *Soros, cercueil* et d'Apis, tombeau ou cerceuil d'Apis (1) : l'étymologie sans-doute est mauvaise. Mais il n'est pas moins certain, que Sérapis n'est qu'Osiris (*h6*), après qu'il a été mis dans le coffre mystérieux par Typhon, ou que le soleil descendu dans son tombeau, au coucher du matin du Taureau céleste, dans lequel il ressuscitoit tous les ans au printemps. Sérapis n'est pas, comme l'a cru Varron, le Sarcophage d'Apis, mais bien Osiris, dont Apis étoit l'image, et qui en automne étoit mis dans le Sarcophage, et prenoit alors le nom de dieu Sérapis.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Martianus Capella, dans son hymne au Soleil; savoir, qu'il étoit adoré sous le nom d'Osiris et de Sérapis, sur les rives du Nil, et à Memphis. Que Sérapis est le Soleil, ou le

(1) Plut. de Iside p. 362. Augus. de civit. dei. *l.* 18. *c.* 5.

dieu aux mille noms, tels que Mithra, Ammon, Adonis, &c.

Diodore dit (1), que suivant les uns, il étoit Osiris, Bacchus, Pluton; suivant d'autres, Jupiter, Pan, Ammon, et que sous le nom de Sérapis, il étoit le Pluton des Grecs. La théorie, que nous avons développée dans le précédent chapitre, prouve complètement, que toutes ces divinités se réduisent effectivement à l'unique divinité du Soleil. Plutarque (2) prétend, que les personnes envoyées à Sinope (*ib*), par Ptolomée Soter, en apportèrent les statues de Sarapis, et de Bacchus, c'est-à-dire, les deux formes du Soleil, empruntées des deux signes équinoxiaux; celles du soleil de printemps, et celles du soleil d'automne, ou le dieu aux formes du Taureau et le dieu aux formes de serpent, qui, en dernière analyse, ne sont que la même divinité; ou que ce soleil puissant, qui organise toute la nature, et qui imprime le mouvement aux Sphères. C'est ce qui fit dire, sans doute, par les théologiens, que cite Plutarque (3), que Sérapis étoit le nom du dieu qui embellit la nature, et qui en entretient l'ordre;

(1) Diod. Sic. l. 1. c. 35. p. 29.
(2) Plutarch. in gryllo. p. 984.
(3) Plutarch. de Iside. 362.

fonction que les anciens attribuoient au soleil. Aussi le rhéteur Aristide, dans le discours qu'il adresse à Esculape, ne manque-t-il pas de lui donner ce caractère de toute puissance, que les prêtres d'Egypte donnoient au grand Sérapis. « Esculape, dit ce rhéteur (1), réunit en lui de grandes et de nombreuses qualités, ou plutôt il les concentre toutes en lui. Il est le dieu qui gouverne l'univers, et qui en entretient l'harmonie ; le conservateur de tout, celui enfin qui tient le gouvernail du vaisseau du monde, et qui conserve tout ce qui est appellé à recevoir l'existence : aussi lui a-t-on bâti un temple, sous le nom de Jupiter Esculape. Tous ces traits, comme on le voit, sont ceux que les prêtres Egyptiens donnoient à Sérapis, ceux qu'Aristide lui-même lui donne dans son discours à Sérapis ; ceux que tous les peuples ont donné au soleil, ame du monde et lien de l'harmonie des cieux, à Pan, à Jupiter Ammon, &c. Esculape ou Sérapis est donc le grand dieu qui vivifie toute la nature, et c'est, sans-doute, à ce titre que les Egyptiens regardoient leur dieu Sérapis, comme le plus grand des dieux, celui qui embrasse toutes choses. Aussi c'est là l'i-

(1) Aristid. orat. 6. p. 67.

dée, que Sérapis nous donne de lui-même par son oracle, lorsqu'interrogé par un roi de Chypre, qui lui demande qui il est : le cercle élevé des cieux, dit-il, couronne ma tête ; mes oreilles sont dans l'air ; le bassin des mers est mon ventre ; la terre forme mes pieds ; mes yeux sont dans le disque brillant du soleil. Voilà bien le grand Pan des anciens (*k6*), la nature dieu, l'ame motrice du monde, dont le feu Ether, qui bouillonne dans le soleil, est une émanation puissante, qui anime tout ici bas, tandis qu'elle sert de lien aux Sphères. Aussi Macrobe (1) ne fait-il pas difficulté de reconnoître dans cette description, que fait de lui-même Sérapis, la nature une et indivisible de la divinité du soleil ; l'Hercule Grec, l'Adonis Phénicien, l'Atys Phrygien, l'Osiris Egyptien, avec lesquels il confond Sérapis dans tout cet endroit de son ouvrage. Il confirme son opinion par l'examen des attributs symboliques de Sérapis, qui tous se rapportent au temps, que le soleil mesure par sa révolution dans le zodiaque. Il examine sur-tout le chien à triple tête, qui accompagne Sérapis. C'est un composé monstrueux des têtes du chien, du lion et du loup ; le tout entortillé par

(1) Macrob. Saturna. l. c. 20.

le

le serpent. L'explication de Macrobe, n'est pas heureuse, en ce qu'il y voit trois temps, le présent le passé et l'avenir. Il falloit simplement jetter un coup d'œil sur la Sphère, au moment où se lève Esculape, ou le matin du jour où le soleil passe aux régions inférieures, et le soir du jour où il passe aux régions supérieures. Alors les points équinoxiaux sont à l'horison, et le signe solstitial d'été au méridien. Ces trois points cardinaux de la Sphère sont occupés par le grand Chien, le Lion, et le Loup. Ces trois emblêmes réunis forment le tout monstrueux placé à côté de Sérapis, et marquent les trois points du ciel, Orient, Midi et Couchant; le tout entortillé du serpent, soit celui qui représente le zodiaque, soit celui que tient le serpentaire lui-même. Voilà le symbole mystérieux placé dans le temple, à côté de l'image du soleil ou du grand Sérapis; voilà le fameux chien aux trois têtes, connu sous le nom de Cerbère. Comme le Lion est au milieu du ciel, entre le levant et le couchant, la tête du lion se trouve aussi placée au milieu. Si, au lieu du chien, on eût pris le Taureau, au lieu du loup, l'aigle ou le vautour, placé aux mêmes limites, on eût eu les trois Chérubins, dont nous parlerons ailleurs. Quant au Chien et au

Loup, il est évident, que c'est Anubis à tête de chien, et Macédo à tête de loup, qui accompagnent Osiris dans ses voyages, comme nous l'avons fait voir dans notre chapitre sur Osiris; et comme on peut s'en convaincre, en jettant les yeux sur le Planisphère, qui trace la route de ce dieu. Porphyre (1) a très bien vu, que ce Cerbère tricephale, qui accompagne Sérapis, désigne les trois points de la route du Soleil sur l'horizon, le Levant, le Midi, & le Couchant. Il n'y avoit qu'un pas à faire, pour expliquer ce symbole; c'étoit de placer le Lion du milieu au méridien, et on eût aisément aperçu au couchant le chien, au levant le loup, et on eût saisi le but mystérieux de cette réunion des trois animaux célestes, qui fixent le commencement, le milieu et le terme de la carrière du soleil, au moment où il s'unit au Serpentaire, et qu'il devient Sérapis.

Dans un monument de Sérapis, gravé dans Montfaucon et dans Pluche, (2) on voit ce dieu représenté sous les traits d'un vieillard à barbe touffue, bien enveloppé, et entortillé d'un serpent, dont la queue se replie derière son épaule, et revient à sa main, tandis que la

(1) Euseb. præp. l. 3. c. 11. p. 113.
(2) Pluch. hist. du ciel. t. 1. p. 171.

tête descend jusqu'à ses pieds, après que le corps du reptile a fait quatre replis autour de celui du dieu. Dans l'intervalle de chacun de ces replis, on voit la figure des quatre animaux du Zodiaque; savoir le Taureau, le Lion, le Scorpion et le Verseau; c'est-à-dire, précisément les quatre signes, qui se trouvent aux quatre points cardinaux du ciel, au moment où se lève le Serpentaire. Le Lion, qui alors est au milieu du ciel, occupe le milieu du serpent, le Verseau, qui est au bas du ciel, est au bas du serpent; le Taureau et le Scorpion occupent les deux autres intervalles. Ces quatre signes occupoient les deux équinoxes et les deux Solstices, dans les siècles anciens, où furent faites les grandes fables; et conséquemment les quatre points cardinaux de la Sphère, au lever et au coucher du soleil, soit aux équinoxes, soit aux Solstices. Nous les verrons ailleurs fournir les attributs des Chérubins, et devenir les quatre animaux de l'Apocalypse, en substituant au Scorpion l'Aigle, son Paranatellon. Ce même Sérapis a, de chaque côté de la tête, trois rayons divergens, qui ont l'air de trois diamètres, qui se coupent en croix au centre de sa figure, entre les deux yeux, et cela sous un angle égal à celui, que formeroient entr'eux trois

diamètres de l'horizon, dont l'un passeroit par le vrai point d'Orient et d'Occident, lieux du lever et du coucher du soleil aux équinoxes, et les deux autres par les points des levers et des couchers d'été et d'hiver, ou des lieux de l'horizon où se lève et se couche le soleil aux deux Solstices. C'est-à-dire, que les diamètres croisés nous indiquent les lieux de l'horizon où se couchoit et où se levoit le soleil, lorsqu'il occupoit un des quatre signes nommés ci-dessus, autrement dit, à l'entrée de chaque saison. Kirker (1) nous explique le méchanisme, par lequel on avoit réussi en Egypte à faire, que les rayons du soleil, au moment de son lever et de son coucher dans les différentes saisons, pénétrassent par certains trous, pratiqués dans le dôme du temple de Sérapis, et frappassent sur le visage du dieu. Ces rayons, croisés au centre de la figure de Sérapis, semblent nous indiquer les phénomènes, qui résultoient de ce méchanisme. On peut voir dans Cédrenus, quel soin les prêtres Egyptiens prenoient de donner à leurs statues un air merveilleux, qui sembloit tenir de la magie. Telle étoit la statue qu'il prétend, qu'on voyoit dans le temple de Sérapis, laquelle

(1) Kirker œdip. t. 2. part. 2. p. 330.

sembloit, pour ainsi dire, suspendue en l'air, par le moyen d'un aimant caché dans la voûte. (1)

La statue de Sérapis étoit composée de tous les métaux consacrés aux planètes (2), savoir d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, enfin des mêmes métaux, dont étoient composées les sept portes des ames (16), dans le système Mithriaque (3), qui représentoit le passage des ames à travers les Sphères. Elle étoit enrichie d'émeraudes, de topazes, de saphires, pierres fameuses dans la ville sainte de l'Apocalypse, &c. c'est-à-dire, de ces pierres, qui composoient le rational du grand prêtre des Juifs, et qui, suivant Clément d'Alexandrie (4) lui-même, désignoient la lumière distribuée dans les douze signes, que le Soleil parcourt dans sa révolution annuelle. Ce sont les mêmes pierres, qui enrichissent la couronne de Junon, formée de douze pierres relatives aux douze mois, suivant Martianus Capella. On donna à cette statue une couleur rembrunie, ou d'un azur noirâtre (5). Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que

(1) Cedrenus p. 325.
(2) Clément prot. p. 32.
(3) Origene. l. 6 p. 298.
(4) Clém. Alex. Stromat. l. 5. p. 565.
(5) Idem. in protrep. p. 32.

nous dit Macrobe (1) du soin, que prenoient les Egyptiens de donner des couleurs différentes aux statues du Soleil, suivant qu'il étoit dans l'hémisphère supérieur, ou dans l'hémisphère inférieur, ou plutôt dans les signes de printemps et d'été et dans les signes d'automne et d'hiver. Dans le premier cas, dit Macrobe, cette dernière couleur étoit blanche ; dans le second, elle étoit noirâtre. C'étoit celle de l'image du Soleil dans l'hémisphère inférieur ; c'est-à-dire, comme l'explique Macrobe, dans les signes d'hiver. La couleur blanche étoit celle de l'hémisphère supérieur, ou du Soleil, lorsqu'il parcourt les signes d'été. On voit par ce passage, que Sérapis étant le soleil, considéré dans les signes méridionaux ou d'hiver, sa statue a dû être d'un bleu foncé ou noirâtre, tel enfin que nous la représente Clément d'Alexandrie, qui dit formellement, qu'elle avoit cette couleur. La couleur de cette statue, dit-il, est noirâtre. Il prétend, qu'elle avoit été faite par les ordres de Sésostris, qui, sous ce symbole, avoit prétendu représenter le fameux Osiris, dont il descendoit. Effectivement c'étoit bien la statue d'Osiris, comme nous l'avons dit ; mais d'Osiris, après sa dé-

(1) Saturnal. l. 1. c. 19.

gradation par Typhon. Aussi l'auteur ajoute-t-il, que le statuaire y avoit mêlé des essences, qui étoient restées de l'embaumement d'Osiris et d'Apis ; et que le nom même ramenoit les idées de tombeau et de funéraille. On se rappelle, que dans les funérailles d'Osiris, on faisoit une figure tauriforme, composée d'aromates, et cela, dans les jours, de deuil qu'occasionnoit la mort d'Osiris, et où l'on portoit en pompe le bœuf d'or, couvert du crêpe noir. (1) C'étoit à Memphis, qu'étoit le tombeau le plus fameux d'Osiris (2), et Sérapis étoit une des grandes divinitées de Memphis. C'est là que se trouvoit le plus ancien de ses temples, suivant Pausanias (3), dans lequel ni les étrangers, ni les prêtres mêmes ne pouvoient entrer, avant qu'Apis eût été enterré, Apis, image vivante d'Osiris et du Taureau, qui passoit dans l'ombre des nuits et qui descendoit sous l'horison le matin, tous les ans, lorsque le soleil occupoit le Scorpion, et qu'on célébroit la mort d'Osiris. Alors le Soleil s'entortilloit du Serpent et devenoit Sérapis ; alors on entroit dans le temple de Sérapis. Telle est, ce me semble, l'origine de cette dé-

(1) Ci-dess. t. 1. l. 3. c. 3. B.
(2) De Isid p. 366.
(3) Pausan. Atticis. p. 16.

fense, que je crois devoir s'appliquer, non à la mort du bœuf sacré, mais au coucher du bœuf céleste, dont Apis étoit l'image vivante, suivant Lucien et suivant ce que nous avons vu.

Enfin il est évident, que les Egyptiens avoient des statues destinées à représenter le Soleil dans les signes inférieurs, comme nous l'a dit Macrobe. Or la statue de Sérapis a la couleur noire, affectée à ces sortes de statues, et de plus l'attribut du Serpent, signe céleste, sous lequel se faisoit tous les ans ce passage du Soleil vers l'hémisphère inférieur, ou vers les lieux où régnoit Pluton. C'est Pluton, que Porphyre (1) associe à Sérapis, comme représentant la lumière solaire, lorsqu'elle descend sous l hémisphère, c'est-à-dire, comme s'explique Porphyre lui-même, lorsque le Soleil s'approche du Solstice d'hiver et qu'il va éclairer l'hémisphère, qui nous est invisible.

Le plus ancien des temples de Sérapis en Egypte étoit celui de Memphis, comme nous l'a dit plus haut Pausanias. (2) Sérapis étoit avec Apis la grande divinité de cette ville. D'un autre côté, on nous dit, que Memphis étoit fameuse par le culte d'Escu-

(1) Porphyr apud Euseb. l. 3. c. 11. p. 109.
(2) Pausan. Atticis, 16.

lape (1), qui l'honoroit de sa présence. On donne à Esculape l'épithète de dieu de Memphis. (2) Ces deux dénominations rentrent dans la même idée : car on se rappelle ce que Tacite nous a dit plus haut, que Sérapis étoit pris pour Esculape, parce que, comme l'Esculape des Grecs, dont il avoit les attributs, il étoit aussi le dieu puissant qui guérissoit nos maladies. On lui donnoit pour cela le titre de *dieu sauveur*, à Canope (3), ville où Sérapis avoit aussi un magnifique temple, et où il étoit singulièrement honoré. Strabon (4) nous donne d'assez longs détails sur les fêtes, qui s'y célébroient, et sur la dévotion licentieuse des Egyptiens, qui s'y rendoient en foule. On alloit y chercher la guérison de ses maladies, et consulter les oracles du dieu de Canope. Héraclide de Pont, cité par Plutarque, parle des oracles du dieu de Canope, Sérapis, et il les appelle les oracles de Pluton ; ce qui fait avec raison conclure à Plutarque, (5) que Sérapis et Pluton étoient la même divinité ; ce que nous prouverons bientôt. Le culte du Sérapis de Canope passa à Corin-

(1) Ammian-Marcell. l. 22. p. 245.
(2) Clément Alex. Strom. l. 1.
(3) Balliaud p. 206.
(4) Strabon. l. 17. p. 801.
(5) De Iside. 361.

the (1), ville fameuse par les mystères d'Isis, décrits par Apulé (2), et il y conserva le nom de Sérapis de Canope. Isis y prenoit le nom de Pelagienne, et d'Egyptienne. Près du temple de Sérapis, on voyoit les autels du Soleil, ou du dieu, dont Sérapis étoit une des formes astronomiques. Isis présidoit à la navigation. Le Serpentaire, sous le nom de Phorbas y présidoit aussi, et Corinthe étoit fameuse par son commerce maritime. Dans la partie basse de la ville d'Athènes, (3) on trouvoit aussi un temple de Sérapis, dont le culte avoit été introduit dans cette ville par les Ptolomés. Sparte, si fameuse par la naissance des Dioscures, frères d'Esculape (4), ou du Serpentaire avoit aussi élevé un temple à Sérapis. Ce même dieu avoit deux temples à Patras en Achaie (5), dans l'un desquels on montroit le tombeau de *Belus* l'Egyptien, dont le nom Bel, ou Baal est celui du Soleil, de ce dieu Soleil, dont on montroit par-tout les tombeaux, de cet ancien Bélus, qui avoit épousé Isis, après la mort d'Apis. On nourrissoit à Babylone, dans le

(1) Pausanias Corinth. p. 48.
(2) Apulée métamph. l. 10 & 11.
(3) Pausan. Atticis. p. 16.
(4) Pausan. Laconic. p. 95.
(5) Pausan Achaic p. 228.

temple de Bélus ou du Soleil, un dragon sacré. (Selden, de diis Syriis syntagm 2. c. 17.) Le culte de Sérapis passa dans la suite jusqu'à Rome (1), avec celui d'Anubis son chien, d'Isis son épouse et d'Harpocrate leur fils. (*m6*) Ils en furent bannis, sous le consulat de Pison et de Gabinius. (2) On rétablit leur culte dans la suite avec plus de magnificence que jamais. (3) Les Romains néanmoins ne lui élevèrent point de temple dans l'intérieur de leur ville, mais bien hors de l'enceinte de leurs murailles. (4)

Le culte de Sérapis s'étoit propagé d'une manière étonnante par les Alexandrins, au point que, vers le second siècle de l'Ere Chrétienne (*5*), on pouvoit compter plus de quarante-deux temples de Sérapis dans la seule Egypte. La célébrité d'Alexandrie contribua beaucoup à la grande fortune, que fit son dieu dans toute l'Asie, et dans une grande partie de l'Europe (*n6*). Joignez à cela la grande puissance dont ont le croyoit investi; puisqu'il étoit dépositaire de toute la force bienfaisante de la nature. Rien ne lui étoit difficile. Il

(1) Saturnal. l. 1. c. 7.
(2) Tertullien Apolog. p. 7.
(3) Arnobe. l. 2. c. 81.
(4) Dion. l. 11.
(5) Aristides orat in Sérapim. p. 100.

exauçoit tous les vœux, qu'on pouvoit former (1). Il se lioit à l'existence de l'homme, sous tous les rapports. Son corps (2), son ame, et tous les biens extérieurs, étoient dans la dépendance de ce dieu, ou plutôt étoient son ouvrage (3). Il tenoit en ses mains la mesure entière de la vie humaine, pour me servir de l'expression du rhéteur Aristide (4), qui en fait un éloge pompeux, que le lecteur peut consulter. Il étoit le principe et la fin de toutes choses, réunissant en lui seul la puissance (5) de Jupiter, de Neptune, de Pluton, et de toutes les autres divinités. Il étoit le plus humain, et en même temps le plus redoutable des dieux (6), et il frappoit les hommes d'une salutaire terreur, pour les empêcher de se nuire les uns aux autres. La bienfaisance étoit son attribut le plus chéri et son véritable caractère. Il ressuscitoit les morts (7), rendoit la vue aux aveugles. Les livres sacrés étoient remplis du récit des miracles, qu'il avoit opérés. Car c'étoit alors le siècle des miracles. Les places publiques, les ports,

(1) Ibidem. p. 91.
(2) Ibid. p. 92.
(3) Ibid. p. 94.
(4) Ibid. p. 95.
(5) Ibid. p. 97.
(6) Ibid. p. 98.
(7) Ibid. p. 99.

les villes, tout étoit plein de monumens, qui en retraçoient le souvenir. Si je voulois en faire l'énumération, dit le rhéteur Aristide (1), la vie la plus longue ne me suffiroit pas pour en faire le catalogue. Il me semble entendre l'évangéliste Jean terminer la légende du dieu Soleil des Chrétiens, qui ressuscitoit aussi les morts, et qui rendoit la vue aux aveugles: car il nous dit (2), « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; et si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écriroit » Il paroît, que ce Jean étoit, comme Aristide, bien persuadé de l'ignorance et de la crédulité du peuple dans son siècle, puisqu'on pouvoit lui faire autant de contes qu'on vouloit. Il n'est pas étonnant, que la religion des Chrétiens se soit si facilement établie, et qu'on n'ait jamais manqué de gens, qui attestassent des miracles; car rien de si attesté que ceux de Sérapis, et cependant rien de si faux: jugez des autres. Je laisse au lecteur à suivre Aristide dans son récit exagéré des miracles de Sérapis; (3) récit, dit-il, où l'on n'a point à craindre qu'il en impose. Le croira qui voudra; mais une réflexion, qui ne doit

(1) Jean c. 21. v. 25.
(2) Ibid. 99.
(3) Théon. p. 135.

échapper à personne, c'est l'impudence avec laquelle on supposoit des miracles dans les premiers siècles du Christianisme, et la disposition incroyable qu'on avoit à y ajouter foi. Revenons à Sérapis, à la grande divinité des Alexandrins.

Outre ces caractères généraux de bienfaisance, qui méritèrent à Sérapis la reconnoissance de tous les peuples, ce dieu avoit acquis en Egypte une plus haute considération que par-tout ailleurs, par une suite des rapports qu'il avoit avec le Nil, et qui étoient particuliers au sol Egyptien. C'étoit en automne, au moment où le soleil s'unissoit au Serpentaire, que le Nil débordé rentroit dans son lit, et qu'il laissoit dans les champs ce limon précieux qui les fécondoit. Alors se faisoient les semailles, au lever du soir des Pléïades (1). La moisson se faisoit aussi au moment où le soleil atteignoit ces mêmes Pléïades, au lever du soir de l'Esculape céleste, en opposition avec le Taureau, dans lequel la lune des moissons se trouvoit pleine. C'étoit autrefois celle de l'équinoxe de printemps, époque à laquelle le Nil recevoit le premier ferment d'intumescence (2) qui, au

(1) Euseb. præp. év. l. 3. c. 12. Jablonski, l. 2. s. 2. §. 7.
(2) Idem. l. 4. c. 3.

Sosltice, au lever du grand Chien, ou du Cerbère de Sérapis, poussoit le fleuve hors de son lit, et l'épanchoit dans les champs, jusqu'à ce que le Soleil d'automne, entortillé du serpent de Sérapis ou du Serpentaire, l'y fit rentrer. Voilà donc comment le Serpentaire se lioit au mouvement périodique des eaux du Nil. On voit par-là, que Sérapis, ou la figure céleste, qui donne au Soleil d'automne et à la pleine lune de printemps les attributs du Serpent, dut se lier à l'agriculture des Egyptiens, et au culte qu'ils rendoient aux eaux du Nil. Aussi Jablonsky (1) a-t-il cru devoir, dans un traité séparé, examiner Sérapis sous ce nouveau rapport; quoiqu'il n'ait pas saisi l'origine de cette liaison, qui effectivement existoit. Nous la trouvons nous dans la constellation même, qui se trouve en opposition avec le Soleil au printemps, et qui en ouvre la première nuit, et en conjonction avec le même dieu soleil en automne, et qui ouvre le premier jour des signes inférieurs, ou des jours d'automne et d'hyver. C'est, sans doute, cette liaison de la fameuse constellation du Serpentaire avec le printemps et l'automne, et avec les eaux du Nil, lesquelles depuis le printemps jusqu'à l'automne, montent et se retirent,

(1) Arist, orat. 8, p. 100.

qui a fait dire au rhéteur Aristide (1), que c'étoit Sérapis qui, dans l'été, faisoit monter le Nil, et qui le faisoit baisser dans l'hyver. En effet, la marche progressive du Nil étoit à peu près correspondante à celle du jour et du Soleil; il atteignoit son *maximum* au Solstice d'été et le mois suivant, et son *minimum* en hyver. Ce qui fit dire, qu'il étoit l'émule du ciel. Cette opinion, que les anciens Egyptiens avoient de Sérapis et de l'action qu'il exerçoit sur le Nil, dont il faisoit déborder les eaux dans leurs champs pour les féconder, est confirmée par Ruffin et par l'historien Socrate. Aussi trouvons-nous des médailles d'Alexandrie avec la figure du Nil, représenté couché sous l'image d'un vieillard, avec cette inscription : Au St. Dieu Nil. Et sur le revers, la tête de Sérapis, avec cette inscription : Au St. Dieu Sérapis. C'est sans doute par une suite de cette même raison, que la toise sacrée, destinée à mesurer les divers degrés de crue du Nil, étoit déposée dans le temple du dieu Sérapis, suivant le témoignage des auteurs cités ci-dessus. Quelques-uns pensent, que c'est cette espèce de règle ou bâton, qu'on voit entre les mains de Sérapis, et que le boisseau, qui est sur sa

(1) Ruffin. Hist. Eccl. l. 2. c. 23. Socrat. Hist. l. 1. c. 18.

tête

tête, sont les attributs caractéristiques du dieu des semailles et des moissons. J'ignore si c'est le vrai sens de ces symboles; mais il est certain, que Sérapis se lioit au débordement du Nil, et sur-tout à la retraite de ses eaux, ainsi qu'aux semailles, chez les Egyptiens, et même chez les autres peuples, qui ensemençoient la terre en automne, au lever du soir des Pléïades. La mémoire de cette liaison, qu'avoit Sérapis, ou le Serpentaire avec le labourage, nous a été conservée, dans une ancienne tradition sur cette constellation, rapportée par Hygin (1). On disoit, qu'il étoit un roi de Thessalie, appellé Triopas, que Cérès avoit placé aux cieux. D'autres, qu'il étoit un ancien roi des Gètes, appellé Carno-Buta, qui monta sur le trône, au moment où fut découvert l'art d'ensemencer la terre; qu'il avoit donné l'hospitalité au fameux Triptolème, à qui Cérès avoit communiqué sa précieuse découverte, dont il fit part aux autres mortels. On ajoute, que Carno-Buta, après sa mort, fut placé aux cieux par Cérès. Toutes ces fictions ont leur origine dans la liaison, qui existoit entre cette constellation, qui présidoit à l'automne, et les semailles qui s'y faisoient. Ce sont les mêmes motifs,

(1) Hygin l. 2.

qui ont fait présider Pluton et Proserpine aux semailles, comme nous le dirons bientôt.

Quant aux rapports, qu'il avoit avec la retraite des eaux, ils sont consignés dans le fameux passage d'Athénagore (1) sur les dogmes d'Orphée, relativement aux premiers principes Cosmogoniques. Comme nous en avons parlé, dans notre premier chapitre, (2) nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornons à lui rappeller, que c'étoit cette même constellation du Serpentaire, sous le nom d'Hercule (*o6*), qui naissoit au moment de la retraite des eaux. Nous rappellerons également au lecteur que, dans la fable d'Osiris, nous avons vu le Nil se déborder au lever de Sirius, (3) et Hercule venir ensuite le faire rentrer dans son lit; événement qui a lieu tous les ans, au moment où le Soleil s'unit au Serpentaire, qui porte aussi le nom d'Hercule. Ainsi le Soleil, entortillé du Serpent, soit Hercule, soit Sérapis, est censé lié au mouvement des eaux du Nil, et sur-tout à leur retraite.

Cette figure du dieu Soleil, entortillé du Serpent, et devenu Demiourgos dans la Théologie d'Orphée, nous amène na-

(1) Athena. leg. p. 18.
(2) Ci-deff. t. 1. l. 3. c. 1. p. 1.
(3) Ci-deff. t. 1. l. 3. c. 2.

turellement à l'examen du dieu Cneph des Egyptiens, peint avec les mêmes formes, que celui dont parle Athénagore.

En effet le dieu Cneph, adoré à Thèbes, étoit peint sous les traits d'un homme, qui de sa bouche vomissoit l'œuf symbolique, destiné à représenter le monde (1). Tel Athenagore représente son Hercule, ou le temps (2), donnant naissance à un œuf immense (*p6*), qu'il échauffe, et qu'il brise ensuite en deux parties, de manière à ce que la partie supérieure devienne le ciel, et la partie inférieure, la terre. La statue de ce dieu, Cneph, étoit de couleur noirâtre; telle que celle de Sérapis, ou de la couleur dont étoient, en Egypte, les statues du Soleil, destinées à représenter cet astre, durant tout le temps qu'il occupe les signes inférieurs, comme nous l'avons vu plus haut, et comme nous l'a dit Macrobe (3). Sérapis, suivant Plutarque, étoit le nom du dieu, qui organise et ordonne toutes choses (4). On ne lui connoissoit point de père: il étoit lui-même le père de toutes choses, suivant Tacite (5). Il étoit le principe et la

(1) Euseb. præp l. 3. c. 11 p. 115.
(2) Athenag. p. 18. Euseb. ibid.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 19.
(4) Plut. de Iside. p. 362.
(5) Tacit. Hist. l. 4. c. 84.

fin de tout, comme nous l'avons vu dans l'éloge qu'a fait Aristide de la puissance de ce dieu. Telle étoit aussi l'opinion, que les Thébains avoient de leur dieu Cneph, à qui ils donnoient le titre de créateur de toutes choses, et de grand Demiourgos (1), de dieu qui n'a jamais eu de commencement, et qui n'aura jamais de fin (2). Ce titre de Demiourgos, ou de grand architecte de toutes choses, étoit aussi celui que les Egyptiens, suivant Chérémon, donnoient au Soleil, comme on peut le voir dans le chapitre second du livre premier de cet ouvrage, où nous avons rapporté le passage fameux, qui fait la base de toute la Mythologie ancienne.

Il ne manque plus à ces traits de ressemblance, entre Cneph et Sérapis, que le Serpent. Or nous trouvons à Thèbes le culte des Serpens sacrés établi (3). On les y nourrissoit, et, après leur mort, on les enterroit dans le temple de Jupiter, ou du dieu à qui on consacra le bélier, ou le même animal, qu'Eusèbe dit avoir été consacré à Cneph, adoré à Thèbes (4). Le même Eusèbe nous dit ailleurs, en parlant des Phéniciens, que nous avons vu adorer Hercule et Escu-

(1) Euseb. præp. Evan. l. 3. c. 11. p. 115.
(2) Plut. de Iside. p. 359.
(3) Hérodot. Euterp. c. 74.
(4) Euseb. loco citato. idem l. 1. c. 10.

lape, fils de Sydyc, qu'ils avoient, à l'exemple des Egyptiens, attribué la divinité aux dragons et aux serpens. Il ajoute, que les Phéniciens donnoient à cette divinité Serpentiforme le nom de *Bon Génie*, ou de *Génie Bienfaisant*, épithète d'Esculape, dieu de la santé; et que les Egyptiens l'appeloient Cneph. Hérodote, en parlant de ces serpens sacrés, qu'on nourrissoit à Thèbes, dit qu'ils étoient très-petits (1), et qu'ils ne faisoient aucun mal. Elien (2) parle aussi d'une petite espèce de serpens, de couleur de feu, et d'une vue très-pénétrante; qualités qui, suivant Sanchoniaton, leur fit attribuer la divinité par le fameux Thaut. Il dit, comme Hérodote, que ces serpens ne font aucun mal; et qu'ils sont, au contraire, très-doux; ce qui les a fait consacrer à Esculape, le dieu le plus humain et le plus bienfaisant; c'est-à-dire, à Esculape, le bon Génie, ou l'Agathodémon des Phéniciens, que les Egyptiens appelloient Cneph, comme nous le dit Eusèbe (3), ou plutôt Sanchoniaton, cité par Eusèbe. Pausanias nous dit, que les Serpens, consacrés à Esculape à Epidaure (4), étoient d'une couleur assez

(1) Hérodot. ibid.
(2) Ælian. l. 8 c. 12.
(3) Euseb. ibid.
(4) Pausan. Corinth. p. 74.

semblable à celle dont parle ici Sanchoniaton, et singulièrement doux et apprivoisés. Ainsi les serpens sacrés de Thèbes en Egypte, ceux d'Esculape à Epidaure, étoient remarquables par leur caractère de douceur, et, par là même, consacrés au dieu, dont la bienfaisance étoit le caractère, et qui à ce titre mérita l'épithète de bon Génie, ou de Démon bienfaisant (*q6*). Plutarque (1) fait dire à un des interlocuteurs d'un de ses dialogues, qu'il avoit vu en Egypte deux particuliers se disputer, et, qu'au moment de la querelle, un serpent s'étoit approché d'eux, et qu'ils s'étoient écriés, que c'étoit le *Bon Génie*, ou l'*Agathodémon*, c'est-à-dire, ce serpent, que d'autres appelloient *Cneph*, et que les Phéniciens nommoient le bon Génie. Lampride, dans la vie d'Héliogabale, de cet Héliogabale, qui donna tant d'éclat au culte du Soleil, observe qu'il nourrissoit à Rome de petits serpens Egyptiens, qu'on appelle en Egypte, les *Bons Génies* (2). Ces serpens n'étoient que ceux du dieu Soleil, Esculape, ou les serpens Phéniciens, que Thaut disoit être de la nature du feu. Ces serpens étoient également consacrés à Trophonius, en Grèce, à

(1) Plut. in amat. p. 755.
(2) Lamprid vit heli. p. 28.

l'entrée de la grotte duquel on voyoit le temple du *Bon Génie* (*r6*). La statue de Trophonius étoit fort semblable à celle d'Esculape, ajoute Pausanias (1). Trophonius étoit fameux par ses oracles. La divination se faisoit aussi par les serpens (2). A Lavinium, en Italie, près du temple de la Junon d'Argos, étoit un bois sacré, qui servoit de retraite au Serpent divin (*s6*). Des filles alloient tous les ans dans ce bois porter de la nourriture à ce Génie, et elles y entroient les yeux bandés. Si l'animal agréoit l'offrande, et s'il en goûtoit, elles étoient réputées vierges; s'il la refusoit, il étoit censé avoir deviné qu'elles ne l'étoient plus. Le serpent d'Apollon rendoit aussi, à Delphes, des oracles sur le sacré trépied; et l'esprit prophétique, qui l'animoit, étoit une émanation de l'influence des astres, et en particulier, de la constellation du Serpent céleste, si nous en croyons Lucien (3). Le même auteur nous dit, que les animaux sacrés, adorés en Egypte, sont soumis à l'influence des astres, et les représentent. Or le serpent étoit un des animaux consacrés par le culte Egyptien, comme nous l'avons vu dans

(1) Pauſ. Bœotic. p. 313.
(2) AElian. l. 11. c. 16.
(3) Lucian. de Astrol. p. 993.

Hérodote, et cela, à Thèbes, où l'on adoroit aussi le bélier, animal consacré à Cneph. Mais le bélier sacré des Thébains étoit, suivant Lucien, l'image du Bélier céleste, comme nous l'avons prouvé dans notre article Ammon. Donc, le serpent sacré dut être aussi l'image du Serpent des constellations. Car le dragon ou le serpent reçut en Egypte les honneurs divins, aussi bien que le chien, le bœuf, le bouc et les poissons. Elien (1) ajoute même, qu'il avoit ses prêtres, ses ministres, sa table sacrée, et des vases destinés à mettre sa nourriture; mais qu'il n'aimoit pas à se faire voir. Aussi les prêtres se retiroient-ils, aussi-tôt qu'ils l'avoient servi. Le serpent est encore aujourd'hui honoré en Egypte, sous le nom d'Arbaji et de Heredy (2), et n'a pas de venin.

Le culte astrologique du serpent s'est propagé de l'Egypte et de la Phénicie dans toute l'Afrique, et dans l'Asie, non-seulement comme l'attribut symbolique du dieu de la santé; mais encore, comme organe de la divination, et l'interprète des dieux. C'est le Fétiche (3) des Nègres du royaume de Juidah, et il

(1) AElian. l. 11. c. 17.
(2) Voyages de Poocke t. 1.
(3) Hist. des voyages t. 4. p. 395.

a chez eux tous les caractères de douceur, qui firent consacrer cet animal au dieu Esculape, et qui lui méritèrent le titre de bon Génie, ou de Démon bienfaisant, chez les Phéniciens et les Egyptiens.

Ce serpent est seulement plus gros que ceux d'Egypte (1). Il est rayé de bleu, de jaune et de brun. Il a la tête ronde, les yeux beaux et fort ouverts. Il est sans venin, et d'une douceur surprenante. Tels étoient les serpens de Thèbes et ceux d'Epidaure. Ce Fétiche est pour les nègres un véritable Talisman astrologique vivant, soumis à l'influence des cieux, d'où les nègres tirent leurs augures. Ce culte leur est venu d'Adra, où ce Génie a, comme autrefois en Egypte, un temple fameux, des prêtres, et des prêtresses, comme à Delphes. On le consulte, comme l'oracle de Delphes. On lui consacre de jeunes filles, comme à Lavinium; on lui présente des offrandes, on lui fait des sacrifices, et on fait des processions en son honneur (2). On n'a guères trouvé de nations en Afrique, qui ne révérassent les serpens. On sait que les Egyptiens et les Phéniciens ont, plus qu'aucun peuple, dû communiquer avec les Africains, par la navigation. Le

(1) Culte des Fétiches & Paw. t. 2. p. 116.
(2) Ibid. Hist. des voyages.

culte de leurs Talismans aura passé des côtes de l'Afrique, dans l'intérieur des terres, par le desir qu'a l'homme de connoître l'avenir, ou d'avoir un médecin et un Génie bienfaisant, sous la protection duquel il puisse se mettre. Tel étoit le serpent Agathodémon, adoré en Phénicie et en Egypte.

Comme le serpent d'Esculape, le serpent d'airain, que Moyse fit élever dans le désert (1), avoit la vertu de guérir ceux qui étoient blessés. Il suffisoit pour cela de regarder ce signe; car c'est le nom que Moyse lui donne. Les enseignes des Grecs et des Romains (2) portoient souvent l'emblême du serpent, en mémoire du fameux serpent Python, que tua le Soleil, ou Apollon. Les serpens étoient adorés sous le titre de génies tutélaires, jusques dans les glaces du Nord, de même que dans les sables brûlans de l'Afrique. C'est l'idée qu'avoient d'eux les peuples de Norvège, chez qui ce culte étoit établi (3); car ces peuples avoient aussi le serpent pour Fétiche. On a déterré dans la Lusitanie de semblables Talismans en bronze. Il n'est pas étonnant de trouver jusques dans le Nord le culte du serpent, puisque nous

(1) Liv. des nombres c. 21. v. 8 &c.
(2) Isidor. l. 17. c. 3.
(3) Olaüs magn. Epist. l. 3. p. 30.

y avons trouvé celui du bœuf Apis, sous le nom de Thor. Nous avons trouvé le nom de ce même bœuf au Japon. Les Japonois, ainsi que les Chinois, ont aussi des idoles ou images de serpens ailés, à qui ils rendent un culte. On sent, que le culte du bœuf et du serpent, consacrés par les Orgies de Bacchus en Grèce, où ces deux animaux s'engendrent, a dû se trouver uni chez les différens peuples où l'on retrouve le culte du bœuf.

On rencontre chez les Tartares Tunguts des idoles de divinités, entortillées de serpens (1).

Les anciens habitans de la Prusse adoroient aussi des serpens (2).

Les habitans de la Moscovie révéroient comme dieu le serpent (3).

Les peuples de Lithuanie (4) regardoient aussi les serpens comme autant de Divinités; ils leur rendoient un culte distingué, et chaque citoyen ne manquoit pas d'en nourrir dans sa maison, persuadé, qu'il y avoit dans cet animal un génie tutélaire. On leur immoloit des coqs; c'est-à-dire qu'on leur offroit le sacrifice, que Socrate fit à Esculape. On regardoit comme un grand mal-

(1) L'abbé Chape, voyage en Sibérie. p. 28.
(2) Erasm Stell. l. 1. de antiq. Boruſſ.
(3) Sigiſmond comm. zer. Moſcov.
(4) Idem de Samogit. Jul. Scalig. adv. Card. exer. 183. Sect. 2. Alex. Guagi in Sarmat.

heur pour une famille de n'avoir point chez soi un pareil défenseur, et de lui manquer de respect.

On leur dressoit des tables, comme en Egypte (1), et on les invitoit à s'y présenter. Ils se rendoient à l'invitation, montoient sur la table et ils en redescendoient, pour se cacher dans leur retraite. Les dévots s'empressoient de manger les mets auxquels le serpent avoit touché, et concevoient les plus heureuses espérances de cette faveur du Dieu. Si le serpent au contraire avoit refusé d'y toucher, c'est alors qu'on redoutoit les plus grands malheurs, et le refus étoit regardé comme un présage sinistre. C'est ainsi que nous voyons dans Virgile Enée, qui sacrifie aux mânes de son père, et un serpent, qui sort du fond du tombeau (2), vient goûter les mets, et rentre ensuite dans la tombe d'Anchise. Cet heureux présage encourage Enée, qui fait aussi-tôt le sacrifice des *Suove-taurilies* que l'on faisoit à Esculape dans la ville de Titané (3).

Les Turcs ont encore de la vénération pour les serpens (4), et on a même

(1) Bochart. in uni. hiſt. de Iith. & Samogit.
(2) Virg. AEneid. l. 5. v. 94.
(3) Pauſan. Corinth. p. 54.
(4) De Paw recher. sur les Egyptiens & les Chinois. t. 1. p. 115.

cru, qu'ils leur accordoient une place distinguée dans la procession de la caravanne devant le dais, qui doit couvrir le tombeau du prophète.

Le serpent adoré chez les Phéniciens et destiné à représenter l'ame universelle du monde, dont le foyer d'activité est dans le Soleil, étoit souvent représenté avec une tête d'épervier. L'épervier lui-même étoit consacré à Apollon ou au Soleil. Il est dans les cieux placé sur la tête du Serpentaire ou de l'homme qui porte le serpent, et qu'on appelle Esculape, Cneph, le Demiourge, qui organise toutes choses, ou Sérapis, dont la tête est aux cieux et les pieds dans les abymes de la terre, comme nous l'avons vu plus haut, dans les vers de l'oracle rapportés par Macrobe.

« Sanchoniaton(1), rendant raison des motifs qui firent déifier le serpent par les Phéniciens et les Egyptiens, reconnoît que le principe *igné et spiritueux*, c'est-à-dire le principe même, qui caractérise le *spiritus* universel, lequel réside dans le feu Ether, fut un des motifs qui fit choisir ce symbole de la divinité. Ils observèrent, qu'il se mouvoit par lui-même, sans pieds ni mains, et sans aucun des autres organes, qui font mouvoir les autres animaux. Il présente par

(1) Euseb. præp. ev. l. 1. c. 10.

le jeu de ses anneaux plusieurs formes différentes, et, dans sa marche tortueuse, il sait s'élancer avec toute la force et la vîtesse qu'il veut ; il vit d'ailleurs fort long-temps, non-seulement parce qu'il peut se dépouiller de sa vieillesse et se rajeunir, mais encore parce qu'il reçoit avec le temps de nouveaux accroissemens de force et de vigueur. C'est alors qu'enfin, après un certain période de temps, il se résout en lui-même de nouveau, comme Thaut l'assure dans ses écrits sacrés. C'est pourquoi cet animal est ordinairement employé, comme symbole religieux, dans les sacrifices et les mystères.

Il a un caractère d'immortalité, puisqu'il se résout en lui-même et qu'il ne périt point de mort naturelle, mais seulement, lorsqu'il a reçu quelque blessure violente. Les Phéniciens l'ont appellé Agatho-Démon ou bon Génie, et les Egyptiens le *Dieu Cneph*. Ils lui adaptent une tête d'épervier, à cause de la qualité active de cet oiseau.

Je n'entrerai pas dans l'examen des principes physiques bons ou mauvais, mis en avant dans cette explication de l'origine du culte des serpens, consacrés dans les mystères. Il est possible, que certaines qualités, qu'on remarque en eux, les aient fait choisir, comme symboles de quelque opération de la nature,

du mouvement des astres et de la marche oblique du Soleil dans le ciel, ou du cours tortueux du Nil sur la terre, et qu'ils aient été placés ensuite au rang des constellations, sous lesquelles tel ou tel phénomène arrivoit. Au moins il est certain, par ce que nous avons dit jusqu'ici, que le serpent étoit déja placé aux cieux, comme symbole astrologique, lorsqu'on l'unit aux statues du Soleil dans telle ou telle saison, et qu'on transporta son image, soit animée, soit inanimée, dans les temples, que les anciens adorateurs du Soleil élevèrent à cet astre. L'union de l'épervier au serpent d'Ophiucus ou le symbole, composé de l'union des deux constellations, avec lesquelles le Soleil est en conjonction dans le signe d'automne, telle que le mouvement de la Sphère la ramenoit tous les ans, suffit pour prouver, que c'est cet aspect céleste des deux Paranatellons simultanés, qu'on a consacré. On peut jetter un coup-d'œil sur notre Planisphère, destiné à expliquer les voyages d'Osiris, pour juger que c'est cela qu'on a voulu peindre. Notre Planisphère des Argonautes, et sur-tout celui de l'Apocalypse, prouvent complètement, que cette union a dû se faire, par ceux qui composoient, de plusieurs Paranatellons d'un même signe, un tout monstrueux ou ces divinités, dont le type n'est pas dans la nature,

comme le prouve le Planisphère de Kirker.

Cette constellation porte encore un autre nom, celui de la Lyre de Mercure, d'Apollon et d'Hercule (1). On dit que Mercure forma sa Lyre de l'écaille d'une tortue, qu'il trouva dans le limon, après la retraite du Nil, et qu'il la plaça aux cieux près de l'Hercule. Rapprochez cette idée du passage d'Athénagore, dans lequel on dit, qu'après la retraite des eaux naquit un dragon, au milieu du corps duquel étoit la figure d'un dieu, appellé Hercule ou le Temps, dieu que nous avons montré plus haut être le fameux Esculape ou Serpentaire, appellé Hercule, dont la figure occupe le milieu du serpent (2). Ces deux constellations, le serpent du Serpentaire, et le Vautour céleste ou l'Accipiter, dans les serres duquel on peint une Lyre, se levant ensemble après la retraite du Nil, au moment où le Soleil descendoit vers les signes inférieurs, purent être fort bien réunies dans un symbole unique, composé des parties du serpent et de l'épervier. Delà peut-être l'origine du serpent à tête d'épervier, qui animoit le monde et qu'on peignoit allongé au milieu d'un cercle, qui repré-

(1) Hygin l. 2. Germanic. Cæs. c. 23.
(2) Ci-dessus. t. 1. l. 3. c. 1.

sentoit

sentoit la circonférence des cieux. Phérecyde, dit Philon de Byblos (1), a disserté, d'après les principes de la théologie des Phéniciens, sur la divinité qu'ils nomment *Ophion*, « (nom assez semblable à celui d'Ophiucus, le Serpentaire) et sur les Ophionites. Nous en parlerons aussi ailleurs; mais pour le moment nous observerons, ajoute cet auteur, que c'étoit dans les mêmes vues théologiques, que les Egyptiens, voulant peindre le monde, le représentoient sous la forme d'un cercle azuré, semé de flammes, au milieu duquel s'étendoit un serpent à tête d'épervier, de manière à donner à toute cette figure la forme du Thêta des Grecs, ou d'un cercle coupé par son diamètre. La circonférence du cercle désignoit celle du ciel ou du monde, et le serpent, qui la traversoit par le centre diamétralement, étoit le bon Génie ou le serpent Agatho-Démon. Le monde, dans la figure du Demiourgos d'Athénagore, étoit représenté par un œuf, et l'œuf étoit dans la bouche du dieu du Temps ou de l'Hercule, placé au milieu du serpent; c'est la même idée théologique, présentée sous une forme différente.

Celle du globe ailé, environné de serpens, étoit aussi le symbole de l'ame

(1) Euseb. præp. br. l. 1. c. 10.

universelle, qui pénètre la matière dans son intérieur, comme le serpent s'insinue dans les trous ou dans les pores de la terre (1). Aussi Hor-Apollon, grammairien d'Egypte, nous dit-il (2), que le serpent étoit chez les Egyptiens l'expression de l'ame universelle, qui pénètre toutes les parties du monde.

Les serpens furent aussi une expression symbolique de la marche oblique (56), que tiennent les Planètes dans le Zodiaque, et même tous les astres sur l'horison, dans les pays où l'on compte beaucoup de latitude. Aussi les Egyptiens les choisirent-ils pour emblêmes de cette obliquité du mouvement des astres, comme nous l'apprend Clément d'Alexandrie (3). Il y eut donc plus d'une cause, qui les fit employer dans les images des dieux et dans les caractères de l'écriture sacrée ou hiéroglyphique; mais c'est toujours au monde, à l'ame universelle qui le pénètre, au Soleil qui est cette ame visible et aux constellations, qu'il faut rapporter ce symbole, et sur-tout à la constellation du serpent, qui se trouvoit opposée au Soleil au printemps et annonçoit alors la nuit. Elle s'unissoit ensuite à lui

(1) Kirker. OEdip. t. 2. p. 2. p. 117. ex Abneph Arab.
(2) Hor Apol. l. 1. c. 61.
(3) Strom. l. 5. p. 556.

en automne, et s'atteloit en quelque sorte à son char, comme à celui de Triptolême, ou entortilloit le bâton, sur lequel s'appuyoit cet astre dans sa vieillesse; car le Soleil d'automne s'appuyoit sur un bâton, comme Esculape. Peu de temps après l'équinoxe d'automne, le 22 du mois Paophi, nom qui semble composé de l'article Egyptien Pi ou ph et d'Ophi, serpent, les Egyptiens célébroient la fête de la naissance des bâtons du Soleil, parce que cet astre, déclinant alors et baissant vers la terre, sembloit, dit Plutarque (1), avoir besoin d'un bâton pour appuyer ses pas chancelans, au moment où il éprouvoit une diminution sensible dans la durée de sa lumière et dans la force de sa chaleur. Par une suite de la même idée, ils ne lui laissoient plus qu'un pied en hiver au Solstice. Les deux pieds étoient tellement liés et serrés, comme dans un espèce de maillot, qu'il sembloit n'en avoir qu'un (2). C'est ainsi que Saturne, ou le dieu qui préside au mois du Solstice d'hiver, autrement la Planète lente, qui a son domicile au Capricorne où se trouve alors le Soleil, étoit représenté les pieds dans des entraves, dont on ne le débarrassoit

(1) De Iside. p. 372.
(2) Hor Apoll. l. 2. c. 3.

que pendant un jour, qui étoit celui même de sa fête (1). Il suffit de ces exemples, pour juger du Génie qui présida à la composition des statues des dieux et aux institutions religieuses chez les anciens.

Après avoir examiné les rapports, qu'avoit le culte des serpens avec le ciel et avec les constellations, et avoir cherché dans le Serpent céleste l'origine des attributs donnés au dieu Soleil, au grand Demiourgos Egyptien, qui s'appuie sur le serpent, au moment où le sol Egyptien, fécondé par le Nil, va recevoir la semence des moissons, que doit mûrir le Soleil du printemps, au lever du soir de ce même serpent, qui assure à Jupiter, dans le poëme de Nonnus, la victoire sur Typhon ou sur la Nuit; nous allons suivre le progrès de ces idées astrologiques et astronomiques, jusques dans les contrées les plus reculées de l'Orient et même dans le nouveau monde, afin qu'on puisse aisément faire le rapprochement nécessaire, pour saisir la filiation des cultes dans l'un et l'autre hémisphère. Il sera bon seulement, que le lecteur se rappelle les idées théologiques, que les Egyptiens ont voulu exprimer par la figure de leur Cneph, et Orphée par son Hercule, créateur du monde; idées

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 8.

que nous venons de développer tout à l'heure.

Les Japonois, chez qui nous avons trouvé le bœuf Egyptien, qui rompt avec ses cornes cet œuf symbolique, d'où sort le monde, œuf que les Grecs mettoient à côté de Bacchus, que Cneph vomissoit de sa bouche, et que l'Hercule d'Orphée avoit créé, œuf destiné à représenter le monde, les Japonois avoient aussi un autre emblême de la création, qui se rapproche non plus du dieu Bœuf, soit Osiris soit Bacchus, mais du dieu Serpent, formé de l'Hercule d'Orphée et du Cneph Egyptien. Voici quel est ce nouvel emblême de l'action créatrice.

Un gros arbre (1), qui est appuyé sur une tortue, porte le créateur de l'univers, assis sur douze coussins, à la manière des Japonois. Cette tortue est sur la surface d'une eau enfermée dans un immense réservoir, dont les bords ont sept à huit pieds de hauteur. On voit encore ici, que l'eau est le principe d'où tout naît dans cette théologie, comme dans celle d'Orphée et des Egyptiens.

On y retrouve également la constellation de la Lyre, que porte le Vautour céleste, placé sur la tête d'Ophiucus,

(1) Contant d'Orville. t. 1. p. 259.

de cette tortue, que Mercure trouva après la retraite des eaux du Nil, et sur laquelle il monta sa lyre, qui fut ensuite placée aux cieux. Quant aux douze coussins, qui portent le Demiourgos, ils désignent évidemment les douze signes, que parcourt le Soleil durant sa révolution, qui engendre toutes choses; du Soleil, que Chéremon et les anciens prêtres Egyptiens disoient être le grand architecte de l'univers.

Le créateur est de couleur noire. Je ne rappellerai pas ici, que telle étoit la couleur de Cneph et celle de la statue de Sarapis, comme nous l'avons dit plus haut.

Il porte sur sa tête une couronne d'or, surmontée d'une longue pointe : sa poitrine est absolument découverte; ses cheveux sont noirs et cotoneux, comme ceux des nègres; il a quatre bras nuds; il tient d'une main un cercle ou anneau, de l'autre un sceptre. Cneph tenoit d'une main une ceinture, de l'autre un sceptre. Dans la troisième est une fleur, et dans la quatrième un vase d'or, duquel s'élance un jet d'eau (*t6*). Ces figures sont d'or jusqu'au tronc, sur lequel le créateur est assis. Tous les ornemens de l'idole sont couverts de riches pierreries. C'est du tronc, qui porte sur le dos de la tortue, que l'Etre suprême tira la matière primitive.

affreux serpent entortille deux fois la circonférence de ce tronc. Ce serpent, uni à la tortue, ressemble très-fort, selon moi, au serpent Agatho-Démon, uni à l'Accipiter ou à l'oiseau, qui porte la lyre, formée par la fameuse tortue du Nil, et trouvée après la retraite des eaux de ce fleuve; enfin au serpent de Sérapis. Deux figures effroyables tiennent le serpent par la tête; l'une a la tête du chien, ou de l'animal qui accompagne toujours Sérapis, et qui fournit un des attributs du fameux Cerbère, que nous avons décomposé plus haut; l'autre porte un bois de cerf. Ce seroit naturellement le loup, que nous devrions trouver ici; mais on peut également prendre pour Paranatellon la Biche aux cornes dorées, qui est casée sous le Scorpion, dans le quatrième travail d'Hercule, et qu'on peignoit au lieu de Cassiopée, dans certaines Sphères. Ainsi, au lieu de la constellation du Loup, qui se lève au coucher du Chien, on prit celle de la Biche, qui se couche avec lui, et ces deux phénomènes arrivoient au passage du Soleil vers les régions Australes, au lever de la Lyre, *Testudo* et du Serpentaire. On dit, que ces deux figures étoient deux mauvais Génies, qui vouloient s'opposer à l'œuvre du créateur; et que c'est pour cela que les Japonois leur offrent des sacrifices,

dans la crainte qu'ils ne nuisent aux fruits de la terre. On sait, que les anciens sacrifioient au grand Chien, Sirius, pour tempérer ses ardeurs et mitiger son influence terrible. Quant à Cassiopée ou à la Biche, c'est elle qui, sous le nom d'Aso, étoit unie à Typhon, pour perdre Osiris ou le grand Dieu, source de tout bien. Deux rois du Japon, avec un héros ou demi-dieu, tirent par la queue ces deux Génies malfaisans. Un des rois a quatre visages; le héros en a trois, pour désigner que l'un a vécu quatre mille ans et l'autre trois mille, ou sept mille ans à eux deux. Ce sont eux qui aidèrent le créateur, et qui s'opposèrent aux desseins du diable. On verra bientôt l'explication de cet énigme, dans la fable des sept jours ou des sept mille ans, lorsque nous traiterons de la religion des Juifs, des Perses et des Chrétiens. Du fond des eaux sort un homme à-mi-corps, habillé et couronné de rayons; c'est le Soleil : il a une barbe raisonnablement touffue, et paroît entre deux âges; c'est notre Esculape barbu. Il semble de la main droite presser la tortue et de l'autre il tient plusieurs aiguillons. La tortue est la Lyre céleste, appellée Lyre d'Apollon; l'aiguillon est celui du Centaure, placé au midi d'Esculape, comme la Lyre l'est au nord; voilà, ce me semble,

l'explication la plus simple de cet emblême, tout entier composé dans le style Egyptien, et avec les mêmes caractères sacrés.

L'Inde nous offre une foule de divinités, dont le serpent est l'attribut distinctif. Le manuscrit Indien (1), qui contient une longue suite d'estampes, où sont retracées les diverses métamorphoses de Vischnou, en fournira la preuve. On y voit le Lingam ou le symbole du principe actif et passif des générations, surmonté de trois serpens (2).

Plus loin (3) est une estampe du dieu Vichnou *Ranganaiquelou*; ce dieu est couché et repose sa tête sur le corps d'un serpent à cinq têtes, qui lui sert d'oreiller, et recourbe sa tête au-dessus de celle de Vichnou. Là où est Vichnou, il y a toujours des serpens, et à ses pieds un feu violent.

On voit ailleurs (4) le dieu Callabairuen, fils d'Isprem, envoyé sur la terre avec un chien, comme Esculape, Sérapis et Pluton. Il porte des têtes de morts enfilées; des flammes s'élèvent au-dessus de sa tête; d'une main il tient un serpent aîlé et de l'autre la foudre; le chien est debout à ses pieds; ce

(1) Bibliothèque nationale, n°. 11.
(2) N°. 31.
(3) N°. 36.
(4) N°. 45.

dieu (1) est représenté dans les grottes d'Iloura avec ses femmes, qui sont deux squelettes. Suprémany, l'Esculape des Indiens, est un serpent à cinq têtes (2).

On trouve aussi une divinité Indienne, entortillée du serpent, comme Sarapis (3). Le serpent a trois têtes, et à côté du dieu sont deux femmes, dont les pieds sont des serpens. La théologie des Indiens représente le dieu créateur uni au serpent, comme l'est le fameux Hercule d'Athénagore et le Cneph Egyptien. On y peint la destruction du monde, et Vichnou, être de lumière, reste seul au milieu de l'eau, et, se reposant sur son serpent, il renferme tous les mondes dans son sein (4).

Les Chinois ont aussi la fête de la Couleuvre ou du Serpent, une de leurs Divinités. M. le Gentil fut témoin à Manille d'une de ces fêtes (5). Une de leurs grandes divinités, Fohi, passoit pour avoir eu un corps, qui étoit comme un serpent, surmonté d'une tête d'homme, de même que l'Hercule d'Athénagore (6), et comme Pluton et Sarapis; il habitoit,

(1) Anquetil Zend. Av. t. 1. p. 249.
(2) N°. 79.
(3) N° 111.
(4) Bagaw ad 3. p. 45.
(5) Voy. de l'Inde, par le Gentil t. 1 p. 193.
(6) Mem. sur les Chin. par les missions. de Pekin, t. 1. p. 102.

dit-on, sur la montagne de Moto (1). Après avoir considéré les progrès du culte du Serpent, ou des divinités, dont le Serpent est le principal attribut, chez les différens peuples de l'ancien continent, et en avoir fait saisir les rapprochemens, depuis la Phénicie et l'Egypte jusqu'au Japon, franchissons les mers et passons dans le nouveau monde, pour y examiner les formes du culte et celles des images, que les nations civilisées de l'Amérique avoient consacrées au ciel, à la terre et sur tout au Soleil, le modérateur souverain de la nature. Le Mexique offre d'abord à nos regards des tableaux surprenans, par leur ressemblance avec ceux que les temples de Phénicie, de l'Egypte et du Japon nous ont offerts; de manière, qu'en prenant l'Egypte et la Phénicie pour centre de comparaison, nous trouvons à des distances à-peu-près égales, tant à l'orient qu'à l'occident, un culte pompeux et les mêmes emblêmes des mêmes idées cosmogoniques.

Les Mexicains (2) avoient aussi une divinité appellée *Vitzliputzli*, fort semblable au Cneph, au Sérapis, ou à Esculape, et à l'Hercule d'Athénagore; enfin, au dieu créateur chez les Japonois.

On représentoit ce dieu sous la figure

(1) Ibid. p. 106.
(2) Contant d'Orville t. 5. p. 153.

d'un homme assis sur un siége de couleur d'azur, ou plutôt sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appelloit le ciel. Ce globe étoit traversé par deux bâtons, dont les extrémités se terminoient par des têtes de serpens. L'idole étoit faite d'un bois précieux; elle avoit le front azuré, et par dessus le nez une bande bleue, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couverte d'un casque de plumes de diverses couleurs, qui représentoit un oiseau, dont le bec et la tête étoient d'or brunis. Son visage avoit quelque chose d'affreux à la première vue. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre ondoyante, qui lui servoit de canne. La gauche portoit quatre flèches, que les dévots révéroient comme un présent du ciel. Elle soutenoit un large bouclier, orné de cinq plumes blanches mises en croix.

On remarquera dans cette figure des traits caractéristiques, qui rapprochent cette divinité du dieu Cneph, dont nous avons parlé plus haut. Cneph avoit, comme le dieu des Méxicains, des plumes qui ornoient sa tête (1). Il avoit la couleur bleue foncée, qui approche du noir. Le casque Cyanée, ou noirâtre, étoit aussi un des attributs de Pluton, ou du Sérapis, que le serpent d'automne enveloppe.

(1) Euseb. præp. l. 3. c. 11.

On entroit dans le grand temple de Vitzliputzli (1), par une vaste place quarrée, et fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres entrelassées de diverses manières, au dehors du mur, imprimoient de l'horreur, surtout en jettant les yeux sur le frontispice de la première porte, qui en étoit particulièrement chargée.

L'idole de Vitzliputzli, (2) portée dans un coffre de roseaux, rendoit des oracles, lorsqu'elle étoit consultée par ses prêtres. Ce dieu avoit dicté lui-même son culte à ses adorateurs : il leur avoit prescrit les cérémonies, qu'ils devoient observer pour lui plaire. Lorsque l'armée campoit, il étoit placé au milieu du camp, sur une espèce d'autel, et toutes les fois qu'on se mettoit en marche, ce qu'on n'osoit faire qu'après avoir reçu ses ordres, on laissoit les vieillards et les infirmes, pour former des colonies dans le lieu même où l'on avoit campé. Enfin, n'ayant entrepris le grand voyage de leur établissement, que pour obéir à l'oracle que Vitzliputzli avoit rendu, les Mexicains ne s'arrêtèrent, que lorsqu'ils furent arrivés à la terre qui leur avoit été promise par leur dieu. Vitzliputzli apparut en songe à un de ses prêtres, et il lui ordonna de

(1) Contant d'Orville, ibid. p. 160.
(2) Ibid. p. 152.

dire à son peuple, qu'il devoit s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarqueroit un aigle perché sur un figuier, qui auroit sa racine dans un rocher. On reconnut le lac, on trouva le figuier sur lequel on vit un aigle, qui tenoit un oiseau dans ses griffes. Ce fut là que les voyageurs jettèrent les premiers fondemens de la ville de Mexico. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers, qui furent mis sous la protection d'un dieu tutélaire, suivant l'ordre qu'on en reçut de Vitzliputzli, dont le tabernacle occuppoit le centre.

On se rappelle, que l'Aigle, ou le Vautour céleste est placé sur la tête du Serpentaire, et que, si dans la fable Phénicienne, on a pu prendre le signe du bœuf, ou du taureau, pour indication de la fondation de la ville Thèbes, et l'aigle pour celle de Tyr (1), on pouvoit aussi prendre le lever du Vautour, placé sur Cadmus, ou sur le Serpentaire, pour indiquer le lieu de la fondation de Mexico, ou de la ville où étoit adoré Vitzliputzli. Cette ville fut, comme Thèbes, divisée en quatre quartiers, qui regardoient les quatre régions. Cette division est d'autant plus naturelle, qu'il y a beaucoup d'apparence, que cette fondation de Mexico par Vit-

(1) Euzebe. præp. Ev. l. 3. c. 11.

zliputzli est une allégorie, comme celle de Thèbes par Cadmus, ou par le Serpentaire. Il est encore bon d'observer, que c'est dans le mois où le Soleil parcourroit l'ancien signe équinoxial, le Taureau, qui avoit, pour Paranatellon, le fameux Cadmus, ou le Serpentaire, que l'on célébroit la fête de Vitzliputzli, ou du dieu aux attributs de serpent, chez les Mexicains. C'étoit en effet au mois de Mai que se célébroit sa fête (1). Deux jours avant cette solemnité, deux vestales paîtrissoient, avec de la farine de maïs et de miel, une statue qui représentoit cette divinité. Lorsqu'elle étoit manifiquement parée, on la plaçoit sur un trône de couleur d'Azur. Le jour de la fête, aux premiers rayons du Soleil, toutes les vestales, deux à deux, montoient au temple, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti avec des grains de maïs enfilés; le reste des bras couvert, jusqu'aux poignets, de plumes rouges, et les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges prenoient ce jour-là le nom de sœurs de Vitzliputzli; elles posoient sur un brancard l'idole de leur frère, dans la cour du temple. Là les jeunes hommes s'en emparoient, et l'alloient placer au pied des grands degrés, où le peuple venoit en foule

(1) Ibid. p. 163.

l'adorer, en se jettant un peu de terre sur la tête. Alors on alloit processionnellement jusqu'à une montagne, qui portoit le nom de Chapultepeque, où l'on faisoit un sacrifice, et après deux autres stations, on revenoit à Mexico. Au retour, les jeunes gens portoient le brancard au lieu où ils s'en étoient chargés, et ils l'élevoient au haut du temple avec des cordes et des poulies, au bruit d'un grand nombre d'instrumens. C'étoit dans ce moment, que le peuple redoubloit ses adorations, et qu'il parsemoit de roses et d'herbes odoriférantes tous les environs du temple. Ceci fait, les vestales venoient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte, qui avoit servi à former l'idole, et qui avoient la forme d'os; ils étoient consacrés avec beaucoup de cérémonies, pendant que les vestales figuroient quelques danses, et chantoient des cantiques à la gloire de l'idole. Ces parcelles de pâte étant consacrées, les prêtres faisoient approcher les victimes humaines, qui étoient toujours en grand nombre dans cette solemnité, et ils consommoient leur barbare sacrifice. Ils distribuoient au peuple ce pain mystérieux. Chacun en recevoit un morceau avec une apparence de piété, qui alloit jusqu'aux larmes, et le mangeoit avec la même dévotion, croyant manger *la chair* de son dieu; car

car on appelloit ces parcelles, *les os et la chair de Vitzliputzli.* Ce récit est du père Acosta (1). Peut être ce frippon de prêtre a-t-il voulu trouver jusqu'au Mexique des preuves de l'institution de son Eucharistie, que nous verrons bientôt avoir été établie autrefois en Perse, dans les mystères du dieu Soleil, Mithra. Au reste, il ajoute qu'on voit par-là, que Satan s'étoit efforcé d'usurper pour lui l'honneur et le service qui n'est dû qu'à dieu seul. C'est une admirable raison, que donnent aussi les Pères de l'Eglise, en parlant des cérémonies du culte Mithriaque, qui ont une grande ressemblance avec celles du culte des Chrétiens.

Je laisse au lecteur à apprécier le récit du père Acosta, et les rapports sensibles, qui, d'après lui, semblent exister entre les cérémonies religieuses du nouveau monde et celles des Chrétiens. Je me borne ici à l'examen des attributs de l'idole de Vitzliputzli, qui me paroissent, sous beaucoup de rapports, les mêmes que ceux de l'Hercule Serpentaire, de Chrône, d'Esculape, de Sérapis, et de toutes les divinités aux formes de serpent, que nous avons vu révérées dans l'ancien monde. Comment ces formes des idoles du Soleil, prises de l'Astronomie, ont-elles passé au Mexi-

(1) Acosta. l. 5. c. 24.

que ? c'est ce que j'ignore. J'observe seulement, que le dieu Soleil étoit revêtu de ces attributs, et adoré sous ces formes en Egypte, et en Phénicie. Que les Phéniciens avoient porté ce culte à Carthage, à Cadix, et sur toute la côte occidentale de l'ancien monde. Si jamais le nouveau continent a communiqué avec l'ancien, par le moyen de la navigation (*u6*), les colonies Phéniciennes établies dans les îles de l'océan Atlantique, en portant leur culte en Amérique, n'auront pas manqué d'y porter celui du dieu Soleil, adoré à Tyr et à Sidon, avec les attributs du serpent de Cadmus, d'Esculape, d'Hercule, &c. comme les Phéniciens le portèrent en Grèce, et à Thèbes en Béotie. Revenons à la source de ce culte et des formes, sous lesquelles nous le considérons ici ; c'est-à-dire à la Phénicie, à Tyr, à Sidon, et aux villes commerçantes de cette côte.

Nous avons annoncé, que le dieu Soleil, Esculape, avoit aussi pris le nom d'Esmun, en Phénicie. C'étoit effectivement celui, que lui donnoient ceux de Berythe. Cet Esculape, dit-on, n'étoit ni Grec, ni Egyptien (1), mais une divinité Phénicienne et Indigène. De Sydyc, étoient nés des enfans appellés Dioscures et Cabires. Après eux étoit né un

(1) Damasc. vita. Isid. Phot. cod. 242.

huitième frère, Esmun, qu'on dit être le même qu'Esculape. Comme il étoit d'une rare beauté, ses graces et sa jeunesse inspirèrent de l'amour à Astronoë, déesse Phénicienne, mère des dieux. Tandis qu'il étoit occupé des exercices de la chasse, il remarqua que la déesse le poursuivoit, et qu'elle cherchoit à le faire tomber dans ses filets. Ne pouvant se dérober à ses poursuites, il prit le parti de se mutiler, et de se dépouiller des organes de la génération. La déesse désolée le réchauffe, et ayant fait circuler dans ses veines la chaleur vitale, elle le met au rang des dieux. Les Phéniciens l'honorent sous le nom d'Esmun, lequel rappelle l'idée de cette chaleur active, qui renferme les principes de vie. D'autres prétendent, que ce nom désigne le huitième; car il étoit effectivement le huitième fils de Sydyc; celui qui au sein des ténèbres profondes fit briller la lumière.

Sanchoniaton parle également des fils de Sydyc, qu'il désigne par le nom de Juste; et il leur donne pour huitième frère, Esculape (1). Il fait naître Esculape, d'une des sept Titanides, comme nous avons vu plus haut. Il donne aussi le nom de Cabires aux fils de Sydyc. Il ne peut donc pas y avoir de doute sur l'i-

(1) Euseb præp. ev. l. 1. c. 10.

dentité d'Esmun et d'Esculape. Conséquemment l'Amant d'Astronoë et de la mère des dieux, est Esculape, qui joue le rôle d'Atys (1), dans la Théologie des Phrygiens. Car on sait que ce fut Atys, qui se mutila, pour se dérober aux poursuites de la déesse Cybèle.

Le culte d'Esculape étoit établi en Phénicie et en Syrie, ainsi que celui de Cybèle, ou de la mère des dieux, comme on peut le voir dans le traité de Lucien sur la déesse de Syrie. Lucien en effet parle d'un temple bâti par Atys, en honneur de Rhéa, en Syrie, à Hiérapolis, dans lequel on apportoit des richesses de toutes parts (2), d'Arabie, de Phénicie, de Babylone, de Cappadoce, de Cilicie et d'Assyrie. Cet Atys, dit Lucien (3), étoit Lydien. C'est de lui que les Phrygiens, les Lydiens, et ceux de Samothrace, ont reçu leurs mystères. Lorsque Atys fut mutilé, il cessa de vivre en homme, et il prit la forme et l'habit de femme. J'observe, que ce fut aussi en Lydie, qu'Hercule prit les habits de femme, et que cet Hercule est l'Esculape céleste, lequel, suivant Hygin, tua le serpent, qu'il tient, (4) sur les bords du Sangaris. Omphale, auprès de laquelle

(1) Julian. Orat. 5. p. 109.
(2) Lucian de deâ Syriâ p. 881.
(3) Ibid. p. 885.
(4) Hygin. l. 2.

il avoit pris l'habit de femme, le renvoya à Argos, et Jupiter le plaça avec son serpent, dans les constellations. Cette tradition sur le Serpentaire, Hercule, qui fut chez la reine de Lydie, Omphale, et y fila en habit de femme, ressemble beaucoup à celle d'Atys mutilé, et qui prend l'habit de femme. Aussi Blaeü l'appelle *Effœminatus*. Ces mutilations n'ont d'autre but, que d'exprimer la cessation de l'action féconde du Soleil, au moment où il atteint l'équinoxe d'automne, et qu'il s'unit au Serpentaire, comme nous l'avons vu dans la vie d'Osiris mutilé par Typhon, &c. Lucien observe, que dans le temple qu'Atys fit bâtir en Syrie, il éleva une statue à Rhéa, laquelle avoit tous les caractères de la déesse de Lydie, ou de Rhéa; qu'elle étoit portée par des lions, qu'elle avoit le tambour et la couronne de tours. Ses prêtres étoient Eunuques, comme ceux de Rhéa. D'autres traditions attribuoient ce temple à Bacchus, fils de Sémélé (1), fille de Cadmus, ou du Serpentaire. Ils le disoient consacré à Junon; mais cette Junon étoit portée sur des lions, comme Cybèle (2), et à ses côtés étoit Jupiter, monté sur le bœuf, comme Osiris, Bacchus, et Mi-

(1) Ibid. p. 886.
(2) Ibid. p. 901.

thra, et comme Apollon. On voyoit, dans ce même temple, les trônes du soleil et de la lune (1), et tout près de ces trônes, la figure d'Esculape; ou, ce qui revient au même, d'un Apollon à longue barbe (2). Cet Apollon étoit vêtu, comme devoit l'être le dieu de l'hiver, Serapis. Lucien observe, que dans ce temple on faisoit une cérémonie (3), dont on ne trouvoit d'exemple en Grèce, qu'à Trézène, où une semblable se pratiquoit en l'honneur du fameux Hippolyte, qu'Esculape avoit ressuscité (4). Cette cérémonie consistoit à consacrer ses cheveux à Hippolyte avant de se marier. Pausanias, effectivement, parle de cette cérémonie (5), et il dit qu'elle s'adressoit au Cocher céleste. Tout près du tombeau de Phèdre étoit la statue d'Esculape, notre Thésée, Jason, &c. D'autres y voyoient la statue d'Hippolyte. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter qu'Esculape ne soit la grande divinité de ce pays, et sur-tout de la ville d'Epidaure, voisine de Trézène (6). Ce qui forme encore un objet de rapprochement entre le culte de l'A-

(1) Ibid. p. 903.
(2) Ibid. p. 904.
(3) Ibid. p. 914.
(4) Pausan. Corinth. p. 69.
(5) Id. p. 74.
(6) Ibid. p. 68—72.

pollon barbu, dans le temple duquel on consacroit ses cheveux, celui de l'Esculape et du Cocher céleste, adoré en Syrie, et à Trézène.

Près de Sidon, où l'on trouvoit un bois sacré d'Esculape, étoit aussi la ville des Lions, ou Leontopolis (1), et l'on sait, que le lion étoit toujours attelé au char de Cybèle, ou de la Mère des dieux, qui est ici appellée Astronoë, ou la déesse qui préside à la connoissance des astres; science dans laquelle les Sidoniens étoient très-versés (2), suivant Strabon.

Nous avons vu un Esculape, figurer sous le nom de Chrone, et d'Hercule, dans un passage d'Athénagore, que nous avons cité dans notre chapitre sur Hercule. Ce dieu avoit un serpent à tête de lion: on l'appelloit le Temps, ou Chrone. Nous avons fait voir, que c'étoit l'image du Serpentaire, Esculape, Hercule, &c. appellé Chrone, par cette Cosmogonie. Eh bien! c'est aussi Chrone qui est supposé avoir fondé Berythe (3), ville où l'on adoroit cet Esmun, aimé par la déesse Mère des Dieux. Il avoit pareillement bâti Byblos, suivant Sanchoniaton et Eusthate, et il l'avoit consacrée au bel Adonis, ou au dieu soleil, aimé de

(1) Strab. l. 16. p. 756.
(2) Ibid. p. 757.
(3) Eustate ad Dionys. perieg. v. 912.

Vénus, dont la planète porte indistinctement le nom de planète de Vénus, de planète de la Mère des dieux (1), et de planète de Junon. Or, on sait que l'aventure d'Adonis, ou du Soleil, adoré en Syrie, sous ce nom, est, à peu de choses près, celle d'Atys, et d'Esmun, ou de l'amant de la Mère des dieux. Chrone fut mutilé par son fils Jupiter, et avoit pour épouse, Rhéa, Mère des dieux. Voilà bien des rapprochemens. Esculape, et conséquemment l'Esmun Phénicien, avoit quelquefois les traits d'un jeune homme sans barbe (2), et c'est peut-être cela qui a fait croire qu'il n'avoit rien de commun avec l'Esculape barbu des Grecs, et avec l'Esculape Egyptien. Nous avons observé qu'alors il étoit considéré comme Apollon et comme Adonis, ou comme génie du printemps, qu'il annonçoit par son lever du soir, montant à l'orient au coucher du Taureau.

Cet Esculape imberbe, adoré à Sicyone, tenoit d'une main un sceptre, et de l'autre, le fruit du pin, ou de l'arbre consacré à l'Atys Phrygien. D'un côté, étoit Pan, et de l'autre, la lune, comme nous l'avons déjà remarqué. Ce sont peut-être ces rapports avec la lune, et

(1) Pline. l. 2. 8.
(2) Pausan. Corinth. p. 53.

avec le signe, dans lequel celle-ci se trouvoit pleine à l'équinoxe de printemps, qui font dire à Proclus, qu'Esculape étoit l'intelligence lunaire (1). Quant à Pan, c'est le Cocher, qui le matin annonçoit cet équinoxe, comme le Serpentaire l'annonçoit le soir. Nous les avons vus tous deux figurer au commencement du poëme des Dionysiaques. Ce n'est donc pas sans raison, qu'ici Esculape et Pan sont réunis, et que le savant Jablonski (2) a vu de grands rapports entre l'Esmun Phénicien, et le dieu de Panople, ou de Chemmis. On se rappelle également que, dans les Dionysiaques (3), on fait, dans le quatrième chant, l'éloge de la beauté et des charmes séduisans du jeune Cadmus, destiné à épouser Harmonie. On doit se souvenir aussi, qu'il bâtit une ville à sept portes, dont chacune avoit le nom d'une planète, et que par Harmonie, nous avons entendu le système de l'harmonie celeste, auquel préside le Soleil. Ce sont ces sept planètes, qui portèrent le nom de divinités Cabiriques, ou de grands dieux. Au dessus d'elles, on plaçoit le ciel des fixes, ou le huitième ciel, qu'habitoit le Serpentaire Cadmus, image du Soleil,

(1) Comm. in Tim. p. 49.
(2) Jablonski l. 2. c 2. §.12.
(3) Nonn. Dionys. l. 4. v. 127

chef de l'harmonie universelle. C'est cette théologie qui étoit exprimée par ce vaisseau symbolique, dont nous avons parlé déjà, et qui étoit rempli de la lumière Ethérée. On voyoit sept frères (1), parfaitement semblables, qui commandoient à la proüe. Au mât étoit la figure du lion. A l'extrémité, celle du crocodille. Le lien de toute cette harmonie est dans la lumière Ethérée, qui circule dans le ciel des fixes, et qui jaillit dans les sept corps planétaires. C'est là ce huitième ciel, qui forme, suivant Xénocrate (2), un dieu résultant de l'assemblage de toutes les étoiles fixes, et qui renferme en lui sept autres grandes divinités, attachées à chacunes des Sphères planétaires. Cléanthe, disciple de Zénon (3), faisoit aussi un grand dieu unique de cette dernière Sphère des fixes, la plus élevée de toutes. Elle contenoit le feu Ether, qui se répand par-tout, et embrasse tout dans ses courans, qui se meuvent circulairement autour de nous. C'est la même opinion théologique, que Cicéron a développée dans son songe de Scipion (4). Il y a beaucoup d'apparence, que ce sont les sept Cabires,

(1) Mart. Capell. l. 2. p. 42.
(2) Clem. Alex. præp. Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 13.
(3) Ibid. c. 14.
(4) Cicer. Som. Scip. c. 4.

frères d'Esculape, ou d'Esmun, dont le nom a été traduit par le huitième. C'étoit effectivement le chef du mouvement de la Sphère des fixes ou de la huitième. C'étoit pour cela, que le huitième jour des mystères étoit affecté à Esculape, comme nous aurons lieu de l'observer dans notre explication des mystères d'Eleusis.

Les sectaires de la religion Chrétienne, connus sous le nom de Gnostiques et d'Ophites, ont fait de ces idées théologiques des anciens païens, la base de leur système religieux sur les sept dieux, ou sept chefs principaux, qu'ils attachoient à chaque Sphère, et au dessus desquels ils plaçoient un huitième chef, Barbelus, père et maître de toutes choses (1), un autre Christ, né de lui-même. Ils donnoient au chef suprême de ce monde visible la forme du serpent.

Les Ophites (2) avoient aussi leur dieu Ialdabaoth, qui engendra sept fils, qui formèrent les sept cieux; et qui forma tout ce qui étoit au dessus de lui, afin que les sept fils placés au dessous n'en eussent jamais connoissance. Il forma de la matière une figure à forme de serpent, qui fut son hui-

(1) Epiph. adv. héref. c. 26.
(2) Ibid. c. 37.

tème fils. C'est ce serpent qui trompa Eve. Nous verrons bientôt, dans l'explication de la Genèse et de la religion des Chrétiens, que le serpent d'Eve est celui qui est entre les mains d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste. Ce qui jette un nouveau jour sur cette Cosmogonie. Les Ophites adoroient ce serpent, comme un roi qui leur étoit tombé du ciel: C'est le serpent des mystères de Bacchus. Les Ophites le nourrissoient dans la Ciste sacrée. Nous aurons occasion d'y revenir, dans notre traité des mystères. Nous ne rappellons ici ces fictions Mystagogiques, que pour jetter quelque lumière sur la fable des sept Cabires, frères d'Esmun, ou d'Esculape, leur huitième frère, adoré à Berythe, en Phénicie, ville bâtie par Chrone, dieu du temps, et qui souvent, comme Esculape, s'appuie sur le serpent.

Il y a beaucoup d'apparence, que les Ophites, ainsi que les adorateurs de Bacchus, dans les Orphiques, reveroient le Serpentaire, qui figure sous le nom d'Ophion, dans la théologie Phénicienne (1). Nonnus, dans ses Dionysiaques, parle d'un ancien roi de Phénicie, appellé Ophion, dont les actions se lioient à celles de Sa-

(1) Euseb. præp. l. 1. c. 10.

turne (1), et étoient gravées sur d'antiques tables de la fatalité. C'est lui, Ophion, qui avoit gravé les tables des sept planètes, sur lesquelles étoient tracées les destinées de Bérythe, ou de la ville qui adoroit Esmun, amant d'Astroncë (2), et qu'avoit fondée Chrone, père du temps (3). Elle florissoit par sa justice et ses connoissances en jurisprudence, caractère qui convient à la ville d'Esmun, fils de Sydyc, le juste (4). On la faisoit aussi ancienne que le monde (5). C'étoit là qu'avoit abordé, au sortir des eaux, l'amante d'Adonis, ou Vénus (6). Béroë, qui fut ensuite appellée Berythe, avoit eu pour nourrice Astrée, nom fort approchant d'Astronoë, amante d'Esmun, ou de l'Esculape de Berythe.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur l'Esmun des Phéniciens, objet des desirs amoureux de la Mère des dieux, et sur sa mutilation, laquelle a pour base la même idée Cosmogonique, qui a donné lieu à de semblables fictions sur le dieu So-

(1) Nonnus l. 12. v. 43.
(2) Ibid. l. 41. v. 352—362—309.
(3) Ibidem. v. 10—145—174—391.
(4) Ibidem v. 68.
(5) Ibid. v. 84—364.
(6) Ibid. v. 117 ibid. v. 214.

leil, dans d'autres fables, où le Soleil éprouve le même malheur, sous d'autres noms, tels que ceux de Chrone, d'Atys, d'Adonis, d'Osiris, &c.

Nous passerons à l'article d'Harpocrate, dont nous avons déjà parlé dans notre traité d'Isis; aussi nous restreindrons à peu de choses ce que nous aurons ici à dire.

CHAPITRE QUINZIÈME.

HARPOCRATE ou le dieu Jour près le Solstice d'hiver.

CE qu'Orus est à Osiris, Harpocrate l'est à Sarapis, et l'un et l'autre sont réputés enfans d'Isis. Les anciens Egyptiens considérèrent la lumière, qui produit le jour, dans deux époques principales, comme ils avoient fait à l'égard du Soleil, qui nous distribue la lumière et la chaleur; savoir dans la durée et l'éclat qu'elle donne au jour, durant les six signes supérieurs, et dans l'état d'affoiblissement et de brièveté qu'à le jour, pendant les six signes inférieurs. Dans le premier cas, c'est Orus, ou le bel Apollon, qui a son siège le plus élevé au Lion céleste, dont les images sou-

tiennent le trône sur lequel il est placé (1). Dans le second, c'est Harpocrate, placé dans les eaux du Verseau, et soutenu sur le lotus, plante palustre, qui naît sur les bords du Nil, ou du fleuve, que le Verseau fait sortir de son lit, par le mouvement de ses pieds. Le jour alors est au plus bas, et dans cet état d'enfance, dont Harpocrate est l'image. Il est d'un foible éclat, et sa marche semble entravée dans les liens qui resserrent l'enfant nouveau né. Le doigt qu'Harpocrate tient posé sur sa bouche annonce, que sa langue n'est pas encore déliée, et qu'il ne peut articuler des sons. C'est dans ce sens, qu'il fut censé être le dieu du silence. Aussi les Egyptiens représentoient le silence par l'état de l'enfance jusqu'à trois ans (2), et ils le figuroient par un nombre mystique, égal à celui de trois années, évaluées en jours à raison de trois cents soixante cinq jours par an. Ils prétendoient, dit Hor-Apollon, que l'enfant qui, dans l'espace de mille quatre-vingt-quinze jours, ou de trois ans, ne parle pas, est censé muet. Ainsi l'enfance représenta le silence; et réciproquement, l'embarras dans les organes du langage, dé-

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 17.
(2) Ibid. l. 1. c. 28.

signa l'enfance. Les latins eux-mêmes ont désigné dans leur langue l'état de l'homme nouveau né, par un mot qui indique qu'il ne parle pas bien encore. Telle est la signification d'*infans*, qu'ils ont appliqué par extension à l'orateur qui s'exprime mal. L'état d'imperfection de l'homme nouveau né, tel qu'on peignit Harpocrate, étoit figuré par un animal qui se forme dans le limon du Nil; cet animal c'étoit la grenouille (1) : ici c'est un enfant sur le lotus, ou sur la plante qui croît dans le limon du même fleuve : le but est le même. Il n'y a de différence que dans les symboles. L'un est tiré du règne animal, et l'autre du règne végétal. Du reste, tous deux concourent à exprimer la même idée. En effet Plutarque, en parlant de la grenouille et de l'hydre (2) sculptées aux pieds d'un palmier de bronze, consacré comme offrande à Apollon, fait dire à Sérapion, qui explique ces emblêmes, que l'artiste avoit voulu annoncer par-là, que le soleil naît et s'alimente des eaux et des exhalaisons humides. Plutarque, parlant ailleurs du lotus (3), sur lequel on place Harpocrate, regarde cette plante comme

(1) Ibid. l. 1. c. 25.
(2) Plut. de Pyth. oracul. p. 400.
(3) de isid. p. 355.

un

un emblême destiné à rendre la même idée. Les Egyptiens, dit-il, ne pensent pas, que le Soleil enfant soit sorti du lotus; mais c'est ainsi qu'ils représentent le lever du Soleil, pour indiquer que ce dieu naît de l'élément humide. Aussi Plutarque (1), ou plutôt Sérapion qu'il fait parler, ajoute-t-il, que ce qui porta l'artiste Corinthien à sculpter cette grenouille symbolique, c'est qu'il avoit vu, sans doute, les Egyptiens représenter le Soleil naissant ou levant, par un enfant posé sur le lotus. Les Indiens représentent également Vichnou enfant, posé sur une fleur ou sur la feuille du tamarin.

De même que la grenouille d'Egypte, destinée à peindre l'enfant dont les organes sont encore mal développés, naît dans le limon du Nil après sa retraite, de même le lotus y croît à côté d'elle, suivant Pline (2). On peut donc prendre également ces deux emblêmes, pour représenter l'état d'imperfection et d'enfance du dieu Jour à la fin de l'automne, et près du Solstice d'hyver, lorsque le Soleil ou Osiris est descendu aux enfers, et qu'il a pris les formes de Sarapis,

(1) Ibid. p. 400.
(2) Pline Hist. Nat. l. 13. c. 17.

ou celles qu'a le Soleil des signes inférieurs. Voilà pourquoi son culte est uni à celui de Sarapis (1), ou à celui du Soleil d'hyver. Voilà aussi pourquoi on disoit, qu'Isis, ayant reconnu qu'elle étoit grosse, s'étoit prémunie d'un Talisman, le sixième jour du mois d'octobre (2), ou de Paophi, c'est-à-dire, du mois où le Soleil s'unit au serpent d'automne; à celui qui entoure Hercule Ophiucus et Sérapis. Voilà aussi pourquoi on disoit, qu'elle l'avoit conçu de ses amours avec Osiris aux enfers, ce dieu s'étant encore uni à elle après sa mort (3) : aussi se sentoit-il de la foiblesse de son père. Il étoit sans force; sur-tout mal appuyé sur ses pieds. Tel est en effet le dieu Jour, aux approches du Solstice d'hyver. Aussi les Egyptiens, pour peindre la course embarrassée et lente du Soleil vers cette époque de l'année, représentoient ce dieu les pieds collés étroitement l'un contre l'aute, comme si les deux jambes n'en eussent fait qu'une (4). De là l'opinion reçue chez les Paphlagoniens, qui croyoient que le Soleil étoit enchaîné et resseré dans des entraves l'hyver; et qu'au prin-

(1) Tertul. apolog. c. 6. Varro. de ling. lat. l. 4. p. 17.
(2) Plut de isid. p. 377.
(3) Ibid. p. 358.
(4) Hor Apoll. l. 2. c. 3.

tems il se dégageoit de ses liens et acquéroit toute la liberté de son mouvement (1). On sait en effet, que le mouvement de cet astre en déclinaison est très-rapide dans le grand cercle de l'Equateur, et très-lent dans les petits cercles des Tropiques. C'est sans doute cette observation astronomique, qui a donné lieu à la fiction théologique.

La tradition Egyptienne, qui porte que ce fut au mois Paophi, ou au mois d'octobre, qu'Isis s'apperçut qu'elle étoit grosse d'Harpocrate, se lie à un autre sur les fêtes de ce mois, laquelle sert également à confirmer notre explication. En effet les Egyptiens célébroient quatorze jours après, ou le 20 du même mois Paophi, une fête dans laquelle ils faisoient la commémoration de la naissance des bâtons ou béquilles du Soleil (2); ce qui vouloit dire, suivant eux, si nous en croyons Plutarque, que le Soleil avoit déjà besoin d'appui pour marcher et pour soutenir ses pas devenus chancelans à cette époque, où sa lumière et sa chaleur ont reçu un affoiblissement considérable. Rien ne contraste mieux avec cette peinture du Soleil appuyé

(1) Plut. de isid. p. 378.
(2) Plut. ibid. p. 372.

sur ses béquilles, et de l'Harpocrate mal affermi sur ses pieds, que celle de l'Orus, ou Apollon Egyptien, représenté avec des aîles dans le passage de Suidas, cité à notre article Isis.

Harpocrate avoit encore d'autres traits, qui caractérisoient en même temps la décrépitude et l'enfance, ou les deux extrêmes de l'affoiblissement. Il étoit chauve, comme Esculape (1). Les prêtres attachés à son culte imitoient leur dieu, en se rasant la tête. Saint Epiphane en parlant des prêtres de Butos, chargés du culte d'Harpocrate, dit que ce sont des vieillards décrépits, qui ont la tête rasée, comme des esclaves; et qui, saisis d'une fureur religieuse, célèbrent ainsi les fêtes d'Horus et d'Harpocrate (2). Macrobe nous explique le but énigmatique de ce costume, soit des prêtres, soit du dieu dont la tête étoit rasée (3). Il nous dit, qu'Horus, ou Apollon, (ici il s'agit de l'ancien Horus Harpocrate,) étoit représenté la tête rasée, et que cet emblême désignoit l'état de la lumière dans les jours les plus courts, tels qu'ils sont, lorsque le So-

(1) Syneſ. in caluit. p. 73.
(2) Epiph. expoſ. fidei § p. 1092. &c.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.

leil arrive au Solstice d'hyver, c'est-à-dire, lorsqu'il arrive à cette époque de l'année, où, suivant le même Macrobe (1), les Egyptiens représentoient le dieu jour, tel qu'Harpocrate, dont Isis accouche au Solstice d'hver, sous les traits d'un enfant naissant, parce que tel est alors l'état de la lumière et du jour.

On voit donc, que les traits de l'enfance et de la décrépitude, qui caractérisent le Soleil ancien et nouveau, ou l'état du jour vers la fin de l'ancienne année, et vers le commencement de la nouvelle, ont été réunis dans l'Harpocrate Egyptien, fière d'Horus ou du Soleil et du jour, considéré dans les signes supérieurs, du printemps et de l'été, comme celui-ci, Harpocrate, étoit le dieu Jour de l'automne et de l'hiver. Aussi les Egyptiens distinguoient deux Horus; l'un appellé Horus proprement dit, et l'autre appellé Harpocrate (2), ou le vieil Horus, Aruëris, qui, sous les traits de l'enfance, avoit des signes de vieillesse et de décrépitude. On disoit celui ci né dans les ténèbres, ou sous l'empire des longues nuits, et d'une organisation imparfaite, sans force ni

(1) Ibid. c. 12.
(2) Plut. de Iside p. 356.

énergie, tel enfin qu'est le jour à cette époque de la révolution annuelle (1). Les Phéniciens l'honoroient sous un autre nom, et faisoient sur lui une fiction un peu différente, dans le culte de leur Esmun, dont nous avons parlé plus haut. L'un et l'autre naissoient dans les ténèbres (2), mais l'un étoit mal sur ses jambes, foible, débile (3) : l'autre, privé de la force et des organes de la génération. Isis et Osiris s'étoient unis entre eux dans le sein des ténèbres, pour donner naissance à Aruëris, ou à cet Apollon, qu'on caractérisoit par les traits, soit de la vieillesse (4), soit de l'enfance, foible et débile. C'est, avec beaucoup d'apparence, ce foible *Jao*, dont parle l'oracle de Claros, et qu'il nous dit représenter le Soleil de la fin de l'automne, Harpocrate (5), lequel étant dans la partie inférieure des signes, devient le bel Apollon, dieu jeune, plein de graces à l'équinoxe de printemps et au Solstice d'été, un Hercule robuste. Ces vérités ont été très-bien senties par le savant Jablonski, dans son article sur Harpocrate (6). Il a bien vu, qu'il ne

(1) Ibid. p. 373—378.
(2) Ibid. p. 373.
(3) Ibid. p. 377—378.
(4) Ibid. 356.
(5) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(6) Jablonski Panth. Ægyp. l. 2. c. 6. §. 4 & 5.

s'agissoit pas, comme l'a cru Cuper, du lever, ou de l'enfance du Soleil chaque jour ; mais bien de l'état de ce même Soleil, ou plutôt du jour avant et après le Solstice d'hiver, lorsque le Soleil occupe les signes les plus méridionaux.

Ce savant (1) a fort bien fait voir la ressemblance, qu'il y avoit entre l'Iao des Gnostiques Basilidiens, et l'Harpocrate ou dieu Soleil enfant chez les Egyptiens. Cet enfant naissoit, dit Plutarque, au milieu des plantes et des fleurs, qui à cette époque de l'année commencent à éclore du sein de la terre (2). En effet, la végétation en Egypte se développe après la retraite des eaux du Nil, aux approches du Solstice d'hiver, ou lorsque le Soleil est dans l'état d'enfance où se trouve la végétation sur le sol Egyptien. Aussi on lui offroit les prémices des fèves qui naissoient alors. Le lotus, sur lequel on le représente assis, et qui naît après la retraite des eaux du Nil, ressemble par sa tige assez à la fève, suivant Pline (3), Théophraste et Dioscoride. Son fruit a la tête sphérique du pavot : cette forme sphérique dut être encore un des motifs,

(1) Ibid. 16 & 7.
(2) De Iside p. 377.
(3) Plin. Hist nat l. 13. c. 17. Theoph. hist. Plant l. 4. c. 10. Dioscor. l. 4. c. 114.

qui firent consacrer cette plante au Soleil.

Quelques savans ont cru voir dans l'Hercule céleste, appellé *Ingéniculus*, une image de l'Harpocrate Egyptien (1). Isaac Vossius, pour étayer son opinion, cite un vers de Manilius sur la constellation de l'agenouillé, dans laquelle il prétend placer l'Harpocrate Egyptien. Quoique ces preuves ne nous paroissent point décisives, nous observerons néanmoins, que c'étoit après avoir passé sa conjonction avec l'Hercule, soit *Ingéniculus* soit *Ophiucus*, que le dieu Jour devenoit le foible Harpocrate, et que ce phénomène périodique put mettre entre ces deux divinités la liaison, qui se trouve entre l'état du jour et le signe céleste auquel le Soleil répond; liaison conservée entre Harpocrate et Sérapis, qui prend les formes de l'Hercule Ophiucus. Aussi trouvons-nous, dans la série des Dynastes de Thèbes en Egypte, où cet Ophiucus-Hercule étoit adoré incontestablement, comme nous l'avons vu plus haut, un Hercule Harpocrate ou un prétendu Semphucratés, nom qu'Eratosthêne traduit par *Hercule-Harpocrate* (2) Il est le vingt-sixième Dynaste. Si, comme nous le pensons, ces Dynastes sont les Génies qui prési-

(1) Jablonski l. 2. c. 6. § 11.
(2) Syncelle. p. 109.

dent aux trente-six décans, celui-ci répond au second décan du Sagitaire, que Kirker appelle règne d'*Arueris* ou d'Harpocrate, et auquel préside par son lever l'Hercule-Ophiucus, celui qui dans ce Planisphère est représenté par un homme, qui tue une chèvre. Ce second décan du Sagitaire porte le même nom, que le second du Scorpion, c'est-à-dire celui de *Sesmé*. L'un est consacré au Soleil, l'autre à la Lune (1); c'est-à-dire, que le vingt-troisième et le vingt-sixième décan ont le même nom.

Jablonski (2) a très-bien vu, qu'il n'y avoit entre Horus et Harpocrate d'autre différence, que celle qui existe entre les saisons auxquelles on rapporte le Soleil, adoré sous ces deux noms (3). Cependant, je pense qu'au lieu du Soleil, c'est le dieu Jour qu'il faut y voir : car on sait, qu'outre le culte rendu au Soleil, les anciens en rendoient aussi un au Jour, qui avoit, comme le Soleil son père, ses initiations et ses mystères.

L'union d'Horus et d'Harpocrate, entr'eux et avec le Soleil qui les engendre, est confirmée par les traditions, qui distinguent deux Horus, dont l'un a les graces de la jeunesse, et l'autre les

(1) Salmas. Ann. Clim. p. 616.
(2) Jablonski l. 2. c. 6. § 2.
(3) Proclus in Tim.

caractères de la foiblesse et de la décrépitude ; ce qui a fait appeller ce dernier, quoiqu'enfant, le vieil Horus (1). Elle l'est aussi dans le passage d'Epiphane, qui nous parle des cérémonies célébrées par les prêtres d'Horus et d'Harpocrate (2). Quant à leur rapport avec le Soleil et la Lumière, il résulte de leur identité reconnue avec l'Apollon des Grecs. Harpocrate est l'Apollon mutilé, foible et sans force. Il est encore un passage, qui semble réunir toutes ces idées sur l'identité des divinités Horus, Harpocrate et Apollon ; c'est celui de Damascius et de Suidas sur Héraïscus (3). On dit de lui, qu'il vint au monde tenant son doigt sur sa bouche, tel que les Egyptiens peignoient Horus, et avant lui le Soleil, au moment de leur naissance. Il est évident que cette peinture est celle du fameux Harpocrate, soit qu'on l'appelle Horus, soit qu'on le nomme *Soleil*.

Le culte d'Harpocrate semble tenir étroitement à celui de Sérapis ou du Soleil des signes inférieurs. Cette opinion, qui résulte de la définition que nous avons donnée de ces deux divinités, est confirmée par les témoignages de

(1) Plut de iside p. 355.
(2) Epiph. exp. fid. p. 1092.
(3) Phot. Cod. 242. & Said. in herais.

Varron et de Tertullien, dont nous avons déja parlé plus haut. Le premier en effet compte pour Dieux premiers (1), le *Ciel* et la *Terre*, qui, suivant lui, sont les même divinités, que les Egyptiens honorent sous les noms de Sérapis et d Isis, quoiqu'Harpocrate, dit Varron, m'indique avec son doigt que je dois garder le silence sur ce mystère Le second où Tertullien les unit également entr'eux dans son Apologétique (2), lorsqu'il nous apprend, que sous les consuls, Pison et Gabinius, on avoit chassé Sérapis, Isis et Harpocrate du Capitole, et renversé leurs autels. Ces divinités du temps de Pline l'ancien étoient en grande vogue à Rome, et on portoit leurs images sculptées sur les anneaux digitaires, comme étant des espèces de Talismans, tels que ceux des Gnostiques et tels que leurs Abraxas (3), où l'on trouve Harpocrate sous les noms d'Iao. On peut voir à ce sujet le père Kirker (4), tant sur Harpocrate, que sur les Talismans Egyptiens, et sur les Abraxas, ainsi que Cuper, dans son traité sur Harpocrate (5). Le

(1) Varro de Ling. lat. l. 4. p. 17.
(2) Tertull. Apol. c. 6.
(3) Montfaucon & Chifflet.
(4) Kirker Œdip. t. 1. p. 212. id. t. 2. part. 2. p. 463.
(5) Cuper in Harpocr. p. 7 &c. Michel de la Chaussée part. 2. n. 32—34.

culte d'Harpocrate étoit répandu dans l'occident au même temps où les Gnostiques propageoient leurs dogmes sur Iao, les Ophionites sur leur dieu à formes de serpent, et les Egyptiens le culte de Sérapis, d'Isis et d'Harpocrate (*x6*).

Les noms de ces dieux ne furent guerres connus en Grèce, avant le règne d'Alexandre le Grand. Hérodote, qui parle des différentes divinités Egyptiennes, et qui avoit visité tous les temples de ce pays, ne parle ni de Sérapis, ni d'Harpocrate; mais d'Osiris et d'Horus, qui sont bien les mêmes divinités (1), figurées et appellées autrement, parce qu'elles ont pour objet une autre époque du mouvement du Soleil, et un autre état de la Lumière et du Jour. Cependant, Harpocrate n'en est pas moins une très-ancienne divinité Egyptienne, et le passage d'Eratosthène (2), dont nous avons déja parlé, qui cite un certain Semphucratés, parmi les anciens Dynastes, nom qu'il traduit par Hercule-Harpocrate, prouve que ce nom n'étoit pas nouveau de son temps en Egypte. On pourroit même conjecturer, que ce culte appartenoit à la Thébaïde, et qu'il étoit lié à celui du dieu

(1) Cup. in Harpo. p. 4.—4 Jablonski l. 2. c. 4. § 7.
(2) Syncell. p. 109.

Cneph, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent

Il naissoit, comme Horus son frère, du mariage d'Isis avec Osiris; mais ces deux époux s'étoient unis dans l'ombre pour produire Harpocrate, et il étoit le fruit des amours d'Osiris après qu'il fut mort, c'est-à dire qu'il fut devenu Sérapis, et eut passé dans l'ombre des signes inférieurs, où Typhon le précipita, comme nous l'avons vu à l'article d'Isis. Delà les caractères de foiblesse et de décrépitude, qui furent imprimés au fruit posthume d'une telle union.

Voilà à-peu-près à quoi se réduit ce que nous avions à dire sur Harpocrate, et c'est à cette idée principale que doit se rapporter toute la théorie et l'explication des divers monumens, qui nous retracent cette divinité Egyptienne, dont le culte passa en occident, vers la fin de la République Romaine, et fut en vogue dans les premiers siècles du Christianisme. On peut même dire, que le culte d'Harpocrate, celui de l'Enfant Jesus des Chrétiens et du jeune Iao des Gnostiques, ont le même objet, l'Enfance de la Lumière, du Jour et du Soleil.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CANOBUS ou le dieu Soleil peint avec les formes du Verseau.

NOUS avons vu le Soleil représenté sous les formes du Bœuf dans Osiris et Bacchus, revêtu des attributs du Lion dans Hercule, et entortillé du serpent dans Sérapis et Pluton. Nous avons en même temps remarqué, que ces attributs étoient empruntés des signes équinoxiaux et solstitiaux, auxquels il répondoit au commencement des saisons, trois mille ans environ avant notre Ere; car le Taureau, le Lion, le Scorpion surmonté du Serpent, et le Verseau qui tient un vase, étoient alors les quatre signes où commençoient les saisons. Nous avons fait voir son union aux trois premiers de ces signes; il nous reste à parler de son union au quatrième ou au Verseau.

D'après les principes que nous avons posés et qui ont servi de base à nos explications, il est évident, que si le Soleil a été peint avec les attributs des signes dans lesquels il se trouvoit chaque mois, et spécialement avec ceux du

signe initial de chaque saison ; il doit y avoir des figures du Soleil unies au vase d'*Aquarius*, comme il y en a eu d'unies au Lion, qui lui est opposé. Ce qui a dû être, d'après notre théorie, existe effectivement. La fameuse divinité Egyptienne, connue sous le nom de Canobus, est de ce genre. On trouve en effet des vases surmontés d'une tête humaine, comme on trouve des têtes surmontées de cornes de bœuf, et des corps entortillés du serpent. Ces vases mystiques, ou ces figures de dieux, se nomment des Canopes. On en portoit un semblable dans la procession d'Isis, décrite par Apulée (1). Il ne s'agit plus que de bien déterminer la nature de cette divinité, et de faire voir l'origine de ce symbole Egyptien.

Les anciens Egyptiens, ayant représenté le dieu Soleil avec les formes des signes, et consacré dans leurs temples les images des constellations, durent nécessairement y consacrer le vase, ou le signe du Verseau, d'autant plus qu'il se lioit à une époque importante de l'année et du temps, ou au Solstice d'hiver.

Ce signe d'ailleurs se lioit aussi au débordement du Nil et au Solstice d'été, et la Lune pleine y étoit en opposition

(1) Apul. met. l. 11.

avec le Soleil du Lion. En voilà plus qu'il n'en faut, pour avoir déterminé les Egyptiens à unir à ce symbole les images du Soleil et de la Lune. Aussi dans la table Isiaque, on trouve au centre ces deux emblêmes unis; celui d'un lion couché, et devant lui la figure du Canope, qui se grouppe avec lui dans une seule image. Le Lion est le signe du Solstice d'été, et le Canope celui du Solstice d'hiver. C'est par cette raison, que dans le Planisphère Egyptien de Kirker, le signe du Verseau céleste est occupé par l'image du Canope ou d'un vase percé de mille trous, et surmonté d'une figure humaine. C'est par la même raison, que le grammairien Egyptien, Horus-Apollon, nous dit que les Egyptiens peignoient le débordement du Nil (1) par la figure du Lion et par des vases Egyptiens. « Pour désigner, dit-il, l'inondation du Nil, les Egyptiens peignent tantôt la figure du lion, tantôt trois vases, tantôt le ciel et la terre, d'où jaillit une source : le Lion, continue Horus Apollon, parce que, lorsque le Soleil traverse ce signe, la crue du Nil augmente et devient double; et c'est pour cela, que ceux qui président à la construction des monumens sacrés

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 21.

font

font mettre des figures de Lion aux canaux et aux fontaines ; c'est aussi pour cela, qu'encore aujourd'hui les dévots, qui prient les dieux de leur accorder une inondation abondante, se servent de figures sacrées, qui portent l'empreinte du lion. Quant aux vases, ils sont au nombre de trois, pour désigner les trois causes de l'intumescence des eaux ; l'une tirée de la terre, la seconde de l'océan et la troisième des pluies. J'ignore si le nombre trois vient des trois causes ici indiquées, ou plutôt si elle ne vient pas des trois décans du signe. » mais quelle que soit la raison qui en fit peindre trois, comme ce n'est pas du nombre, mais de la nature des emblêmes qu'il s'agit, nous observons, que le vase étoit au moins le symbole du débordement du Nil. Or le signe de la Coupe ou du Verseau étoit aussi bien réputé cause que le signe du Lion ; puisque si l'un étoit le lever du Soleil, l'autre étoit celui de la Lune pleine au Solstice d'été, et le signe qui annonçoit la nuit Solstitiale. Aussi Théon en fait-il une cause du débordement, lorsqu'il nous dit, que les Egyptiens pensoient que l'homme, qui tient l'urne du Verseau, faisoit monter le Nil par l'impulsion de ses pieds (1) ; ce qui ne veut rien dire autre

(1) Théon ad Arat p. 136.

chose, sinon qu'à son lever du soir le Nil se débordoit, lorsque le Soleil étoit au Lion, au lever du matin de Sirius, appellé l'astre Hydragogue (1), ou qui faisoit sortir le Nil de ses bords, tandis que l'Hydre céleste, appellé l'Hydre, montoit sur l'horizon (2). La même raison qui fit peindre le signe céleste, qu'occupoit alors le Soleil, comme cause de l'effet produit à cette époque de l'année, dut faire aussi peindre l'urne du Verseau, qui étoit en opposition avec lui et qui ouvroit la marche de la nuit: voilà pour le Solstice d'été. Quant à celui d'hiver, il est évident que le Soleil occupoit ce signe six mois après l'époque du débordement et au commencement de la saison, où le Soleil est dans la partie la plus méridionale du monde. Alors, il est le Soleil austral ou *Gnub*; ce nom terminé en *os* donne *Gnubos* ou *Cnubos*, nom dont on fit *Cnobos*, *Canobos* et *Canopos*. Je fais venir ce mot de *al gnubi*, ou de *Gnub* sans article, qui est le nom que les Arabes donnent aux astres méridionaux. Ainsi des deux plats de la Balance, l'un ou l'étoile boréale s'appelle *Schemali* la boréale, et l'autre *Genubi*, ou *Gnubi* l'australe (3), Ulugbeigh les appelle la

(1) Plut. de isid p. 365.
(2) Théon ad Arat. phæ. p. 150.
(3) Bayer Uran. tabul. 28.

Kiffa al *Shemalia*, et *al Kiffa al Genubia* (1). Riccioli nomme le bassin austral, *Zuben* al *Genubi* et *Vazne Ganubi* (2), nom de la partie des *Cheles* australes (3). Le Poisson austral, placé au bas du Verseau prend aussi l'épithète de al *Gnubi* ou *Ganubi* Ce mot *Ganub, Gnub* est donc le nom qui désigne le mot Austral. Il fut appliqué à la belle étoile la plus australe de toutes, à celle du Vaisseau céleste, qui à peine s'élevoit de quelques degrés sur l'horizon d'Egypte, et qui étoit absolument invisible en Grèce (*y6*). On l'appelle l'australe, *Gnub* ou *Cnub*, d'où Cnobos et Canopus, nom de cette étoile brillante, qui est située sur le gouvernail du Vaisseau céleste, et que Plutarque appelle Canopus, pilote du vaisseau du Soleil ou du vaisseau d'Osiris (4), laquelle monte à la suite du grand Chien. Une partie du Vaisseau se lève avec le Lion solstitial (5), ou avec le signe qui est le domicile du Soleil, le grand Osiris des Egyptiens. Conséquemment cette étoile étoit en aspect avec le Verseau ou avec le signe opposé; autrement, elle étoit son Paranatellon, comme l'Hercule *Ingéniculus* étoit celui du Lion. Elle fut

(1) Ulug. Beigh. p. 84.
(2) Ricciol Almag. p. 128.
(3) Hyde com. ad Ulug Beigh p. 49.
(4) Plut. de Iſide p. 357.
(5) Théon ad Arat. phæn. 168.

donc unie, comme Génie tutélaire, au Verseau, et devint le guide du Soleil à cette époque, de même que l'Hercule *Ingéniculus* l'étoit du Soleil du Solstice d'Eté, comme nous l'avons vu dans notre chapitre premier, sur les travaux d'Hercule. Elle fut adorée par les Arabes méridionaux, ou dans l'Yémen et elle étoit la divinité tutélaire de la Tribu Taï (1). Il n'est pas étonnant, que les Egyptiens en aient aussi fait la divinité tutélaire d'une de leurs préfectures ou d'un de leurs nomes, comme ils en avoient usé à l'égard des autres signes et des constellations auxquelles leurs villes étoient soumises.

Canopus fut donc une divinité Egyptienne, honorée pour les mêmes raisons que le Lion l'étoit à Léontopolis, le Bélier à Thébes, le Bœuf à Memphis, les Poissons à Oxyrinque, le Bouc à Mendés, etc.

On consacra le Vase céleste, surmonté d'une figure humaine, soit celle du Soleil, soit celle de l'astre Génie, qui influoit sur ce signe en qualité de Paranatellon. Tel étoit Canopus, ou l'étoile brillante de la partie la plus australe du ciel, et qui paroissoit sur le gouvernail du Vaisseau céleste, lequel montoit avec le Lion, comme nous

(4) Hyde com. ad Ulug. Beig. p. 55.

l'avons déja vu dans notre chapitre sur Bacchus, à l'occasion de la métamorphose de ce dieu en enfant. Ce culte et ce symbole n'ont rien de plus extraordinaire, que celui de toutes les autres divinités, dont nous avons cherché l'origine aux cieux ; c'est même une conséquence nécessaire de notre théorie.

Le culte du *Vas Aquarium*, que tient l'homme du Verseau dans la plupart des Sphères, et qui, dans d'autres Sphères, est seul et n'est tenu par personne (z6), mis en opposition avec celui du Lion, siége de l'élément du feu et du domicile du Soleil, grande divinité des Chaldéens, sous le nom de Belus, donna lieu à une fable sacrée, que nous allons rapporter.

On dit que les Chaldéens (1), adorateurs du feu, conduisoient dans les diverses provinces leur dieu, pour y faire assaut de puissance avec les autres divinités, et le substituer à elles, en cas qu'il remportât la victoire. Le prêtre du dieu Canobus, en ayant été informé, imagina un expédient ; ce fut de boucher avec de la cire tous les pores ou trous d'un vase, tel que ceux que fabriquent les Egyptiens, pour faire filtrer l'eau du Nil, et la rendre plus limpide. Il fit enduire de diverses couleurs la super-

(1) Ruffin hist. eccl. l. 2. c. 26.

ficie du vase et en remplit d'eau l'intérieur. Il posa dessus et y ajusta artistement la tête d'une ancienne statue, qu'on disoit représenter le pilote du vaisseau de Ménelas. Les Chaldéens se présentent : l'essai de la puissance des deux divinités se fait ; le feu est allumé autour du vase ; la cire qui bouchoit les ouvertures se fond, et l'eau qui en découle éteint le feu et détruit la divinité Chaldéenne; la victoire reste à Canopus, qui la doit à l'artifice de son prêtre. Delà est venue la forme donnée au simulacre de Canopus, dont les pieds sont petits, le ventre très-gros et bombé, comme celui d'un vase Egyptien, et le col étroit et rapproché du ventre. Depuis ce moment, il a passé pour être le maître et le vainqueur de tous les autres dieux.

J'observe en effet, que dans l'opinion des Egyptiens, l'eau en général, et le Nil en particulier, étoient de très-grandes divinités, et celles à qui ils attribuoient l'organisation de toutes choses, dans leur Cosmogonie ; car tout étoit censé avoir pris naissance de l'eau. C'est cette opinion que le législateur des Juifs et Orphée adoptèrent. C'est, sans doute, cette excellence de l'élément de l'eau et du Nil, dont le Canope est le symbole, qu'on a voulu vanter dans cette fable sacerdotale.

On remarquera aussi, que l'on suppose dans cette fiction, que l'on avoit placé sur ce vase la tête du pilote ou de l'image du pilote de Ménélas ; conséquemment l'effigie de l'étoile Canopus, Paranatellon du signe de Verseau, et qui brille sur le gouvernail du Vaisseau ; car on sait, que si Plutarque l'appelle le pilote du vaisseau d'Osiris (1), tous les Grecs virent dans cet astre le pilote du vaisseau de leur Ménélas. C'est même parce que cette étoile se couche vers le mois d'octobre (2), et au lever du Scorpion et du Serpent, qu'on a prétendu, que ce pilote, en arrivant sur le rivage d'Egypte, y étoit péri de la morsure d'un Scorpion ou d'un Serpent (3). C'est par la même raison astronomique, que l'on fait périr de la même manière Orion, qui est placé devant le Vaisseau, mais qui étant plus au nord se couche en même temps que Canobus. Il en est de même de Phaëton ou du Cocher, placé au nord d'Orion, qui tombe du ciel, lorsque ses chevaux sont effrayés par la vue du Scorpion céleste. Ce pilote, fameux dans la fable Grecque, et dont la tête fut unie au Canope ou *Vas Aquarium* des Egyp-

(1) De Iſide p. 357.
(2) Columel l. 11. c. 2. p. 340.
(3) Euſth. in Dionyſ. v. 13.

tiens, ne peut donc être autre chose, que l'étoile même du gouvernail du Vaisseau Argo, placé en aspect d'opposition avec le Verseau et son astre Paranatellon. Les Arabes l'appellent Sohil (1) ou Soheil; les Grecs, Cinadus, Azorus, Typhis, ect. et en général le pilote du vaisseau de Ménélas. C'est, dit Eusthate, de ce pilote de Ménélas, mort en Egypte, que l'astre Canopus a pris son nom (2).

Presque tous les anciens, qui ont parlé de Ménélas (3), supposent qu'il voyagea en Egypte, et que son pilote y étant mort, son nom fut donné à la ville, qu'on bâtit sur son tombeau (*a*7). Denis le voyageur parle même d'un temple élevé en ce lieu au pilote de Ménélas (5). St. Epiphane dit, que Canobus, pilote de Ménélas, fut enterré avec sa femme Eumenuthi près d'Alexandrie, sur le rivage, et que leur mémoire fut consacrée par un culte divin (6). Mais si on en croit Plutarque, les hommes déifiés, dont l'Egypte montroit les tombeaux, avoient

(1) Hyd. Comm. ad Ulug.-Beigh. p. 55. Bay. uran. tab. 40.
(2) Hyd. ibid. Eusth. ad Dionys. v. 13.
(3) Servius comm ad Æneid. l. 11. v. 263.
(4) Dionys. perieg. v. 13.
(5) Strabon l. 2. p 800.
(6) Epiph. in Ancorat. § 108.

leur ame aux cieux, laquelle brilloit dans les astres. C'est donc dans le Ciel qu'il faut les chercher. Nous y sommes d'autant plus autorisés ici, que le même Plutarque cite précisément l'étoile brillante du Vaisseau céleste, dans laquelle il place l'ame d'un pilote appellé Canobus (1), qui portoit le même nom que l'étoile du Vaisseau céleste. Mais nous avons vu plus haut Eusthate, qui nous dit que cette étoile prit son nom du pilote du vaisseau de Ménélas. Donc l'étoile Canopus, ou son image, fournit cette tête que nous avons vu plus haut, qu'on adapta sur l'urne percée de mille trous, et qui, par son union à ce vase, fournit un symbole absolument semblable à celui qui se trouve gravé au signe du Verseau, dans le Planisphère égyptien de Kirker. Alors le soleil du Verseau, ou l'image du signe qu'il occupoit, réunie à son Paranatellon, nous donna l'emblême du Canope, comme celle du signe du Scorpion, ou du Serpent Paranatellon de ce signe, donna dans la case du Scorpion, ou trois mois auparavant, une image du Soleil entortillée de serpens, tel qu'on la voit dans le Planisphère de Kirker.

Le vase, sur lequel étoit placée cette

(1) Plut. de Iside p. 357.

tête, a la forme de ceux dans lesquels on faisoit couler l'eau du Nil ; et c'est le Nil qui est représenté dans le fleuve céleste, qui coule de l'eau du Verseau, ou du signe dont le lever du soir faisoit monter ce fleuve. Les anciens parlent de ces vases, où l'eau bourbeuse du Nil s'épuroit (1), comme on peut le voir dans Suidas, Hesychius et Gallien (2).

Ces vases portoient le nom de *Baucalia* et de *Caucalia* chez les Alexandrins, comme on peut le voir dans divers passages, que Jablonski a réunis en traitant l'article du dieu Canobus (3). Il cite entr'autres auteurs Philostorgus, qui parle d'un certain abbé, gros, gras et bien arrondi, que l'on appelloit Baucalis, à cause de sa ressemblance avec ces sortes de vases ; car les abbés et les moines dès ce temps-là avoient soin aussi d'être bien nourris, et épais de graisse. Mais Jablonski est tombé dans une grande erreur, quand il a cru que Sérapis étoit la même divinité que Canobus. Les noms et les formes de ces deux divinités sont si différentes, qu'il n'est pas possible de les confondre, si ce n'est dans le Soleil, divinité unique, dont il sont des formes variées. Les au-

(1) Suid. voc. Canob. Hesych. voc. Sttic.
(2) Gallien. de simp. medic. l. 1. c. 4.
(3) Jabl. l. 5. c. 4. § 7.

torités, qu'il apporte pour étayer son assertion, ne prouvent rien autre chose, sinon qu'il y avoit à Canope, en Egypte, des temples, où le même dieu Soleil étoit aussi honoré sous les formes, et sous les noms d'Hercule et de Serpent, ou avec les attributs du Lion et du Serpent; ce que je crois comme lui, et ce qui confirme notre théorie, loin de détruire notre explication sur la forme du Soleil du Verseau ou du signe du Solstice d'hiver, qui avoit pour Paranatellon Canopus. Cette étoile se levoit avec la fin du Cancer et avec les premiers degrés du Lion; et c'est pour cela qu'elle est aussi mise à la suite de Sirius, pour troisième Paranatellon du Cancer, dans la série des trente-six Dynastes Egyptiens, qui dans la réalité n'est qu'une série de décans et rien de plus. Il est le douzième Dynaste Thébain ou douzième décan dans la série des Dynastes Thébains, rapportée par Marsham, d'après Eratosthène (1). Il y est désigné sous le nom de *Chnubos* et de *Gneurus*.

Dans la série des décans, rapportée par Saumaise (2), d'après Héphœstion Astrologue Thébain, il est le treizième, et s'y nomme *Chnumis*. Il est suivi de *Charchnumis* (*b7*), premier décan du

(1) Marsh. Can. chr. p. 20.
(2) Salmas. ann. clim. p. 610.

Lion, et précédé de *Sit* et de *Sothis*, nom de Sirius, et des étoiles du grand Chien, qui précèdent immédiatement le Vaisseau et le lever de Canobus. Ce nom est dénaturé en celui de *Thuimis*, au lieu de *Chnumis*, dans la série des décans citée par Firmicus (1). La véritable leçon est *Ghnub*, d'où l'on fit *Ghenub*, *Cnub*, *Cnubos*, *Cnopos*, &c.

Hyde, dans ses commentaires sur Ulug-Beigh (2), a bien observé cette ressemblance entre Canopus ou l'étoile du Vaisseau, et le nom des décans *Cnubis* ou mieux dit *Chnubis*. Ce nom, comme nous l'avons dit, est le *Ganubi* ou *Genubi*, et par contraction *Gnubi* des Arabes, nom qu'ils donnent aux étoiles méridionales, telles que Canopus, la plus méridionale de toutes, celle qui dut porter ce nom par excellence. Les prêtres Egyptiens soutenoient, que la ville de Canope portoit ce nom bien des siècles avant la prétendue arrivée de Ménélas en Egypte (3), et ils en cherchoient l'étymologie dans la langue Egyptienne. Cette étymologie ne me paroît pas tout-à-fait exacte, quoique, sous un certain rapport, elle rende assez la signification de *Terrestris*, épi-

(1) Firmic. l. 4. c. 12.
(2) Hyde. p. 49—54.
(3) Aristid. t. 3. orat. Ægypt. p. 608.

thète que les anciens donnoient à l'astre Canopus. Je pense néanmoins, comme eux, que Ménélas et son pilote ne furent pas ceux qui donnèrent naissance à cette ville et à son nom, mais bien plutôt, que l'aventure du pilote de Ménélas n'est qu'une fiction sur l'étoile brillante, qui paroît sur le gouvernail du navire Argo, appellée par les Egyptiens le pilote d'Osiris; étoile qui étoit la divinité tutélaire de Canobus, en Egypte, comme elle l'étoit de la Tribu Taï, en Arabie. C'est sur cet astre, que les Arabes firent un roman astronomique (1). Ses rapports avec l'eau du Verseau, et avec le principe humide du Nil, ont sans doute donné lieu de l'appeller le Neptune Egyptien, comme a fait Etienne de Byzance (2), quoiqu'Hérodote assure, que les Egyptiens ne connoissoient point Neptune (3).

C'est aussi, sans doute, ce qui a fait dire à Abneph (4), en parlant du dieu Canopus, qu'on adoroit en lui la divinité qui préside à la mer, aux fleuves et à la nature humide. Son union au signe du Verseau et au Vaisseau céleste suffit pour avoir fait naître ces idées, sur-tout quand on sait

(1) Abulf. hist. dyn.
(2) Steph. in voc. Canob.
(3) Herod. l. 2. c. 50.
(4) Kirker OEdip. t. 1. p. 211.

qu'effectivement le lever et le coucher de Canopus se lioient aux annonces de tempêtes et de pluies, comme on peut le voir dans Columelle (1) et dans Ptolémée. Ce dernier fixe son lever au mois *Méchir* (2); et quatre jours après, il marque des tempêtes, des vents et des pluies.

Ce mois *Méchir* répondoit au Verseau, ou étoit le troisième après le Scorpion, ou après le mois dans lequel le Soleil prenoit les formes du Serpent.

Le Vaisseau céleste lui-même s'appelle *Neptunius Equus* (3), et son apparition rassuroit, comme nous l'avons dit, les matelots (4). Voilà bien des titres réunis, pour faire croire à Etienne de Byzance, qu'il étoit le Neptune de Canope, et dire à M. Hyde, dans ses commentaires sur Ulug-Beigh (5), que Canobus, ayant été pilote du vaisseau de Ménélas, a dû être regardé comme le dieu des eaux par les Egyptiens, qui l'appelloient Neptune et qui le représentoient par un vase percé de mille trous. Tel est en effet celui que nous trouvons au signe du Verseau, dans le Planisphère Egyptien.

(1) Columell. l. 11. c. 2. p. 430.
(2) Ptol Uranol. Petav. t. 3. p. 47.
(3) Cæsius p. 314.
(4) Erathoſt. c. 35.
(5) Hyd. p. 56.

Les Japonois ont leur dieu Canoun, dont le nom approche assez du dieu *Canub* Egyptien. Il préside aux eaux et aux poissons (1); c'est leur Neptune. Il est le créateur du soleil et de la lune, et il paroît sortir d'un poisson jusqu'à mi-corps. Il est toujours couronné de fleurs. Trois de ses mains soutiennent un sceptre, une fleur, un anneau; l'autre est élevée en l'air et a le poing fermé. Vis-à-vis de cette idole on place toujours la figure d'un homme, suppliant les mains jointes, et dont une partie du corps est enfermée dans une coquille. Sur un autel assez proche sont quatre autres figures, les mains jointes, d'où sortent des fontaines, dont l'eau va se perdre en autant de bassins. Ce dieu est représenté quelquefois avec sept têtes sur la poitrine et trente bras armés de flèches. On voit dans cette figure, dont l'extrémité est terminée par un poisson, beaucoup de ressemblance avec l'homme qui tient l'urne du Verseau, d'où coule un fleuve, à l'extrémité duquel est le Poisson austral, adoré en Syrie, et qui se lie par son lever du matin au signe du Verseau, comme Canub ou Canobus, par son lever du soir; Canobus, à qui même on donnoit le nom du Nil, ou du fleuve

(1) Contant d'Orville. t. 1. p. 256.

qui s'échappe du Verseau, suivant Abneph (1), et qui indiquoit le mouvement, par lequel tout se développe et se nourrit dans la nature.

Le dieu Canopus, suivant Kirker, (2) présidoit à la Préfecture, ou au nome Tphtemphuti, dans le Delta ou dans la basse Egypte. Elle avoit pour capitale Tava, et comprenoit sous elle Choïn et Pachnamun, et c'étoit là, dit Kirker, que le culte de Canope étoit le plus en honneur.

On trouve les images de ce dieu dans les cabinets des antiquaires, parmi les médailles, et les monoies et les Talismans. On en verra plusieurs dans Vaillant, (3) dans Kirker et d'autres savans (4).

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur cette divinité, qui d'ailleurs n'est pas une des plus connues dans l'histoire des divinités Egyptiennes, mais qui tient néanmoins naturellement ici sa place, à la suite des formes données au soleil, au printemps, au Solstice d'été et en automne; puisqu'elle paroît être celle de ces astres au Soltice d'hiver, au lever du soir de la belle étoile Canobus, Paranatel-

(1) Kirker, OEdip. t. 1. p. 211.
(2) OEdip. t. 1. p. 17.
(3) Joh. Vaill. hist. des Ptolom p. 205.
(4) Kirker OEdip. t. 1. p. 200.

lon

lon du Verseau ou du signe ancien de ce Solstice. Passons à une autre forme du même dieu Soleil, tirée d'un autre Paranatellon de ce signe, ou de la constellation du Poisson austral, qui reçoit dans sa bouche l'eau du fleuve du Verseau.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LE SOLEIL & LA LUNE, DAGON, DERCETO, ATARGATIS, OANNÉS, Déesse de Syrie, peints avec les formes du Poisson.

ON sent, que si le Soleil prit les formes des signes de chaque mois et des constellations, qui par leur lever et leur coucher se lioient à ces signes, en qualité de Paranatellons, le soleil du mois qui suit le Verseau, et durant lequel le soleil Parcourt les Poissons, et celui du Verseau même, durant lequel son lever est précédé immédiatement de celui du Poisson austral, dut s'unir à des formes empruntées de ces poissons. Effectivement, nous trouvons en Egypte et en Syrie le culte des divinités mâles et femelles (car ce que nous

avons dit du soleil s'applique à la lune) qui présentent l'image de poisson en tout ou en partie. Tel étoit le fameux Dagon des Syriens et des habitans d'Azoth en Palestine. L'énoncé seule de son nom indique sa nature ; puisque *Dag* en Phénicien, d'où l'on fit Dagon, est le nom qui désigne un poisson. Aussi les Poissons célestes s'appellent-ils Daggim (1), plurier de Dag, ou du mot poisson dans les livres d'Astronomie Hébraïque et Arabe.

Parmi les dieux, enfans d'Uranus ou du Ciel, dénommés dans la Cosmogonie Phénicienne, on trouve deux signes opposés désignés sous le nom de dieux (2), savoir Bethula ou la Vierge et Dagon, ou le poisson, que mal à propos le traducteur Grec traduit par Siton, (*c7*) ou par bled. Car cette épithète convient plutôt à Béthula, à l'épi de la Vierge, ou à la belle étoile qui fait partie de cette constellation et qui se couche au lever du Poisson. C'est peût-être cet aspect simultané, qui a fait transporter au Poisson Paranatellon, une signification ou indication qui appartient à la Vierge Cérès. Sanchoniaton l'appelle le Jupiter laboureur,

(1) Hyd. com. ad. Ulugh. Beigh. p. 43. Kirk. OEdip. t. 2. part. 2. p. 199. Riccioli. p. 126.

(2) Euseb. præp. Ev. l. 1. c 10.

et lui attribue l'invention du bled et de la charrue ; c'est-à-dire les mêmes découvertes, que les grecs attribuoient à Cérès, ou à la Vierge céleste. Quoiqu'il en soit des pronostics qu'on en tiroit, et des fonctions que l'on attribuoit à cette constellation dans le Calendrier rural, il est toujours certain, qu'il étoit une divinité Phénicienne, comme Chrone son frère ; et un des quatre fils du ciel les plus vantés. C'est pour cela, que le dieu Thaut, ou l'inventeur de l'Astronomie, en décrivant la Sphère, ou en langage figuré, en tirant les portraits d'Uranus et de Chrone, tira aussi, dit-on, celui de Dagon et des autres dieux, pour en faire les caractères de l'écriture sacrée. Or on a vu jusques ici dans nos explications, que ce sont les constellations, qui forment les principaux élémens de la langue sacrée, puisque c'est par elles, que nous expliquons les fables ou les légendes sacrées des anciens. C'est par la même raison, que dans le temple de Diospolis, on voyoit un poisson avec d'autres figures hieroglyphiques, qu'on appelloit des caractères sacrés. (1) Avec le Poisson étoit l'Aigle, ou l'Accipiter, et deux figures, l'une d'un enfant et l'autre d'un vieillard. Ceci s'explique

(1 Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 566.

aisément par le ciel. En effet, l'enfant désigne le lever du Soleil et le vieillard son coucher, suivant ce que nous dit Martianus Capella, en parlant des formes, que prend l'image du jour à son lever, à son midi et à son coucher. (1) Il est peint, dit-il, comme un enfant à son lever, comme un homme essoufflé au midi et comme un vieillard au couchant. Démophile, cité par Kirker (2), en rapportant l'opinion des Astrologues sur les quatre points cardinaux du ciel, dit pareillement que l'horoscope ou le levant désigne le premier âge ou l'enfance, le milieu du ciel l'âge fait, et le couchant la vieillesse. D'après cette explication, ces deux figures désigneront le lever et le coucher du soleil, adoré à Diospolis. Or à son lever au Solstice d'été, il a pour Paranatellon l'Aigle qui se couche: et à son coucher le Poisson austral qui se lève. Ce sont là les deux astres, qui fixent les deux termes du jour, et qui président l'un à son lever ou à son enfance, l'autre a son coucher ou à sa vieillesse.

On trouvoit aussi, sur des obélisques en Egypte (3), les figures des

(1) Martian. Capel. l. 1. p. 20.
(2) Kirk. OEdip. t. 2. part. 2. p. 161
(3) Pook. descrip. East. t. 3. p. 207.

poissons, & l'on sait, que les obélisques sont chargés de caractères sacrés ou hiéroglyphiques. Ce n'est donc pas sans raison, que Sanchoniaton suppose que Thaut, dont les fameuses colonnes passoient pour contenir la science sacrée, avoit sculpté le portrait de Dagon, avec celui de Chrone, pour en faire les caractères de l'écriture sacrée. Nous avons vu déja, que ce Chrone des Phéniciens est le soleil peint avec les traits de l'Ophiucus, ou de l'homme qui tient un serpent à tête de lion dans le passage d'Athénagore. Nous chercherons donc Dagon sur la même voûte que Chrone, qu'Astarté, que les sept Titanides, et enfin que tous les autres enfans & petits enfans d'Uranus l'étoilé ou du ciel. La constellation du Poisson austral, & celle des deux Poissons du Zodiaque fixeront naturellement notre observation, puisque leur nom est Dag ou Dagon, et que leurs formes sont celles du fameux Dagon. En effet, le Rabin David Chimchi, commentant le passage de l'écriture où il s'agit de Dagon, & de sa chûte à l'aspect de l'arche (*d7*), dit que la partie supérieure de sa statue ayant été brisée dans cette chûte, il ne resta que la partie qui représentoit un corps de poisson. (1)

(1) Seld. de Diis. Syr. 2. c. 3.

Azoth, où étoit adoré Dagon (1), est une ville de Phénicie, voisine d'Ioppe dans laquelle on adoroit Andromède ou la constellation, qui est placée sur les Poissons. Car il y a beaucoup d'apparence, que ce pourroit être c'est elle qui est désignée sous le nom de Derceto, adorée dans cette ville, (2) où l'on montroit encore du temps de Strabon les chaînes d'Andromède, et où l'on prétendoit que cette princesse avoit été exposée au monstre marin, qui est au midi des Poissons et vis-à-vis d'elle. (3)

Ces Poissons, qui la séparent de la Baleine, et dans lesquels se trouve le Soleil en conjonction avec Andromède et la Baleine, étoient adorés eux-mêmes chez les Syriens, ainsi que le Poisson austral, qui précède la Baleine et qui, par son lever Héliaque, annonce le passage du Soleil aux Poissons, comme il annonce par son lever du soir le passage du Soleil au Lion et aux premières étoiles de la Vierge Isis. Tous les mythologues, qui en ont parlé, s'accordent à nous dire, que leurs images étoient consacrées dans les temples de Syrie, et y étoient l'ojet d'un culte religieux. Il n'est pointsurprenant, que

(1) Joseph. antiq. l. 13. c. 8.
(2) Strab. l. 16. p. 759.
(3) Scylax. p. 42.

nous y cherchions le type original de l'idole du fameux Dagon, adoré en Palestine ou en Phénicie dans la ville d'Azot. « Voici ce que dit Hygin (1) à l'article de ces constellations : le Poisson austral semble recevoir l'eau qui coule du fleuve du Verseau. On dit, qu'il vint autrefois au secours d'Isis, et qu'en reconnoissance de ce service, son image et celle des deux Poissons des signes, ses enfans, ou qui se lèvent à sa suite, furent placés dans les cieux. En conséquence les Syriens s'abstiennent de manger du poisson, et ont consacré des images dorées de poisson, qui leur tiennent lieu de divinités tutélaires, ou de dieux Pénates. »

Cicéron (2) parle aussi du respect des Syriens pour le poisson, qu'ils avoient consacré et dont il assimile le culte à celui des autres animaux en Egypte. Germanicus-César (3), à l'article du Poisson austral, nous dit que le grand Poisson, dont les enfans sont dans un signe du Zodiaque, fut placé aux cieux, parce qu'il sauva des eaux d'un lac la fille de Vénus, qui y étoit tombée; et il ajoute, qu'en reconnoissance les Syriens ont consacré dans leurs

(1) Hygin. l. 2.
(2) De nat deor. l. 2. c. 15.
(3) Germ. cas. c. 36.

temples des poissons argentés. Le même auteur, (1) à l'article des Poissons du Zodiaque, nous dit, d'après le témoignage de Nigidius, que ces Poissons, ainsi que le Poisson austral, étoient des poissons du fleuve Euphrate. Qu'ils avoient trouvé un œuf d'une grosseur prodigieuse, l'avoient roulé sur ses bords; et qu'une colombe, s'étant posée dessus, l'avoit échauffé, et en avoit fait éclore la déesse de Syrie ou Vénus. Cette déesse obtint de Jupiter, que les poissons qui avoient contribué à sauver l'œuf, d'où elle étoit sortie, seroient placés aux cieux, et brilleroient parmi les signes du Zodiaque. Delà vient, ajoute cet auteur, qu'aujourd'hui encore les Syriens s'abstiennent de manger de ces sortes de poissons, et qu'ils revèrent les colombes, comme douées d'une puissance divine. L'un de ces Poissons est boréal, et l'autre austral; ils sont attachés entr'eux par un lien. L'épaule droite d'Andromède fait partie du Poisson boréal. C'est celui-là que l'on peignoit avec une tête d'hirondelle, au rapport de Théon (2), qui raconte à peu-près la même histoire, et donne les mêmes raisons du respect des Syriens pour ces poissons. Eratosthène confirme la

(1) Idem, c. 20.
(2) Théon. ad Arat. p. 131.

même tradition, sur le service rendu à Derceto fille de Vénus, par le Poisson austral, et sur le culte qu'on lui rendoit et aux deux autres Poissons dans toute la Syrie (1), où on les appelloit Nunô, nom fort approchant du mot Ninus, que portoit l'époux de Sémiramis (*e*7) qui joue un rôle dans cette fable. Voici en effet ce que dit à ce sujet Diodore de Sicile. (2) Il y a, près de la ville d'Ascalon en Syrie, un lac large et profond, abondant en poisson, et tout à côté un magnifique temple de Derceto déesse honorée chez les Syriens, (*f*7) par un culte religieux. Son image représente une figure de femme à sa partie supérieure, et l'extrémité du corps se termine en poisson. Diodore nous donne ensuite l'origine de la forme de la déesse. Elle avoit déplu à Vénus, qui pour s'en venger lui inspira de l'amour pour un jeune homme, qu'elle démêla dans la foule des adorateurs qui venoient au temple. Elle en eut une fille. Mais bientôt, honteuse de sa faute, elle fit périr son amant, et exposa l'enfant sur des rochers : puis elle se jetta elle-même dans le lac, où elle fut métamorphosée en poisson. Delà vient qu'aujourd'hui les

(1) Eratosth. c. 38.
(2) Diod. Sic. l. 2. c. 4. p. 116.

Syriens s'abstiennent de manger de ces poissons, et les revèrent comme autant de dieux. Des colombes nourrirent l'enfant exposé, qui dans la suite fut connu sous le nom de Sémiramis, nom dérivé de celui de la colombe en Syrien. Delà vient aussi le respect des Syriens pour les colombes.

Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie (1), s'accorde avec les différens auteurs que nous venons de citer, à reconnoître l'existence du culte rendu aux poissons et aux divinités à formes de poisson dans la Syrie. Il nous parle du fameux temple d'Hiérapolis, ou de la ville sacrée, dans lequel étoit une statue de Derceto, dont il a été question dans les passages précédens. Cette Derceto est toute entière à figure et à corps de femme. Mais il dit, (2) que la Derceto, qu'il avoit vue en Phénicie, étoit moitié femme et moitié poisson. Il ajoute, que les adorateurs de cette dernière regardent les poissons comme sacrés et s'abstiennent d'en manger. Qu'ils respectent également les colombes, comme des oiseaux sacrés; et qu'ils en donnent pour raison leur vénération pour Derceto et pour Sémiramis; parce que l'une fut changée en

(1) De deâ Syr. p. 881, &c.
(2) Ibid. p. 884.

poisson, et l'autre en colombe. (97) Il est évident, que cette tradition rapportée par Lucien, est la même que celle que nous avons tirée de Diodore de Sicile et des autres auteurs cités avant lui ; mais ce qui est particulier à Lucien, et ce qui mérite d'être ici sur-tout remarqué, c'est ce qu'il ajoute; savoir, que l'on attribuoit à Deucalion, ou à l'homme du Verseau, qui verse le fleuve que reçoit le Poisson austral, la fondation de ce temple. Car on sait, que les anciens plaçoient leur Deucalion dans le signe du Verseau, (1) comme ils plaçoient dans le signe suivant les Poissons sacrés des Syriens. Il y a donc évidemment dans les traditions Syriennes une liaison frappante, entre Deucalion et le culte de Derceto et celui des poissons ; et cette liaison est la même que celle qui se trouve aux cieux, entre le Verseau et Deucalion, et le Poisson austral, qui figurent dans l'aventure de Derceto et de Sémiramis, et qui furent placés au nombre des signes, en mémoire de cet aventure. J'ajouterai à tout ceci, que le signe céleste du Poisson est le lieu de l'exaltation de Vénus, comme le Taureau, sur lequel sont les Pléïades est son domicile. Ces

(1) Hygin. l. 2.

circonstances astronomiques jettent encore du jour sur ces fictions sacrées, dont Derceto Poisson et Sémiramis colombe, *Peleias*, sont l'objet.

La cérémonie, qui se pratiquoit deux fois par an dans ce même temple, semble avoir une grande analogie avec la nature du signe, dans lequel on plaçoit Deucalion et le Poisson austral, ou avec la nature du Verseau. (1) On venoit de toutes les parties de la Syrie de l'Arabie, et des pays situés au-delà de l'Euphrate, en cérémonie à ce temple, pour y verser de l'eau qu'on alloit puiser à la mer. On arrosoit d'abord le temple; puis on en versoit dans un petit trou, qui étoit au milieu, et par lequel on supposoit, que s'étoient écoulées les eaux du déluge. (2) Cette cérémonie avoit, dit-on, été instituée par Deucalion lui-même, comme une commémoration de ce fameux événement. Mais d'autres traditions portoient, que ce temple étoit un des monumens du règne de Sémiramis, qui l'avoit consacré à sa mère Derceto, ou à la déesse adorée à Joppé, au lieu même où s'étoit, dit-on, passé l'aventure d'Andromède placée sur les Poissons, et dont on montroit encore les chaînes à

(1) Lucian de deâ Syr. p. 884.
(2) Ibid. p. 883.

Joppé. (1) Ainsi Joppé, Ascalon, Azoth et toutes les villes les plus célèbres de Syrie et de Phénicie adoroient les poissons, ou des images dont le corps étoit celui d'un poisson, surmonté d'une tête d'homme ou de femme, sous les noms de Dagon et de Derceto. Il résulte également de ce que nous avons dit, que le ciel retraçoit les objets de ce culte, dont les images des temples n'étoient qu'une copie, et que la partie du ciel, où on les trouvoit, étoit dans le signe du Verseau où est le Poisson austral, et dans celui qui le suit, et que l'on appelle les Poissons. Il résulte encore de là, que ce fut par une suite du culte que l'on rendit aux Poissons célestes, que l'on s'abstenoit de manger du poisson en Syrie; et que des images de poisson, soit dorées soit argentées, furent regardées comme autant de Talismans soumis à l'influence de ces Poissons constellations. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que dit Lucien, sur l'origine du culte des animaux en Egypte, et en particulier sur celui des poissons, qu'il prétend être une suite du culte rendu aux constellations, que les animaux ou les images d'animaux retraçoient. Ceux qui sont soumis à l'aspect du Bélier, dit cet auteur, (2) re-

(1) Strab. l. 16. p. 566.
(2) Lucian de Astrol. p. 986.

vèrent le Bélier. Ceux qui ont choisi le signe des Poissons, s'abstiennent de manger du poisson ; c'est précisément ce qu'on faisoit en Syrie, et cela, comme nous l'avons vu, en honneur des Poissons placés au ciel, et dont les images étoient consacrées dans les temples de Syrie.

D'après toutes ces considérations, on peut conclure avec beaucoup de vraissemblance, que le fameux Dagon, divinité tutélaire d'Azoth, ville voisine de Joppé et d'Ascalon, Dagon qui présentoit l'image du poisson dans sa partie inférieure, étoit une idole de la nature de celles qui retraçoient les signes et les constellations, et en particulier les Poissons célestes adorées dans toute la Syrie, suivant le témoignage des auteurs ci-dessus cités et en particulier d'Eratosthène, (1) qui dit expressément, que les Poissons célestes étoient revérés dans toute la Syrie. C'étoit cette divinité poisson, qui avoit été consacrée dans le Beth Dagon, ou temple de Dagon, dont il est parlé dans les livres sacrés des Juifs. (2)

Aussi dans les divisions de la terre, imaginées par l'astrologie, à raison des influences auxquelles chaque pays étoit soumis, la Syrie et les rives de l'Eu-

(1) Eratosth. ch. 88.
(2) Sam. c. 5.

phrate étoient soumises au signe des Poissons, comme on peut le voir dans Manilius (1), qui raconte à ce sujet une tradition fort approchante de celles que nous avons rapportées, et dont Vénus est l'objet. (*h7*) D'après cette distribution astrologique, et les principes de culte énoncés dans le traité d'astrologie de Lucien, il s'ensuit que les Poissons célestes ont dû être des divinités tutélaires pour les Syriens et les images Ichtyomorphiques autant de Talismans. Delà dut naître aussi l'abstinence de la chair de poisson, dont les prêtres d'Egypte, qui avoient consacré le poisson Oxyrinque et le Latus, leur donnoient l'exemple. Néanmoins il paroît, par le témoignage de Mnaseas (2) cité par Athénée, que les prêtres d'Ascalon mangeoient des poissons, que le peuple servoit sur la table de la déesse Atargatis ; la même divinité, qui, avec son fils devenu poisson, s'étoit précipitée dans le lac d'Ascalon, suivant Panthus le Lydien, à la suite d'un outrage qu'elle avoit essuyé. Antipatre de Tarse, Philosophe Stoïcien, faisoit d'Atargatis une reine de Syrie, appellée d'abord Gatis, qui ne vouloit pas qu'on mangeât de poisson, si ce n'est elle seule, et cela parce qu'elle étoit

(1) Manil. l. 4. v. 797.
(2) Athénée deipno. l. 8 p. 172.

fort friande de ce mets. Je laisse ces fictions, qui n'ont pour objet que de déterminer l'étymologie du nom et le sujet de l'addition du mot grec *ater* à celui de *gatis*. Certainement cette étymologie est mauvaise ; mais la tradition nous apprend au moins, que la déesse d'Ascalon, appellé ici Atargatis, est la même que nous avons vu ailleurs appellée Derceto. Car c'est absolument la même aventure rappellée sous ces deux noms, et qui dans les astrologues anciens est appliquée au grand Poisson, ou au Poisson austral, et aux deux Poissons du zodiaque. Il ne paroît y avoir de différence, que dans les formes des statues ; puisque celle d'Héliopolis étoit une femme simplement et que celle de Phénicie avoit la partie inférieure terminée en poisson. L'une se nommoit Atargatis, l'autre Derceto. (*i7*)

Si nous consultons les traditions Astrologiques conservées par Germanicus, nous trouverons que le nom d'Atargatis fut donné à la constellation de la Vierge ; et que, sous ce rapport, Atargatis ne dut présenter que l'image d'une femme, telle qu'Astrée et Cérès, sans aucune monstruosité, ni union à un corps étranger, tel que celui d'un poisson.

Quelques-uns, dit Germanicus

cus (1), prétendent que la Vierge céleste est la même déesse que Cérès, à cause de l'épi qu'elle tient; et d'autres qu'elle est Atargatis. Ce qui est assez vraisemblable, d'après ce que dit Théon, (2) que les fictions sacrées ou les fables sur cette constellation s'étoient fort multipliées. Sa tête et ses épaules, ajoute cet auteur, se lèvent avec le Lion. Je fais remarquer cette circonstance, parce que nous verrons bientôt ce symbole uni à Atargatis. Eratosthène (3) s'accorde avec Théon à nous dire, que l'on débite beaucoup de fables sur cette constellation, et avec Germanicus Cæsar, en ajoutant qu'elle est la même qu'Atargatis, Isis et Cérès. Ainsi l'antiquité nous indique elle-même le lieu où nous devons chercher aux cieux l'image d'Atargatis. Ce lieu est dans le signe opposé aux Poissons, ou dans lequel la lune est pleine, lorsque le soleil est en conjonction avec le signe des Poissons, lieu de l'exaltation de Vénus, et au lever Héliaque du Poisson austral, qui monte avec le Verseau et avec une partie des Poissons (4). C'est alors que la Vierge se couche le matin au lever du soleil et descend au sein des

(1) German. cæs. c. 8.
(2) Theon. ad Arat. Phœn. p. 118.
(3) Eratosth. c. 9.
(4) Hygin l. 3. c. 40. Théon p. 146.

flots, en même temps qu'une autre femme, qui lui est opposée, Andromède placée sur les Poissons, monte à l'Orient. Ce sont ces aspects simultanés, qui ont servi de fondement aux peintures du soleil, de la lune et des astres Paranatellons, qui fixent cette époque du temps, et qui ont donné lieu aux fables sur Atargatis, Derceto et les Poissont célestes, et même sur Vénus, qui a son exaltation en ce lieu. Aussi, dans le Planisphère de Kirker, nous trouvons, dans le signe des Poissons, une femme à queue de poisson, telle que Derceto et qui tient un petit enfant ou un petit simulacre à la main, tel qu'on en suppose un à Vénus, lorsqu'elle se jetta avec son fils dans le fleuve Euphrate, (1) à la vue de Typhon; et que là ils y subirent la métamorphose en poisson, qui fut cause, que les Syriens dans la suite s'interdirent l'usage du poisson. Dans une autre tradition, on suppose que le Poisson austral fut placé aux cieux, parce qu'il avoit sauvé Isis. Mais nous avons vu, qu'Eratosthène donnoit le double nom d'Isis et d'Atargatis à la même constellation de la Vierge céleste, qui tombe au sein des eaux, au lever des Poissons. Ces poissons figurent donc dans la même fic-

(1) Hygin l. 2.

tion sacrée, reproduite sous les noms d'Isis, d'Atargatis et même de Derceto leur fille. Car on put très-bien unir les formes du poisson, soit au signe de la Vierge, soit à Andromède, soit à la lune pleine dans la Vierge, et lier entre elles ces diverses fables, comme on lia les emblêmes astronomiques. Cette union consattée par le Planisphère de Kirker fut la base des unions monstrueuses, que l'on trouve dans les divers simulacres des anciens. On peut donc croire, que si, dans quelques temples, Isis, Atargatis, Cérès ou la Vierge étoient représentées simplement sous l'emblême d'une femme : dans d'autres temples, elles étoient unies à son Paranatellon. D'après ce principe, il y eut une Cérès à tête de cheval, lorsqu'on prit le Pégase pour son Paranatellon. C'étoit la fameuse Cérès de Phigalie. (1) Lorsqu'au contraire on se servit du Poisson placé au midi du Verseau et du Pégase, on eut une divinité à queue de poisson, telle que Derceto, qui n'étoit elle-même, qu'Atargatis souvent dépouillée de cette union monstrueuse. Et alors elle avoit toutes les formes de la Diane Eurynome (2), adorée au même lieu, ou celles de la

(1) Pausan. arcad. p. 272.
(2) Ibid. 271.

Lune peinte avec les attributs du Poisson austral, Paranatellon du Cancer à son coucher, comme il l'est de la Vierge à son lever. Il est à remarquer, que cette Eurynome avoit des chaines d'or; ce qui la rapproche de la Derceto adorée sous la même forme à Joppé, ville où l'on montroit aussi les chaînes d'Andromède. Or il suffit de jeter les yeux sur une Sphère, pour voir que les Poissons, le cheval Pégase, et Andromède sont placés sur la même partie du zodiaque, et en opposition avec la Vierge appellée Cérès Isis & Atargatis. Si l'une est Atargatis, l'autre peut être Derceto; et même toutes deux peuvent être Derceto. Car on peut supposer également, que les formes du poisson ont été données, soit à la Vierge à son coucher, soit à Andromède à son lever et même à la Lune en conjonction avec ces constellations. En effet il en fut de la Lune, comme du Soleil; souvent elle fut confondue avec son astre Paranatellon, ou avec la constellation, qui lui prêtoit les formes sous lesquelles on produisoit ses images. La Vierge céleste est précédée du Lion; et sa tête et ses épaules montent avec ce signe. On mettoit aussi des lions auprès de la statue d'Atargatis, et cela, dit Macrobe, pour la même raison qui fit atteler ces animaux au char de la Cybèle des Phry-

giens. (1) On unissoit Atargatis au Soleil en Assyrie, et on donnoit à sa statue une tête ornée de rayons, comme à celle du Soleil, qu'on adoroit sous le nom d'Adad. On voyoit dans ces deux divinités les arbitres souverains de toutes choses, comme Osiris et Isis l'étoient en Egypte. C'est-là sans doute ce qui a fait dire à Phornutus, (2) que Rhéa paroissoit être la même divinité que la déesse Atarga, ou Atargatis adorée chez les Syriens, qui s'abstenoient de manger du poisson, et des colombes, par respect pour cette divinité. On sait que les lions étoient placés près de Cybèle, comme près d'Atargatis. J'ajouterai même un nouveau trait qui rapproche ces divinités, c'est que le lion étoit aussi l'animal symbolique, qui portoit la statue de Junon (3), dans le fameux temple de la déesse de Syrie et que cette Junon avoit quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Diane (*k7*), de Némésis et des Parques, suivant la remarque de Lucien, qui nous en donne la description.

La tête de cette Junon étoit ornée de rayons, comme celle de l'Atargatis dont

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 23.
(2) Phornut. de nat. deor. c. 6.
(3) Lucian de dea syr. p. 901.

parle Macrobe, au pied de laquelle il met aussi le Lion. De même que le Soleil, sous le nom d'Adad, étoit placé près d'elle, dans le tableau que nous en a tracé Macrobe, le même dieu, sous le nom de Jupiter, siégeoit près de cette Junon, et il étoit, comme le Mithra des Perses, monté sur le bœuf ou sur le Taureau équinoxial du printemps. Le Lion placé près de ces déesses ne peut être que le Lion céleste, signe dans lequel on plaçoit le domaine de Cybèle, dans la distribution des douze grands dieux dans les signes, Lion en aspect opposé au Verseau domaine de Junon, et avec lequel se lève le Poisson austral, qui figure dans les fables de Derceto et d'Atargatis. C'est sous ce point de vue, que cette dernière divinité a eu des traits qui l'ont rapprochée de Cybèle et de Rhéa. Aussi ce même Lucien, qui dit qu'on attribuoit la fondation de ce temple à Deucalion, ou à l'homme du Verseau et à Sémiramis, fille de Derceto, ajoute que d'autres prétendoient, (1) que c'étoit Rhéa qu'on y adoroit, et que le temple avoit été bâti par Atys Phrygien, amant de Cybèle; et à cette occasion, il rapporte les traits de ressemblance qu'il y avoit entre la déesse de Syrie, et la fameuse Rhéa ou Cybèle. Un des

(1) Lucian de deâ syr. p. 885.

attributs, qu'il regarde comme les plus caractéristiques, ce sont les lions qui portoient la déesse de Syrie, de même que la Cybèle des Phrygiens ainsi que les Tours qui couronnoient sa tête et les flambeaux qu'elle tenoit (1). Il paroîtroit donc, d'après le récit de Lucien, que la déesse de Syrie ne seroit que la Junon des Grecs et des Romains, que la Cybèle des Phrygiens, que la Diane des Crétois, enfin que la Lune ; car il observe qu'elle réunissoit les traits de toutes ces divinités (2). Il résulteroit de là, qu'elle ne peut être confondue avec Derceto, qu'autant qu'on suppose que c'est la Lune en conjonction, ou en opposition avec la Vierge ou avec les Poissons, et peinte avec les attributs empruntés de ces signes. Par là on expliquera pourquoi la Vierge prit le nom d'Atargatis ; car alors la Lune en conjonction avec elle, soit nouvelle soit pleine, se trouve avoir pour Paranatellon le Poisson, qui donna ses formes à Derceto, fille de Vénus, laquelle prit aussi le nom de Déesse de Syrie, au rapport d'Eratosthène et de Germanicus Cæsar (3). Il y aura donc deux déesses de Syrie, ou plutôt une sous deux formes ;

(1) Ibid. 886.
(2) Ibid. 901.
(3) Eratosth. c. 38. German. Cæs. c. 36.

la première à figure et corps de femme; la seconde à figure de femme et à corps de poisson. Cette distinction, confirmée par Lucien, résulte des positions de la Lune, relativement aux poissons et à la Vierge. Indépendamment de ce culte rendu à la Lune, avec les formes empruntées des signes, on en rendit aussi un aux signes eux-mêmes et aux astres qui les composent, et conséquemment au Poisson austral Dagon, à la Vierge céleste Béthula, ainsi qu'aux deux Poissons du Zodiaque, révérés par un culte qui se rapportoit à eux directement, quels que fussent leurs rapports avec le Soleil et la Lune, et en quelque lieu du ciel que fussent ces derniers. Car tous les astres avoient un caractère de divinité, qui les fit adorer de ceux qui en avoient fait leurs Génies tutélaires, et qui étoient soumis à leur influence particulière, comme les peuples voisins de l'Euphrate étoient soumis à l'influence du signe des Poissons. Par ce moyen, les formes des images se multiplièrent, parce que tantôt elles représentèrent les signes et les constellations isolées, et tantôt elles les représentèrent dans leur union avec le Soleil et la Lune. Delà vient l'espèce d'incertitude qui règne dans l'application, qu'on peut faire de telle ou telle tradition, soit au Soleil soit à la Lune, soit aux astres Paranatellons, qui

leur prêtent des formes, dans leur union à ces signes et à ces constellations. Cette incertitude paroît dans le récit de Lucien sur la déesse de Syrie, comparé aux traditions rapportées par les astronomes mythologues à l'article de la Vierge céleste, du Poisson austral et des deux Poissons du Zodiaque. Malgré cette incertitude, il est un point fixe, c'est que toutes ces traditions nous reportent au ciel, soit aux Poissons, soit au point opposé directement aux Poissons, et conséquemment aux astres, qui faisoient entr'eux l'office des Paranatellons, et qui nécessairement s'unissoient aux images du Soleil et de la Lune dans leur conjonction, et leur opposition, ou à la nouvelle et à la pleine Lune des mois où le Soleil parcourt la Vierge et les Poissons. C'est un centre commun vers lequel tous les attributs des figures d'Atargatis, de Derceto et de la déesse de Syrie, convergent, ainsi que les dénominations données aux diverses divinités, qui ont pris le titre de déesse de Syrie, soit Atargatis, soit Derceto, soit la Junon Assyrienne; car c'est le nom que Lucien donne à cette déesse dans le traité qu'il a intitulé: *de la Déesse de Syrie*. Voici ce qu'il en dit (1). « On trouve en Syrie, près des bords

(1) Lucian de deâ syr. p. 876.

de l'Euphrate, une ville qu'on appelle *Hiéra-Polis*, ou ville sacrée. Elle est consacrée à Junon Assyrienne ». Il est à propos de remarquer, que c'étoit sur les bords de l'Euphrate qu'étoit arrivée l'aventure de Vénus et de Derceto, changées en poissons. Ainsi ces fictions appartiennent au pays où l'on adoroit la Junon Assyrienne, ou la Vénus Syrienne. Car c'étoit à Bambyce ou dans un lac voisin de cette ville, qu'étoit le poisson qui sauva Derceto, laquelle s'étoit jetée de nuit dans la mer; poisson qui ensuite fut, suivant Eratosthène (1), placé dans la constellation du Poisson austral. Mais Bambyce est la même ville, que d'autres appellent Hiéra-Polis et Edessa; ville peu distante de Samosate, patrie de Lucien. Aussi cet écrivain nous dit, que son récit mérite d'autant plus de foi, qu'il est du pays et qu'il a vu ce qu'il écrit. Strabon rapporte, que là étoit établi (2) le culte d'Atargatis ou de la déesse de Syrie. A quatre Schœnes au-delà de l'Euphrate, nous dit ce Géographe, est Bambyce, appellée Edessa et Hiéra Polis. C'est-là qu'est adorée Atargatis, appellée la déesse de Syrie. Voilà donc ici Atargatis identifiée avec la déesse de Syrie, Isis, Cérès,

(1) Eratosth c. 38.
(2) Strab. l. 16. p. 748.

ou la Vierge céleste, et adorée près du lieu où le Poisson austral sauva Derceto, qui s'étoit jetée dans les eaux.

Lucien (1) ajoute, que cette ville ne lui semble pas avoir d'abord porté ce nom de Ville Sacrée, mais en avoir eu originairement un autre ; celui-ci lui ayant été donné, depuis qu'on l'eut rendue célèbre par l'institution des fêtes religieuses, et par l'établissement des grands mystères qu'on y célébroit. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Ville des Mystères ou Ville Sacrée. Lucien annonce, qu'il va donner des détails intéressans sur les rits et les usages religieux de cette ville, sur les fêtes et les sacrifices, qui y sont établis, et en général sur tout ce qui se pratique dans ces solemnités. Il ajoute, qu'il fera mention des traditions sacrées, qui ont pour objet les fondateurs de ce temple fameux, et la manière dont il fut bâti. C'est-là qu'il nous dit, qu'étant lui-même Assyrien il parle d'après le témoignage de ses yeux et d'après celui des prêtres qu'il a interrogés. Après être entré dans quelques détails, sur le culte d'autres divinités adorées en Phénicie, telles qu'Hercule, Astarté, Vénus et Adonis, il vient à ce qui regarde la Ville Sacrée ou Hiéra-Polis. Parmi cette foule de

(1) Ibid. p. 876.

temples superbes et célèbres par leur antiquité, que j'ai vus en Syrie, dit-il, il n'en est point de plus magnifique que celui d'Hiéra-Polis, de plus auguste et de plus sacré dans toute la terre (1). Ici il entre dans le détail des ouvrages magnifiques, des dons précieux, des statues admirables que renferme ce temple, où l'adresse des prêtres avoit épuisé toutes les ressources de l'art et de la méchanique, pour faire illusion aux peuples et les subjuguer par l'appareil le plus merveilleux, que puisse employer l'imposture et le talent du prestige (*l*). On y voyoit des statues qui, à certaines époques, étoient toutes couvertes de sueur. On entendoit des voix qui sortoient du fond du sanctuaire, dont on avoit fermé les portes, et qui prononçoient des oracles. Les dévots y apportoient de riches offrandes de toutes les contrées de l'Arabie, de la Phénicie, de la Babylonie, de la Capadoce, de la Cilicie et de l'Assyrie. Là étoient de riches magasins ou dépôts, qui renfermoient des étoffes précieuses, et des masses d'or et d'argent. Nulle part au monde les fêtes n'étoient plus pompeuses, et les assemblées religieuses plus nombreuses et plus solemnelles. Lucien s'étant informé de l'antiquité de ce temple, et ayant voulu

(1) Ibid. p. 881.

savoir quelle déesse on y adoroit (1), on lui fit plusieurs récits, les uns couverts d'un voile religieux, d'autres plus clairs, d'autres fabuleux; les uns contenant des traditions entièrement barbares ou étrangères à celles des Grecs, et les autres s'accordant avec celles qui étoient répandues dans la Grèce. Ce sont ces diverses traditions que Lucien rapporte.

La première de ces traditions portoit, que ce temple avoit été consacré par le Scythe Deucalion, sous lequel arriva le déluge; par ce même Deucalion, dont les Grecs ont placé l'image dans le Verseau, qui tient le vase d'où coule le fleuve, que reçoit le Poisson austral, qui sauva des eaux Derceto. Les Phrygiens adorateurs de Cybèle plaçoient dans ce même signe le jeune fils de Tros (2), qui versoit à boire aux dieux. Lucien, à l'occasion de ce Deucalion Scythe, fameux par le déluge qui arriva sous son règne, entre dans assez de détails sur le déluge de Deucalion. Beaucoup de traits de cette histoire sont communs à celle de Noë ou à celle du Deucalion des Hébreux. On y retrouve l'arche fameuse, dans laquelle sont renfermés

(1) Ibid. p. 882.

(2) Théon ad Arat. p. 136. Hyg. l. 2. c. 30. Ger. Cæs. c. 25.

des animaux de toutes les espèces (1). Les habitans d'Hiérapolis ajoutoient à ce récit, qu'il s'étoit fait chez eux une large ouverture, qui avoit englouti les eaux, et qu'alors Deucalion avoit, comme Noë, élevé des autels en reconnoissance du bienfait qui l'avoit sauvé du désastre universel. Il bâtit sur cette ouverture un temple en honneur de la déesse, qui a pour domaine le Verseau ou le signe, dans lequel les Grecs placent Deucalion (2). Ainsi ce temple fut consacré à Junon (3), devenue déesse des Assyriens. Lucien nous dit, qu'il avoit vu ce trou, qui étoit fort petit, et qu'il ignore si autrefois il étoit plus grand. Au moins celui qui existoit de son temps étoit fort peu de chose. Nous avons déjà remarqué, que les Athéniens, colonie de Cécrops que les Grecs placent aussi dans le Verseau (4), montroient pareillement chez eux, dans le temple de Rhéa, le trou par où les eaux du déluge s'étoient perdues (5). Près de là étoit un temple antique de Jupiter Olympien, bâti par Deucalion, ainsi que le tombeau de ce même Deucalion; ce qui rapproche ces deux traditions. Car la déesse de Syrie, celle

(1) Ibid. p. 883.
(2) Hygin l. 2. c. 30.
(3) Manil. Astr. l. 2. v. 445.
(4) Hyg. l. 2. c. 30.
(5) Pausan. Att. p. 16.

dans le temple duquel on voyoit aussi ce trou, passoit également pour Rhéa, comme nous le dit Lucien (1). Pausanias ajoute, que dans le trou du temple de Rhéa à Athènes, on alloit tous les ans jetter en cérémonie des grains d'orge et du miel. Lucien dit, que dans celui de la déesse de Syrie, c'étoit de l'eau de la mer, qu'on y versoit, et cela deux fois chaque année (2).

A cette première tradition on en substituoit une autre, qui attribuoit la fondation de ce temple à la fameuse Sémiramis, reine de Babylone, qui a laissé dans toute l'Asie beaucoup de monumens. Elle le consacra, dit-on, non pas à Junon, mais à Derceto sa mère, ou à la déesse qui fut sauvée des eaux par le Poisson, qui est à l'extrémité de l'eau du Verseau, ou du signe affecté à Junon, dans la distribution des douze grands dieux entre les signes du Zodiaque. C'est à cette occasion, que Lucien nous décrit la statue de Derceto, moitié femme, moitié poisson. C'est aussi à cette occasion, qu'il nous dit, que la statue de la déesse d'Hiérapolis ne lui ressembloit pas, puisqu'elle présentoit dans toutes ses parties l'image d'une femme, et qu'elle n'avoit rien qui appartint au poisson, écut

(1) Lucian ibid. p. 885.
(2) Ibid. p. 884.

les formes caractérisoient Derceto. Néanmoins il convient, que les adorateurs de cette déesse, ainsi que ceux de Derceto, s'abstenoient de manger du poisson et de la colombe (1); superstition que nous avons vu consacrée dans les traditions rapportées plus haut sur les Poissons célestes, qui figurent dans les fables de Derceto et de Sémiramis. Aussi Lucien ajoute-t-il, qu'ils donnoient pour raison de cette abstinence les métamorphoses de Derceto et de Sémiramis, l'une en poisson, l'autre en colombe. Il consent à reconnoître, que le temple peut avoir été bâti par Sémiramis; mais il ne veut pas croire, que ce soit *Derceto* qu'on y adore, et cela, dit il, parce qu'on trouve ailleurs qu'en Syrie ces abstinences de chair de poisson, et cela dans des lieux où Derceto n'est pas adorée, par exemple en Egypte. Lucien auroit dû se souvenir, que dans son traité d'Astrologie, si ce traité est de lui, il dit formellement que les Egyptiens s'abstenoient de poisson, pour honorer les Poissons célestes. Or les Syriens donnoient la même raison du culte qu'ils rendoient à Derceto, et de l'abstinence superstitieuse de toute chair de poisson. Cette abstinence a donc la même origine, savoir le culte des Poissons qui

(1) Ibid. p. 885.

prêtèrent

prêtèrent leurs formes à Derceto, ou celui des constellations du grand Poisson du Verseau et des deux Poissons du Zodiaque, qui étoient regardés comme ses enfans.

Lucien parle d'une troisième tradition (1) sacrée, qu'il tenoit d'un homme instruit, de laquelle il résultoit que cette divinité étoit Rhéa, et que le temple avoit été élevé à cette déesse par Atys Lydien, qui le premier institua les cérémonies religieuses du culte de Rhéa. On lui attribue également les mystères de Phrygie, de Lydie et de Samothrace. On suppose en effet, qu'après que Rhéa l'eut privé des organes caractéristiques de son sexe, il renonça aussi-tôt au genre de vie de l'homme, et se revêtit d'habits de femme. C'est sous ce costume qu'il se mit à voyager par toute la terre, enseignant les mystères, racontant ce qu'il avoit éprouvé, et célébrant la gloire de Rhéa. Il arriva en Syrie sur les bords de l'Euphrate. Comme les peuples, qui habitoient au-delà de ce fleuve, refusoient de le recevoir, lui et ses mystères, il bâtit un temple en ce lieu en honneur de cette déesse, qu'on peut reconnoître à beaucoup de traits pour être Rhéa (2). Elle est portée, comme Rhéa,

(1) Ibid. p. 885.
(2) Ibid. p. 886.

par des lions; elle tient les cymbales; elle a des tours sur sa tête ; elle est telle enfin que les Lydiens représentent Rhéa. Son temple est desservi par des Galles, qui sont les prêtres ordinaires de Rhéa, et qui se mutilent, non en honneur de Junon, mais en honneur d'Atys, qu'ils cherchent à imiter.

Entre ces diverses traditions, Lucien se détermine pour celle qui s'accorde le mieux avec l'opinion reçue chez les Grecs, et qui suppose, que la déesse adorée en ce lieu est Junon, et le temple un monument élevé par Bacchus, fils de Sémélé; car ce héros passa en Syrie, dans le voyage qu'il fit en Ethiopie. On trouve dans ce temple plusieurs traces du culte de Bacchus, et des monumens de ses conquêtes dans l'Inde. On y voit en effet des habillemens ou des étoffes à l'usage des Barbares, des pierres précieuses de l'Inde, des dents d'éléphant, que Bacchus avoit apportées d'Ethiopie. On remarque même, dans le vestibule du temple, deux grandes figures de Priape, avec une inscription qui annonce, que c'est Bacchus qui les a consacrées à Junon sa marâtre. Malgré la préférence que Lucien semble donner à cette tradition, on ne sera pas tenté d'y croire, quand on se rappellera ce que nous avons dit de Bacchus et de son voyage dans les Indes, dans le

chapitre sixième de cet ouvrage. On peut conclure seulement qu'il y avoit dans ce temple, consacré à la Lune, beaucoup de monumens relatifs au Soleil, soit Atys, dépouillé de sa virilité comme le Soleil l'est en automne, soit Bacchus, doué des organes les mieux prononcés de la force mâle et féconde, comme le Soleil l'est au printemps, époque de la célébration des fêtes itythalliques. Voilà l'origine de cette double tradition, qui attribuoit tantôt à Atys, tantôt à Bacchus la construction de ce temple; c'est-à-dire au dieu Soleil, considéré aux deux époques les plus marquées de la révolution annuelle, celle où la force active et génératrice se développe dans la nature sublunaire et celle où elle cesse. Le taureau, qui portoit la statue de Jupiter dans ce temple, est encore une preuve de ces rapports avec le signe équinoxial ou avec l'animal céleste, qui prêta ses formes à Osiris et à Bacchus, et qui servoit de monture à Mithra.

Il en est de même de la figure du Lion, attribut commun au Soleil, à Cybèle, à Mithra et à Bacchus, et qui est en opposition avec le Verseau, empire de Junon et siége de Deucalion à qui on attribuoit également la fondation du temple. Ce sont ces traits communs à ces diverses divinités et à leurs ima-

ges, qui ont donné naissance à ces différentes traditions.

Lucien ajoute, (1) que le temple, qui existoit de son temps, n'étoit pas le même qui avoit été bâti anciennement. Que ce premier temple étoit tombé de vétusté; et que celui qu'on voyoit alors avoit été bâti par Stratonice, femme d'Antiochus roi de Syrie. A cette occasion, il raconte fort au long l'histoire de Stratonice, et ses amours avec le fils de son époux. Ce roman semble être l'inverse de celui des amours de Phèdre et d'Hippolyte; car ici l'amant est le fils, qui devient éperduement amoureux de sa belle-mère. A cette première histoire s'en joint une seconde, qui tient plus directement à la fondation du temple, à l'institution des Galles, et qui a beaucoup de ressemblance avec les amours de Cybèle et d'Atys, sous les noms de Stratonice et de Combabus (2). On y trouve aussi quelques traits de celle de Phèdre et d'Hippolyte (3).

L'amant malheureux de Stratonice, nouvel Atys, après la construction du temple, resta attaché au culte de Junon le reste de sa vie (4). Sa statue en bronze

(1) Ibid p. 887.
(2) Ibid. p. 891—893.
(3) Ibid. p. 894—895.
(4) Ibid. p. 896—897.

y fut élevée. On l'y représenta, comme Atys, sous les traits d'une femme vêtue d'habits d'homme. Ses amis, à son exemple, se firent eunuques, et embrassèrent le même genre de vie. D'autres disent, que Junon aimant le jeune Combabus, engagea plusieurs autres jeunes gens à l'imiter, afin qu'il ne fut pas le seul réduit à regretter la perte de sa virilité. Cet usage, dit Lucien, s'est perpétué jusqu'à nos jours, et tous les ans on voit une troupe de jeunes gens se priver dans ce temple des parties sexuelles, soit pour consoler Combabus, soit pour plaire à Junon. C'est pourquoi ils prennent l'habit de femme, aussi tôt qu'ils se sont fait eunuques, et ils s'occupent des travaux analogues à ceux du sexe dont ils portent l'habit. Combabus passe pour être l'objet de toutes ces pratiques. On dit de lui, qu'une femme étrangère étant venue au temple fut frappée de sa beauté et qu'elle en devint amoureuse; mais qu'ayant su qu'il étoit eunuque elle se tua, et que Combabus affligé de son sort quitta les vêtemens de l'homme et prit ceux de femme, afin qu'aucune infortunée n'eût à se plaindre d'avoir été trompée par les apparences d'une virilité, qu'il n'avoit plus. Et c'est à cela qu'on attribue l'usage où sont les Galles, prêtres de ce temple, de se

revêtir d'habits de femme (1). Ici finit le récit de Lucien sur les amours de la reine d'Assyrie et du jeune Combabus, ainsi que de leurs suites funestes pour cet infortuné; histoire qui, à quelques circonstances près, est celle de la reine de Lydie et du jeune Atys, sous d'autres noms. C'est une légende moderne, calquée sur une ancienne; ce qui nous prouve, que dans le siècle de Lucien, les prêtres rajeunissoient les anciennes légendes, sous des titres nouveaux et avec des circonstances nouvelles. La légende de Christ, renouvellée de celle Mithra, nous en fournira encore une preuve; ainsi que celle d'Osiris et de Typhon, rajeunie par Synesius, nous en a déja fourni une.

Lucien passe ensuite à la description du temple, sur laquelle nous n'insisterons pas ici, nous bornant à remarquer les seules choses, qui peuvent se rapporter au but que nous nous proposons dans cet article. Les monumens les plus frappans de ce temple sont les statues colossales de Priape, que l'on disoit avoir été consacrées par Bacchus. Elles avoient de hauteur trois cents orgyes. Dans l'une d'elles, on faisoit monter, deux fois par an, un homme, qui demeuroit pendant sept jours au

(1) Ibid. p 898.

sommet. Là, il étoit censé conférer avec les dieux, et solliciter d'eux les bienfaits qu'en attendoit la Syrie (1). Plus près du séjour des immortels, on croyoit qu'il en seroit mieux écouté. Ceux-ci prétendoient, que c'étoit en commémoration de ce qui étoit arrivé à Deucalion, lorsqu'au moment du déluge il se retira sur les lieux élevés. Ceux-là disoient, que cette cérémonie se pratiquoit en honneur de Bacchus. Quoiqu'il en soit, j'observerai que le nombre sept ou celui des jours, qu'il restoit dans la cavité supérieure du colosse, occupé à la prière, est un nombre mystique et sacré, et relatif à celui des sept sphères planétaires, qui séparent la terre du ciel des fixes et du séjour des dieux. Lucien nous décrit la manière dont il montoit au haut du colosse, à l'aide d'une chaîne qui lui servoit d'appui. Arrivé en haut, il lâche une autre chaîne (2), qui lui sert à faire monter tout ce dont il a besoin, pour s'y construire une cabanne, et y vivre pendant sept jours. Pendant ce temps-là, les dévôts arrivent de toutes parts, apportent de l'or, de l'argent ou des monnoies de bronze, qu'ils déposent en bas; puis ils s'en vont après avoir donné leur nom.

(1) Ibid. p. 899.
(2) Ibid. p. 900.

Un prêtre, qui se tient de bout en bas, repète ces noms à celui qui est en haut, et celui-ci à chaque nom fait une prière, en même temps qu'il frappe une clochette, dont le son aigu fait assez de bruit. Il lui est défendu de dormir; et s'ils étoit tenté de le faire, aussi-tôt monteroit un scorpion, qui le piqueroit cruellement pour le réveiller. Voilà au moins ce que débitent les faiseurs de contes religieux, et Lucien n'ose garantir la vérité du fait. Voilà comme les prêtres se sont toujours joués des sots, qui leur portoient de l'argent, afin de les engager à prier pour eux, comme étant des êtres d'un ordre supérieur au reste des mortels, et placés entr'eux et les dieux. Que de fois cette supercherie a été répétée, sous des formes différentes, sans que les peuples trompés en soient devenus plus sages et les prêtres moins impudens!

Le temple étoit, suivant Lucien, exposé au soleil levant, et aux rayons naissans du dieu, qui y étoit adoré. Sa forme et le style de son architecture étoient Ionique. Les portes en étoient dorées (1). L'or brilloit de toutes parts dans l'intérieur du temple, dont le lambris et la voûte étoient dorés. L'air étoit parfumé d'essences, et tel qu'on le respire en Arabie. L'odeur la

(1) Ibid. p. 901.

plus agréable parfumoit jusqu'aux habits de ceux qui y étoient entrés, et se faisoit sentir encore long temps après qu'ils en étoient sortis. Les prêtres seuls entroient dans une espèce de chapelle, ou sanctuaire particulier, dont étoit exclus le reste des adorateurs, qui inondoient les autres parties du temple. Dans ce sanctuaire étoient placées les statues de Jupiter et de Junon, qu'on y adoroit, mais sous d'autres noms. Ces sanctuaires étoient dorés, et les deux divinités étoient représentées assises. Des figures de lions, comme nous l'avons déja observé, portoient Junon (*m7*), et des taureaux portoient Jupiter. La statue de Jupiter avoit tous les traits auxquels on peut reconnoître ce dieu(1). C'étoit sa tête, ses yeux, sa manière d'être assis Enfin, il étoit impossible de représenter autrement Jupiter. Junon, dit Lucien, examinée de près réunit les traits de différentes divinités; dans le fait, c'est bien Junon; mais elle a quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. D'une main, elle tient un sceptre et de l'autre un fuseau. Sa tête rayonnante soutient des tours, et elle a le ceste, qui appartient exclusivement à Vénus. J'observerai ici, qu'Isis dans

(1) P. 902.

Apulée (1) prend tous les noms des divinités, dont cette Junon emprunte les attributs. C'est donc bien réellement une Isis. Elle a en outre d'autres ornemens en or et en pierres précieuses, les unes blanches, les autres couleur d'eau, celles-ci couleur de feu. Elle a aussi des émeraudes, des hyacinthes, des sardoines, etc. et d'autres pierreries, dont les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens, les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens, ont composé sa parure. J'observerai encore, que dans la peinture que Martianus Capella fait de Junon, il donne à cette déesse une couronne de douze pierres précieuses, destinées à représenter les douze signes et les mois, et que les pierres ici dénommées en font partie (2). Lucien nous dit, que ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit une très-grosse pierre précieuse nommée *Lycnis*, et qui produisoit parfaitement l'effet, qu'indiquoit son nom; car elle jettoit pendant la nuit un si vif éclat, que tout le sanctuaire étoit éclairé. Sa lumière n'étoit presque pas sensible pendant le jour (3) : on n'y voioit symplement qu'une pierre couleur de feu. Je remarquerai ici, que cette pierre

(1) Apulée métam. l. 11.
(2) Martian. Capell. l. 6. c. 4 & 5.
(3) Lucian. p. 903.

isolée et très-éclatante désignoit, avec beaucoup d'apparence, l'astre même que représentoit Junon, c'est-à-dire, la Lune. Clément d'Alexandrie (1), Joseph et Philon parlent de semblables pierres, qui composoient la parure du grand prêtre des Juifs, et parmi lesquelles on en distinguoit deux plus grosses et plus brillantes, destinées à représenter le Soleil et la lune.

Le commentateur anonyme de Denis le voyageur parle de cette pierre *Lycnis*, dont l'éclat approchoit de celui du feu et de la flamme; et il nous dit, qu'on l'appelloit aussi pierre Sélénite ou lunaire, parce que sa lumière croissoit et diminuoit, en suivant celle de la lune et les progressions de ses phases (2). Il n'en fallut pas davantage, pour en faire le principal ornement de la Junon Assyrienne, qui, suivant Lucien, avoit beaucoup de caractères, qui lui étoient communs avec la Lune et avec Diane. Pline parle dans les mêmes termes de la pierre Sélénite, qui renferme en elle une espèce d'image de la Lune, dans les accroissemens et décroissemens périodiques de sa lumière (3). Il ajoute, qu'on croit qu'elle naît en Arabie. Dioscoride

(1) Cl. Alex Str. l. 5. p. 565. Joſ. ant. Jud. l. 3. c. 8.
(2) Anony. in Dionyſ. Perieg. v. 316.
(3) Plin. hiſt. nat. l. 37. c. 10, Solin p. 112.

prétend, qu'on la remarque par l'éclat qu'elle jette au milieu de la nuit et qui sert à la faire trouver. Tous ces caractères conviennent parfaitement à cette fameuse pierre de Junon, dont parle ici Lucien. Pline fait mention, quelques chapitres auparavant, de la pierre *Lycnis*, du genre des escarboucles ou pierres de couleur de feu, et que l'on trouve au clair de la lune, sur-tout dans son plein (1). Junon pouvoit-elle mieux être caractérisée, que par une pierre qui, comme la lune, brilloit au sein des ténèbres de la nuit. Aussi dans la table de Kirker (2), qui contient la chaîne des êtres subordonnés à chaque planète, dans les différens règnes minéral, végétal, animal, la pierre Sélénite est celle qui est affectée à la lune.

Ce simulacre avoit encore quelque chose de singulier, dans sa manière de se présenter à la vue. Le regardoit-on en face? il paroissoit vous fixer. Passoit-on devant? il sembloit vous suivre des yeux. Enfin, de quelque côté que vous regardassiez sa figure, il avoit l'air d'avoir les yeux tournés sur vous.

Au milieu de ces deux statues, dit Lucien, on en voit une troisième, qu'on appelle d'un mot générique le signe, la statue, l'image.

(1) Ibid. l. 37. c. 7.
(2) OEdip. t. 2. part. 2. p. 180.

Cette statue est aussi dorée, mais elle n'a rien de semblable aux deux autres, en ce qu'elle n'a point de forme propre et déterminée; elle a des traits qui sont empruntés d'autres dieux. Les Assyriens l'appellent d'un nom générique le signe, sans lui donner de nom particulier, et sans nous rien dire sur sa naissance, ni sur l'origine de ses formes. Les uns y voyoient *Bacchus*, d'autres *Deucalion*, ou le signe en aspect avec le Lion qui portoit Junon; d'autres enfin Sémiramis, ou la fameuse princesse, qui devoit son origine au Poisson en aspect avec le lion. Une colombe, placée sur la tête de cette statue, fait présumer que c'est celle de Sémiramis. On va, ajoute Lucien, deux fois par an à la mer puiser l'eau, que l'on jette dans le trou pratiqué dans ce temple. On trouve en entrant à gauche le trône du Soleil, mais vuide et sans statue dessus. Car, dit Lucien, ils ne donnent point de statue au soleil, ni à la lune, parce que leurs images ou plutôt leurs corps sont visibles aux Cieux (1), au lieu que les formes des autres divinités ne sont pas également visibles à tous. Je pense, que ce n'est point là une raison suffisante; mais que la véritable raison, c'est que ces divi-

(1) Lucian. p. 904.

nités étoient déjà représentées sous d'autres formes symboliques et sous les noms de Jupiter et de Junon. On y voyoit en outre la statue d'Apollon, qui incontestablement est le soleil. Cet Apollon n'étoit point, comme l'Apollon Grec, nud et sans barbe, mais vêtu et barbu ; c'étoit donc Esculape, l'Apollon d'Automne, l'Esmun amant de la mère des dieux, l'Atys ou Soleil mutilé, ou autrement le soleil privé de la force génératrice. Comme ses formes le distinguoient de l'Apollon Grec, son nom étoit également différent ; néanmoins, c'étoit la même divinité. Ils blâmoient les Grecs, et en général tous les peuples qui adoroient Apollon sous les formes d'un enfant et d'un jeune homme. Ils regardoient comme une preuve d'ignorance de donner à ce dieu une forme aussi imparfaite. Car la jeunesse leur paroissoit être un état d'imperfection. Ils étoient aussi les seuls, qui donnassent des habits à Apollon.

Ici Lucien parle de la manière dont se rendoient les oracles de ce dieu ; et qui différoit absolument de celle des oracles les plus fameux chez les Grecs, chez les Egyptiens, , en Afrique et en Asie (1). Nulle part, en effet, les oracles ne se rendoient, sans le ministère des

(1) Lucian p. 905.

prêtres ou des interprêtes du dieu. Ici seulement le dieu agissoit par lui-même. Voici ce qui arrivoit. Quand le dieu vouloit rendre un oracle, il s'agittoit d'abord sur son siège. Alors les prêtres le soulevoient; et s'ils tardoient à le faire, il se couvroit de sueur, et s'avançoit lui-même au milieu du temple. Tandis qu'ils le portent ainsi, il passe souvent d'une épaule à l'autre; il les fait tourner dans tous les sens dans le temple, en prenant lui-même de nouvelles directions à chaque instant. Enfin le prince des prêtres le consulte et le prie de répondre à ses questions. S'il désaprouve ce que l'on veut faire, il se recule. S'il approuve au-contraire ce que l'on se propose d'exécuter, il pousse en avant ceux qui le portent, comme un conducteur de char, qui porte en avant les rènes qu'il tient. On rassemble ses oracles; et on ne forme aucune entreprise publique ou particulière, sans le consulter. Il fait des prédictions sur l'année et sur les saisons. Il indique aussi les signes d'après lesquels on doit entreprendre des voyages. Lucien prétend l'avoir vu lui-même s'élever au dessus des épaules des prêtres et se soutenir seul en l'air.

Après la statue d'Apollon (1), on

(1) Ibid. p. 906.

trouve celle d'Atlas, un des fils du Ciel et frère de Dagon dans la Cosmogonie Phénicienne ; d'Atlas père de Maia; et à côté sont celles du fils de Maia, Mercure et d'Illythie. Tels sont les ornemens de l'intérieur du temple.

Au dehors, est un grand autel de bronze; et beaucoup d'autres statues, qui représentent des rois, et des prêtres. A la gauche, on voit celle de Sémiramis, qui montre le temple qui est à sa gauche. Ici Lucien nous fait un conte sur l'origine de cette attitude donnée à Sémiramis. On voyoit aussi en ces lieux les statues d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector et d'Achille : celles de Nérée, de Philomèle (1), de Procné, encore sous la figure de femme, et Térée changé en oiseau ; celles de Sémiramis, de Combabus, de Stratonice ; d'Alexandre et tout à côté un Sardanapale, en costume différent des autres.

Dans l'avant-cour, on trouvoit rassemblés et paissant en liberté des bœufs, des chevaux, des aigles ; on y voyoit aussi des lions et des ours. Tous ces animaux étoient consacrés à la divinité, ne faisoient aucun mal, et étoient singulièrement apprivoisés.

Ici Lucien entre dans le détail des

(1) Ibid. p. 907.

différens

différens ordres de prêtres attachés à ce sacerdoce ; les uns chargés d'immoler des victimes, d'autres de faire les libations ; ceux-ci chargés d'entretenir le feu ; ceux-là du soin des autels. Du temps de Lucien, plus de trois cents prêtres étoient chargés de la partie qui concerne les victimes. Le grand prêtre est remplacé tous les ans par un autre. Seul il a le droit de porter la robe de pourpre et la thiare dorée. On compte en outre une foule d'hommes attachés à ce culte, en qualité de musiciens, de joueurs de flûtes, et de Galles ; sans parler d'une foule de femmes censées inspirées et que saisissoit un saint enthousiasme. Deux fois chaque jour on fait un sacrifice, auquel tout le monde se rend. (1) On sacrifie à Jupiter en silence, sans chant, et sans aucune espèce d'instrument. J'observe, qu'il en étoit de même à Abydos en Egypte, dans le temple d'Osiris. Il n'étoit permis d'y entrer à aucun chanteur, à aucun joueur de flûte, et d'aucun autre instrument, ni à qui que ce soit d'y entonner des hymnes (2). Il paroît qu'Apollon, à qui étoit consacré Abydos, étoit le seul musicien digne de célébrer sa gloire. On remarque en pas-

(1) Lucian p. 908.
(2) Strab. l. 17. p. 814.

sant, que le dieu Osiris, dans le temple duquel aucun musicien n'avoit la liberté de faire entendre sa voix ou le son des instrumens, avoit pour caractère distinctif les formes du Taureau ou de l'animal céleste, sur lequel le Jupiter de Syrie, comme Mithra, étoit porté. Je crois devoir faire cette réflexion, dans un ouvrage qui consiste tout entier en rapprochemens, que je regarde comme un des moyens plus sûrs pour connoître la filiation des cultes. Quant à Junon au contraire, lorsqu'on alloit à son temple porter les prémices et les offrandes, on chantoit, on faisoit entendre le son des flûtes, et des cymbales, comme dans les mystères de Cybèle ou de la déesse qui étoit montée sur des lions, ou sur les mêmes animaux, qui portoient aussi la Junon Syrienc. (1)

On trouve aussi près de-là un lac, assez voisin du temple, dans lequel on nourit une foule de poissons sacrés, de toutes les espèces. Plusieurs sont énormes, ont des noms et viennent quand on les appelle. Cet étang est très-profond, et du milieu s'élève une colonne, en forme d'autel à fleur-d'eau, qui semble au premier coup-d'œil être flottante. Ces poissons sont ceux qui

(1) Lucian ibid. p. 501.

étoient l'objet du culte des Syriens ; ceux dont ils avoient consacré les images en or et en argent dans les temples, et dont le type original est aux cieux et dans les constellations. On sent, que le desir d'en nourrir de vivans donna lieu à la consécration d'un lac, tel que celui dans lequel Derceto s'étoit précipitée.

On trouvoit, à Phare, en Achaie (1), un lac sacré, ou l'on nourrissoit aussi des poissons, qu'on ne se permettoit jamais de pêcher.

Quant à l'autel flottant en apparence, on avoit soin de le tenir toujours couronné de fleurs, et d'y brûler sans cesse des essences. Plusieurs dévots chaque jour s'y rendent à la nage, dit Lucien, pour y prier et pour y porter des couronnes (2) : c'est aussi près de ce lac que se célèbrent les plus grandes solemnités, sous le nom de descente au lac, parce qu'on y porte les images des dieux et les objets du culte sacré. A la tête paroît la statue de Junon et cela pour la conservation des poissons, et dans la crainte que Jupiter ne les voie le premier. Car on croit que si cela arrivoit, ils périroient tous. On l'y portoit néanmoins avec les autres. Mais

(1) Pauf. Achaic. p. 228.
(2) Lucian p. 909.

Junon, qui va en avant, l'écarte et le conjure de se retirer ; ce qu'il fait. Les plus grandes fêtes sont celles qui se célèbrent près de la mer, où se tiennent les plus nombreuses assemblées religieuses. Lucien dit que, n'ayant pas fait la route avec les dévots, il ne peut pas en donner tous les détails. Il va parler seulement des préparatifs de ceux qui s'y rendent. Chacun des dévots apporte de chez lui un vase plein d'eau et bien cacheté avec de la cire. Il n'a pas le droit de le décacheter lui-même, pour en verser l'eau. Un Galle, qui habite près du lac, est chargé de cette fonction. C'est lui qui reçoit les vases, qui vise le cachet, et qui le brise, après avoir reçu pour cela une certaine somme ; ce qui lui produit beaucoup d'argent. On va ensuite au temple faire des libations, après quoi on s'en retourne.

La plus pompeuse des fêtes, qu'on y célèbre, est celle qui a lieu à l'entrée du printemps, et qu'on appelle tantôt fête de Bacchus, tantôt fête des lumières. (1)

On coupe pour cette cérémonie une assez grande quantité d'arbres, que l'on rassemble dans l'avant-cour du temple. On amène ensuite des chèvres, des

(1) Ibid. 910.

brebis, et d'autres animaux vivans. On les suspend aux arbres; avec des oiseaux, des étoffes, des dons précieux en or et en argent, qu'on y attache. Lorsque le tout est bien arrangé, et qu'on a promené les images des dieux autour du bucher, on y met le feu et on brule le tout. On s'y rend en foule de toutes les parties de la Syrie, et des lieux circonvoisins. Chacun apporte avec soi les images et les statues de ses dieux. A certains jours marqués, la multitude se réunit dans le temple; les Galles et les autres ministres du culte y font des sacrifices, se tailladent le corps et se portent mutuellement des coups, au bruit des cymbales, des tambours et des flûtes, tandis que d'autres prêtres inspirés entonnent les hymnes sacrés. Tout cela se passe hors du temple et les acteurs de ces sortes de scènes n'y entrent pas.

C'est aussi dans ces jours là, qu'on fait des Galles, ou de nouveaux prêtres de la déesse. (1) Ici Lucien entre dans les détails de cette singulière cérémonie, dans laquelle l'aspirant finit par se mutiler lui-même; puis court nud par la ville, et jette dans quelques-unes des maisons de son passage les dépouilles de sa virilité. Celle qui

(1) Ibid. p. 911.

reçoit son présent lui fournit en revanche des habillemens et une parure de femme. A la suite de la description de la cérémonie de la mutilation des Galles, Lucien parle de leur sépulture. Lorsqu'un Galle meurt, ses collègues le portent sur leurs épaules hors la ville; y déposent son corps et jettent des pierres sur le cercueil dans lequel il est enfermé; puis s'en retournent chez eux. Ils sont obligés de laisser s'écouler autant de jours, qu'il y a de Sphères ou de Planètes, c'est-à-dire, sept jours, avant de pouvoir entrer dans le temple (1; s'il le faisoient auparavant, ils se rendoient coupables de crime. S'il leur arrive par hazard de voir un cadavre, ce jour là, il ne leur est pas permis d'entrer au temple; ils n'y peuvent paroître que le lendemain et après s'être purifiés. Ils gardent, pendant trente jours, les morts de leur famille, et se rasent la tête. Pendant tout ce temps, l'entrée des temples leur est interdite. Ils sacrifient des bœufs, des vaches, des chèvres des brebis; mais le porc est une victime proscrite. Ils n'en sacrifient point, ni n'en mangent. Quelques-uns pensent, que ce n'est point parce que cet animal est abhorré, mais parce qu'il est sacré.

(1) Ibid. p. 912.

Ils ont le plus grand respect pour l'oiseau de Vénus, et de Sémiramis, la colombe ; ils ne se permettent pas d'y toucher. Et si par hazard cela leur arrive, par inadvertance, ils se regardent comme profanes ce jour là.

Lucien passe ensuite à d'autres pratiques superstitieuses, que la religion commande à ceux qui se rendent à la ville sacré, ou à Hiérapolis. Ils sont tenus de se raser la tête et les sourcils. Après avoir fait le sacrifice d'une brebis, on la coupe en morceaux, et on en mange la chair (1), à l'exeption des pieds et de la tête. Ces dernières parties sont mises en réserve et placées sur la tête de celui qui, agenouillé sur la toison de la victime, invoque la divinité et la prie d'agréer ce sacrifice, en lui en promettant encore de plus grands. La prière achevée, le sacrificateur couronne sa tête, ainsi que celle de tous ceux qui sont venus avec lui. Du moment où il est parti de chez lui, il n'a plus fait d'usage que d'eau froide, soit pour le bain, soit pour son breuvage, et il a dû toujours coucher sur la dure (*n7*). Il ne lui a pas été permis de monter dans un lit, jusqu'à ce que son pélerinage ait été achevé, et qu'il soit de retour chez lui.

(1) Ibid. p. 913.

Arrivé dans la ville sainte, il y est reçu par un hôte public, sans avoir besoin d'en être connu. Il y a beaucoup de ces sortes d'hôtes, dans cette ville; les Assyriens les appellent les docteurs. Ils font en partie les fonctions des Ciceroni des Italiens; et sont chargés d'instruire les étrangers qui viennent à Hiérapolis. Les sacrifices ne se font pas dans le temple même; mais celui qui veut sacrifier y conduit la victime près l'autel, et après avoir fait des libations, il la ramène chez lui vivante; l'immole et adresse sa prière à la divinité. Il est encore une autre manière de sacrifier. (1) Après avoir couronné la victime, on la précipite du haut des dégrés du temple; et elle périt de sa chûte. On immole ainsi quelquefois de malheureux esclaves, enfermés dans un sac, et on les pousse en disant, que ce ne sont point des hommes mais des bœufs. Ainsi le dévot masquoit ses crimes religieux. Tous ont des marques imprimées soit aux mains soit au col; enfin tous les Assyriens ont quelques stigmates. Ils ont aussi un usage semblable à celui des Grecs de Trezène, celui de consacrer leurs cheveux à la divinité. Ceux de Trezène prétendent honorer par là Hippolyte;

(1) Ibid. p. 914.

et c'est une loi reçue parmi eux, qu'aucun jeune homme, aucune fille ne peut se marier, sans avoir auparavant coupé ses cheveux, et les avoir consacrés à ce héros. Il en est de même à-peu-près à Hiérapolis. Les jeunes gens y consacrent les prémices de leur barbe; et coupent les longs cheveux, qu'ils ont laissé croître et qu'ils ont consacrés dès leur naissance. C'est dans le temple même qu'ils les coupent, et qu'ils les déposent dans des vases d'argent et même d'or, sur lesquels sont écrits leurs noms. Lucien finit ce traité en nous disant, qu'il avoit lui-même satisfait à cet usage dans sa jeunesse, et que ses cheveux et son nom étoient dans le temple d'Hiérapolis.

Nous avons cru devoir extraire ici en grande partie cet ouvrage de Lucien, à cause des rapports du culte Assyrien avec celui des Grecs, soit d'Asie, soit d'Europe; et des lumières que l'on peut en tirer sur les religions orientales, dont les occidentaux ont pour la plupart fait venir leur culte. Car l'Assyrie, la Phénicie, et l'Egypte ont été le premier berceau des superstitions, qui ont couvert le Nord et l'Occident de l'Europe.

Nous retrouvons en Arcadie la déesse d'Assyrie, sous le nom de Diane Eurynome, et sous les formes des Sirènes;

et nous savons par Lucien, que la déesse de Syrie avoit des traits de Diane et de la Lune.

Nous nous rappellerons aussi la fête des bûchers, dans laquelle on brûloit des animaux vivans de toute espèce, et nous comparerons cette fête à celle qui se célébroit à Patras en Achaie, en honneur de Diane Laphrya : (1) fête dans laquelle on environnoit l'autel d'arbres verds, tandis que dans l'enceinte on rassembloit du bois très-sec, auquel on mettoit le feu. On jettoit dans cette enceinte des animaux vivans, des oiseaux, des sangliers, des daims, des cerfs &c. On entassoit aussi sur l'autel des grains de froment ; on mettoit ensuite le feu au bois qui consumoit les offrandes et les animaux vivans, qui cherchoient à s'élancer hors du bucher ; mais qu'on y ramenoit de force. Ces rapprochemens ne sont pas à négliger, non plus que celui de la cérémonie du versement de l'eau dans un trou pratiqué dans le temple de la déesse de Syrie, qu'on disoit la même que Rhéa, et dans celui de Rhéa à Athènes. Il en est de même de l'usage de consacrer ses cheveux à la divinité, qui se trouve être commun aux peuples de Syrie et à ceux de Trezène en Grè-

(1) Pausan. Achaï. p. 224.

ce, ainsi que des pratiques superstitieuses des prêtres de la déesse de Syrie et de leur mutilation, si semblables aux pratiques des prêtres de Cybèle. Nous pourons établir les mêmes comparaisons entre le culte du poisson sacré des Assyriens, de leur fameux Dagon, et celui de l'Oannès des Babyloniens et du poisson Oxyrinque des Egyptiens. Car tous ces cultes ont le même objet, et tirent leur origine du Sabisme ou du culte des astres en général, et en particulier de celui des Poissons célestes (07).

Lorsque le Solstice d'été répondoit aux premiers degrés du Lion, ce jour observé et célébré par les Syriens et les Egyptiens étoit annoncé dans les cieux, par le lever du soir de la belle étoile du Poisson austral, placée à l'extrémité de l'eau du Verseau ou du signe qui est en opposition avec le Lion céleste. On disoit de ce signe ou de l'homme qui y est figurée, tenant en ses mains l'urne d'où s'échappe un fleuve, qu'il faisoit déborder le Nil par l'impulsion de ses pieds (1). On dit pareillement du Poisson céleste, qui reçoit dans sa bouche le fleuve du Verseau, que son apparition faisoit déborder le Nil. Voici ce que rapporte

(1) Théon ad Arat. phœnom. p. 136.

Plutarque du poisson sacré des Egyptiens, connu sous les noms de Latus, de Lepidote, de Phagre et de poisson Oxyrinque. Ce poisson, dit-il, semble paroître avec la crue du Nil, et nous annoncer son heureux débordement (1). Il est certain, que tous les ans au Solstice d'été, au lever du soir du Verseau et du Poisson austral, le Nil sortoit de ses bords et inondoit le sol Egyptien. Si, comme on n'en peut douter par le témoignage des anciens, on honora le Lion en Egypte, à cause que le Soleil parcouroit ce signe, au moment du débordement (2), la même raison dut faire honorer le Poisson son Paranatellon, qui le soir annonçoit ce débordement, comme Sirius ou le grand Chien l'indiquoit par son lever du matin. Les motifs du culte sont les mêmes.

Le Poisson Oxyrinque, ainsi nommé à cause de l'espèce de pointe qui termine sa bouche (3), recevoit un culte dans les temples de la ville d'Oxyrinque. Il est représenté à la place du Poisson Austral, sous le ventre du Capricorne, dans le Planisphère Indien, imprimé dans les Transactions

(1) Plut. de Iſide. p. 353.
(2) Ibid. p. 366.
(3) Ibid. p. 353.

Philosophiques, année 772 (1). Les prêtres Egyptiens s'abstenoient de manger de ce poisson, comme les prêtres Syriens s'abstenoient de la chair de poisson, par une suite du respect superstitieux, qu'ils avoient pour le Poisson Austral, et pour les deux Poissons du Zodiaque. Les prêtres Egyptiens s'abstenoient également de toute espèce de poissons, suivant Plutarque (2), et cette abstinence, suivant Lucien (3), étoit fondée sur le respect qu'ils avoient pour les Poissons célestes. Ainsi les motifs de cette abstinence étoient absolument les mêmes pour les Syriens et pour les prêtres d'Egypte, et entièrement subordonnés au culte des astres, et aux pratiques superstitieuses du Sabisme. Il paroît par Kirker (4), que l'espèce particulière de poisson, qui fut peinte à l'extrémité du Verseau, fut en Egypte, comme dans l'Inde, souvent le poisson au nez pointu ou l'Oxyrinque. Cependant on varia, et nos Sphères en sont une preuve. Aussi ce ne fut pas seulement ce poisson particulier qui fut honoré des Egyptiens; le Phagre, le Lepidote et le Lotus furent également

(1) Transac. philos. p. 353.
(2) Ibid. p. 353.
(3) Lucian de Astrolog. p. 986.
(4) Kirk. œdip. t. 2. p. 201.

révérés, et reçurent les hommages des Préfectures, qui les avoient pris pour génies tutélaires, et qui en avoient consacré les images dans leurs temples, comme avoient fait les peuples de Syrie.

L'Oxyrinque avoit donné son nom à un Nome, ou Préfecture d'Egypte, où il avoit une ville de son nom, et un temple qui lui étoit consacré. Il étoit, suivant Strabon, un des poissons dont le culte étoit commun à toute l'Egypte. (1) Elien dit que les Egyptiens, qui habitoient cette Préfecture, avoient tant de vénération pour le poisson Oxyrinque, qu'ils n'osoient pêcher aucuns poissons, de crainte de nuire à celui-là, et de l'envelopper dans leurs filets. Ce récit s'accorde assez avec ce que dit Plutarque. (2) Il prétend, que ceux d'Oxyrinque s'abstenoient des poissons pris à l'hameçon, de crainte que leur poisson sacré, ou l'Oxyrinque, ne s'y prît et qu'ainsi l'hameçon ne fut coupable d'une espèce de profanation à l'égard de leur divinité Ils ajoutoient, que les parties génitales d'Osiris ayant été jettées dans le Nil par Typhon (3),

(1) Strabon. l. 17. p. 812.
(2) De Iside. p. 353.
(3) Ibid. p. 358.

y furent dévorées par les poissons de l'espèce de l'Oxyrinque, du Phagre, et du Lepidote. Elien prétend, que l'Oxyrinque étoit né des blessures et du sang d'Osiris. Le même auteur place le récit de cette consécration du poisson en Egypte, à la suite de celle du chien consacré à Sirius, et à la belle Etoile, qui, comme le Poisson, et dans le même mois, annonçoit le débordement du fleuve; ce qui justifie ce que nous avons dit plus haut, qu'ils étoient signes du même phénomène, et qu'ils reçurent des hommages aux mêmes titres. C'est Hérodote qui nous l'apprend, lorsqu'il nous dit, que le Lepidote étoit consacré au Nil (1). Strabon unit aussi le culte du Lepidote à celui de l'Oxyrinque (2); il ajoute que les Latopolitains révéroient le Latus, qui est un poisson du Nil, et que leur ville même avoit pris son nom de ce poisson sacré. Il place cette ville près d'Aphroditopolis (3), ou de la ville de Vénus, déesse qui, comme nous l'avons vu, joue le principal rôle dans l'aventure Mythologique, qui se trouve liée à l'origine du culte des poissons

(1) Hérodot. l. 2. c. 72.
(2) Strab. l. 17. p. 812.
(3) Ibid. l. 17. p. 817.

en Syrie, sur les bords de l'Euphrate.

Clément d'Alexandrie (1) attribue aux habitans de Syene, en Egypte, le culte du Phagre; à ceux d'Eléphantine, celui du Maiotis, autre espèce de poisson, et à ceux d'Oxyrinque, celui du poisson qui a donné son nom à leur ville. Athenée (2) met le Maiotis et le Latus au nombre des poissons du Nil, avec le Phagre et l'Oxyrinque.

Le poisson Austral, ou la belle étoile de sa bouche, avoit ceci de particulier, qu'elle fixoit les termes de la plus courte nuit, se levant au commencement de la nuit solstitiale, et se couchant à sa fin, et au moment de l'aurore, après avoir passé sur l'horizon toute la nuit, dont la durée sembloit mesurée par celle de son apparition. La plupart des autres étoiles ne marquoient une époque astronomique, que par un lever, ou par un coucher; le poisson Austral la fixoit par ce double phénomène. Il paroissoit en quelque sorte fait, pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil, et aux Syriens, le moment où se faisoient les récol-

(1) Clem. Alex. protrep. p. 25.
(2) Athen. deipn. l. 7. p. 155. l. 8. p. 177.

tes. Peut-être est-ce même cette circonstance, qui l'a fait appeller dieu du labourage et des récoltes, dans la fable de Dagon, ou du Jupiter *Arator*, dont parle Sanchoniaton. Si l'astre du jour l'avoit vu disparoître le matin, le soir il sortoit le premier des flots de la mer Rouge; et cette circonstance singulière de la retraite et du retour du Génie, qui gardoit la marche de la nuit, donna lieu à la fiction sacrée sur le prophète Oannès, Génie amphibie, qui avoit des pieds et une figure d'homme, et une queue de poisson. On disoit de lui, qu'il venoit à Memphis pendant la nuit; que le soir il se retrouvoit encore à la mer Rouge, d'où il étoit sorti, et qu'il répétoit tous les jours la même course. Il avoit, suivant certaines traditions, instruit les Egyptiens, qui tenoient de lui leur Astronomie, et plusieurs autres siences. Ce retour du poisson Oannès, tous les soirs, à la mer Rouge, ou à l'orient de l'Egypte, s'explique aisément par les phénomènes du mouvement du Ciel, qui le ramenoit tous les soirs à l'horizon oriental, et à la mer Erythrée, d'où il paroissoit sortir, pour achever sa course pendant toute la nuit. Le Fomalhaut, ou la belle étoile du poisson Austral, sé levoit au sud-

est de l'Egypte, avec environ cinquante degrés d'Amplitude, et par conséquent au même point de l'horizon, où l'habitant de Memphis plaçoit la mer Rouge. Il seroit assez difficile de donner de la réalité à cette fable, d'autant plus qu'il n'y avoit pas de fleuve, qui formât une communication entre cette mer, et Memphis ou la Babylone d'Egypte. Elle est de la même nature, que celle qui fait du Lépidote une espèce de prophète, chargé d'annoncer au peuple le débordement de son fleuve. On remarquera, que le poisson Oxyrinque, qui dans la fable Babylonien ne figure sous le nom d'Oannès, est, au rapport d'Elien, un poisson de la mer Rouge, d'où l'on prétendoit que sortoit le prophète amphibie Oannès, ou le Génie du Solstice d'été, placé dans le fleuve du Verseau. Syncelle lui-même, en parlant de ce Génie, le nomme *Odacon* (1), ce qui visiblement est une altération du mot Dagon, poisson dans cette langue, uni à l'article grec, ο, d'où on a fait *Odacon* au lieu d'*Odagon*. Voici ce que dit Syncelle sur cet animal mythologique (2). De la partie de la mer Rouge, qui confine à la Babylonie, sortoit un

(1) Syncelle. p. 39.
(2) Ibid. p. 28.

animal, appelé Oannès. Il avoit, suivant le récit d'Apollodore, le corps entier d'un poisson, au-dessous de la tête duquel naissoit une seconde tête, qui étoit celle d'un homme; il avoit des pieds ou des jambes pareillement d'homme, mais qui tenoient à l'extrémité d'un corps, terminé en queue de poisson. Sa voix étoit une voix humaine, et l'on conservoit encore en peinture la figure de cet animal. Il ajoute, que pendant le jour le monstre Oannès vivoit familièrement avec les hommes, sans prendre aucune nourriture; qu'il leur enseignoit les lettres, les siences, et les arts de toute espèce; qu'il leur apprit à bâtir des villes, à élever des temples, à porter des loix; qu'il enseigna la Géométrie. Comme le Dagon de Sanchoniaton, il apprit à ensemencer les terres, à faire des récoltes; enfin il instruisit les hommes sur tout ce qui tient à la civilisation, de maniere que depuis ce temps-là on n'avoit rien trouvé de plus parfait. Vers le coucher du soleil, le monstre Oannès se retiroit au fond de la mer, et y passoit toute la nuit au sein des eaux: car il étoit amphibie. L'auteur ajoute, que depuis il avoit encore paru d'autres animaux pareils, dont Berose omet de parler dans l'histoire des rois de Babylone.

Il dit de plus, que cet Oannès avoit écrit sur l'origine des choses, et sur l'administration. On avoit de lui une Cosmogonie, dans laquelle il suppose, qu'il fut un temps où tout n'étoit qu'eau et que ténèbres, &c.

Abydène (1) effectivement, d'après Berose, place sous Daüs, sixième roi de Chaldée, l'apparition de quatre animaux monstrueux, qui, comme Oannès, sortoient de la mer; et il en donne les noms, qui sont, *Eudochus*, *Eneugamus*, *Eneubulus*, *Anementus*. Ce sont là les noms de ces quatre monstres.

Syncelle (2) rapporte aussi le témoinage d'Apollodore, qui place sous le règne d'*Ammenon*, roi de Chaldée, l'apparition d'Oannès, un des *Annedotes*, qui sortoit de la mer Rouge. Abydène place un second Annedote, deux cent soixante-cinq ans après celui-là, et enfin sous Daonüs, l'apparition du troisième *Annedote*, qui avoit la même forme que les premiers, c'est-à-dire, un corps moitié homme, moitié poisson; et qui, comme eux, sortoit de la mer Rouge : enfin, sous Evederoscus, il place encore un Annedote, appellé Odacon. Ces génies déve-

(1) Syncelle p. 38.
(2) Ibid. p. 39.

loppèrent, dans les plus grands détails, les préceptes généraux qu'avoit donnés Oannès.

Helladius, cité par Photius (1), parle d'un certain Génie monstrueux, nommé Oen, qui paroissoit sur les bords de la mer Rouge, et dont les pieds, les mains, et la tête étoient de l'homme, et le reste du corps d'un poisson. Il avoit, comme le Mercure Egyptien, enseigné l'Astronomie et la littérature.

Toutes ces fictions sacerdotales ont pour objet le même astre, le Poisson céleste, qui sortoit des eaux de la mer Rouge, et amenoit les deux Solstices, celui d'été par son lever et son coucher du soir, et celui d'hiver par son lever, soit Héliaque, soit Cosmique, et qui étoit toujours lié dans ses fonctions avec le Mercure Anubis à tête de chien. J'ignore si le nom d'Oen et d'Oannès étoit celui d'un poisson, ou une dénomination générale, donnée au génie lumineux, Oen, qui présidoit au retour des saisons. Il est au moins certain, que l'on parle de quatre Oannès, auxquels on donnoit le nom d'*Annedotes*, et qui paroissoient aux changements de la révolution annuelle; c'est-à-dire des sai-

(1) Phot. codex 279. p. 1594.

sons, ou changemens tropiques, comme les appellent les anciens (1). On retrouve par-tout des traditions sur les quatre Génies équinoxiaux et solstitiaux, dans les formes des quatre Evangélistes, dans les quatre astres de la théologie des Perses, chargés de présider aux quatres points cardinaux de la Sphère; dans les quatre fils d'Uranus, célébrés dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, et dans les quatre étoiles qu'Iao, chez les Chinois, indique à ses Astronomes, comme les quatre signes des quatre saisons, qu'il les charge d'observer. Clément d'Alexandrie fait mention pareillement de quatre animaux sacrés, dont les types sont au nombre des constellations, et qui, suivant lui, désignoient les équinoxes et les Solstices. Job parle aussi de quatre astres, qui président aux divers points du ciel, et aux différentes saisons. Il peut en avoir été de même des quatre Annedotes, ou Génies, connus sous le nom d'Oannès chez les Chaldéens (*p7*), et qu'on dit avoir marqué les époques des changemens dans les révolutions du tems. Le Poisson austral, lié si étroitement aux Solstices, ne doit pas être un des Génies les moins fa-

(1) Manili. l. 3. v. 621.

meux dans les anciennes fictions sacrées des adorateurs de la nature, tels que les Chaldéens, les Egyptiens et les Syriens.

On trouvoit le culte de la déesse Atargatis établi, non-seulement à Hiérapolis en Syrie, mais encore ailleurs. Cette déesse étoit adorée chez les Parthes, à Beschana, où elle avoit un temple (1). Dans le même pays, on montroit les fossés de Sémiramis, et des temples de Diane, et d'Anaïtis.

Xénophon, parlant des peuples en deçà de l'Euphrate, atteste leur respect pour les Poissons, et pour les Colombes (2). Il ajoute, que le fleuve Chalus étoit rempli de ces Poissons sacrés, auxquels on ne se permettoit pas de toucher. Clément d'Alexandrie prétend, que le respect des Phénico-Syriens pour les poissons et pour la colombe, dont Derceto et Sémiramis prirent la forme, étoit égal à celui que les Grecs d'Elide avoient pour Jupiter lui-même (3). Elien, dans son traité des animaux (4), et Plutarque (5), attestent également, que les

(1) Isidor Charace. p. 5. géograph vet. t. 2.
(2) Xenophon de exped. Cyri. l. 1. p. 200.
(3) Clement protrep. p. 25.
(4) Ælian l. 12. c. 2.
(5) Plut. Sympos. l. 8. c. 8.

Egyptiens, les Syriens, et même les Grecs, s'abstenoient souvent de manger certains poissons, par un motif religieux. Les Pythagoriciens en firent autant, mais plutôt par des raisons morales, que par des raisons astronomiques. Je ne suivrai pas plus loin le culte du Poisson, et des divinités aux attributs empruntés du poisson, parce qu'il n'est qu'une conséquence du principe général, que les animaux célestes reçurent sur la terre un culte dans les êtres vivans, dont ils étoient les images. Le culte du poisson a la même origine que celui du bœuf, du bouc, du taureau, du lion &c. qui reçurent les hommages des Egyptiens, en honneur des animaux des constellations, qui eux-mêmes représentoient les diverses opérations de la nature, à telle ou telle époque de la révolution annuelle. Il n'y a pas un des signes du Zodiaque, qui n'ait été honoré d'un culte, et qui n'ait fourni des attributs aux images du soleil et de la lune, qui les parcouroient et qui devinrent autant de divinités, sous divers noms. Le Bélier fut honoré sous le nom d'Hammon; le Taureau sous celui d'Osiris; les Gémeaux sous le nom des Dioscures, Castor et Pollux; le Cancer fut consacré à Diane; le Lion adoré à Léontopolis; la Vierge

fut honorée sous le nom de Cérès ; la Balance sous celui de Thémis ; le Serpent, le Loup, le Capricorne, eurent leurs adorateurs ; ainsi que le Canobe, ou vase Aquarius, et les Poissons. Il en fut de même des Constellations Extrazodiacales, telles que le Bouvier, le Cocher, l'Aigle, et sur-tout le grand Chien, Anubis, les Pléïades, &c. Ce que nous avons dit sur Atargatis et sur la Vénus Syrienne, nous conduit naturellement à l'examen des caractères d'autres divinités, adorées dans ce pays, qui, avec l'Egypte, a été le berceau de la religion des Grecs, et en général, des Occidentaux.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Des divinités Syriennes & Chaldéennes, BAAL, BELUS, BAAL-BÉRITH, BAAL-GAD, BEEL-PHÉGOR, BEELZEBUT, BEELZEPHON, ADRAMELECH, ANAMELECH, MOLOCH, NERGAL, NISROCH, NEBO, SUCCOTH-BENOTH.

LA religion des Syriens, Chaldéens, Phéniciens, Cananéens, et des autres nations situées à l'Orient de la mer Méditerrannée, et de l'Isthme de Suez,

mérite d'autant plus d'être examinée, qu'elle est moins connue, et que ces peuples placés à une distance à peu près égale de la Perse et de l'Inde, qu'ils le sont de la Grèce et de l'Italie, semblent avoir influé sur les formes des objets du culte de ces différentes nations. Nous ne connoissons guère les noms de leurs divinités, que par ce que nous en disent les livres juifs, et les Rabbins. Néanmoins le peu qu'ils nous en disent suffit pour reconnoître des rapports frappans entre ces divinités et les astres, dont le culte étoit le fond essentiel du Sabisme, que nous savons d'ailleurs avoir été la religion dominante, ou pour mieux dire la seule de toutes ces contrées. A la tête de toutes ces divinités, nous trouvons Belus, Bel ou Baal, qui n'est autre chose que le dieu Soleil, adoré sous différens noms par toute la terre, et qui, dans ces pays, portoit le titre de seigneur par excellence. Ainsi les Chrétiens appellent leur dieu Soleil, le Seigneur, et le jour qui lui lui est consacré, le jour du Seigneur. En effet, le nom de Bel, en langue Assyrienne, équivaut au mot Adonis en Phénicien; c'est l'épithète seigneur dans l'une et l'autre langue, et ce Seigneur est le soleil, maître souverain de la Nature. Baal, en langue Chal-

daïque, observent avec raison Kirker (1) et Selden (2), signifie seigneur et maître, et c'étoit le titre que l'on donnoit à ceux qui, par leurs vertus et la gloire de leurs exploits, méritoient les honneurs divins. Les dictionnaires Hébreux et Chaldéens traduisirent également ce mot par celui de maître et de seigneur (3). Ainsi on appella *Baalim* les divinités tutélaires, ou les espèces de Pénates que les Romains appelloient Lares, du mot *Lar* en ancien Toscan, et qui signifioit chef et maître; épithète qu'ils donnoient à leurs rois, tels que Lar-Porsenna, Lart-Tolumnius. Belus étoit donc un nom, qui fut commun à plusieurs rois d'Assyrie, comme il fut une épithète commune à Saturne, au Soleil, à Jupiter Planète, chez les Chaldéens. Car, comme l'observe très-judicieusement M. Hyde (4), chaque Planète portoit le nom de roi, et de Baal, c'est-à-dire, de maître et de dieu. On donna même cette épithète au veau d'or. Le soleil portoit le nom de maître et de roi des cieux, en Phénicien, Beel-Samen, suivant Philon

(1) OEdip. t. 1. p. 262.
(2) Selden de diis Syriis synt. 2. c. 1.
(3) Buxtorf Lexic. p. 81. Index hæbr. et Chald p 22. Abrah Trom. concord. t. 2.
(4) Hyde de vet. Pers. rel. p. 117.

traducteur de Sanchoniaton (1). L'épithète de Beel, et de Baal étoit donnée par excellence à la divinité universelle de tous les peuples, et elle étoit consacrée d'une manière particulière dans la religion des Orientaux et des colonies qui étoient sorties de ces régions. Ainsi en langue Punique Baal, ou en langue Assyrienne Bel, étoit une épithète affectée à la divinité de Saturne et du Soleil, comme l'observent Servius, commentateur de Virgile (2), et Isidore de Séville (3). Le même Servius remarque aussi, que cette dénomination étoit commune aux rois, ou à ceux qu'on croyoit avoir regné sur ce pays autrefois, et au soleil adoré dans toute cette contrée (4). On distingue même, parmi ces rois, un Bélus le jeune, qui portoit aussi le nom de Mithrès, ou de Mithra, qui est le nom du Soleil chez les Perses. Ce fut un Mithrès, qui, suivant l'histoire des Egyptiens, fit élever des obélisques dans la ville du soleil, où il régnoit (5). Cette double dénomination de Bélus et de Mithrès, est évidemment celle du dieu Soleil. Aussi, parmi les différens noms,

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1. c. 10.
(2) Servi Comm. in Æneid l. 1. v. 733.
(3) Isidor. l. 8. c. 10.
(4) Idem Serv. ad Æneid. l. 1. v. 646.
(5) Plin. Hist. nat. l. 36. c. 8.

que Nonnus donne à cet astre, adoré chez tous les peuples sous différens titres, on y retrouve ceux de Bélus et de Mithra. Ce poëte, dans son hymne au Soleil, invoqué à Tyr sous le nom d'Hercule Astrochyton (1), lui dit : tu es Bélus sur les bords de l'Euphrate, Ammon en Lybie, Apis sur les rives du Nil, Saturne en Arabie, Jupiter en Assyrie, Mithres, ou Mithra en Perse (2), et Hélios à Babylone, Apollon à Delphes, &c. On ne peut douter d'après ce passage, que Bélus et Mithra, Saturne, Jupiter &c. n'aient fait partie de la longue litanie des noms multipliés donnés au Soleil, chez différens peuples. Les fictions sacrées, qui en font des Rois et des Princes d'Assyrie, et qui comptent le premier et le second Bélus, ne doivent pas plus nous arrêter, que les Chronologies fabuleuses de la Grèce, qui comptent plusieurs Hercules, et qui en font des Héros et des Rois, qui avoient autrefois régné sur ce pays. Il est possible que la dénomination de Baal, de Bel, ou Bélus, signifiant seigneur et maître, ait été donnée à des Rois et à des Princes; mais ce n'est pas de ces Rois ni de ces Princes qu'il s'agit ici, mais des êtres ho-

(1) Nonn. Dionys. l. 40. v. 396.
(2) Ibid. v. 405.

norés par un culte religieux, et à qui on avoit élevé des temples, sous le nom de Baal et de Belus. On ne doit y voir que les êtres sacrés, qui font partie de la Nature, et qui ont mérité les hommages de tous les peuples. Parmi ces êtres censés divins, on doit sur-tout distinguer le Soleil, la grande divinité de toutes les nations, et surtout celle des Assyriens, comme le remarque Servius (1). Bel étoit, comme l'a très-bien dit Geblain (2), la divinité suprême des Chaldéens, des Moabites, des Ammonites, des Phéniciens, des Carthaginois, et de tous les peuples en général, dont le Sabisme étoit la religion. On retrouve, ajoute cet auteur, le dieu Bel jusque chez les Gaulois, qui honoroient Bélin ou Bélinus, le même dieu qu'Apollon. Selden cite des inscriptions (3), rapportées par Grutter, et des monumens Celtiques, qui attestent le culte de divinités pareilles en Angleterre, et en Gaule, où le nom de Bel, et de Bela entre dans la composition du nom des dieux, auxquels ces monumens étoient consacrés. Hérodien parlant de Bélin ou Bélinus, adoré sin-

(1) Servius ibid. v. 646.
(2) Mond. primit. l. 4. p. 483.
(3) Selden de diis Syr. tynt. 2. p. 218. Grutt fol. 126.

gulièrement à Aquilée par tous les peuples de la Norique, dit qu'ils prétendent, qu'il est le même dieu qu'Apollon (1), ou que le dieu Soleil, que nous avons vu prendre tant de formes et de noms, dans les chapitres précédens.

Il ne reste plus qu'à parler ici des formes, que nous croyons qu'il avoit dans les temples de l'Assyrie, et surtout à Babylone. Je suis porté à croire, qu'il eut souvent celles de Chrone ou de l'Hercule d'Athénagore, de l'Esculape Grec et du Sarapis Egyptien. En effet, on parle d'un dragon ou serpent et de figures de lion placées dans ce temple (2). Il est vrai, qu'on les place près de Rhéa, à qui ces attributs furent familiers. Mais on sait, qu'ils ne sont pas non plus étrangers au Chrone ou Saturne, dont parle Athénagore, qui est l'Esculape Grec, amant de la mère des dieux, et l'Hercule Astrochyton, le Cadmus, changé en serpent, Sarapis, &c. Belus, suivant Cicéron, est l'Hercule Indien (3). Baal ou Bélus d'ailleurs, suivant Suidas (4), étoit le grand dieu des Tyriens. Donc il étoit le fameux Hercule Astrochyton,

(1) Herod. l. 8. p. 302.
(2) Diodor. l. 2. c. 9. p. 123.
(3) Cicer. de nat. deor. l. 2, c. 16.
(4) Suid. voc. Baal.

adoré à Tyr, l'Esculape de Sidon, honoré sous le nom de Saturne, par les Carthaginois originaires de Tyr, qui immoloient des hommes, victimes malheureuses du culte de Baal : car on sait qu'on lui en sacrifioit. Aussi avons-nous vu plus haut, que les noms de Bal et de Baal étoient affectés à Saturne, et au Soleil, chez les Assyriens et les Carthaginois. Ce qui est exact, si, par Saturne, on entend celui d'Athénagore, ou l'Hercule qui vomit l'œuf Orphique, et qui représente le Soleil, appellé, dit Nonnus, Bélus sur les bords de l'Euphrate, Saturne en Arabie, et Hélios à Babylone (1), de manière que Saturne ici ne soit qu'une dénomination particulière, donnée au dieu du Temps, qui mesure l'année ; c'est-à-dire, au Soleil, que d'autres appellent Jupiter, et que Nonnus lui-même nomme l'Ammon des peuples de Libye. Aussi beaucoup d'auteurs appellent le fameux Bélus, du nom de Jupiter, que nous avons vu plus haut être le Soleil, sous les formes du Bélier, et du Taureau (2). Ainsi Hérodote l'appelle Jupiter Bélus (3). Il nous dit, que ce

(1) Nonn. Dionys. l. 40. v. 396.
(2) Ci dessus ch. 7 et 8.
(3) Hérod l. 1, c. 181.

dieu

dieu descendoit souvent dans son temple, et qu'il l'honoroit de sa présence, de la même manière que le dieu de Thèbes en Egypte venoit habiter le sien : nouveau rapprochement entre le culte du dieu de Thèbes, Cneph, dont nous avons parlé plus haut (1), et celui du dieu Bélus, adoré à Babylone.

Diodore de Sicile (2) dit aussi, que les Babyloniens donnoient le nom de *Belus* à leur Jupiter, dont la statue en bronze se trouvoit dans un temple, à côté de celle de Sémiramis et de Ninus. Ce dieu étoit représenté debout et marchant (3). Il nous donne la description de son temple, et de cette tour fameuse, qui servoit d'observatoire aux prêtres Chaldéens, ainsi que des autres ornemens du temple, tels que d'une table d'or, de vases précieux.

Strabon parle d'une Pyramide et d'un tombeau élevé à Babylone au fameux Bélus. Nous avons déjà remarqué, à notre article Isis, que ces sortes de monumens étoient consacrés souvent au Soleil.

Bélus avoit aussi son tombeau en

(1) Ci-dessus c. 14.
(2) Diod. l. 2. c. 8. p. 122.
(3) Ibid. p. 123.

Grèce à Patras, dans le temple de Sarapis (1), que nous avons vu, dans notre chapitre troisième, être la forme sous laquelle Osiris, ou le Soleil descend au tombeau. On voyoit dans cette même ville le temple d'Esculape, le même que Sarapis, et, comme lui, remarquable par un serpent, animal aussi consacré dans le temple de Bélus à Babylone (2).

Alexandre, suivant Arrien (3), étant entré à Babylone, fit rétablir les temples qu'avoit détruits Xerxès. De ce nombre étoit le temple de Bélus, que les Babyloniens honoroient d'un culte tout particulier. Il consulta les Chaldéens, qui étoient dans cette ville, reconstruisit les édifices voisins du temple qui leur servoient, et par leur conseil il sacrifia à Bélus. Les rois d'Assyrie avoient affecté au culte de ce dieu d'assez grands domaines, et consigné de grandes sommes, destinées aux frais des sacrifices (4). Les Chaldéens jouissoient de grands revenus, sous le nom du dieu Bélus, dont ils desservoient le temple. Séleucus, après avoir bâti Séleucie sur le Tigre, et y avoir transporté les Babyloniens,

(1) Pausan. Messeniac p. 228.
(2) Selden synt. 2. c. 17.
(3) Arrian l. 3. p. 63.
(4) Arrian. ibid. l. 7. p. 159.

conserva les murs de la ville, et surtout le fameux temple de Bélus, et laissa les Chaldéens qui habitoient autour (1).

On sait, que la science des Chaldéens avoit pour objet le ciel et les astres, et qu'ils étoient les ministres les plus instruits de la religion connue en Orient, sous le nom de Sabisme. Il n'est pas étonnant de les voir attachés au culte du Soleil, Bélus, leur grande divinité, et placés à côté du temple du premier astre, qui éclaire le monde. Quelques-uns d'eux prenoient le surnom de Borsippiens, de Borsippa ville voisine de Babylone, et consacrée toute entière au culte d'Apollon et de Diane, ou du Soleil et de la Lune, adorés sous ces noms (2).

Denys le voyageur donne à Babylone l'épithète de ville sacrée, à cause de la célébrité du temple de Bélus (3). Eusthate son commentateur dit que, suivant quelques-uns, c'étoit un ancien roi de Babylone, fils de Jupiter, et que, suivant d'autres, c'étoit Jupiter lui-même. Le paraphraste du même auteur dit la même chose, et

(1) Paus. Attic. p. 15.
(2) Strabon ibid. l. 16. p. 739.
(3) Dionys. perieg. v. 1001 &c.

il traduit l'épithète de Bélus, donnée à Jupiter, par celle de roi ou de maître (1), comme nous l'avons traduite plus haut. Quant à la tradition qui fait roi d'Assyrie un dieu, à qui on donnoit l'épithète de roi et de seigneur, elle ne doit pas plus nous surprendre, que celle qui fait d'Osiris un roi d'Egypte. Le soleil étoit le premier roi, le premier père, et le premier dieu de tous les peuples.

D'autres en faisoient un philosophe (2) et un savant, qui, comme Uranus, Hercule, et Atlas, avoit inventé la science des astres, que cultivoient les Chaldéens près de son temple (3); allusion manifeste au mouvement du Ciel et du Temps, marqué par les levers et les couchers des astres, qui fixent les divisions de l'année, qu'engendre le Soleil dans sa révolution. Aussi on voyoit dans son temple, à Babylone, des figures de boucs, de taureaux, de chevaux, et d'autres animaux symboliques et monstrueux, assez semblables à ceux de nos constellations, et qui devoient naturellement se trouver consacrées par des prêtres, qui professoient l'Astrolo-

(1) Paraphraſt. v. 1005. veteres Geogr. minor. t. 4.
(2) Steph. in voc. Babyl.
(3) Plin. hiſt. nat. l. 6. c. 26.

gie, et qui consultoient habituellement les figures célestes. C'étoit là, en quelque sorte, les formes sous lesquelles se produisoient les Génies, qui composoient ce que les livres des Hébreux appèlent l'armée céleste, à la tête de laquelle marchoit Jupiter, suivant Platon (1), et dont le Soleil étoit le chef et le moteur puissant.

Le rapport que nous établissons ici, entre le soleil Bélus, ou le Baal fameux des Assyriens, et la milice céleste, ou le système des astres et des constellations, est justifié par les livres hébreux. On y lit, que le roi Josias (2) brisant les idoles étrangères, élevées au Soleil et à la milice céleste, brisa spécialement celle de Baal. Il détruisit les Haruspices, qui sacrifioient à Baal, au Soleil, à la Lune et aux douze signes, et à toute la milice céleste. D'où il est aisé de voir, que le culte de Baal, ou du dieu, dont le nom étoit commun à Saturne et à Jupiter, faisoit partie du culte des corps célestes, désignés ici sous le nom de milice céleste. Aussi donnoit-on le nom de planète de Baal à la planète de Jupiter (3) ou à celle qui avoit le plus d'analogie par sa cou-

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 22.
(2) Reg. l. 4. c. 23. v. 4 & 5.
(3) Epiph. adv. hæref. l. 1. c. 16.

leur et son mouvement avec le Soleil, comme nous l'avons observé ailleurs, en parlant des dénominations, et des caractères des diverses planètes. Les Egyptiens l'appeloient planète d'Osiris ou du Soleil, puisqu'Osiris étoit chez eux ce que Baal ou Bélus étoit à Babylone. C'est par la même raison, qu'on appelloit œil de Bélus une pierre précieuse (1), qui représentoit une espèce de prunelle, entourée d'un cercle jaune couleur d'or. L'œil chez les Egyptiens étoit aussi le symbole d'Osiris, ou du Soleil, œil du monde. (2) Cette pierre étoit, dit Pline, consacrée, à cause de sa beauté et de sa forme, à Bélus la plus grande divinité des Assyriens. Cette consécration étoit fondée sur des rapports d'analogie avec le disque doré du Soleil, comme celle de la pierre Sélénite l'étoit sur les rapports quelle avoit avec la Lune, par la succession variée des nuances de la lumière. C'étoit l'œil de Jupiter, quand on entend par Jupiter le même astre, que l'oracle de Claros appelle Jupiter au printemps, Soleil en été et Pluton en hiver (3), ou l'être principe de la lumière et du jour (4), suivant la théo-

(1) Plin. hist. nat. l. 37. c. 10.
(2) Plut. de Iside. p 354.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(4) Ibid. c. 15.

logie des Romains et des Crétois. Toutes les fois que les anciens parlent de Bélus, comme nous l'avons déja vu, ils l'appellent Jupiter Bélus, grande divinité des Assyriens. C'est ainsi que le nomment Hérodote (1), Diodore de Sicile (2), Pline (3), ainsi que le commentateur de Denys le voyageur, cité ci-dessus. On adoroit à Apamée, suivant Dion, Jupiter Bélus. Or le Jupiter des Assyriens, Bélus, étoit, d'après le témoignage formel de Macrobe, la divinité du Soleil (4). On l'appelloit le Jupiter d'Héliopolis, et on l'honoroit par les cérémonies les plus pompeuses, dans la ville d'Héliopolis, ou dans la ville du Soleil. Son simulacre avoit été apporté d'Héliopolis en Egypte, sous le règne de Sénemure ou de Sénepos, sous la conduite d'un envoyé du roi d'Assyrie, et de prêtres Egyptiens, dont le chef étoit Partémetis. Cependant les cérémonies s'y faisoient suivant le rit Assyrien, plutôt que suivant les formes Egyptiennes. On reconnoît aisément à la nature du culte et au costume de ce simulacre, qu'il est le même dieu que Jupiter et le Soleil, ou qu'il est le Soleil, sous le nom de Jupiter. Sa

(1) Hérod. l. 1. c. 101.
(2) Diod. Sic. l. 2. c. 9.
(3) Plin. hist. nat. l. 6. c. 26.
(4) Macrobe Sat. l. 1. c. 23.

statue est en or, et représente un jeune homme sans barbe, qui élève la main droite, dont il tient un fouet, dans l'attitude d'un cocher ; de la gauche, il tient la foudre et des épis ; attributs caractéristiques de la force de Jupiter et du Soleil, dit Macrobe. Je pense, comme lui, que ce conducteur de char est le Soleil, tel qu'on le voit dans le monument de Mithra, conduisant un char attelé de quatre chevaux. On voit aussi un fouet à côté du Soleil, dans un autre monument de ce dieu. C'est son image qui fut placée aux cieux, au-dessus du Taureau, dans la constellation du Cocher, fameux sous le nom de Phaëton. C'est le Jupiter de Platon, dont Macrobe cite et explique le passage, dans ce même chapitre. (1) Ceci s'accorde avec les livres Juifs ; car Josias, après avoir brisé les vases consacrés au culte de Baal, du Soleil et de la Lune, des signes du Zodiaque et de toute la milice céleste, brûla aussi le char du Soleil (2), et chassa les chevaux, dont les rois de Juda avoient fait présent à ce dieu.

Macrobe suivant l'examen des rapports, qu'il y avoit entre le grand dieu des Assyriens et le Soleil, ou Apollon,

(1) Ibid. c. 22.
(2) Reg. l. 4. c. 23. v. 4—11.

ajoute que son temple étoit célèbre par ses oracles, et par la vertu de la divination, qui est un des dons d'Apollon, ou du dieu Soleil adoré sous ce nom. Hérodote parle aussi des oracles du temple de Bélus à Babylone (1), dont il compare les prêtresses, espèce de Vestales, à celles du dieu de Patras en Lycie. Or on sait, qu'Apollon étoit le dieu qui rendoit des oracles à Patras, (2) et qui étoit censé habiter ce pays, pendant les six mois où le Soleil parcourt les six signes inférieurs.

On portoit l'idole du dieu d'Héliopolis (3), continue Macrobe, sur une espèce de brancard, comme on porte les simulacres des dieux dans les fêtes solaires du Cirque. Eusthate parle d'une fête semblable en Egypte, (4) célébrée à Thèbes, ou dans la ville de Jupiter. On y portoit en procession les simulacres des dieux, pendant douze jours, nombre égal à celui des dieux qui président aux signes, qu'Apollon, Jupiter, ou le Soleil parcouroit. Eusthate fait cette remarque, à l'occasion de ce passage d'Homère où le poëte fait voyager Jupiter, pendant douze jours, chez les Ethiopiens; passage que Ma-

(1) Herod. l. 1. c. 181.
(2) Serv. ad AEneid. l. 4. v. 143.
(3) Macrob. Ibid. c. 22
(4) Eustat. Iliad. A. p. 128.

crobe applique au Soleil, dans le même chapitre où il traite de Jupiter Assyrien (1).

Il ajoute, que le brancard sur lequel étoit placée la statue du Soleil, ou du dieu d'Héliopolis, étoit porté par des hommes de la première distinction, qui, la tête rasée, comme les prêtres d'Orus et d'Harpocrate, s'étoient rendus dignes de cet honneur, en se préparant à la fête par plusieurs jours de continence. Courbés sous ce fardeau divin, ils se sentoient inspirés par l'esprit prophétique, comme les oracles de la fortune à Antium. Macrobe entre dans quelques détails sur la manière dont on consultoit ce dieu, qui eut l'honneur de l'être par Trajan, dans une correspondance par lettres entre lui et l'empereur.

On remarque, dans la description que Macrobe nous donne de la grande divinité des Assyriens, qu'il soutient être le Soleil, des caractères qui ne conviennent guère qu'à cet astre. Il lui unit une divinité femelle, qu'il nomme Atargatis, près de laquelle sont des lions, comme ceux que Diodore donne à la Rhéa qu'il place dans le temple de Bélus, à côté de Jupiter (2). Nous les retrouvons aussi

(1) Macrob. Ibid Sat. l. 1. c. 23.
(2) Diod. l. 2. c. 9.

dans le temple de la ville sacrée, dont parle Lucien dans son traité de la déesse de Syrie (1), temple qu'il prétend avoir été consacré au culte de Rhéa, c'est-à-dire à la même divinité, que Diodore nous montre à côté de Jupiter et de Junon, dans le temple de Bélus à Babylone.

Comme le dieu Soleil Osiris et Hercule étoient supposés avoir bâti Thèbes en Egypte, on supposoit également que le dieu Soleil Bélus avoit bâti Babylone (2), qu'il l'avoit entourée d'un mur (3), et en avoit été le premier roi (4). On le faisoit fils d'Apis, ou d'Epaphus fils d'Io, ou de l'Isis aux formes de vache, et qui fut placée dans le signe du Taureau, sur lequel étoit monté Mithra et le Jupiter Assyrien, suivant Lucien. (5) Aussi Mithra et Bélus sont-ils unis ensemble par Claudien, dans son éloge de Stilicon (6), comme nous les avons vus plus haut unis par Servius, qui donne à Bélus le jeune les noms de Bélus et de Mithra.

D'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on ne peut pas douter que

(1) Lucian de diis Syr. p. 901—885.
(2) Doroth. Sidon.
(3) Euseb. præp. ev. l. 9. c. 41.
(4) Serv. com. AEnéid. l. 1. v. 646.
(5) Lucian de diis Syr. p. 702.
(6) Claudian. l. 1. de Laud. Stilic.

le Soleil, la grande divinité de tous les peuples, ne soit aussi le fameux Bélus adoré en Assyrie, et qui avoit un magnifique temple à Babylone, desservi par des prêtres Astrologues, tels que les Chaldéens, qui étoient les ministres les plus instruits de la religion connue sous le nom de Sabisme. C'est le dieu par excellence, que l'Egypte, la Phénicie, l'Assyrie et la Perse ont adoré, dont les temples se sont multipliés en Orient, et dont le culte a passé dans tout l'Occident.

Néanmoins nous ne doutons pas, que le nom de Bélus ou de seigneur, étant un titre d'honneur, n'ait été donné à d'autres divinités et à d'autres parties de la nature qu'au Soleil. On l'a donné au Ciel, à Jupiter, à Mars, à Osiris, &c. ou à différens astres, soit fixes, soit planètes, dont le Sabisme avoit consacré le culte. Le Ciel ou Uranus, maître souverain de l'univers, premier roi ou premier dieu dans toutes les Cosmogonies, celui qu'adoroient les Perses sous le nom de Jupiter (1), étoit aussi révéré en Assyrie, sous celui de Bélus ou de seigneur et de roi, si nous en croyons Suidas, et les commentateurs de l'Iliade, Didyme et Eustate (2). Hésychius joint au Ciel Jupi-

(1) Herod. l. 1. c. 131.
(2) Didymus & Eustath. ad Iliad.

ter fils de Neptune, appellé aussi Bélus. Ce Jupiter, fils de Neptune, ne peut être que le fameux *Nembrod*, ou *Orion*, à qui la Mythologie donne pour père Neptune. Car le grand Jupiter, dans la théologie des Grecs, n'est point le fils, mais le frère de Neptune. L'épithète de Jupiter est une dénomination générale, qui fut donnée au Ciel chez les Perses, au Soleil ailleurs, et à la planète de ce nom. Ici elle est attribuée à Jupiter *Ourios*, ou à la belle constellation d'Orion, placée à côté du Taureau, et que les Egyptiens appelloient l'astre du Soleil, d'Orus, ou d'Apollon, sandoute parce qu'il accompagne le Taureau du printemps, dont il annonce le retour par son coucher Héliaque. Voici ce que dit à ce sujet Cedrenus. (1) Nembrod, qui porta le nom d'Orion, bâtit Babylone, et régna le premier sur les Assyriens. Il s'appella aussi Saturne, du nom de la planète. Il eut pour femme Sémiramis, qui inventa les freins, et qui construisit les Pyramides. On lui donne aussi le nom de Rhéa. Elle fit redouter sa puissance aux mortels. Elle eut pour enfans Jupiter, Junon, Bélus et Ninus, qui épousa sa mère et bâtit Ninive.

En rapprochant ce passage de ceux

(1) Cedren. p. 15.

que nous avons cités plus haut, et qui font de Bélus le fondateur de Babylone (1), et le premier roi d'Assyrie, il est évident, que ce Bélus se trouve être le même qu'Orion, qui étoit effectivement fils de Neptune, comme le Bélus dont parle Hésychius, et qu'il appelle du même nom qu'Uranus ou le Ciel, dont Orion fait partie. Orion ainsi que Nembrod furent réputés grands chasseurs, à cause des deux constellations du grand et du petit Chien qui le suivent, et de celle du lièvre qui le précède. Cedrenus prétend, que les Chaldéens sont des colonies de Tyriens (2), et que les Assyriens attribuèrent à Nembrod la nature divine, et le placèrent aux cieux, sous le nom d'Orion. Il ajoute qu'il inventa le premier la chasse, et que c'est pour cela qu'on a placé le chien près de lui; qu'on lui a donné aussi le nom de la planète Saturne.

La Chronique d'Alexandrie (3) fait de Nembrod un Géant tel qu'Orion et le fondateur de Babylone. Elle dit, que les Perses le mirent au nombre des dieux et des astres, sous le nom d'Orion. D'autres livres le font venir d'E-

(1) Quint-Curt. l. 5. c. 4.
(2) Ibid. p. 14.
(3) Chronic Alex. p. 85.

gypte en Assyrie (1), où, disent-ils, le nom de Ninus lui fut donné. Comme Persée apprit aux Perses le culte du feu, Nembrod l'apprit aussi aux Assyriens. On observe ici, que le fameux Persée, par son lever Héliaque, et Orion par son coucher Héliaque, annonçoient le printemps, époque à laquelle se faisoit la consécration du feu nouveau, chez tous les peuples, parce qu'alors le Soleil repasse dans nos régions, et vient embraser la terre de ses feux puissans, et ranimer la nature dans nos climats. Aussi disoit-on de Persée, qu'il avoit fait descendre le feu céleste sur la terre, et qu'il en avoit établi le culte en Perse (2).

Le nom de Saturne, que l'on donne à Nembrod ou à Orion, lui étoit commun avec Bélus, comme nous l'avons vu plus haut, dans les passages de Servius et d'Isidore de Séville. Eusèbe, dans sa Chronique, dit que l'an 28 de Thara mourut Bélus, le premier roi des Assyriens, dont ces peuples firent un dieu sous le nom de Saturne. Ceci peut s'appliquer très-bien à Orion ou à l'astre d'Orus, qui, comme nous l'ont dit Cedrenus et la Chronique d'Alexandrie, fut le premier roi d'Assyrie,

(1) Ibid. p. 65.
(2) Ibid. p. 23.

et fut placé au nombre des dieux et des astres, sous le nom d'Orion et de Saturne. Quelques-uns, dit Théophile, donnèrent les honneurs divins à Chrone ou à Saturne, et l'appellèrent Bélus et Baal (1). Damascius, dans la vie d'Isidore, dit pareillement, que les Syriens et les Phéniciens appellent Saturne *Hel* et *Bel* (2).

Je sais que, le nom de Saturne ayant été donné au Soleil lui-même, cette épithète de Bel lui convient autant qu'à Orion ; mais ces noms peuvent ne point s'exclure et les désigner l'un et l'autre. C'est ainsi que le nom d'Horus, donné à Orion chez les Egyptiens, indiqua souvent aussi Horus, soleil printannier, ou Apollon. Ce qui arrive necessairement, toutes les fois qu'il s'agit d'une épithète ou d'une qualification générique.

Il suffit que nous sachions, que le titre de Bel, ou de Bélus a été donné par excellence au Soleil ; qu'il a été aussi donné au Ciel, ou à Uranus, à Orion, à Chrone, ou Saturne, à Jupiter et à sa Planète, et même à Mars. En effet, le même Cedrenus (3) nous dit, qu'après Ninus les Assyriens eurent pour roi Thor

(1) Theophil. ad Autolyc. l. 3.
(2) Phot. codex 242.
(3) Ibid. p. 15.

ou Thurus, qui fut aussi appellé Mars, à cause de son caractère belliqueux. Il ajoute, que les Assyriens le nommèrent le dieu Baal, ou Bel, et qu'ils lui rendirent les honneurs divins, après lui avoir élevé une colonne. Ce Bel Thurus prit le nom de Mars, le même que celui de la Planète (1), comme le premier Bélus, ou Orion avoit pris celui de Saturne.

C'est une chose assez importante à remarquer, que dans la série de ces rois on trouve aussi celle des Planètes Saturne, Jupiter, Mars, et que tous prenoient le titre de Bélus, ou de seigneur, ce qui est assez naturel chez un peuple livré au Sabisme. Ils firent de ce dernier Baal, ou Bélus le dieu des combats. La Chronique, et Suidas prétendent, qu'il est le même, dont il est parlé dans Daniel (2).

Cette même généalogie fait naître Vénus d'un certain Afer, fils de Saturne; et Mercure de Jupiter Faune, frère d'Apollon, et de Persée. (3) Faune donna à son fils un nom emprunté de celui de la Planète de Mercure. On voit donc ici tout le système planétaire figuré sous le nom de Baalim, de seigneurs ou de rois, dans l'ancienne histoire des

(1) Ibid. p. 16.
(2) Suid. v Thurus. Chronic. p. 89.
(3) Cedren. p. 17.

Babyloniens, qui avoient fait des astres fixes et des Planètes, autant de chefs et de princes, personnifiés dans les légendes sacrées. Ces princes n'ont existé qu'au Ciel, comme les Dynastes d'Egypte, comme Osiris, Isis, Horus, Hercule, Bacchus, Persée, &c. et tous les autres princes fameux dans les généalogies des anciens Rois ou Dynastes de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Assyrie, de la Grèce &c. Aussi, dans la filiation de ces Baalim, ou Bélus d'Assyrie, retrouvons-nous les êtres physiques et les astres personnifiés dans d'autres fables, tels qu'Epaphus, Libye, Io, Agénor, Cadmus &c. L'histoire du Ciel devint donc, dans les allégories sacrées, une prétendue histoire de rois, qui avoient gouverné les peuples soumis à l'influence des astres, et qui étoient devenus autant de Génies tutélaires pour les nations, qui adoroient la nature, et ses agens les plus brillans, c'est-à-dire pour tous les peuples du monde, puisque ce fut la religion universelle.

Baal, Beel et Bélus étant, comme nous l'avons observé, un titre d'honneur donné à différentes divinités, il y eut plusieurs Bélus, et ce nom entra dans la composition des dénominations de diverses divinités, telles que Beel phegor, Beeltzephon, Beelzebut, Baal-Berythe, Baal-Gad, Baal-pharatz,

&c. ainsi appellées, soit du lieu où on les adoroit, soit de l'astre particulier, auquel ce nom s'appliquoit.

Le dieu Baal ou Bélus, adoré à Berythe en Phénicie, ville fondée par Chrone le Phénicien (1), à qui on donna, comme nous l'avons vu, le titre de Baal, s'appella Baal-Berythe, ou le dieu de Berythe, chez les Sichimites, qui lui élevèrent un temple, et une idole (2), que S. Augustin met au nombre des autres Baalim, ou statues des dieux honorés sous le titre de Baal (3).

La statue de Baal ou de Chrone, adoré sur le mont de Phegor, ou Pheor, devint le fameux Beel-Phegor, si nous en croyons Suidas. (4) Beel est le nom de Saturne, nous dit-il, et Phegor, celui du lieu où son idole étoit placée et où l'on initioit à ses mystères (77). Apollinaris dit à-peu-près la même chose (5), sur le passage du Pseaume où il est question d'initiations aux mystères de Baal-Phegor. Il s'agit, dit-il, de l'idole de Baal, placée en un lieu appellé Phegor. Et les Grecs nomment Bel ce Baal, et disent qu'il est le même que Chrone. Cette oppinion a été

(1) Euſthat. com. ad Dionyſ. v. 912. & Steph. Byz. v. Beryth.
(2) Judic. c. 9. v. 46.
(3) Aug. in Jud. c. 48.
(4) Suid. voc. Beel-Pheg.
(5) Apollin. Cat. Græc. patr. in Psalm. 105.

suivie par Jean Chrysostôme et par Théodoret, qui ont commenté le même Psaume.

Nous nous rappellons, ce que nous avons vu plus haut, que le nom de Saturne fut donné au Soleil chez les Arabes, et à Hercule dans d'autres Cosmogonies, comme le prouve le passage d'Athénagore. Il fut aussi donné à Orion, placé près du Taureau printannier, et que les Egyptiens appelloient l'astre d'Orus, ou du Soleil du printemps, peint souvent avec les attributs caractéristiques de la génération, comme on peut le voir dans notre chapitre onzième. C'est sur-tout à ce dernier Chrone ou à cet Orus Egyptien, peint par Suidas (1) avec toutes les facultés génératrices les mieux prononcées, et qui d'ailleurs n'est que l'expression symbolique de la force génératrice du Baal par excellence, que l'on peut rapporter le Baal-Phegor adoré chez les Madianites et les Moabites. Il a tous les traits du Priape des Grecs, ou du dieu qui préside au développement des germes de la nature, fonction que le Soleil du printemps, et ses astres Paranatellons sont censés remplir. Peut-être même que son nom Phegor, ou Peor, n'est-il que le nom Or, ou Orus précédé de l'article

(1) Suid. voc. Priap.

Egyptien Pi ou Phi ; ce qui désigneroit le dieu de la lumière et du jour, nom qui caractérise bien, soit le Soleil ou Apollon, soit le Cocher Pan et Phaëton, soit Orion. Si cela étoit, ce seroit alors lui qui auroit donné son nom à la montagne où il étoit adoré. Mais laissons là l'étymologie du nom, pour nous attacher à la nature et au caractère du dieu Baal-Phegor ou Peor. Les écrivains, dont les yeux furent choqués de ses formes et de ses attributs Priapiques, l'ont appellé le simulacre de l'ignominie, et de la turpitude. De ce nombre sont Isidore de Séville, (1) et Origène. (2) Les Rabbins cherchent même l'origine de ces qualifications odieuses, dans de prétendues cérémonies plus sales encore que lubriques (3). Philon parle des mystères de ce dieu, de manière à donner une idée peu favorable de la décence des cérémonies qui s'y pratiquoient ; mais comme il semble vouloir appuyer par là une mauvaise étymologie de ce nom (4), cette opinion ne peut pas être d'un grand poids. Néanmoins il est certain, que la religion légitimant tout dans l'esprit des dévots,

(1) Isid. orig. l. 8. c. 11.
(2) Orig num. homil. 20.
(3) Salom. Jarchi ad num. 25. com. 3. Maimon More Nevoch. c. 46.
(4) Phil. de nom. mut. p. 821.

il est possible que les mystères de Beel-Phegor ne fussent pas plus décens, que ceux de Priape, que ceux du bouc de Mendès, et de Pan. Les femmes particulièrement témoignoient une grande ferveur pour ce culte, comme les femmes Egyptiennes pour celui du bouc sacré, et Saint-Jérôme nous apprend, que l'énorme Phallus de Beel-Phegor étoit sur-tout l'objet, qui picquoit le plus leur dévotion (1). Il ajoute que c'étoit, sans doute, pour cela, que le roi Asa détruisant tous les monumens du culte lubrique d'Astarté et des autres divinités, dont les cérémonies étoient marquées par la licence des fêtes de Vénus et de Priape, éloigna de lui sa mère Maacha, fille d'Absalon, qui présidoit à ces cérémonies obscènes du dieu Priape; qu'il brisa des idoles indécentes, les brûla et en jetta les cendres dans le torrent de Cédron. (2) Ce culte, ces cérémonies lubriques, ces idoles obscènes étoient les monumens de la religion des Sidoniens, des Syriens et des autres peuples, au milieu desquels vivoient les Juifs, et avec lesquels leurs rois avoient des liaisons (3) habituelles. Les fêtes ityphaliques et les autres mo-

(1) Hierony. in Oseam c. 4.
(2) Reg. l. 3. c. 15. v. 13.
(3) Paralip. l. 2. c. 15. v. 16.

numens du culte de Bacchus et de Priape, dont nous a parlé Lucien dans son traité de la déesse de Syrie (1), suffisent pour justifier nos conjectures à cet égard, et confirment l'opinion des écrivains Juifs et Chrétiens sur le culte de Priape, sous le nom de Beel-Phegor. Tous les auteurs s'accordent à lui donner la forme (*17*) et les attributs du dieu de Lampsaque, ou du dieu des jardins. (2) L'expression, dont se servent les auteurs des livres sacrés des Juifs (3), lorsqu'ils traitent de fornication les cérémonies de ce culte, prouvent assez la nature des ces cérémonies et leurs rapports avec les fêtes de la génération, célébrées en honneur, soit de Vénus, soit de Priape soit de Bacchus, &c.

C'est ce que leur prophète Osée (4) appeloit prostituer ses hommages à l'idole, qui blesse la pudeur, et se rendre abominable soi-même, comme les objets de son culte. Les auteurs Chrétiens n'ont eux-mêmes jamais parlé en d'autres termes des fêtes de la génération, établies chez les anciens, pour célébrer

(1) Reg. l. 3. c. 11. v. 1—5—7—8—33. c. 14 v. 23—24.

(2) Lucian de deâ Syr. p. 887.

(3) Ruffin lib. 3. in Oseam. Hieronym. lib. 1. cont. hæres. Jos. c. 12. Isidor. orig. l. 8.

(4) Oséas. c. 9. v. 10.

la plus belle opération de la nature, et le développement de la fécondité universelle, sous les rayons puissans du dieu Soleil au printems, agissant d'abord sous le Taureau, puis sous le Bélier Hammon.

C'est ce nom Ham, prononcé fortement, qui donna naissance au Cham ou Chamos, divinité des Moabites, et des Ammonites (1), que St. Jérôme prétend être la même que Beel-phégor, sous un autre nom (2), ou que ce Soleil, qui par sa chaleur vivifie les élémens, et organise les plantes. Le nom de chaleur en hébreu est Cham (3), mot qui désigne également l'astre qui la verse sur la terre; car lui seul est Cham. Les autres, au moins, relativement à nous, ne sont que lumineux. On voit un Baal-Hammon parmi les différens Baals (4) Chaldéens. On appeloit Chamaïm les Pyrées et les images du Soleil, si on croit les Rabbins, de Chammha, nom de la chaleur et du Soleil, dit Selden (5). Salomon unit son culte à celui d'Astarté, déesse des Sidoniens, ce qui est assez na-

(1) Iudic. c. 11. v. 24.
(2) Hieronym. ad Saiam l. 24.
(3) Selden. Synt. 2. c. 8. Buxtorf. lexic. hebr. p. 236.
(4) Kirk. œdip. t. 1. p. 262.—264.
(5) Selden. ibid. c. 8.

turel, s'il est le fameux Adonis, ou le soleil, amant d'Astarté (1). L'autel de Chamos étoit sur une montagne élevée, et on alloit y honorer l'idole, par un culte assez semblable à celui que l'on rendoit à Adonis, lorsqu'on pleuroit sa mort (2). Jérémie appelle les Moabites, le peuple de Chamos, ou de Chemos, à cause du culte qu'ils rendoient à cette divinité (3). La même expression est employée dans le livre des Nombres (4). Nous pensons, que ce Dieu n'est encore que le Soleil, l'Hammon des Egyptiens, peint avec les formes du Bélier, et de son Paranatellon Persée, qui, dans le Planisphère Egyptien de Kirker, est représenté avec les cornes d'Ammon, ou de ce Bélier, dont l'image, suivant Abnephius (5), étoit employée comme symbole de la chaleur, qui se développe dans le monde. Ainsi, en dernière analyse, ce Chemos n'est encore que le soleil Ammon, principe de chaleur et de végétation (6).

Le culte de ce dieu est souvent uni à celui de Moloch, dont le nom est

(1) Reg. l. 3. c. 11. v. 7—33. regum. 4. c. 33.
(2) Kirk. œdip. t. 1. p. 381. Isaia. c. 15. v. 2.
(3) Jerem. c. 48. v. 13 et 46.
(4) Num. c. 21. v. 29.
(5) Kirk. œdip. t. 3. p. 112.
(6) Voss. de idol. l. 2. c. 11.

équivalent à celui de roi, dans notre langue. Nous en parlerons tout-à-l'heure, lorsque nous aurons fini l'article des divers Baalim, ou des divinités, dont le nom est composé du mot Baal, ou Beel. Tel est celui de Beelzebub, de Béeltzephon, de Baal-Gad, &c. Cette dernière divinité nous paroît être la Fortune, ou l'idole de la *Bonne-Fortune*, qui fut consacrée d'après les principes de l'Astrologie. Les anciens Astrologues distinguoient quatre élémens cardinaux de la science Genéthliaque, et quatre Génies premiers, qui présidoient à toutes les naissances, savoir, le *Bon Génie*, la *Bonne Fortune*, l'*Amour*, et la *Nécessité* (1). Les deux premiers sont le Soleil et la Lune, les premiers agens de toutes les productions sublunaires; l'un présidant à la chaleur et à la lumière, et l'autre aux corps sublunaires, livrés aux chocs irréguliers des mouvemens fortuits. Tous les livres d'Astrologie ancienne contiennent les détails de cette théorie, ainsi que de celle des différens lieux du ciel, d'après lesquels se construisoit le thême Genéthliaque. On plaçoit, sous la tutelle de la Bonne Fortune, la cinquième place à comp-

(1) Macrob Sat. l. 1. c. 19. Vettius valens Selden. Synt. 1. c. 1.

ter de l'Horoscope ; sous celle du Bon Génie, la onzième (1) ; et la recherche de ces lieux faisoit l'objet d'une science et d'un calcul. Dans la distribution des sorts attribués aux sept Planètes, (2) le soleil étoit désigné sous le nom d'Agathodémon, ou de Bon Génie, et la lune sous celui d'Agatétuchê, ou de Bonne fortune. Nous ne suivrons pas plus loin cette théorie, dont il nous suffit d'avoir indiqué les bases, dans les rapports qu'elles ont avec notre explication de Baal-Gad, ou de la Bonne Fortune, et du Bon Génie, invoqués par les Syriens.

Cette doctrine se lioit au culte des astres, puisque ce culte lui-même étoit relatif à la milice céleste, au soleil, à la lune et aux planètes, qui règlent l'ordre des choses ici bas, et tout le systême de la fatalité. On connoît les sorts de Préneste, ville fameuse par le temple, l'idole et les oracles de la Fortune. Les Grecs avoient placé également la chapelle du Bon Génie, et celle de la Bonne Fortune, à l'entrée de l'antre du devin Trophonius (3) ; et cela, parce que l'art de la divination étoit lié à la fatalité et au systême des

(1) Firmic. l. 2. c. 19 et 22.
(2) Manil. l. 3. v. 171. et Scalig. not ad manil l. 3 v. 87.
(3) Pausan. Boiotic. p. 313.

influences célestes. Il est bon de remarquer, que ce Trophonius avoit le serpent pour attribut, comme l'Agathodémon, dont nous avons parlé plus haut (1). On trouvoit à Egire (2) la statue de la Fortune, portant dans ses mains la corne de la chèvre Amalthée, et à ses côtés l'Amour, que nous lui avons vu associé dans la théorie des naissances. On disoit de cette divinité, qu'elle étoit une des Parques, c'est-à-dire, une des filles de la Nécessité, et la plus puissante de ses sœurs; toutes idées consacrées par l'Astrologie. Elle avoit aussi son temple et sa statue chez les Eléens (3), à côté de Sosipolis, Génie vêtu d'une robe semée d'étoiles et qui tenoit en main la corne d'Amalthée, ou de la constellation, appelée Algedi, ou Gad, qui par son lever Héliaque présidoit au départ des Sphères, ou à l'équinoxe de printems, d'où elles étoient censées partir. Dans la main de la bonne fortune et de Sosipolis, elle étoit l'emblême de l'abondance que procure la fortune, et des succès, qui sont attachés à ce que l'Astrologie appeloit le sort de la bonne fortune (4). A Phé-

(1) Ci dessus c. 14.
(2) Pausan. Achaic. p. 234.
(3) Pausan. Eliac. 2. p. 204.
(4) Vettius Val. apud Selden. Syntag. 1.

rée, la bonne fortune portoit une sphère sur sa tête, et de l'autre la corne de la chèvre Amalthée (1), emblème naturel soit des cieux, dont le mouvement règle la fatalité, soit de l'inconstance.

La bonne fortune avoit à Olympie (2) son autel à côté de celui de Pan, dont Æga, la chèvre Amalthée, étoit femme, et de Vénus, qui présidoit au cinquième l'eu des dodecatemoriés Astrologiques, appelé bonne fortune (3). La Planète de Jupiter présidoit au onzième lieu, appelé bon Génie, et c'est là, sans-doute, ce qui a fait croire aux interprètes des livres hébreux, que par Gad, et par le mot Mazaloth, on devoit entendre la Planète de Jupiter (4); c'est-à-dire, celle des Planètes à qui ce lieu Astrologique, appelé bon Génie et qui se lioit à la bonne fortune, étoit affecté.

A Thèbes, on voyoit le temple d'Ammon (5); l'observatoire du devin Tirésias, et tout près, le temple de la fortune, qui, au lieu de la corne d'abondance, portoit en ses mains le dieu de la richesse, ou Plutus enfant. Il est bon de remarquer, que, dans la

(1) Pausan. Mess. p. 120.
(2) Paus. Eliac I. p. 162.
(3) Firmic. l. 2 c. 22.
(4) Kirk. œdip. t. 1. p. 282. ou Seld. Syn. 1. c 13
(5) Paus. Boiot. p. 294.

distribution du camp des Hébreux ; le Bélier ou le signe d'Ammon appartient à Gad fils de Jacob, à la naissance duquel Lia invoqua la bonne fortune ou la déesse qui préside aux naissances heureuses, sous le nom de Gad (1). La Genèse suppose que Lia, au moment de cette naissance, s'écria : la prospérité est venue, ou, suivant d'autres textes, *heureusement* ; ce qui s'accorde bien avec l'idée que présentent les images de la bonne fortune consacrées chez les Grecs, et dont nous avons parlé plus haut. Gad est venu, disent les Hébreux, ou la bonne fortune, le bon astre, le bon Génie sont arrivés. J'observe, que la chèvre Amalthée, qui préside au lever du Bélier, s'appèle *Felix sydus*, la bonne étoile. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les commentateurs des livres hébreux voient dans ce passage une allusion à l'Astrologie, et aux corps célestes, soit fixes, soit errans, qui concouroient à établir le système de la fatalité, qui faisoit l'objet de l'étude de ceux, qui s'occupoient de la science Genéthliaque ; ces astres composoient ce qu'on appeloit la milice céleste. Je renvoie le lecteur, qui desireroit là dessus plus de détails, aux commentaires des Rabbins, et à Kirker

(1) Genese. c. 30. v. 11.

et Selden (1), qui ont traité assez au long cet article de la fortune et du bon Génie, adorés sous les noms de Baal-Gad chez les Syriens. Il suffit pour nous d'avoir prouvé, que le culte de Baal-Gad étoit fondé sur l'Astrologie, qu'il faisoit partie du Sabisme et qu'il appartenoit à la religion universelle. Nous ne connoissons que le nom de Baal-Pharasius, dont parle Kirker (2). Si on peut établir quelques conjectures, d'après ce nom, ce seroit le Pégase Alpharas (3), qui fut adoré sous ce nom de Baal-Pharas. Nous ne connoissons pas mieux Baal-meon, Baal-asar, Baal-thamer, &c.

Nous passerons donc à Béelzephon et à Béelzebub.

Béeltzephon étoit la divinité ou le Génie qui présidoit sur le Nord, en hébreu, Tzephon (4); car on sait que les anciens, et en particulier les Perses, avoient établi des Génies ou Anges, et des astres surveillans des quatre coins du monde. Tels étoient les quatre grands astres (5) Taschter, Satevis,

(1) Kirk. œdip. t. 1. p. 282--285. et Selden de dea Syr. Synt. 1.

(2) Kirk. Ibid. p. 264.

(3) Bayer uran. tab. 19. Ricciol. p. 127. Ulug. beigh. p. 52--55.

(4) Seld. synt. 1. c. 3. p. 125. Kirk. œdip. t. 1. p. 277.

(5) Zend. avest. t. 2. p. 349.

Venant et Haftorang. Ce dernier gardoit le Nord, et on prétend que c'étoit l'Ourse (1). Sa dénomination, exprimant le nombre sept, semble avoir conduit les interprêtes à y voir les étoiles des Ourses, qui sont effectivement en ce nombre. Pour nous, sans rien déterminer à cet égard, il nous suffit de savoir que c'étoit un des astres, à qui la surveillance du Nord étoit confiée. Nonnus, dans ses Dionysiaques (2), établit également quatre astres pour sentinelles aux cieux, et il donne la garde du Nord à Céphée, qui effectivement est placé près du pôle boréal. Il porte dans la Sphère l'épithète de *Rex* ou de roi, et peut-être est-il le Baal Tzephon, ou Dieu-Seigneur du Nord, adoré près des bords de la mer rouge, et du lieu où les Israëlites sont censés l'avoir passée, dans la fable du fameux passage (3). Ils allèrent d'abord à Succoth, lieu où étoient adorées les Pléïades, *Succoth Benoth*; puis à Phihahiroth (4), vis-à-vis Baal Tzephon; car l'auteur des livres Juifs en fait une ville, une place; tandis que les commentateurs

(1) Hyde de Vet. pers. relig. c. 12. p. 182.
(2) Nonnus dionys. l. 2. v. 187.
(3) Exod. c. 14. v. 2--9.
(4) Num. c. 33. v. 5-8.

Juifs

Juifs y voient une idole (1), et un instrument d'Astrologie. Nous ne contesterons pas, qu'il n'y eût une ville ainsi appellée ; mais il y a beaucoup d'apparence, qu'elle prenoit son nom de l'idole, qu'on y adoroit sous le nom de Baal-Tzephon, ou du dieu qui veille sur le Nord. Les livres Hébreux eux-mêmes parlent d'un Démon, ou Génie du Midi, dont on demande à être délivré (2). Pourquoi n'auroit-on pas aussi parlé du démon ou du Génie du Nord ? Quelques interprètes (3) disent, que cet idole étoit un chien de bronze. Le Rabbin Aben-Ezra (4), dans son commentaire sur le chapitre quatorzième de l'Exode, prétend que les prêtres, ou Astrologues Egyptiens avoient construit cette idole, d'après les principes de la science des astres; c'est-à-dire, que c'étoit un Talisman magique, comme tous les autres, soumis à l'influence de quelqu'une des constellations boréales, telles que Céphée, à côté duquel on peignit effectivement un chien (5). Il porte lui-même le nom de Al Rai, le Berger, comme nous l'a-

(1) Selden. Synt. 1. c. 3.
(2) Psalm. 90. v. 6.
(3) Kir. ibid p. 28.
(4) Ibid. 277.
(5) Hyde de vet pers relig. c. 5. p. 131. et comm. ad Ulug beigh. p. 15.

vons déjà remarqué à l'occasion du douzième travail d'Hercule, et une des étoiles, qui font partie de cette constellation, se nomme Alkelb, le Chien. On faisoit des images, ou des idoles des différens animaux célestes, pour les besoins de la magie et de la divination, comme l'observe très-bien l'auteur du Targum Babylonien (1). Le Paraphraste Jonatham l'appelle le signe du Nord (2). Ainsi toutes les vraisemblances se réunissent en faveur du Céphée, de la famille de Cadmus, et de Bélus, fils de Phénix, suivant les uns (3), et d'Agénor, suivant d'autres (4), établi gardien du Nord, dans le poëme des Dionysiaques.

A la suite de ce dieu, vient encore un autre Baal, adoré par les habitans d'Acaron, sous le nom de Baal-Zebub ou Beelzebul. Ochosias, malade d'une chûte (5), envoye consulter l'oracle de ce dieu, qu'il appelle le dieu d'Accaron; afin de savoir de lui, s'il peut espérer le rétablissement de sa santé. Cette seule question me semble indiquer, que cet oracle étoit celui d'Esculape, de Sérapis, ou de Pluton, consulté en Grèce,

(1) Kirk. ibid. p. 281.
(2) Selden. Synt. 1. p. 124.
(3) Hygin. l. 2.
(4) Théon. p. 126.
(5) Reg. 4. c. 1. v. 2—6.

en Egypte, et dans tout l'Orient, pour les maladies. C'est sans doute ce Beel-Zebut, que les Evangélistes appellent le Prince des démons, dénomination qui caractérise assez bien Pluton (1).

Joseph (2) appelle le dieu d'Accaron, le dieu Mouche, ou le dieu Chasse-Mouches, dénomination assez semblable à celle que les Grecs et les Romains donnoient à Hercule. A Olympie, on immoloit un taureau à un dieu connu sous le nom de Myodès (3). Les Romains en faisoient autant pour Hercule Chasse-mouches. Ce nouveau trait n'est pas étranger à notre Esculape, puisqu'il est aussi appellé Hercule par tous les Astronomes, qui ont parlé du Serpentaire, et qu'il se lève à l'époque de l'année, à laquelle les mouches disparoissent, ou en Octobre.

Les habitans de la Cyrénaïque avoient leur dieu Achoris, auquel on sacrifioit, pour obtenir la destruction des mouches, dont la trop grande quantité apportoit des maladies pestilentielles (4).

Les différens auteurs ont varié sur

(1) Math. c. 12. v. 24. c. 9. v. 34. Marc. c. 3. v. 22. Luc. c. 11. v. 15.

(2) Antiq. Jud. l. 9. c. 1. p. 299.

(3) Plin. hist. nat. l. 29. c. 6. Clem. Alex. protrept. p. 24. Paus. Heliac. l. 1. p. 161.

(4) Plin. hist. nat. l. 10. c. 26.

le nom du dieu d'Accaron ; les uns l'ont appellé Beel-Zebub, et les autres, Beel-Zebul (1). Ces variantes semblent tenir à l'envie que les commentateurs, Juifs ou Chrétiens, avoient de jetter du ridicule sur cette divinité, comme sur beaucoup d'autres, dont ils altéroient les noms, pour leur trouver une étymologie, qui prêtât à la plaisanterie et au sarcasme (2). C'est ainsi qu'ils ont cherché dans le Beel-Zebub, travesti en Beel-Zebul, le dieu *Sterculus* des Romains, comme s'il étoit vraisemblable qu'Ochosias eût consulté le dieu *Sterculus*, ou une divinité de cette nature, sur sa santé, et sur les moyens de se guérir. Nous nous en tiendrons à notre conjecture, sur les rapports de cette divinité avec l'Esculape Grec, ou le Sarapis Egyptien ; conjecture dont nous avons donné les motifs. Les Arcadiens, qui habitoient Aliphère (3), adoroient sur-tout Esculape et Minerve, et célébroient une fête en l'honneur du dieu Myagrus, pour se débarrasser des mouches. Cette cérémonie est fort analogue à celle de la Cyrénaïque, où l'on adoroit aussi Minerve et Esculape. On trouvoit, près

(1) Kirker œdip. t. 1. p. 271. et Seld. Synt. 2. c. 6.
(2) Ibid Seld p. 305.
(3) Paus. Arcad. p. 258.

Cyrène, un dieu appellé Baal, ou Bal, nom qui fait partie de Baal-Zebub. Il avoit donné son nom à la ville où il avoit son temple (1). Les Lacédémoniens, dont Cyrène étoit une colonie, appelloient *Bela*, le soleil et la lumière (2).

Nous terminons ici tout ce que nous avions à dire sur les différens Baalim, ou dieux, dans la composition du nom desquels entre l'épithète générique, Baal, ou Seigneur.

Nous allons passer à Moloch, et aux divinités, dont le nom se compose du mot Moloch, ou Melech, c'est-à-dire, roi, telles qu'Adramelech, Anamelech, Melech-Samaïm, Melecharte, ou Melicerte, Malach, Moloch, &c.

Il en est du nom de Moloch, comme de ceux de Baal et d'Adonis, de Mar, Mithra (3), &c. C'est moins le nom d'une divinité particulière, qu'une épithète générale, donnée à différentes divinités, que l'on honoroit du titre de maître et de Roi (4). Ces épithètes furent données à tous les astres fixes, ou errans; mais par excellence au Soleil, roi de la Nature. Tel étoit l'usage reçu dans

(1) Steph de urb. v. balis.
(2) Hesych. v. Bela.
(3) Scaliger l. 6. de emend. temp et Selden. synt. 1. c. 6. p. 178.
(4) Id. Seld. proleg. p. 23.

tout l'Orient, si nous en croyons Hyde, de donner le titre de roi aux astres les plus remarquables (1). Les noms de roi, et de Regulus, qui sont restés au Céphée et à la brillante du cœur du Lion, ainsi que les dénominations d'étoiles royales, conservées à quatre étoiles par les Astrologues, sont autant de preuves de cet ancien usage. Hercule, ou le Soleil, le roi par excellence, s'appella Melech-Arta, le grand roi. Les Grecs en ont fait Mélicerte. La Planète, qui préside au signe du Bélier Ammon, ou Mars (2), s'appelloit Moloch, ou l'astre de Moloch et d'Hercule. Moloch étoit la grande divinité des Ammonites, ou des enfans d'Hammon (3). Le Bélier, signe d'Hammon, chez les Egyptiens étoit affecté à la tribu de Gad chez les Juifs, à ce Gad dont Jacob fait, comme Mars, un chef, et un général d'armée (4), qui remporte une victoire. C'est aussi dans le territoire affecté à Gad, que les enfans d'Hammon viennent élever l'idole de Moloch. On lit en effet, dans Jérémie (5), ces mots : Voici ce que dit

(1) Hyd. de vet. Pers. Rel. c. 5. p. 130.
(2) Kirker œdip. t. 1. p. 331. et Salm. Ann. Clim. p. 596. Ricc. p. 127. Achill Tatius uranolog p. 136.
(3) Levitic c. 18.
(4) Genes. c 49. v. 19.
(5) Jeremie c. 49. v. 1—3.

le Seigneur, contre les enfans d'Ammon : « Israël n'a-t-il pas d'enfans ; ou d'héritiers ? Pourquoi donc Moloch, ou Melchom, s'est-il emparé de Gad, comme de son héritage, et pourquoi son peuple a-t-il établi sa demeure dans ses villes ? Mais Melchom sera emmené captif, et avec lui ses prêtres ». Le culte de Melchom, ou de Melech, est lié à celui de la milice céleste, ou plutôt, il en fait partie, comme on peut le voir dans le prophète Sophonie (1). « J'étendrai, dit Dieu, ma main sur Juda, sur tous ceux qui habitent Jérusalem ; je détruirai les restes de Baal, avec les noms de ses ministres, et avec ses prêtres ; et ceux qui, sur la plate forme des maisons, vont adorer la milice céleste, et jurent, par le nom de Molchom, ou de Moloch ». L'auteur des Actes des Apôtres (2) confirme l'union du culte de Moloch avec celui des astres et de la milice céleste, lorsqu'il suppose, que Dieu irrité contre les Juifs, qui dans le désert adorèrent le veau représentatif d'Apis, ou du Taureau céleste, les abandonna à leur superstition et au culte de la milice céleste ; de Moloch et de l'as-

(1) Sophon, c. 1. v. 4. et 5.
(2) Act apost. c. 7. v. 42, 43.

tre Remphan. Le prophète Amos (1) avoit mis le même reproche dans la bouche de son Dieu, lorsqu'adressant la parole au peuple d'Israël, qui l'avoit oublié, il lui dit : « Vous avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles, l'astre de votre dieu. » Il s'agit ici d'un astre, dont le culte idolâtrique, répandu dans tout l'Orient, avoit consacré l'image. On voit dans Jérémie l'attachement des Israëlites pour le culte (2) des astres, et sur-tout pour la reine du ciel, Astarté et Isis, à qui ils faisoient des libations, et au nom de laquelle ils juroient, comme on juroit par le nom de Moloch, ou Melech, soit Hercule, soit Mars, ou la Planète qui porte ce double nom. L'auteur du livre, intitulé Lévitique (3), parle de la consécration, que l'on faisoit de ses enfans à l'idole de Moloch. Il appelle ce culte une prostitution (4). Salomon l'avoit uni à celui de la déesse des Sidoniens, Vénus Astarté, amante d'Adonis et de Mars (5). On dit formellement, que c'étoit l'idole des Ammonites. Le Bélier Hammon étoit le

(1) Amos, c. 5. v. 26.
(2) Jerem. c. 44. v. 17.
(3) Levitic c. 18. v. 21.
(4) Ibid. c. 20. v. 2—5.
(5) Reg. l. 3. c. 11. v. 5.

siége de l'élément du feu, et c'est par son image, que l'on indiquoit l'époque de la chaleur (1). C'étoit aussi par le feu que se faisoit cette consécration (2), par ce feu sacré, que Persée, placé sur le Bélier, étoit censé avoir fait descendre du ciel sur la terre, pour en établir le culte dans les temples de la Perse. L'idole de ce dieu, (car c'est de Moloch, (3) et non du roi, qu'il s'agit dans les Paralipomènes), portoit une couronne d'or, garnie de pierres précieuses, dont David s'empara après la défaite des Hammonites. On remarquoit sur-tout, sur son front, une pierre très-brillante, semblable par son éclat à l'étoile du matin (4). L'idole étoit de pierre enduite d'or ; le dieu étoit représenté assis sur un trône, ayant, de chaque côté, une statue de femme pareillement assise (5). Nous avons vu, dans le temple de la déesse de Syrie, et dans celui de Babylone, également trois figures de divinités, dont une, et la principale, étoit Jupiter, le dieu Ammon, qui préside au Bélier, domaine de Mars; et sur la tête d'une des statues (6), une perle

(1) Kirk. t. 3 p. 112.
(2) Reg l. 4. c. 23 v. 10—13.
(3) Amos, c. 1. v. 15. Jeremie c. 49. v. 1.
(4) Theophyl. ad act. apost. c. 7.
(5) Kirk. œdip. t. 1. p. 333. Benjam. in itinerar.
(6) Lucian de dea Syr p. 902.

brillante, qui la nuit jettoit beaucoup d'éclat.

On prétend aussi, que la statue de Moloch renfermoit en elle-même sept petites chambres, ou capsules, appellées *Conclavia Molochi*, et on lui donnoit, dans certaines figures, la tête de bœuf, si l'on en croit Radack (1). Cette dernière circonstance semble le rapprocher de Mithra monté sur le bœuf, et à côté duquel, sept Pyrés, ou autels flamboyans représentoient les sept planètes, que les adorateurs de la Nature figurèrent sous tant d'emblêmes. Mais comme le titre de Moloch est un nom générique, il faudroit savoir quel Moloch fut représenté par cette image, et je ne crois pas que ce fût celui des enfans d'Ammon. Il y avoit, comme nous l'avons déjà observé, plusieurs divinités appellées Melech (2), ou Chef et Roi; car les Septantes eux-mêmes traduisent ce mot par Chef, *Archontés* (3). Saint Jérôme le traduit dans le même sens (4). Nous ne disconvenons point, qu'il y ait eu une idole du soleil Mithra, avec les attributs du bœuf, invoquée sous le nom de Melech, ou de roi; qu'on lui

(1) Kirk. œdip. t. 1. p. 333.
(2) Bibl. vatab. t. 1. p. 163. n.° 21.
(3) In Levit c. 18.
(4) Hieronym. in jes. c. 57 & in Jerem 32.

ait uni l'emblême du système planétaire, comme en Grèce on mettoit la lyre dans la main d'Apollon, et la flûte aux sept tuyaux, dans celle de Pan. On prétendoit donc, que l'image de ce Moloch étoit creuse, et que sa concavité étoit divisée en sept parties, ou chambres particulières, que l'on ouvroit pour y déposer des offrandes (1). Chaque chambre étoit destinée à recevoir une offrande particulière, dont la nature varioit, à raison du rang ou de la place de cette chambre. Ainsi dans la quatrième on mettoit le Bélier; dans la cinquième le Veau; dans le sixième le bœuf; et ceux qui vouloient offrir un enfant étoient admis à déposer cette offrande humaine, dans la septième chambre. Les mains de l'idole étoient disposées de manière à paroître solliciter les offrandes. On dansoit autour, au son des instrumens les plus bruyans, pour étouffer les cris des malheureuses victimes, qu'on brûloit dans les flancs de cette affreuse divinité. Nous tenons des rabbins Simeon, et Salomon cette description. Eux seuls sont garans de cette tradition. Le rang qu'occupoit la chambre, dans laquelle on brûloit les victimes humaines, sembleroit indiquer que cette offrande étoit faite à Saturne, dévoreur d'enfans, qui occupe la

(1) Selden. Syntag. 1. c. 6 p. 169.

septième place dans le système planétaire (57). Cette conjecture semble encore appuyée du témoignage des Anciens, qui racontent que les Carthaginois, venus de Phénicie, jettoient aussi des enfans dans la statue de Saturne, autour de laquelle étoit allumé un grand feu (1). N'eut-il pas mieux valu, dit Plutarque, pour les Carthaginois, avoir Critias, ou Diagoras, c'est-à dire, des Athées pour Législateurs, que de recevoir de pareilles loix religieuses ? C'est bien ici l'occasion d'appliquer ce fameux vers de Lucrèce « : Tant la religion a pro» duit de maux, et consacré de cri» mes ! » Dans le temps qu'Agathocle étoit prêt de mettre le siège devant Carthage, les habitans de cette ville, réduits à l'extrémité, immolèrent à leur divinité féroce deux cens enfans, des meilleures maisons de Carthage; et outre cela plus de trois cens citoyens, qui s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore prétend, que les mains de l'idole étoient disposées de manière à ce que l'enfant, qu'on posoit dessus, tombât aussitôt dans une ouverture et dans une fournaise pleine de feu. Peuple, voilà tes dieux, tels que les ont fait tes prêtres.

(1) Diod. l. 20. Tertull. Apolog. Minut. felix Quint-Curc. l. 4. c. 3. Plut. de superstit. p. 171. Lactan. instit. l. 1. c. 21.

Que sont cependant ces assassinats religieux, en comparaison de ceux de la Vendée ? Plutarque n'auroit-il pas encore raison de dire, que Diagoras l'Athée n'eût jamais fait autant de maux, que ceux que le fanatisme religieux a produits dans ces contrées malheureuses. Oui, nos prêtres sont encore les descendans de ces féroces Druides, qui arrosoient de sang humain, l'autel de leur dieu Mars, d'Hésus (1), le Moloch des Gaulois; divinité bien digne du titre de roi. Cette ressemblance pourroit aussi faire croire que c'étoit à Mars, dont la planète portoit le nom de Moloch, à Mars, dieu des combats, et du carnage, que s'adressoient ces sortes de sacrifices. C'est ce dieu des combats, que devoient naturellement invoquer les Carthaginois, pour obtenir des secours dans la guerre malheureuse, qu'ils faisoient contre Agathocle.

Dailleurs ces cérémonies religieuses de Moloch avoient pour objet le culte du feu, élément affecté au Bélier, auquel préside Mars. L'ancienne année des Perses (2) commençoit par le mois Azur, ou par le mois du feu. Ce nom étoit celui du feu et de la Planète de Mars, appellée Azar, et Azer (3), à cause de sa

(1) Lucan. lib. 1.
(2) Hyde, vet. pers. relig. c. 19. p. 248—252.
(3) Ibid. c. 2. p. 63.

couleur de feu; car cette planète est très-rouge. Hyde ajoute, que c'étoit cette Planète, que les Sepharaïtes adoroient sous le nom d'Adra Melech; ou Adar Melech, et qui donna son nom au mois Adur, ou Azar, Planète de feu, de nature féroce, dit Hyde, et qui est d'un heureux présage dans les combats. Le nom Azur entre dans la composition de l'Ange Azurghushaps, Ange cruel et féroce, qui préside à la garde du feu (1), au milieu duquel il est toujours. Tel étoit Moloch, que l'on honoroit en faisant passer les enfans à travers des brasiers, disposés des deux côtés de leur passage. Les adorateurs du feu (2), dit Maimonide, publioient, que ceux qui ne faisoient point passer leurs enfans par le feu, les exposoient au danger de mourir. C'est cette cérémonie, qui, suivant les livres Hébreux, se faisoit en honneur de Moloch, chez les Ammonites, et dans la vallée d'Ennom (3). On y faisoit passer les enfans par le feu ou entre deux bûchers (4). Il paroît, qu'il ne s'agissoit que d'une simple purification par l'élément du feu, dans cette cérémonie; ce qui n'empêche pas que, dans d'autres circonstances, comme à Carthage, on ne brûlât quel-

(1) Hyd. ibid. p. 252.
(2) Maimon. l. 3. c. 38. et Kirk. œdip. t. 1. p. 329.
(3) Reg. 4. c. 23. v. 10.
(4) R. Levi ben Gers. l. 4.

quefois ces victimes malheureuses. C'est par-là que l'on pourra concilier les opinions des différens auteurs, dont les uns prétendent que l'on alloit jusqu'à brûler ces innocentes victimes, et d'autres qu'on les faisoit simplement passer par le feu (1). Ovide parle d'une cérémonie à peu près pareille, qui se faisoit aux fêtes Palilies, à l'entrée du soleil au Taureau céleste, ou à l'ancien signe équinoxial du printemps. Il apporte diverses raisons de cet ancien usage (2) ; et plusieurs ont rapport à la fondation de Rome, bâtie par un fils de Mars, et à la découverte du feu. Il y avoit une idole de Moloch, comme nous l'avons vu plus haut, qui portoit sur sa tête les attributs du signe du Taureau, sous lequel se faisoit la cérémonie, dans laquelle on passoit à travers le feu chez les Romains, comme chez les adorateurs de Moloch en Syrie.

Les dévots à Apollon, ou au dieu Soleil, adoré sur le mont Soracte en Italie, passoient sur les charbons, pieds nuds, sans se faire de mal (3). La même chose se pratiquoit dans le même pays, en honneur de la déesse de Fe-

(1) Kirk. œdip. t. 1. p. 330, et Seld. de nat. 1. c. 6 p. 168. Voss. de idol. l. 2. c. 5.
(2) Ovid fast. 4. v. 781 &c.
(3) Virgil. AEneid. l. 11. v. 787.

ronie (1). Une foule de peuple se rendoit tous les ans à cette fête, pour jouir de ce spectacle. La même cérémonie avoit lieu en Cappadoce au temple de Diane Perasia (2), ou de Diane Tauropole, ou de la lune, qui a son exaltation au signe céleste du Taureau, dont Moloch, suivant les Rabbins, portoit les attributs, lesquels étoient ceux d'Isis, d'Astarté, d'Apis, de Mithra, ou du soleil et de la lune de printemps autrefois.

Quoiqu'il en soit des rapprochemens, qu'on peut établir entre les cérémonies qui se pratiquoient en différens pays, et des purifications qui s'y faisoient par le feu, on ne peut s'empêcher de reconnoître, que ce culte étoit relatif aux corps célestes, soit au soleil, soit à la lune de l'équinoxe de printemps, soit à la Planète de Mars, qui présida au Bélier, signe de cet équinoxe, et qui remplaça le Taureau, ancien signe équinoxial. Aussi l'auteur du livre des rois place-t-il l'idole de Moloch, dans le même rang que celle de Baal, et d'Astarté, qu'il associe aux objets du culte du Sabisme, savoir au culte des Planètes, des signes du Zodiaque, et de toute la milice

(1) Strabo l. 5. p. 226.
(2) Strabo l. 12 p. 537.

céleste

céleste (1), dont les monumens furent détruits par Josias. Jérémie confond même ensemble, sous les noms de Baal et de Moloch, la divinité adorée dans la vallée d'Ennom (2), c'est-à-dire, qu'il donne ces deux noms à l'idole, qui faisoit partie du culte de la milice céleste.

Nous avons déjà observé, que le mot Melech étoit entré dans la composition du nom d'autres divinités, telles qu'Adra-Melech, et Ana-Melech, dieux adorés par les Sépharaïtes (3), qui brûloient souvent leurs enfans en honneur de ces cruelles divinités. Si nous croyons les Rabbins (4), ces idoles avoient les attributs du mulet et du cheval (5). Le cheval pourroit être Pégase, placé sur le Verseau, et qui, par son lever du soir, annonçoit le Solstice d'été, et montant avec Céphée, lui prêtoit ses attributs. Car, si nous en croyons Hyde (6), la constellation du Céphée étoit adorée par les Sépharaïtes, sous le nom d'Ana-Melech. C'est à cette occasion, que ce savant ajoute, que le titre de Melech ou de

(1) Reg. l. 4. c. 23. v. 4--5-10-13.
(2) Jerem c. 23. v. 35. c. 19. v. 5.
(3) Reg. l. 4. c. 17. v. 31.
(4) Selden Synt. 2. c. 9.
(5) Kirk. œdip. t. 1. p. 371.
(6) Hyde vet. pers. rel. c. 5. p. 131.

roi et de chef, étoit donné aux principales étoiles, et aux plus brillantes constellations. La liaison du Céphée avec le Solstice, et sur-tout avec le Lion, domicile du Soleil, le fit appeller le roi du Soleil (1). On le peignoit en conséquence, sous l'emblême d'un homme enflammé (2), et on l'appelloit l'enflammé (3). Horace, dans une de ses Odes, le prend pour l'indication des grandes chaleurs et l'unit au Lion (4), dont il allume les feux. Columelle fixe son lever du soir au septième jour, qui précède les Calendes de juillet, ou à l'époque à laquelle nous célébrons les fêtes du feu, sous le nom de feu de Saint Jean (5). On plaçoit aussi à côté de lui une brebis, comme à côté du Précurseur du dieu Soleil, ou de Christ, et on l'appelloit le Berger avec sa brebis (6). Tel étoit le dieu des Sépharaïtes, Anamelech, auquel on joignoit aussi Adramelech, dont on faisoit, comme de Céphée, un Ethiopien, suivant Théophile (7). Le mot d'Adra signifie grand

(1) Riccioli. p. 126.
(2) Leopold dux austr.
(3) Alphons. tab. p. 215.
(4) Horac. od, l. 3, od. 23. v. 27.
(5) Columelle l. 11. c. 2. p. 428.
(6) Hyde comm. ad Ulug beigh. p. 16 & 17 & de vet. Pers. relig. p. 131.
(7) Theophil ad Autolyc. l. 2. p. 103.

et magnifique. Quelques Rabbins ont donné à celui-ci les attributs du mulet (1), ou de l'animal, que les Astrologues Mahométans peignoient près du Cocher céleste (2).

On voyoit aussi chez les Syriens des divinités à tête d'âne. Tel étoit Tartac (3). C'est peut-être cette idole, qui a donné lieu de dire que les Juifs adoroient un âne, ou des dieux à tête d'âne. Cet âne est l'âne de Bacchus, que montoit Silène, et qui fut placé dans le signe du Cancer (4). Plutarque et Tacite parlent de ce prétendu animal sacré (5), révéré chez les Juifs; et ils supposent, qu'il avoit découvert aux Juifs, l'eau qui étancha leur soif: allusion manifeste au signe céleste où est l'âne, et que l'Astrologie avoit consacré à l'élément de l'eau, comme nous le verrons encore dans la Cosmogonie des Perses (6). Appien, dans Joseph, reproche aux Juifs d'adorer la tête d'âne. Origène, dans son traité contre Celse, parle de sept Archanges, ou grands Génies, dont les têtes sont empruntées des animaux cé-

(1) OEdip. t. 1. p. 371.
(2) Riccioli p. 127.
(3) Selden synt. 2. c 9. p. 328.
(4) Hygin l. 2. fact. l. 1. c. 21.
(5) Tacit l. 5. c. 1. Plut. symp. l. 4. c. 5.
(6) Ci-après t. 3. c. 1.

lestes et caractérisent les intelligences des sept Planètes. Celui qui répond à la septième place, s'appelle Onoël, ou Thaphabaoth ; et il a une tête d'âne (1). La secte des Gnostiques admettoit aussi sept intelligences, qui présidoient aux sept cieux. Sabaoth étoit l'Ange du septième ciel (2); il avoit une tête d'âne, et, suivant d'autres, de porc, ou des deux animaux, que Plutarque dit avoir été consacrés par des sectes Juives (3).

La Sphère des Perses de Scaliger place sous les premiers Décans du Lion, et sur les deux derniers du Cancer, les oreilles des ânes, et une tête d'âne avec celle du cheval (4). Ce sont ces divers Paranatellons, qui formèrent les figures bizarres du Soleil, de la Lune, et des autres Planètes, représentées par les Astrologues, dans leur union aux différens signes ; et aux Décans de ces mêmes signes. De cette nature étoit sans doute l'idole des Héréens, que nous ne connoissons que par les Rabbins (5). Ils adoroient aussi Nibaz, que je crois être le Mercure Anubis, et Nebo, divinité à tête de

(1) Origen. contr. cels. l. 6. p. 304.
(2) Epiph. adver. hæres. c. 26.
(3) Plut. symp. l. 4 c. 5.
(4) Scalig. not ad. manil p. 339.
(5) Kirk. œdip. t. 1. p. 371.

chien (1). Celse, dans Origène, place le Génie à tête de chien à la sixième place, et l'appelle Erathaoth (2). On trouve le chien parmi les Paranatellons du Cancer et du Lion, ainsi que la tête d'âne, et celle du cheval, dans la Sphère de Scaliger. On trouve aussi un homme à tête de chien, dans le Planisphère de Kirker. Ce chien, ou cet homme à tête de chien, ne peut être autre chose que le type de l'idole des Avaïtes, et un Mercure de l'espèce du Mercure Egyptien, Anubis, qui avoit ces formes. Kirker a bien aperçu cette vérité, lorsqu'il en fait un Mercure Egyptien, tel que celui que nous voyons dans la procession d'Isis, décrite par Apulée (3). Les Rabbins font venir ce nom *Nibas* de *Latrare*, ou d'Aboyer (4). Les Syriens et les Arabes, écrivent Nibhou et Nibhan. Quoique j'attache plus d'importance aux formes et aux fonctions des divinités, qu'aux noms, j'incline pour faire venir ce nom de la même source, que le nom de Nebo, ou Nabo (5), que les Chaldéens donnoient à la planète de Mercure (10), divinité peinte,

(1) Ibid. p. 370.
(2) Origen. ibid. l. 6. p 301.
(3) Apulée metam. l. 1.
(4) R. rassi. apud Kirk. ibid. p 370.
(5) Selden synt. 2 c. 12.
(6) Hyde de vet pers. rel. p. 67 Riccioli p. 127

chez les Egyptiens, avec une tête de chien, et qui tenoit en main le caducée, entortillé du serpent (1). C'est dans Isaïe, qu'il est parlé de l'idole de Nebo, idole des Chaldéens, qui fut brisée avec celle de Baal, ou du Génie, dont le nom est donné à la Planète de Jupiter (2), chez ce même peuple Astrologue.

St. Jerôme en fait une idole, qui avoit le talent de la divination, et qui rendoit des oracles (3). Les Rabbins prétendent que, comme Mercure et Esculape il avoit les attributs du Serpent (4). On pourroit y voir aussi Esculape et Sérapis, qui avoit le double attribut du serpent et du chien. Mais la dénomination de *Nebo*, donnée par les Chaldéens à la planète Mercure, et qui entre dans la composition des noms Nabuchodonazer, Nabuzardan, chez ces mêmes Chaldéens, (5) nous détermine à y voir le Mercure adoré chez ces peuples, livrés au Sabisme et au culte des Planètes. Les mêmes Chaldéens adoroient Orion, sous le nom de Niphla (6) ou de Miphleseth, dont la mère d'Asa

(1) Apul. ibid.
(2) Isaïe c. 46. v. 1.
(3) Hieronym. in isa. c. 46.
(4) Kirk. œdip. t. 1. p. 381.
(5) Hyd. vet. pers relig. p. 67. Seld. Synt. 2. c. 12.
(6) Hyde com. ad Ulug. beigh. p. 44--48.

avoit consacré l'idole, (1) sous des formes Priapiques, telles que celles de l'Orus dont parle Suidas, de cet Orus, dont Orion, placé sur les limites du printemps, étoit réputé l'astre familier (2).

L'astre Remphan ou Réphan, nom que les Coptes donnent encore à la Planète de Saturne (3), fut aussi adoré. L'auteur des actes des apôtres, en parlant de cette divinité, l'appelle l'astre Remphan (4), et il l'unit à Moloch, nom que les mêmes Coptes donnent encore à Mars-Planète; d'autres lisent *Chiun* au lieu de *Rephan*, mais ils conviennent que c'est la Planète de Saturne (5), appelé *Chevan* chez les Perses. Nous trouvons en effet, dans la Cosmogonie des Perses, (6) le nom des sept grandes Intelligences chargées du soin de chaque Planète; et Chevan est le nom de l'astre, surveillant la Planète de Saturne. Le rabbin Abenezra en fait un nom Arabico-Persique, donné à la Planète de Saturne (7).

En revenant sur nos pas, et en récapitu-

(1) Paralip. 2. c. 15. v. 16. reg. 3. c. 15. v. 13.
(2) Plut. de isid. p. 357.
(3) Ricciol. p. 127. œdip. Kirk. t. 1. p. 385. & Salmas. ann. clim. p. 596.
(4) Act. apost. c. 7. v. 43.
(5) Radak. apud kirk. t. 1. p. 387.
(6) Zen. ad vest. t. 2. p. 356.
(7) Kirk. ibid. p. 378.

lant la série des explications, que nous avons données des différentes divinités Syriennes, Assyriennes, Chananéennes, Moabites, Chaldéennes, Phéniciennes, il est évident, que toutes les Planètes ont été l'objet d'un culte religieux dans ces contrées, et par-dessus tout le Soleil, qui est l'ame du système planétaire, dans lequel il répand sa lumière. Nous avons vu Saturne, sous le nom de Réphan, Jupiter sous celui de Baal, Mars sous celui de Moloch, Mercure sous ceux de Nebo et de Nibaz, Vénus sous les noms d'Astarté, de déesse de Syrie, etc. le Soleil et la Lune, sous une foule de noms différens, et sous les formes les plus variées.

Nous avons vu aussi plusieurs étoiles fixes et plusieurs constellations également honorées, comme faisant partie de la milice céleste et du système universel des cieux. Nous allons encore en examiner d'autres, afin de justifier complètement notre assertion première et même unique; savoir, que les hommes dans tous les temps n'ont adoré que la nature et ses parties les plus apparentes, le ciel, le soleil, la lune et les étoiles errantes et fixes. Nous allons continuer de parler de ces dernières.

Parmi les étoiles fixes les plus remarquables, nous distinguerons sur-tout les

Pléiades, qui avoient une liaison si intime avec le renouvellement des saisons, et qui déterminoient les époques les plus importantes pour l'agriculture et pour la navigation. Elles furent chantées dans tous les poëmes anciens; elles entrèrent dans presque toutes les fables, soit partiellement, soit en groupe, et cela sous mille noms. Leur culte étoit établi en Orient, sous le titre de Succoth-Benoth (1), une des divinités principales des Babyloniens (2). Lorsque Salmanasar roi d'Assyrie, après avoir pris Samarie, y fit passer une colonie, composée de diverses peuplades, les nouveaux colons portèrent chacun leurs divinités, et ceux qui étoient venus de Babylone élevèrent l'idole de Succot-Benoth. Cette idole, si on en croit les Rabbins, représentoit une poule et ses poussins (3). Il n'est pas difficile d'appercevoir, que c'étoit l'image des Pléiades, appellées vulgairement la poussinière, ou la poule et ses petits; et représentée sous cette forme dans la division du Taureau céleste, signe affecté à Vénus, qui y a son domicile. C'est cette dernière circonstance, qui a fait croire à Selden, à Vos-

(6) Selden synt. 2. c. 7. p. 308.
(7) Reg. 4. c. 17. v 36
(8) Kirker. œdip. t. 1. p. 355. RR. Radak et. Rassi.

sius et à d'autres savans, que c'étoit une idole de la Vénus d'Assyrie. D'ailleurs d'autres Sphères y peignirent des colombes *peléiades* (1), oiseau consacré à Vénus. C'est sous ce rapport, que les Pléiades ont paru tenir au culte de Vénus, soit de la Planète, soit de la néoménie équinoxiale du printemps, lorsqu'elle arrivoit au Taureau et qu'elle s'unissoit aux Pléiades, Succoth-Benoth. Parmi les vingt-huit stations de la Lune, celle des Pléiades a encore conservé le nom de station de Succoth-Benoth. Dans la série des Décans, le troisième Décan, qui répond aux derniers degrés du Bélier, se nomme Seket, (2) et Asickat, suivant d'autres, qui en font le premier Décan du Taureau. C'est le mot Sucot, qui a été ainsi altéré. Ce troisième Décan est affecté à Vénus. Il n'est pas étonnant, que les Babyloniens, livrés aux folles superstitions de l'Astrologie, aient consacré le Décan qui répondoit aux Pléiades, sous le nom de Succoth-Benoth, nom des Pléiades (3). En effet, c'étoit le nom, que l'on donnoit à cette constellation chez les Hébreux. Le rabbin Rassi, dans son commentaire sur le cinquième cha-

(1) Kirker œdip. t. 2. pars 2. p. 242.
(2) Salmas ann. Clim. p. 610.
(3) Cæsius p. 34. Hyd. comm. ad Ulug. beigh. p. 31–33. Riccioli. p. 127.

pitre d'Amos, dit que Succoth-Benoth sont les mêmes astres, que d'autres appellent *Althuraia*, nom connu des Pléiades; et qu'Aben Ragel donne à la station de la Lune au Taurean céleste, où il place la poule et ses poussins. Les Hébreux appellent cette constellation ou la poussinière, la base des révolutions célestes (1), à cause de sa liaison avec la marche des saisons. Kirker prétend, que sur d'anciennes médailles de Sélinunte en Sicile, et sur celles des Mamertins (2), on trouvoit d'un côté la poule avec la Plante Selinus consacrée à Vénus, et de l'autre l'effigie du Taureau ou de l'animal céleste, qui porte les Pléiades, et où Vénus a son domicile. Kirker fait une remarque bien vraie, c'est que le culte des différentes divinités étant toujours relatif à leur nature, c'est pour cela qu'on offroit des grains de bled et des gâteaux à Succoth-Benoth (3). Il conclut enfin, que c'est l'amas d'étoiles, appellé par les Romains *Vergilies*, que les anciens Chaldéens honorèrent d'un culte religieux, qui se lioit à celui de Vénus, ou de la belle Planète qui préside à la génération et qui avoit son

(1) Kirker. œdip. t. 1. p. 356.
(2) Ibid. p. 358.
(3) Ibid. p. 362.

domicile au Taureau, signe sous lequel la nature exerce son action créatrice tous les ans. Nous pensons à cet égard comme lui.

Au culte de la poule et de ses poussins, nous pouvons joindre celui de l'animal solaire, de l'oiseau d'Esculape et du matin ou du coq, honoré sous le nom de Nergal (1). C'étoit son image, que les Hébreux peignoient dans la Sphère, dans la constellation que les Grecs appellent en général l'oiseau et en particulier le Cygne. Les Hébreux la nomment Tharnigolet (2); le coq, et les Arabes Adegige, la poule. La Sphère barbare place aussi cet oiseau au nombre des Paranatellons du Capricorne. 3). C'est là l'origine du culte de Nergal, dont l'idole représentoit un coq, suivant le patriarche de Gaza et les Rabbins Bal-Aruch et Rassi (4). C'étoit l'idole des Cuthéens (5).

Près de la constellation du Cygne, ou du coq, on trouve celle de l'Aigle et du Vautour céleste, appellé vautour tombant, par les Arabes, ou Nesrouachi, et Nesr'wawi (6). Les Assyriens

(1) Selden synt. 2. c. 8. Kirker œdip. t. 1. p. 362.
(2) Kirk. œdip. t. 1. p. 197.
(3) Scaliger not ad manil. p. 431.
(4) Ibid. p. 343.
(5) Kirk. ibid. p. 365.
(6) Reg. l. 4. c. 17. v. 30. Isaie c. 37. v. 38.

l'ont adoré sous le nom de Nesra, ou Nesroch (1). Le roi d'Assyrie, Sennachérib de retour à Ninive, va rendre ses hommages à Nesroch son dieu (2). Ce signe est l'Accipiter fameux consacré par le culte Egyptien. La forme sous laquelle on adoroit Nesr' ou Nesroch, suivant M. Hyde (3), étoit celle du vautour. Cet idole étoit consacré par un culte superstitieux chez les Arabes, avec celles d'Yaük à figure de cheval, d'Yaguth à figure de lion, et de Sowâ à figure de femme. Quelques-uns prétendent, que c'étoit l'idole de la tribu Ham'yar (4), qui, comme nous l'avons vu ailleurs, adoroit le Soleil (5), dont l'Accipiter étoit l'image symbolique. C'est peut-être à ce titre, que ce symbole fut ensuite placé aux cieux à côté d'Hercule, qui lui-même représensoit l'image du Soleil, sous une forme humaine. Ces idoles étoient autant de Talismans Astrologiques, par lesquels leurs adorateurs cherchoient à détourner les maux, qui pouvoient les menacer (6).

Nous ne suivrons pas plus loin l'exa-

(1) Hyd. comm. ad Ulug. beigh p. 18.
(2) Selden synt. 2. c. 10. Kirk. œdip. t. 1. p. 371.
(3) Hyde de vet pers. relig. c. 5. p. 132 et Selden. p. 47.
(4) Ibid. p. 133.
(5) Abulfar. dynast. p. 101.
(6) Kirker. Ibid. p. 333.

men des divinités Syriennes, Chaldéen-et Chananéennes, d'ailleurs peu connues et qui ne sont importantes, que par ce que ce culte a influé sur celui des autres peuples, autant que le culte Egyptien, et qu'il en résulte une preuve complette, que ces idoles faisoient partie du Sabisme idolâtrique et représentoient des corps célestes, soit fixes, soit Planètes. Il n'y a aucune différence entre ce culte et celui qui étoit admis en Egypte, si ce n'est que les Syriens et leurs voisins représentoient ces corps célestes par des images d'animaux, faites de bois ou de métal, au lieu que les Egyptiens préférèrent de consacrer des animaux vivans, qui, comme les idoles inanimées des Syriens, étoient soumis à l'influence des astres qu'ils représentoient. Ceci nous conduit naturellement à l'analyse du culte des animaux, et des végétaux, qui caractérisent en particulier la religion Egyptienne, et à l'examen de ses rapports avec la nature et ses parties, divinité unique de tous les peuples.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Du culte idolâtrique en général, & en particulier du culte des animaux vivans.

TOUTE image, toute statue est la représentation d'un objet existant, ou qu'on suppose exister, et qui précède nécessairement, soit dans la réalité, soit dans l'imagination, la chose destinée à le représenter. Ce n'est donc point le culte des animaux vivans, ou sculptés, ni celui des statues symboliques, qui constitue l'essence des anciennes religions, mais au contraire, ce sont les idées religieuses des anciens, et les objets réels de leur culte, qui constituent l'essence de leur idolâtrie, et qui déterminent la nature des formes des images et celle des animaux qu'ils ont consacrés. Ainsi c'est par la connoissance, que nous avons déjà de la nature de leur religion et de leurs idées théologiques, que nous arriverons à celle des attributs des divers emblêmes de leur culte. Or, d'après le développement que nous avons donné jusques ici aux bases de leur religion et aux principes de leur théologie, que nous

avons fait voir s'appuyer entièrement sur la nature et ses parties, il s'ensuit, que nous ne devons voir dans la série des images sacrées de leurs dieux, qu'un immense miroir, qui réfléchit tous les tableaux de la nature, et le jeu de ses opérations variées. Les images n'occupent que le second rang dans l'ordre des objets du culte; et l'esprit doit toujours s'élever au dessus d'elles, pour chercher le type original, qu'elles retracent sur la terre, et ne voir souvent dans le symbole matériel, que l'expression d'une idée intellectuelle, qu'on a voulu rendre sensible.

Nous convenons que le peuple a presque toujours borné son culte et son adoration à l'image proposée à sa vénération, parce que le peuple, qui n'a que des sens, voit et ne réfléchit guère, sur-tout en religion; et que pour lui une chose consacrée devient aisément une portion de la divinité. Mais cet abus est commun à toutes les religions, qui ont admis des images et des emblêmes sacrés, pour rapprocher du peuple les objets de son culte. Sous ce rapport, notre religion n'a aucun avantage sur les autres, quoiqu'elle se pique de dégager l'homme de la matière, et de rendre à la divinité un culte tout spirituel. Ainsi le peuple, dont l'ignorance et la superstition

tition dénature tout, parce qu'elle le dégrade lui-même, adore souvent telle image de Christ, de la Vierge sa mère et d'un saint, avec l'intime conviction, que cette image renferme en elle-même une force divine, et il croit en la priant parler à l'être même auquel elle est consacrée, et qu'elle représente. Conclurons-nous de là, que les Chrétiens ont pour divinité des morceux de bois ou de pierre, taillés en forme d'hommes ou de femmes, caractérisés par tels ou tels attributs, et qu'ils les révèrent comme autant de Génies puissans, à qui ils prostituent leurs hommages et dont ils attendent des secours? Dirons-nous qu'ils font leur principale divinité de deux morceaux de bois, croisés entre eux, parce qu'on les voit se prosterner respectueusement devant un pareil symbole? Que des ossemens à demi pourris, enchassés dans l'or et l'argent, deviennent autant de dieux bienfaisans, qui, invoqués, ont le pouvoir de détourner de dessus la tête de leurs adorateurs les plus grands fléaux? Un étranger, qui voyageant chez nous prendroit cette idée de notre religion et qui la consigneroit dans la relation de ses voyages, n'auroit-il pas évidemment pris le change sur la nature de la religion Chrétienne et regardé l'erreur du peuple comme le dogme de ses prêtres?

N'est-il pas clair que, s'il eût interrogé les prêtres et les docteurs de cette religion, ils lui auroient dit, que les hommages rendus aux objets matériels, proposés à la vénération du peuple, se rapportent à des êtres invisibles, dont ces objets sont l'image, et auxquels ils ont été dédiés? que ces images, par cela même, sont respectables, comme celles de la liberté, de l'égalité et de la loi, qui ne sont cependant ni la liberté, ni l'égalité, ni la loi?

Nous devons donc raisonner de même, sur le culte idolâtrique des anciens peuples, et ne voir dans les images de leurs dieux, que des images et non des dieux, sous quelque forme qu'ils aient rendu leurs idées théologiques, et représenté les objets premiers et réels de leur culte. Nous ne dirons donc pas avec Juvénal, que les Egyptiens (1) adorèrent le Bœuf, le Chien, le Bélier, l'Epervier, le Crocodile, le Bouc, le Poisson oxyrinque, l'Ibis, le Lion, le Loup, l'Ichneumon, le Chat, parmi les animaux et parmi les plantes, l'oignon, le lotus, &c. mais nous dirons, que les Egyptiens choisirent dans le règne végétal et animal les plantes et les animaux, qu'ils crurent les plus propres à représenter le caractère et les

(1) Juvenal sat. 15.

opérations de leurs dieux, c'est-à-dire la nature, ses parties, et le jeu des causes éternelles, d'où résultent tous les effets produits ici bas, dans lesquels les causes aiment souvent à se peindre elles-mêmes. Porphyre nous donne la véritable idée, qu'on doit se former de ces images, soit vivantes, soit inanimées, par lesquelles les anciens ont cherché à exquisser les tableaux variées de la nature et de ses opérations, et à rendre, sous des formes sensibles, l'action de la force féconde et invisible, qui meut et anime l'univers (1). Il dit, que ceux qui ne voient dans ces statues de dieux, que des figures d'hommes, ou des masses de pierre et de bois, ressemblent à ceux qui ne voient dans un livre que du papier ou des tablettes.

Nous ne devons pas plus voir dans les animaux sacrés et dans les figures des dieux les êtres réels, que l'on apperçoit, que nous n'avons vu des histoires réelles, dans les récits merveilleux des aventures des dieux. Tout découle du même génie. On chanta la nature en style allégorique; on la peignit par des images symboliques; et dans les images des dieux, comme dans leur histoire, l'esprit doit se

(1) Porphyr apud Euseb. præp. evang. l. 3, c. 7. p. 97.

porter au-delà des premières idées, qui se présentent à lui au premier coup-d'œil.

Les figures des dieux, simples ou composées, peintes ou sculptées, sont donc des caractères d'écriture, mais d'une écriture, dont tout le monde n'a pas l'intelligence. C'est là l'écriture sacrée, dont les prêtres seuls et quelques savans connoissoient le sens. Or toute écriture a pour but de peindre des objets, soit corporels, soit intellectuels, tantôt immédiatement, par les expressions naturelles des choses, comme font la peinture et la sculpture, tantôt immédiatement, par l'entremise des sons qui en réveillent l'idée, ou à l'aide de symboles et de formes allégoriques, qui ont des rapports naturels ou de convention avec les objets qu'on veut indiquer. Les Egyptiens avoient imaginé ces différens genres d'écriture, et en faisoient usage plus qu'aucun autre peuple. Ils se servoient d'une écriture courante, qu'ils employoient dans le style épistolaire et dans les contrats (1). Les scribes sacrés avoient une écriture particulière pour leurs livres, et qu'on peut appeller écriture sacerdotale. Enfin ils en avoient une troisième, qu'on appelloit écriture hiéroglyphique, dont les carac-

(1) Clem. Alex. Saturn. l. 5. p. 555. Herod. l. 2. c. 36.

tères servoient à tracer les images des dieux et les idées religieuses. La première, simple et élémentaire, contenoit l'expression propre et naturelle des mots. La seconde, composée de signes symboliques, étoit une expression des choses par imitation ou par allégorie (1). Ainsi on rendoit, par imitation, l'idée du Soleil et de la Lune, en peignant un cercle et un croissant. On employoit l'allégorie et les tours figurés dans les fictions théologiques. La troisième espèce d'écriture étoit plus énigmatique. Ici, ce n'est plus par une étoile que l'on peint un astre, mais par l'image d'un serpent, dont la marche tortueuse imite la route oblique des astres fixes sur l'horizon, & des Planètes dans le Zodiaque. Ce n'est plus un cercle qui sert à peindre le disque du Soleil; c'est l'animal appellé Scarabée, qui pousse avec ses pattes le globe de matière, dans lequel il dépose sa semence. Après l'avoir arrondi, comme le globe lumineux qui verse la chaleur sur la terre, il le roule à rebours, comme le Soleil, lorsque cet astre, par son mouvement annuel, marche contre l'ordre des signes (17). Cette dernière espèce d'écriture fut appellée par excellence sacrée ou hiéroglyphi-

(1) Ibid. p. 556.

que, parce qu'elle fut employée à peindre la nature des dieux, leurs caractères, leurs formes et leurs actions. Elle est toute entière fondée sur les rapports que l'on crut observer, entre les corps sublunaires, et les corps placés dans les régions supérieures du monde, entre les animaux terrestres et les animaux célestes, ou les astres supposés animés et intelligens, et qui avoient propagé ici bas leur image, dans les animaux, dans les plantes et dans les pierres mêmes. La divinité sembloit s'être reproduite et peinte par-tout avec ses innombrables formes, et avoir créé et disséminé autour de nous les images variées de ses facultés et de ses opérations cachées, de manière qu'il suffisoit à l'homme de jeter un coup d'œil observateur sur tout ce qui l'environnoit, pour rassembler tous les caractères de l'écriture destinée à transmettre à tous les siècles les mystères les plus secrets de la nature. C'est cette observation suivie du caractère et des qualités des différens animaux, des propriétés ou des formes des plantes, des pierres et des métaux, qui a fourni aux savans Egyptiens l'immense dictionnaire, qui leur a servi à écrire l'histoire de la nature, et à la graver dans leurs temples, sur leurs obélisques et sur cette foule de monumens, qui ont échappé

au temps, et aux barbares, sans aucun fruit pour nous, qui n'avons pas assez étudié la nature, pour recomposer leur dictionnaire sacré. Néanmoins, quoique nous ne pénétrions pas le sens de tous ces emblêmes, nous ne leur en refuserons pas un, à moins que nous ne voulions tomber dans l'erreur de ceux, dont parle Porphyre, qui ne voient dans ces colonnes sacrées, que des pierres, et dans les livres, que du papier et des tablettes,

Nous verrons donc dans les figures hiéroglyphiques des Egyptiens, même les plus monstrueuses, des expressions d'opinions sages, et dans les animaux révérés chez eux les caractères de leur écriture sacrée. C'est ainsi que l'Egyptien Clément, évêque d'Alexandrie, (1) appelle des caractères d'écriture les quatre statues dorées, que l'on portoit dans les processions Egyptiennes, et qui représentoient deux Chiens, un Epervier et un Ibis. Il voit dans ces deux derniers animaux les emblêmes du Soleil et de la Lune; et dans les premiers, les expressions symboliques des deux hémisphères et des points de l'horizon, qui veillent aux barrières de la nuit et du jour. Sans nous arrêter à examiner, si c'étoit effectivement là le sens de

(1) Clem. Alex. Str. l. 5. p. 567.

ces emblêmes, au moins est-il certain, que ces figures en avoient un caché et énigmatique ; que l'esprit ne devoit pas s'arrêter où s'arrêtoient les yeux, et n'y voir que des animaux, mais bien remonter jusqu'à l'idée, qu'on se proposoit de réveiller, idée qui n'avoit rien de commun avec l'animal, que des rapports de ressemblance, de comparaison et d'analogie. Sans cela, nous tomberions dans l'erreur de celui qui, lisant la fable du loup et de l'agneau, dans Esope, ne verroit que l'histoire feinte des aventures de ces deux animaux, et ne découvriroit pas l'innocence et la foiblesse cachée sous la peau de l'agneau, et l'injuste violence sous celle du loup. Ainsi, prendre les animaux Egyptiens purement et simplement pour des animaux, et non pas pour des signes emblèmatiques, c'est prendre à la lettre toutes les fables d'Esope ; et ne voir que du ridicule et de la folie dans les leçons de la morale et de la philosophie la plus sage. On sait que la philosophie ancienne, surtout dans l'Orient, s'est plu à prendre cette forme, et que pour peindre les secrets de la nature, elle voulut être mystérieuse comme elle. Le monde étoit une grande énigme, dont les principaux traits furent rendus en style également énigmatique. Clément d'Alexan-

drie (1) s'est attaché à prouver, que tous ceux qui ont traité de la religion, chez les Grecs comme chez les barbares, ont employé de préférence l'allégorie et les formes symboliques. C'est là le génie qui a présidé, non seulement à la composition de leurs fables sacrées, comme on a pu le voir par les explications que nous en avons données, mais encore à celle des images et des statues simples ou composées de leurs dieux, comme nous l'a déja dit Porphyre (2), en parlant des figures les plus monstrueuses, formées de l'assemblage des parties de divers animaux, et sous lesquelles les Egyptiens cachoient leur science secrète et les mystères de la nature. Souvent les idées intellectuelles les plus abstraites ont été exprimées, sous des emblêmes empruntés des formes et des qualités de la matière. Porphyre prouve par des exemples, sa théorie des rapports allégoriques, qu'avoient les images des dieux avec les opinions des théologiens sur la nature des différentes divinités (3). Comme la divinité, nous dit ce savant, est lumineuse par son essence, et habite au milieu du feu Ether, dans une région invi-

(1) Clem. Alex. ibid. p. 356.
(2) Ci-dessus l. 1. c. 3.
(3) Porph. apud Euseb. præp. ev. l. 3. c. 7 p. 98.

sible à l'œil des mortels, toute matière qui a de l'éclat et un poli brillant, telle que le marbre de Paros, le crystal, et l'ivoire, peut nous donner une idée foible de cet être lumineux. L'or par son éclat est une image de son essence, que rien ne peut souiller, comme rien ne souille l'éclat et la pureté de l'or. D'autres, au contraire, ont préféré la pierre noire, pour désigner l'obscurité mystérieuse de la nature divine. Ceux-ci ont choisi les formes humaines, comme les plus propres à exprimer l'intelligence et la raison souveraine de la divinité, qu'ils ont peinte sous les traits les plus beaux, parce que la beauté divine est telle, que rien ne peut altérer ses traits. Ils ont varié les figures des dieux ; ils les ont peints à différens âges, avec différens sexes, dans diverses attitudes, sous divers habillemens, pour rendre toutes les nuances de leurs idées sur la divinité et faire mieux contraster la variété de ses propriétés et de ses qualités différentes. Par exemple, ils ont affecté, dit Porphyre, le blanc aux divinités supérieures qui habitent l'Olympe ; la Sphère et toutes les formes sphériques au monde, au Soleil, à la Lune, à la fortune même et à l'espérance. Ainsi nous voyons placé sur le Lotus, dont la tête est sphérique, l'image du Soleil, sous

les noms d'Horus et d'Harpocrate (1). Nous voyons dans Pausanias (2) la fortune, tenant d'une main la corne d'abondance, et soutenant un globe posé sur sa tête. Ailleurs on voit une figure de femme, posée sur un globe, tenant un flambeau de sa droite, et de la gauche soulevant le voile de sa tête, pour nous découvrir le croissant de la Lune (3).

Dans un des tableaux du culte Mithriaque, on voit Mithra monté sur le Taureau équinoxial, tenant dans sa main droite l'épée, et de la gauche un globe. (4)

Porphyre nous parle lui-même (5) d'une figure du monde, dans laquelle il est représenté sous l'emblême d'un homme, tel qu'Atlas, qui soutient un globe d'or sur sa tête. Il est couvert d'un grand manteau, chamarré de diverses couleurs, et qui semble représenter les nuances variées des étoiles, comme celui de l'Hercule Astrochyton, que nous avons vu dans le poëme de Nonnus.

Le monde étoit aussi peint sous la forme Sphérique, ou Ellipsoïde de l'œuf, que l'on mettoit dans la bou-

(1) Ci-dessus l. 3. c.
(2) Pausan. Messen. p. 140.
(3) Hist. du ciel. t. 1. pl. 6.
(4) Hyde vet. Pers. relig. c. 4. p. 113.
(5) Ibid. apud Euseb. l. 3. c. 11. p. 115.

che du dieu du feu, Phta, et de l'élément actif, qui circule dans l'Ether, dont la mobilité étoit représentée par les aîles attachées à la tête de la statue symbolique du fameux Cneph (1).

Dans les Daphnéphories, célébrées en honneur d'Apollon ou du Soleil (2), l'on portoit en triomphe le laurier du dieu, entrelacé avec l'olivier de Minerve. On avoit uni à ce grouppe d'arbustes tous les attributs caractéristiques de l'année, et ceux du Soleil et de la Lune, dont l'un engendre l'année et l'autre la divise en mois. Le tout étoit surmonté d'une boule d'airain, qui désignoit le Soleil ou Apollon. Au-dessous en étoit suspendue une autre, représentant la Lune; d'autres boules plus petites figuroient les Planètes et les astres fixes. On y avoit aussi adapté 365 couronnes, pour figurer les jours.

Cette manière de peindre n'est pas la plus savante, et elle appartient plutôt au second, qu'au troisième genre d'écriture sacrée, dont nous avons parlé plus haut, d'après Clément d'Alexandrie. Ce dernier style étoit plus énigmatique et tenoit à une étude plus réfléchie de la nature. C'est à lui, qu'ap-

(1) Euseb. Ibid. l. 3. c. 11. p. 115.
(2) Damasc. vit. Isid. Phot. cod. 242.

partient l'expression hiéroglyphique de la Lune, dans les premiers jours du croissant, telle qu'on la voit représentée par une statue, dans la ville d'Apollon en Egypte (1). Cette figure symbolique étoit un homme à tête d'épervier, (*u7*) qui subjuguoit Typhon, ou le principe ténèbres, représenté par un Hipopotame. La couleur blanche de la statue, ajoute Porphyre, représente la blancheur de la nouvelle lumière de la Lune; et la tête d'épervier annonce, que cette lumière lui est donné par le Soleil; car l'épervier est l'animal sacré destiné à représenter le Soleil, tant à cause de sa légèreté, qu'à cause de son élévation et de sa tendance vers les régions élevées, d'où nous vient la lumière. Nous l'avons déja vu uni au croissant de la lune sur le corps d'Apis (2). L'Hipopotame désigne le couchant, ou les lieux du pôle abaissé, continue Porphyre, qui engloutissent les astres dans une partie de leur révolution. Dans cette même ville on adoroit Horus; et dans la ville d'Illithyie, la troisième phase de la Lune. En récapitulant ces idées, il résulte, que pour peindre la Lune, aux premiers jours du croissant, située au couchant, ou près de la ré-

(1) Euseb. Ibid. p. 116.
(2) Ci-dess. l. 3. c. 8.

gion des ténèbres qui dévore les astres, et pour indiquer, que sa lumière naissante lui est donnée par le Soleil, on a employé deux caractères hiéroglyphiques empruntés de deux animaux. L'un désigne le principe lumière, Apollon, Horus, et l'autre le principe ténèbres, Typhon, qui a son siége au couchant, région qu'habitent les ténèbres et où s'éteignent tous les flambeaux célestes. La Lune, éclairée par le Soleil, ou par l'homme à tête d'épervier, se soustrait à l'empire de Typhon, et reprend tous les mois sa lumière, après sa conjonction. Voilà, suivant Porphyre, le sens de cet emblême, et un exemple du style hiéroglyphique. Tout l'ouvrage d'Horus Apollon, grammairien d'Egypte, est composé des élémens de cette langue sacrée, et nous fournit des exemples de la manière dont on l'a employée, et des objets auxquels on l'a appliquée. L'Accipiter ou l'Epervier désigne (1) le Soleil, et l'élévation; le Crocodile désigne le couchant et la région des ténèbres (2) et l'Hippopotame (ϰ7) une saison ou une heure donnée (3), suivant Hor-Apollon. l'Hippopotame, suivant Plutarque, étoit aussi le symbole

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(2) Ibid c. 66—67.
(3) Ibid. l. 2. c. 6.

de l'impudence (1), parce qu'il tuoit son pere, le mangeoit et s'accouploit ensuite à sa mère. Il est possible, que cet animal symbolique ait eu aussi cette signification ; car il en étoit des signes hiéroglyphiques, comme il en est chez nous des mots, qui expriment souvent des idées différentes. On trouvera dans l'ouvrage d'Horus Apollon des preuves de cet emploi d'un même animal hiéroglyphique, pour désigner plusieurs choses assez différentes, soit par extension, soit par analogie, soit enfin parce qu'on avoit pris telle ou telle propriété de l'animal pour terme de comparaison. Quant à l'Hippopotame, animal féroce (2), il ne put guères servir qu'à peindre des qualités nuisibles et destructives (3), et conséquemment, il dut être, comme le Crocodile, un des emblêmes des opérations du principe du mal et des ténèbres ou de Typhon (4).

Ce Génie malfaisant, désigné dans toutes les Cosmogonies, par l'emblême du serpent, étoit représenté dans un état de lutte contre le principe lumière, dans le temple d'Hermopolis. Le grouppe hiéroglyphique

(1) Plut. de Iſide. p. 363. Ælian de animal l. 6. c. 19.
(2) Phot. cod. 242.
(3) Ælian de animal. l. 5. c. 53.
(4) Plut. de Iſid. p. 371.

étoit composé de l'Hippopotame, sur lequel étoit placé l'Epervier, combattant contre un Serpent (1). L'Hippopotame, dit Plutarque, représentoit Typhon. L'Accipiter étoit la force qui lui résiste. Cette force est celle qui réside dans le principe du bien et de la lumière, ou dans le Soleil, dont l'Accipiter étoit le symbole (2), comme le Crocodile et l'Hippopotame l'étoit du principe du mal et des ténèbres. Parmi les figures hiéroglyphiques du temple de Saïs, on y voit encore l'Accipiter et le Crocodile; selon d'autres, l'Hippopotame. Suivant Plutarque et Clément d'Alexandrie, le premier animal désigne la divinité bienfaisante, et le second, l'objet de sa haine (3), ou son ennemi, qui étoit représenté sous la forme de ces deux animaux. De là vient, que les adorateurs du principe lumière, Horus, ou Apollon, avoient pour le Crocodile, et par conséquent, pour l'Hippopotame, destiné à peindre le même Génie, une horreur singulière; et cela, dit Elien (4), parce que Typhon avoit pris la forme de cet animal (5), pour

(1) Plut. de Isid. p. 371.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(3) Plut. de Isid. p. 363. Clem. Strom. l. 5. p. 566.
(4) AElian de anim. l. 10 c. 21.
(5) Plut. de Iside p. 371.

se

se soustraire aux poursuites d'Horus. Aussi il y avoit un certain jour de l'année, où ils donnoient la chasse à ces animaux, les tuoient, et les jettoient hors du temple du dieu de la lumière.

Nous avons cru devoir donner quelque étendue à l'explication de la figure symbolique, destinée à peindre la Lune dans les premiers jours de son renouvellement, époque à laquelle l'Accipiter, symbole de la lumière et du bon principe, communiquoit à la Lune une émanation de ses rayons, et l'arrachoit à l'empire du Génie des ténèbres, désigné par l'Hippopotame, ou par le Crocodille, image de Typhon. On peut juger par cet échantillon du génie Egyptien et de la nature de l'écriture hiéroglyphique.

Il faut bien distinguer ces espèces de statues ou d'images sacrées, composées d'expressions empruntées des caractères vrais ou supposés des animaux terrestres, des statues symboliques, composées des parties des animaux célestes, qui formoient ce qu'on appelloit Paranatellons. Celles-ci sont des images Astrologiques, et n'appartiennent à l'écriture hiéroglyphique, que d'une manière secondaire, et parce que les animaux des constellations eux-mêmes avoient leur ori-

gine dans l'écriture hiéroglyphique, dont l'Astronomie avoit fait usage pour désigner la marche du ciel et de la nature, dans ses principales époques, et caractériser ses différentes opérations. Ainsi nous regarderons, comme une figure Astrologique, la fameuse statue d'Eléphantine, destinée à peindre la Néoménie équinoxiale du printemps, par la réunion des attributs du Bélier et de la Chèvre céleste, qui déterminoient cette Néoménie (1). Car ses élémens sont empruntés des constellations, qui elles-mêmes étoient émanées de l'écriture hiéroglyphique.

Voici, ce me semble, qu'elle fut la marche des inventeurs. On étudia la nature et les propriétés des animaux, et on fit des signes, ou des caractères, destinés à peindre des idées. Ainsi l'agneau, par exemple, dans Esope, désigna la douceur; le loup, la cruauté; le bœuf fut regardé comme l'emblême du travail, et de l'agriculture (2). On se servit de ces symboles, pour exprimer des idées, soit religieuses, soit Astronomiques, et même souvent religieuses et Astronomiques tout ensemble, par la raison que la religion avoit pour base la nature, le

(1) Porph. Ib. apud Euſ. præp. Ev. l. 3. c. 12. p. 116.
(2) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.

ciel et les astres, et étoit nécessairement Astronomique. On peut supposer que les savans avoient anciennement marqué l'ordre des saisons, et les phénomènes périodiques de la nature, par des emblêmes hiéroglyphiques, que les prêtres firent passer ensuite dans la religion, lorsqu'ils voulurent peindre les diverses époques des mouvemens célestes, et les positions variées de leurs Dieux, du Soleil et de la Lune, dans les cieux. On peut supposer aussi, que les prêtres avoient originairement consacré ces animaux, pour représenter le Soleil, la Lune, les astres, et leur influence sur la terre, et que ce ne fut que dans la suite, qu'ils les placèrent aux cieux. Nous tenons pour la première supposition, de manière cependant à ne pas exclure entièrement la seconde, au moins pour certaines constellations. Ainsi, l'Accipiter, ou l'oiseau chéri par les Egyptiens, pour être l'image du Soleil, put être ensuite placé aux cieux, parmi les autres images du Soleil, telles que celles des Hercules, soit *Ingéniculus*, soit *Ophiucus* La liaison de l'Aigle, espèce d'accipiter, avec le Lion, domicile du Soleil, dont il est Paranatellon, sembleroit indiquer cette intention. Quelle que soit celle de ces deux hypothèses que l'on admette, il n'en

est pas moins vrai, qu'il en est résulté une correspondance nécessaire entre les animaux célestes, ou les astres, et les animaux terrestres, entre les figures peintes dans les signes et dans les constellations, et celles que la religion consacra dans les temples, et que le ciel fut intimément lié aux objets du culte sur la terre. Par ce moyen, le système des influences s'établit, et fut une suite nécessaire de l'analogie, qui existoit entre les formes du Ciel, et celles des animaux sacrés. L'écriture hiéroglyphique se trouva donc, sur la voûte azurée, employée à peindre la marche de la nature et ses diverses opérations, durant chacune des révolutions du Soleil et de la Lune. C'est ainsi que la science des Paranatellons se composa des élémens de la science hiéroglyphique, et qu'à son tour elle pourra nous servir à décomposer un grand nombre d'images des dieux, ou des astres, révérés comme dieux.

Cette distinction une fois établie, on verra qu'il y a certains objets du Culte, dont on doit chercher l'origine aux cieux, et d'autres qu'on ne doit pas se flatter d'y trouver. On trouvera aux Cieux, par exemple, le Bélier, le Bœuf, le Bouc, le Chien; on n'y trouvera pas le Chat, la Musaraigne, encore moins le lotus et les oignons. Ainsi nous ne

donnerons pas la théorie des Paranatellons, et celle des influences, comme la seule et unique clef qu'on doive employer, pour l'intelligence des emblêmes sacrés de la religion Egyptienne, quoiqu'elle doive nous être d'un secours infini, dans l'étude de l'antiquité, sur-tout pour l'analyse des monumens composés des parties des animaux, dont les types sont aux Cieux. On sent, qu'il faut y faire entrer une foule d'autres considérations, soit Physiques, soit Morales.

Quant au culte des animaux, sur lequel nous croyons devoir plus particulièrement insister, parce que c'est sous ce rapport que la religion Egyptienne a paru extravagante, et peu d'accord avec la haute réputation de sagesse, que s'étoient acquis ceux qui la professoient (1), nous osons dire, que c'est peut-être la partie la plus ingénieuse et la plus savante des religions anciennes, puisque c'est celle qui suppose l'étude la plus approfondie de la nature, et des rapports qui lient toutes ses parties entre elles. Suivons donc ce culte dans ses détails, et vengeons la science des calomnies de l'ignorance.

Nous ne répondrons point à ceux qui

(1) AElian. de animal. l. 12. c. 5.

ont cru, que les sages Egyptiens, les maîtres de Pythagore, de Platon, et les pères de la législation et de la philosophie, aient dégradé leur raison au point de voir, dans les plus vils animaux, les arbitres souverains de la nature, et des êtres plus parfaits et meilleurs qu'eux, et qu'à ce titre ils leur aient prostitué leurs hommages. Je laisse à Juvénal et aux écrivains Chrétiens ces traits de satyre ; ce sont des armes, dont la haine aveugle peut seule faire usage, et qui prouve tout au plus la malignité ou l'ignorance de ceux qui s'en servent. Mais je répondrai à ceux qui, comme Cicéron, ont vu dans le culte des animaux (1) un hommage rendu par la reconnoissance de l'homme, qui a cru devoir consacrer tout ce qui lui étoit de quelque utilité dans la nature (2). C'est ainsi que plusieurs savans ont cherché à rendre raison d'un culte aussi extraordinaire. Plutarque, dans son traité d'Isis (3), fait reposer en partie l'origine du culte des animaux, sur la reconnoissance de l'homme pour les services qu'il en tiroit. Il range dans cette classe, le Bœuf, la Brebis, le Chien, l'Ichneu-

(1) Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 36.
(2) De nat. deor. l. 2. c. 23.
(3) Plut. de Iside. p. 380.

mon, chez les Egyptiens, la Cigogne, chez les Thessaliens, l'Alouëte, chez les habitans de l'isle de Lemnos, ensorte qu'il sembleroit que l'homme, qui oublie si facilement aujourd'ui les bienfaits, eût été autrefois l'animal reconnoissant par excellence. Car non-seulement il eût placé dans les Cieux, des héros, tels que Castor et Pollux, Bacchus et Thésée, et fait autant de dieux de ceux qui avoient bien mérité de lui, mais encore il eût consacré dans les temples tous les animaux utiles.

Cette idée est plus séduisante que vraie, et l'on peut dire, que dès qu'il étoit question de justifier le culte religieux rendu à des hommes et à des animaux, l'on ne pouvoit en donner une raison plus plausible, et qui fît plus d'honneur, sinon à l'esprit, au moins au cœur de l'homme. Mais ici, c'est à la vérité qu'il faut rendre hommage, et non à l'amour-propre de l'homme qu'il faut ménager une excuse, surtout quand il n'en a pas besoin, et qu'il peut même s'enorgueillir des productions de son génie, qui n'ont révolté que l'ignorance de ceux qui n'ont pu s'élever à la hauteur de son imagination. Examinons donc, sans prévention, cette excuse vulgaire, et voyons si la reconnoissance a eu effectivement plus de part que le

génie à l'établissement du culte des animaux.

J'observe d'abord, que si les hommes n'ont consacré les animaux, qu'à raison des services qu'ils en tiroient, ils n'ont dû consacrer que les animaux utiles. Pourquoi donc le Lion, le Loup, le Crocodile, l'Hippopotame, les Serpens (1), &c. furent-ils mis au nombre des animaux sacrés de l'Egypte? Pourquoi décerna-t-on des honneurs à l'Ichneumon, parce qu'il tuoit le Crocodile (2), tandis qu'on en décernoit au Crocodile lui-même? Pourquoi honoroit-on l'Ibis, en reconnoissance du service qu'elle rendoit en exterminant les serpens (3), tandis que l'on consacroit, par un culte public, les serpens eux-mêmes?

N'est-il pas plus vraisemblable, que les animaux n'ont été réputés sacrés, qu'autant qu'on les a choisis pour emblêmes des dieux, dont ils retraçoient l'image, par quelques-unes de leurs propriétés? Car Plutarque donne aussi cette seconde raison, qu'il joint à celle qui est tirée de leur utilité (4), et il est même obligé de recourir à cette

(1) Strab l. 17. p. 812—813.
(2) AElian. l. 8. c. 25. Herod. l. 2. c. 69. Strab. l. 17.
(3) AElian. l. 1. c. 38. Herod. l. 2. c. 74--75-76. Cicer. de nat deor. l. 1. c. 36. Solin. p. 102.
(4) Plut. de Iside p. 380.

explication, quand il s'agit de donner les motifs du culte des Serpens, du Chat, du Scarabée, &c. qui, dit-il, ne furent honorés, que parce que l'on crut appercevoir en eux des traits obscurs de la puissance divine, qui s'y est peinte, à peu près comme l'image du Soleil se peint dans le nuage qui se résout en pluie. Plutarque à cette occasion entre dans l'examen des différentes propriétés, qu'on a cru appercevoir dans ces divers animaux, et des rapports, sous lesquels ils pouvoient être comparés à la divinité, ou à quelques-uns de ses attributs, que l'on vouloit honorer sous ces symboles. Si les philosophes les plus instruits, tels que Pythagore, crurent, dit Plutarque (1), pouvoir chercher dans la théorie abstraite des nombres diverses images des propriétés divines, à plus forte raison crurent-ils pouvoir recueillir celles qui leur étoient offertes dans les corps sensibles et animés, qui avoient des passions, des habitudes, et en quelque sorte un caractère et des mœurs. Au reste, ajoute le même Plutarque, nous devons approuver, non ceux qui adorent ces objets en eux-mêmes; mais ceux qui, par leur moyen, honorent la divinité, dont ils semblent pré-

(1) Ibid. p. 382.

senter une image, puisqu'elle-même les a placés en quelque sorte sous les yeux de l'homme, comme un miroir, où viennent se peindre les différens traits du dieu puissant, qui embellit le monde. Ce passage de Plutarque contient la véritable origine du culte symbolique des animaux sacrés de l'Egypte, que l'on plaça dans les temples, non pas à cause des rapports qu'ils avoient avec les besoins de l'homme, mais plutôt à cause de ceux qu'ils avoient avec la divinité, ou avec la nature, dont ils retraçoient partiellement quelque propriété.

Pour achever de s'en convaincre, il suffit de jetter un coup d'œil sur un des animaux symboliques, dont le caractère semble le plus favorable à l'opinion de ceux qui pensent, que le culte eut pour base l'utilité, que l'on retiroit des animaux que l'on crut devoir honorer dans les temples. Cet animal, c'est le bœuf, honoré en Egypte sous le nom d'Apis. Si, comme on l'a répété souvent, le bœuf n'a mérité les hommages de l'Egypte, de l'Inde, et de tout l'Orient, qu'à cause de l'utilité singulière, dont il est pour les travaux agricoles, on a dû honorer le premier bœuf venu, ou au moins le plus beau de l'espèce, puisque tous rendent le même service, et qu'un seul les représente tous. Ce n'est

pas là cependant, ce qu'on a fait, comme nous l'avons déjà observé et les conditions singulières, qu'on exigeoit dans le choix de l'animal sacré, étoient telles, que sa qualité de bœuf semble avoir été la moindre qu'on ait cherché à consacrer. On vouloit, qu'il eût empreinte sous la langue la figure du Scarabée; sur le dos, celle de l'Aigle; sur l'épaule l'image de la Lune en croissant, et sur tout le corps, une foule de marques caractéristiques de la faculté génératrice. Elien compte jusqu'à vingt neuf marques ou attributs symboliques, nombre égal à celui des jours de la Lune, à laquelle Apis étoit consacré. Nous n'entrerons point ici dans l'examen du sens de ces divers symboles; nous en avons parlé ailleurs dans notre article Apis : nous dirons seulement, qu'il résulte de là, que ce n'étoit point un bœuf purement et simplement qu'on adoroit en Egypte, sous le nom d'Apis (1), mais un ensemble d'emblêmes relatifs, comme le dit Elien, à l'ordre du monde et à la Nature (2); et que le bœuf n'étoit que comme le fond de ce tableau, chargé de dessins hiéroglyphiques. Nous avons fait voir, que le bœuf céleste étoit le type de l'animal consacré dans les

(1) Ci-deff. l. 3. c. 8.
(2) AElian. de anim. l. 12. c. 7.

temples, sous les noms d'Apis et de Mnévis, et sur lequel on avoit imprimé tant de caractères symboliques.

En suivant la même théorie dans ses conséquences, que nous pouvons appliquer avec encore plus de vraisemblance, aux animaux plutôt nuisibles et redoutables, qu'utiles à l'homme, tels que le Loup, le Lion, le Serpent, dont nous trouvons les types parmi les constellations, il ne sera pas difficile de conclure, que leur culte est absolument symbolique, et que nous devons en chercher l'origine aux Cieux, comme le prétend Lucien (1). Prenons pour exemple le Lion, qui certainement n'a pas été consacré dans les temples de l'Egypte, à cause des services qu'il rendoit à l'humanité, si ce n'est chez les habitans d'Ambracie, qui accordèrent les honneurs divins à la Lionne, qui avoit mis en pièces leur tyran (2). C'est effectivement le seul service que les animaux féroces puissent rendre aux hommes. Partout ailleurs le Lion n'a pû être qu'un emblême de quelqu'attribut de la divinité, soit de la force, soit de la vigilance, soit de quelque qualité élémentaire, ou astrologique (3).

(1) Lucian de astrol. p. 986.
(2) AElian de animal. l. 12. c. 40.
(3) Hor Apoll. l. 1 c. 17-18-19.

Écoutons ce que nous en disent les anciens. Elien prétend, (1) que le lion renferme en lui une quantité abondante de matière ignée; ce qui l'a fait consacrer au dieu du feu, ou à *Vulcain*, par les Egyptiens, qui l'ont placé aussi aux cieux, pour en faire le domicile du Soleil, et le signe auquel arrive cet astre, dans les plus grandes ardeurs de l'été. J'ignore si c'est là le motif, qui a fait placer primitivement au nombre des constellations l'image du lion; mais je sais qu'au moins le lion des temples et celui des signes étoient liés par des rapports d'influence, comme le bœuf Apis l'étoit au Taureau céleste, et que le culte de ces deux animaux a le même objet, savoir le ciel et les images des constellations. En sa qualité de signe affecté pour domicile au soleil par les Astrologues, dans la théorie des domiciles, que nous avons développée ailleurs (2), et de signe, sous lequel le Nil en Egypte commençoit à se déborder, il dut jouer nécessairement un rôle important chez un peuple, dont le culte astrologique se mêloit au culte des élémens, et surtout à celui des eaux du fleuve, qui fertilisoit le sol Egyptien par ses inon-

(1) AElian de anim. l. 12. c. 7.
(2) Livre 2.

dations. Aussi trouvons-nous, qu'il fut consacré par un culte religieux, sous ce double rapport. On sait qu'Adonis étoit le soleil, la grande divinité des Phéniciens et des Syriens. Il y avoit, au rapport d'Elien, dans le pays des Elyméens (1), un temple d'Adonis, dans lequel on nourrissoit des lions apprivoisés. Ils venoient carresser ceux qui se présentoient au temple, pour adorer le dieu auquel ils étoient consacrés, c'est-à-dire, Adonis, ou le Soleil : car Adonis étoit le Soleil, comme nous l'avons prouvé ; et d'ailleurs Elien dit en termes formels, que le lion étoit l'animal sacré du Soleil (2). Voilà pourquoi ces animaux étoient nourris en Egypte, dans le vestibule du temple de la ville du Soleil, ou d'Héliopolis (3), et y étoient regardés comme les interprêtes des volontés du dieu d'Héliopolis. Ils remplissoient les fonctions d'organes de cet oracle, que le serpent remplissoit en Grèce, dans le temple du Soleil, ou d'Apollon, à Delphes. C'est par la même raison, que nous voyons des lions soutenir le trône d'Orus, ou de l'Apollon Egyptien (4), c'est à-dire, le

(1) AElian de animal. l. 12. c. 23.
(2) Ibid. de animal. l. 5. c. 39.
(3) Ibid. l. 12. c. 7.
(4) Hor Apoll. l, 1, cr 17,

trône du dieu qui préside à la distribution de la lumière et des saisons, et qui avoit son siége le plus élevé au Lion solstitial. Nous trouvons même, dans les monumens Egyptiens, le lion ou le quadrupède solaire, uni à l'oiseau symbolique du Soleil, ou à l'aigle, et formant un animal monstrueux, dont le corps est un lion, et la tête celle d'un épervier, ou d'un aigle, que nous avons déjà vu destiné à représenter aussi le Soleil. On trouve ce monstre symbolique répété plusieurs fois parmi les tableaux de la table Isiaque, et uni à un autre symbole, ou à un Canope, emblême tiré du signe du Verseau, opposé dans les cieux au signe du Lion. Quant à son second rapport, savoir à celui de signe, dont l'influence ramenoit l'inondation périodique du Nil, il est consigné dans les monumens mêmes de l'Egypte, et dans les explications que Plutarque, Théon et Hor-Apollon nous en donnent. Voici ce que dit Plutarque (1) : les Egyptiens honorent Sirius, parce qu'ils attribuent à son influence l'intumescence de leur fleuve; ils en font l'astre d'Isis. Nous avons vu, sous quel rapport il étoit l'astre d'Isis, dans notre chapitre sur

(1) Plut, de Iside p. 367,

cette déesse (1). Ils honorent aussi le Lion, continue Plutarque, et ils ornent les portes de leurs temples de figures représentant des gueules de Lions, pour indiquer que le Nil se déborde, à l'époque de l'année où le char du Soleil touche le signe du Lion. Le même auteur donne ailleurs (2), parmi les différentes raisons qu'il apporte du culte du lion en Égypte, celles qui se tirent de l'Astrologie et de l'influence de ce signe sur le débordement du Nil, au moment où le Soleil, auquel le lion, dit-il, est consacré, parcourt le signe céleste du Lion.

Théon, commentateur d'Aratus (3), parle aussi des figures de lions, qu'on remarquoit sur les clefs des temples de l'Égypte, et il attribue l'origine de ces emblêmes au signe céleste, que parcouroit le Soleil, au moment où le Nil commençoit à se déborder.

La double raison du culte du lion, soit celle qui est tirée de la nature du Soleil, auquel on avoit consacré cet animal, à cause des rapports prétendus qu'il avoit avec cet astre, soit celle qui est empruntée du signe auquel il répondoit tous les ans, au mo-

(1) Ci-dess. l. 3. c. 3.
(2) Plut. Symp. l. 4. quæst. 5. p. 670.
(3) Théon ad Arat. Phæn. p. 22.

ment

ment où le Nil sortoit de son lit, par une intumescence périodique, a été consignée dans les explications du grammairien Egyptien Horus Apollon (4). Il ajoute même, que ceux qui sollicitoient des dieux une inondation abondante, se servoient dans leurs prières des images du lion.

Il est donc plus que suffisamment démontré, que le lion ne fut pas adoré en Egypte pour lui-même et simplement comme animal ; mais à cause des rapports symboliques qu'on avoit cru appercevoir entre lui et le Soleil, et sur-tout à raison des influences qu'exerçoit sur la terre le Lion des constellations, dont le lion des temples étoit l'image vivante et animée. Car c'est là une des principales bases du culte des animaux en Egypte, comme nous le dit Lucien, dans le passage que nous avons cité plus d'une fois. Ce culte, que je pourrois appeler sympathique, avoit son origine dans la théorie des influences, sur laquelle s'appuyoit tout le système de la divination en Egypte, comme l'atteste Lucien. Effectivement, comme nous avons vu Apis rendre des oracles, nous voyons aussi les lions en Egypte partager avec les dieux la connois-

(4) Hor Apoll. l. 1. c 17.—19

sance de l'avenir, et servir à la manifester aux mortels. Tels étoient les lions sacrés d'Héliopolis, suivant Elien (1). Ils étoient, en quelque sorte, associés à la science et à la nature divine, non-seulement parce qu'ils faisoient connoître en songe l'avenir à ceux à qui les dieux etoient propices, mais encore parce qu'ils vengeoient les immortels des outrages, que leur faisoient les hommes coupables, qui se parjuroient. Une juste fureur, inspirée par les dieux, les saisissoit, et ils faisoient sur-le champ justice des parjures.

Non-seulement les Egyptiens leur avoient décerné un culte public et religieux, mais ils avoient encore consacré leur nom, en le donnant à une de leurs villes, à Léontopolis, ou à la ville des Lions (2). C'étoit dans cette ville, que le lion sacré recevoit les hommages dus au Génie tutélaire de la ville et de la Préfecture ou Nome de Léontopolis (3), située, suivant Ptolémée, à trente degrés, trente-six minutes de latitude, et à soixante-deux degrés, quinze minutes de longitude. On lui avoit élevé un temple

(1) Ælian de animal. l. 12. c. 7.
(2) Strab. l. 17. p. 812.
(3) Ptol. géogr. l. 4. c. 5. p. 120.

et construit un grand appartement, dans lequel il logeoit (1), et ménagé une cour assez vaste, pour qu'il pût se promener à son aise. On lui donnoit à manger chaque jour des quartiers de bœuf. Des ouvertures ou fenêtres, pratiquées dans le sens de l'Orient et du Couchant, laissoient circuler un air frais, et rendoient son habitation très-agréable. On lui procuroit les moyens de développer sa force, dans une espèce d'arène, où on lui livroit un jeune taureau vigoureux, que le lion combattoit, terrassoit et dévoroit ensuite, après quoi il rentroit dans son appartement.

Nous avons vu, à l'article Apis, avec quel soin on traitoit aussi le bœuf sacré; toutes les commodités qu'on lui procuroit, et avec quelle sollicitude on veilloit à sa conservation. Il en dut être de même pour tous les animaux sacrés, dont le culte étoit relatif, comme le dit en cet endroit Elien, à la nature et au monde, et conséquemment au ciel, qui en est la partie la plus brillante, et sur lequel on trouve l'image de cet animal, parmi les autres animaux célestes.

Nous expliquerons, d'après les mê-

(1) AElian Ibid. l. 12. c. 7.

mes principes, le culte du loup, adoré à Lycopolis (1), et consacré, comme le lion, au Soleil et à Apollon (2). On avoit même placé son image dans le temple d'Apollon à Delphes (3), et donné à l'année le nom de Lycabas, ou de fille du loup. Nous avons déjà vu le Loup céleste fournir une partie des attributs du monstre à trois têtes, placé à côté de la statue du Soleil, adoré sous le nom de Sarapis et de Plutôn (4), et s'unir au lion sacré, dont nous venons de parler, et au chien, dont nous parlerons bientôt, pour composer cet emblême monstrueux. Nous l'avons vu aussi uni au Soleil Osiris, et l'accompagner dans ses voyages (5), sous le nom de Macédon, Génie à tête de loup, qui a pour frère Anubis, Génie à tête de chien, tous deux fils d'Osiris, ou du Soleil, père de l'année et de la lumière. Cette lumière elle-même, au moment où elle est la plus foible, c'est-à-dire au crépuscule, s'appelloit Lycophôs, et Apollon, père de la lumière et du jour, Lycogène, à cause de l'analogie, ou plutôt de l'espèce

(1) Strab. l. 17. p. 872—873.
(2) AElian de anim. l. 12. c. 40.
(3) Ibid. l. 10. c. 36.
(4) Ci-dessus l. 3. c. 14.
(5) Ci-dessus, l. 3. c. 2

de Synonymie, qu'on croyoit remarquer entre les qualités et le nom de loup, et celles de la lumière. On prétendoit, qu'Apollon étoit né de Latone, métamorphosée en louve, soit parce que le Soleil naît à la suite de la foible lumière crépusculaire, soit parce qu'à l'entrée de la nuit, le Loup céleste présidoit par son lever aux premiers jours du printemps, règne du bel Apollon; soit enfin, parce qu'on croyoit, que la louve ne mettoit bas ses petits, qu'après un travail douloureux, qui duroit douze jours et douze nuits de suite. Ce temps étoit, dit-on, égal à celui qu'avoit mis Latone à venir des régions Hyperboréenes à Délos (1), ou dans l'isle qui lui avoit servi de retraite, pour accoucher d'Apollon.

Quelque soit le motif, qui fit placer le loup aux cieux, près des signes de l'hyver, qu'on disoit que cet animal annonçoit (2), il est certain que c'étoit le Loup céleste, que l'on révéroit dans le loup consacré dans les temples de Lycopolis (3), comme une image vivante de celui des constellations. Non-seulement c'est une suite des

(1) AElian de anim. l. 4. c. 4.
(2) Ibid. l. 7. c. 8.
(3) Herod. l. 2. c. 67. Strab. l. 17. p. 812. Plut de Iſid. p. 382.

principes du culte astrologique développés par Lucien, mais encore c'est une conséquence, qui résulte des explications, que nous avons données de la fable de Macédon, à tête de loup, fils d'Osiris, et de la composition du Tricephale, qui accompagne l'image du Soleil; explication qui porte absolument sur les aspects du Loup céleste, et qui l'indiquent comme un des caractères de l'écriture sacrée. Comme le lion, le loup sacré avoit donné son nom à une ville, et à une préfecture Egyptienne (1).

Passons maintenant au chien, qui entre avec le lion et le loup dans la composition de l'animal symbolique aux trois têtes, et qui figure avec Macédon, ou avec le loup, dans la fable d'Osiris, sous le nom d'Anubis, prince à tête de chien (2).

Nous avons déjà vu, dans notre article Osiris (3), et ensuite dans celui d'Isis (2), que le fameux Anubis, fils d'Osiris et d'Isis, étoit le Chien céleste, connu sous le nom de Sirius. Donnons quelque développement à cette explication, dans un article particulier sur le chien sacré des Egyptiens.

(1) Ptol. géog. l. 4. c. 5. p. 121. Steph. de urb. Lyc.
(2) Ci-dessus l. 3. c. 3.
(3) Ibid. c. 4.

Les Egyptiens avoient une préfecture, & une ville appellée Cynopolis, qui prenoit son nom du chien, qui y étoit honoré comme animal tutélaire. (1) Ptolémée la place au soixante-unième dégré, cinquante minutes de longitude & au vingt-huitième dégré, quarante minutes de latitude. (2) La divinité revérée sous ce symbole étoit Anubis, en honneur de qui on nourrissoit le chien religieusement. (3) Les anciennes monnoies de cette ville, qui nous ont été conservées, portent l'empreinte de cet animal symbolique. (4) Quoiqu'affecté à un Nome particulier, le chien n'en étoit pas moins révéré dans le reste de l'Egypte, comme uni au culte d'Isis & d'Osiris, divinités communes à tous les Egyptiens. Hérodote nous décrit le deuil des Egyptiens, lorsque le chien sacré venoit à mourir (5) & le soin que l'on prenoit des funérailles des chiens dans chaque maison. On entreprit des guerres de ville à ville pour venger un outrage fait au chien; Plutarque nous en cite un exemple. (6)

(1) Strab. géog l. 17. p. 812.
(2) Ptolem. géog. l. 4. c. 5. p. 121.
(3) Strab. ibid. p. 812. et Steph. de urb. voc. cynop. Clem. Alex. protr. p. 25.
(4) Vaillant médailles. p. 296.
(5) Hérod. l. 2. c. 66--67.
(6) Plut. de Iside p. 382.

On juroit par le nom du chien & c'étoit un des sermens les plus sacrés. (1) Lorsque Socrate juroit par le chien, c'étoit, dit Porphyre, (2) par Mercure qu'il juroit, c'est-à-dire par Anubis, ou par le Mercure Egyptien, dont le chien étoit le symbole, à cause de sa vigilance, dit Plutarque (3) et de la fidélité avec laquelle il garde ce qui est confié à sa surveillance. Aussi les Egyptiens donnoient le chien pour gardien à leurs deux grandes divinités & ils représentoient en conséquence, avec une tête de chien, le dieu Anubis, (4) Génie chargé de la garde des dieux. (5) Ainsi les Perses, dans leur système théologique, rapporté par Plutarque à l'occasion du fameux œuf des mages, dont nous avons donné l'explication ailleurs, (6) supposoient que les dieux ou les astres étoient confiés à la garde de Sirius ou du Chien des constellations, (7) le même que l'astre chien des Egyptiens, chargé de la même fonction; (8) ce qui justifie l'accord des opinions religieuses de l'Egypte & de la Perse. Il

(1) Socrat. hist. l. 22.
(2) Porphyr. de abstin. l. 3.
(3) Plut. de Iside. p. 355.
(4) Diod. Sic. p. 77.
(5) Plut. de Iside. p. 356.
(6) Cicerius l. 2. c. 5.
(7) Ibid. p. 370.
(8) Hor-Apoll. l. 1. c. 3.

étoit sous le nom d'Anubis le gardien d'Osiris & d'Isis.

En effet le Chien céleste placé près du Taureau, dont Osiris & Isis, sous la forme d'Io, prirent les attributs, est censé gardien immédiat de ce signe; puisque son coucher Héliaque annonce l'entrée du soleil au Taureau céleste, comme le dit Virgile (1) & comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois. C'est par cette raison, qu'il accompagne le taureau, dans le monument de Mithra; qu'il est le compagnon d'Osiris, dans la fable des voyages de ce dieu, & qu'il y prend le nom d'Anubis, comme nous l'avons fait voir à l'article Osiris. (2) Il accompagne également Bacchus, comme nous l'avons vu dans le poëme des Dionysiaques (3).

Quant à ses rapports avec Isis, il prend formellement le nom d'astre ou de chien d'Isis, (4) & il se lioit à la marche de l'année, dont il annonçoit les principaux phénomènes Météorologiques par les pronostics qu'on tiroit des variations de sa lumière. Il prenoit aussi le nom de Gardien d'Europe, (5) qui avoit été placée dans le signe du Taureau, où l'on

(1) Virgil. Georg. l. 1. v. 217.
(2) Ci-dessus l. 3 c. 2.
(3) Ci-dessus l. 3. c. 6.
(4) Eratosth. c. 33. Plut. de Isid. p. 457. —356. Hor. Apoll. l. 1. c. 3. Hygin. l. 2.
(5) Hygin ibid.

mettoit Io, qui devint l'Isis Egyptienne, de ce Taureau, qu'accompagne toujours le grand Chien dans le traité d'Isis de Plutarque, dont nous avons donné l'explication plus haut. (1) Nous avons vu, que cette déesse, allant à la recherche de son époux, avoit pour guide & pour gardien un chien, qu'elle appelloit Anubis, & ce chien, comme nous l'avons prouvé, étoit le Chien céleste, Paranatellon du Cancer, domicile de la lune, qui figure dans cette fable, sous le nom d'Isis. Aussi disoit-on, que Mercure ou Anubis avoit son siége dans cette Planète & voyageoit avec elle. (2) Ces chiens, qui accompagnent Isis dans la théologie Egyptienne, sont les chiens, qui forment le cortège de Diane, dans la théologie des Grecs. Car Diane est la lune, qui a pour domicile le Cancer, sous lequel sont placés les deux Chiens Procyon & Sirius. Ce sont les mêmes chiens, que l'on trouve dans le Planisphère de Kirker, casés sous le signe du Capricorne dont ils sont aussi les principaux Paranatellons. Car le Cancer & le Capricorne étant opposés, les Paratellons de l'un le sont aussi de l'autre. C'est par cette raison, que dans ce Planisphère, on trouve sous le Cancer un Génie, dont la

(1) Ci dessus l. 3. c. 3.
(2) Plut. de Iſid. p. 367.

tête est une tête de Chien, surmontée du disque lunaire : et dans l'autre hémisphère on trouve un Génie à tête de chien, tel qu'on représente Anubis; il conduit en lesse un capricorne à queue de poisson, au-dessus duquel est le chien Procyon.

La Sphère Persique (1) met aussi pour Paranatellon du premier Décan du Capricorne une tête de chien, & des chiens aux second & troisième Décans du Cancer. (2) La Sphère barbare les place sous le premier degré de ce même Cancer. Ce qui s'accorde exactement avec le Planisphère de Kirker, avec la vérité des apparences célestes, & avec les observations des auteurs, qui ont écrit sur l'Astronomie & sur les constellations. (3) Tous ces rapports des aspects du chien avec le signe du Cancer, domicile de la lune, & avec le Taureau, siége de son exaltation, sont plus que suffisans, pour qu'on en ait fait le Génie familier d'Isis, & qu'on ait uni le chien & la statue d'un Génie à tête de chien au culte de cette déesse. Outre les rapports, qu'avoit le grand chien des constellations avec la lune, & avec l'année, qui commençoit à son lever, sous le nom de l'année Sothiaque, (4) il en avoit encore

(1) Scalig. not ad Manil. p. 345.
(2) Ibid. p. 339.
(3) Hygin l. 3. Théon p. 142. Porphyr. de Antr. Nymph. p. 264.
(4) Porphyr ibid.

d'autres, non moins intéressans, avec un phénomène périodique & particulier à l'Egypte, savoir avec celui du débordement du Nil. Aussi le Chien céleste, qui annonçoit cette inondation, en fut-il regardé en partie comme la cause, par ceux qui faisoient tout dépendre sur la terre de l'action des corps célestes. De-là l'épithète d'astre moteur des eaux, ou d'hydragogue, qui lui fut donnée par les Egyptiens, (1) comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Aussi Plutarque l'associe-t-il à ce titre au lion, que nous avons vu, d'après le témoignage du même auteur, consacré par un culte, à cause de ses rapports avec le débordement du fleuve, qui fertilise l'Egypte de ses eaux. Le chien, qui produisoit le même effet, & qui se lioit au soleil, comme le Lion, à cette époque, dut donc être honoré, comme lui & pour les mêmes raisons que lui. Aussi le fut-il & cela pour les mêmes motifs, si nous en croyons Elien. (2) Cet auteur nous donne deux raisons du culte du chien chez les Egyptiens & de la consécration de cet animal dans la ville de Cynopolis, qui prit de là son nom. La première est tirée de la fable d'Isis, dans laquelle on suppose, que cette déesse se fit accompagner de

(1) Plut. de Isid. p. 365.
(2) Ælian de animal. l. 10. c. 45.

ses chiens, lors de la recherche qu'elle fit de son époux. Nous avons déjà remarqué, que cette fiction s'expliquoit tout naturellement par Sirius ou par le Chien céleste. Le lecteur peut consulter notre chapitre sur Isis.

La seconde est tirée des rapports que le Chien céleste, qui suit Orion dans les Cieux, avoit avec le débordement périodique du Nil, dont il paroissoit être la cause, ou qu'il sembloit tous les ans provoquer par son lever. C'est cette fonction, qui lui mérita, dit Elien, (1) les honneurs d'un culte chez les Egyptiens.

Il résulte de cette double tradition, dont la première ne peut s'expliquer que par la constellation du grand Chien que rencontre Isis, lorsqu'elle trouve cette fameuse couronne de Nepthê, dans la fable des courses d'Isis, & dont la seconde désigne en termes formels le chien d'Orion, ou Sirius, que c'est le chien céleste, qui fut honoré sous l'emblême d'un Chien vivant à Cynople. Conséquemment Anubis, que représentoit le chien, n'est autre chose que le Génie céleste, qui siége dans la belle constellation du grand Chien, ou du chien d'Isis; puisque le dieu de la ville de Cynople étoit Anubis, en honneur duquel on nourrissoit des chiens sacrés.

(1) AElian ibid.

(1) Voilà donc encore le culte du chien qui rentre, comme celui du loup & du lion, dans le système général du culte des constellations & des animaux sacrés soumis à leur influence, & par conséquent une nouvelle preuve de l'assertion de Lucien, sur l'origine des cultes des animaux en Egypte. (2) C'est par la même raison, que le même auteur, en parlant des honneurs rendus à la divinité du chien, compare celui des constellations ou Sirius au chien consacré dans les temples d'Egypte, sous le nom d'Anubis. (3)

Nous ne balancerons donc point à voir dans le culte du chien une branche du Sabisme ou du culte des astres, dont les animaux terrestres devinrent les symboles. Leurs images emblématiques placées aux cieux & grouppant un certain nombre d'étoiles, furent ensuite le type original des animaux sacrés, soumis à l'influence des corps célestes & des différens astres, qui étoient révérés comme dieux tutélaires des différens Nomes d'Egypte. Ainsi la ville de Cynopolis avoit pour divinité tutélaire la même étoile Sirius, sous la protection de laquelle étoit la tribu Kaïs chez les Arabes. (4) Les Ethiopiens avoient fait

(1) Strab l. 17. p 812..
(2) Lucian de Astrolog. p. 986.
(3) Lucian vit auct. t 1 p. 372.
(4) Abulf. hist. Dyn. p. 181.

du chien un chef de horde, & un roi, auquels ils obéissoient & dont ils étudioient tous les signes. (1) La Sicile nourrissoit aussi des chiens sacrés, en honneur d'un dieu ou héros appellé Adranus, (2) dont le nom approche fort de celui d'Adris, que les Arabes donnoient à Mercure. Ces chiens, beaucoup plus beaux, & plus gros que les chiens Molosses étoient au nombre de près de mille, tous attachés au service du temple & au culte du dieu. Ils caressoient tous ceux qui venoient au temple pour adorer la divinité, & qui vouloient entrer dans le bois sacré. Le soir ils devenoient leurs guides & les reconduisoient chacun dans leurs maisons, lorsque l'état d'yvresse rendoit ce service nécessaire. Mais ils déchiroient impitoyablement les profanateurs & les sacrilèges, qui se présentoient au temple avec des intentions coupables. Les chiens consacrés à Vulcain ou au dieu du feu, dont les ardeurs se font sentir au lever de la canicule, et au passage du soleil sous le Lion, animal consacré aussi à Vulcain, (3) carressoient également ceux qui venoient au temple avec un esprit religieux, et chassoient, et même

(1) Elian de animal. l. 7. c. 40.
(2) AElian l. 11. c. 20.
(3) Ibid. l. 12. c. 7.

déchiroient ceux qui s'étoient souillés de quelque passion honteuse ou qui avoient commis quelque grand crime. C'étoit aussi en Sicile, près de l'Ethna où Vulcain avoit son temple, (1) que l'on nourrissoit les animaux sacrés. Le temple étoit entouré d'une espèce de parc, planté d'arbres consacrés au dieu, en l'honneur duquel on entretenoit le feu perpétuel.

Les Athéniens sacrifioient au Chien céleste, sous le nom de chien d'Erigone, (2) fille d'Icare, qui, comme nous l'avons vu dans le chant quarante-septième des Dionysiaques de Nonnus, fut placée avec son pere et son chien au nombre des constellations; Erigone dans la Vierge; Icare dans le Bouté et son chien dans la constellation du Chien céleste: (3) aussi le chien des constellations porte-t-il entre autres noms celui de chien d'Erigone (4) ou de la Vierge, qu'Eratosthène appelle aussi Isis. Le culte du chien d'Erigone a donc le même objet, que celui du chien d'Isis, ou d'Anubis, c'est-à-dire de la belle constellation du grand Chien. Donc ce culte chez les Athéniens tenoit au Sabisme ou au culte des astres. C'étoit cette belle étoile, dont les peuples de Cilicie observoient le lever héliaque

(1) Ibid. l. 11. c. 3.
(2) Ibid. de animal. l. 7. c. 28.
(3) Nonn Diony. l. 41. v. 253.
(4) Hygin l. 2. Germ. Cæsar. c. 31.

du

du haut des sommets du mont Taurus, afin de tirer des conjectures sur le plus ou moins d'abondance, dont on jouiroit pendant l'année, et sur les maladies qui devoient y régner. On en tiroit même des pronostics sur la paix & sur la guerre ; & l'ordre physique & politique sembloit dépendre de ses influences, si nous en croyons Manilius. (1). Les habitans de l'isle de Cos étoient attentifs aux mêmes observations, suivant Cicéron. (2) Nous avons déjà remarqué, combien les Egyptiens attachoient d'importance à son influence sur les productions de leur sol, (3) sur la température de l'air et principalement sur le débordement de leur fleuve. (4) En faut-il d'avantage, pour fixer nos idées sur l'origine du culte de cette constellation et sur celui des animaux vivans et des statues symboliques, qui la représentoient? nous croyons la chose si claire, que nous ne donnerons pas plus de développement à cette explication de l'origine et de l'objet du culte du chien en Egypte & dans les autres pays, où l'on a nourri des chiens sacrés.

Nous insisterons seulement sur l'i-

(1) Manil. Astron. l. 1. v. 387.
(2) Cicer. de divi. l. 1. sub fin.
(3) Hor. Apoll. l. 1 c. 3.
(4) Plut. de Iſid. p. 365.

dentité du chien sacré avec Anubis, et sur celle d'Anubis avec le Mercure Egyptien ; car ces trois idées sont liées dans la théologie des Egyptiens. Le chien représentoit Anubis, & Anubis faisoit en Egypte la fonction de Mercure en Grèce. Anubis, au rapport de Diodore de Sicile, étoit peint avec la tête de chien. (1) C'étoit en son honneur, que les chiens étoient révérés à Cynople (2) et Anubis, ainsi représenté avec la tête de chien, passoit pour être le dieu Mercure en Egypte ou au moins pour en faire les fonctions, (3) parce qu'aucun animal, dit Servius, n'a comme le chien, la sagacité, qui caractérise Mercure. Aussi lui donnoit-on souvent le nom d'Hermanubis, (4) qui est composé du mot hermés, nom de Mercure chez les Grecs & on lui attribuoit la découverte des mouvemens célestes, (5) qui est une des inventions de Mercure, suivant Manilius. (6) sOr Mercure étoit un des douze grands dieux, qui présidoient aux signes du Zodiaque, et il avoit son siége au Cancer (7) ou au signe même, dont le grand Chien

(1) Diod. Sic l. 1. p 76.
(2) Strabon. l 17. p 812.
(3) Servi Comment. ad AEneid. l. 9. v. 698.
(4) Plut de Isid p. 375.
(5) Ibid.
(6) Manil. Astr. l. 1. v. 33.
(7) Ibid l. 2. v. 438.

étoit le Paranatellon, ou l'astre familier. Là étoit aussi le domicile de la lune au mouvement de laquelle présidoit Mercure. Sa liaison avec le Capricorne, domicile de Saturne, dont il étoit aussi Paranatellon, a fait croire à quelques-uns, quoiqu'à tort, qu'il étoit Saturne et on appuyoit cette opinion sur une mauvaise étymologie, comme on peut le voir dans Plutarque. (1) Ceux qui y ont vu une divinité, semblable au Mercure Grec, ont eu plus de raison. En effet il en avoit tous les attributs, tels que le caducée (2) et la double face ténébreuse et resplendissante, pour annoncer ses rapports avec le ciel et les enfers, ou avec l'hémisphère supérieur et inférieur; caractère distinctif de Mercure dans la théologie ancienne. Nous en donnerons les raisons plus au long, dans notre traité des mystères, lorsque nous parlerons de la procession d'Isis rapportée par Apulée. (3) Nous y verrons son union avec l'Isis Egyptienne, qui avoit la forme d'Io, union aussi intime, que celle qui existe entre le grand Chien, gardien d'Europe, et astre d'Isis, et le signe du Taureau où furent placées Io et Europe. Nous y

(1) Plut. de Isid p. 368.
(2) Lucian in toxar. t. 2. p. 75.
(3) Apul. métam. l. 11.

verrons aussi la pompe Isiaque décrite par Ovide, (1) dans laquelle Io, fille d'Inachus, est accompagnée de l'aboyeur Anubis, comme le signe céleste du Taureau, dans lequel la lune à son exaltation, est toujours accompagné aux cieux du chien d'Io, ou du Mercure, qui la soustrait à Argus, au moment où elle va devenir la déesse Isis. (2) C'est par cette raison, que dans toutes les cérémonies en honneur d'Isis, on retrouve toujours son fidèle compagnon Anubis, ou le Génie Cynocéphale, (3) et que dans les processions Egyptiennes, les chiens ne manquoient pas de précéder la pompe, comme Sirius précède celle des corps célestes, au mouvement desquels il étoit censé présider, dans la théologie des Egyptiens et des Perses, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Clément d'Alexandrie voit dans les chiens sacrés, qui paroissoient aux processions Egyptiennes, des emblêmes du mouvement des astres dans les différens hémisphères. (4) Le lecteur qui aura bien saisi les rapports, que le chien avoit avec les principaux points de la Sphère, avec les lieux de l'exalta-

(1) Ovid. métam l. 9. fab. 13. v. 19 &c.
(2) Ibid. met. l. 1. fab. 18 & 19 v. 45 &c.
(3) Diod Sic. l. 1. p. 78. Aelius Lamprid. c. 9. Spartian in Pescenio c. 6. in Caracalla. c 9.
(4) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.

tion de la lune, et avec le départ de l'année, n'aura pas de peine à reconnoître, comment ses aspects, ses levers et ses couchers se lioient à la marche de la fameuse Isis, soit l'année soit la lune, qui la divise en douze mois. C'est là sans doute l'origine du culte rendu au chien en Egypte & cela dès la plus haute antiquité; qui lui donnoit une espèce de prééminence sur les autres animaux sacrés. (1) Il avoit ses temples particuliers, connus sous le nom d'*Anubeia*, ou de sanctuaires d'Anubis. (2) Il étoit du petit nombre des animaux sacrés, dont le culte étoit commun à toute l'Egypte. Ces animaux étoient, parmi les quadrupèdes, le chien, le bœuf, & le chat, dit Strabon. (3) Ces deux derniers étoient consacrés à la lune, dont le bœuf Apis portoit l'empreinte sur son corps, comme on l'a vu à l'article d'Apis, ou du bœuf sacré des Egyptiens. Le chien étoit spécialement honoré chez les Hermopolitains, (4) dont la ville tiroit son nom de celui de Mercure, ou du Génie Cynocephale, en qui nous avons fait voir un Mercure Egyptien. Ptolémée place

(1) Plut. de Iſid. p. 368.
(2) Lucian in Tox t. 2. p. 75.
(3) Strab. l. 18. p. 812. Juvenal. ſat 15. . 8.
(4) Ibid.

le Nome d'Hermopolis, au soixante-unième degré, quarante minutes de longitude et au vingt-huitième degré, vingt six minutes de latitude. (1)

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur Anubis, considéré comme le dieu Mercure des Egyptiens et honoré sous le symbole du chien, image vivante du Chien céleste, Paranatellon du Cancer, dans lequel Mercure a son siége, dans la distribution qui fut faite des douze signes entre les dieux. Il n'est rien dans tout cet article, qui ne nous rappelle sans cesse au ciel et qui ne vienne à l'appui de l'origine, que nous avons donnée au culte idolâtrique des animaux en Egypte. Ce que nous avons dit jusqu'ici, sur le bœuf, sur le lion, sur le loup & sur le chien, en est une preuve complète. Joignons ici ce que nous avions déjà dit à ce sujet, (2) en parlant de la déesse de Syrie, du Dagon Phénicien et du culte du poisson Oxyrinque; des serpens d'Esculape et de Sarapis; du bouc de Mendés, et du bélier Hammon; des différens taureaux, et des statues à forme de taureau, des coqs, des éperviers, sous les noms de Nergal et de Nesroch; de l'âne sous celui de

(1) Ptolem. Geog. l. 4. p. 121.
(2) Ci-dessus l. 3 c. 7-8-9-14-17-18.

Tartac, du chien sous celui de Nebo, dans les quinze derniers chapitres de notre troisième livre. Il ne reste donc plus aucun doute sur l'origine astrologique du culte des animaux, et des images représentant des animaux ou composées de parties d'animaux, qui ont leur type dans les constellations. Ainsi le cygne céleste, en aspect avec la constellation des Gémeaux, dont un s'appelle Apollon, et qui est elle-même le signe, où ce dieu a son siége, dans la distribution des douze grands dieux, (1) dut être naturellement consacré à Apollon, ou au dieu qui préside au signe, dont il est Paranatellon, par la même raison que le chien le fut à Mercure, qui présidoit au Cancer, dont le Chien céleste est Paranatellon. Aussi le cygne fut-il effectivement consacré à Phœbus ou au dieu Apollon. (2) Je crois cette origine plus naturelle, que celle que l'on tire de ses talens pour la musique, talens que nous ne lui connoissons guères. Il est même plus vraisemblable, que le préjugé ancien, sur son talent musical, vient plutôt de ce qu'il étoit consacré au dieu de la musique Apollon. Car enfin si les cygnes eussent

(1) Manil Astr. l. 2. v. 438.
(2) AElian de anim. l. 14. c. 13. l. 11. c. 1.

eu autrefois un chant harmonieux ; ils l'auroient encore aujourd'hui.

Ce que nous avons dit du cygne, s'appliquera à l'aigle, au vautour, au corbeau, en général à tous les animaux, qui ont leur image parmi les constellations, et leur culte dans les temples sera une conséquence du grand principe astrologique, que nous venons de développer et d'appuyer d'exemples. Il sera bon, pour les reconnoître, d'étudier les Sphères anciennes, et le Planisphère de Kirker, où l'on trouve des animaux constellations, qui ne sont pas dans la Sphère des Grecs. Par exemple, on trouve le crocodile et le hibou, dans le Planisphère de Kirker et l'Ibis dans les Sphères d'Abenezra. (1) Aujourd'hui on ne les trouve plus dans nos Sphères. Cette remarque n'est point à négliger.

Quant aux autres animaux, qui jamais n'ont eu leur image dans les cieux, tels que le chat, le scarabée, l'ichneumon, la musaraigne, l'hippopotame et peut être même l'Ibis et autres, qui ont été consacrés par le culte Egyptien, (2) on en cherchera l'origine dans l'écriture hieroglyphique. Ils en étoient les caractères, comme les animaux des constellations eux-mêmes l'avoient été

(1) Kirker œdip. t. 2. part. 2. p. 201.
(2) Strab. l. 17. p. 812-813. Herod. l. 2. c. 65 &c.

originairement, lorsqu'il fut question de diviser le ciel et d'en groupper les astres, en raison des rapports qu'ils avoient avec les phénomènes sublunaires & avec les opérations agricoles. Plutarque, (1) Clément d'Alexandrie dans ses Stromates, (2) Hor Apollon dans ses deux livres sur les Hiéroglyphes, (3) Macrobe (4) et d'autres auteurs ont essayé de nous donner des idées des diverses propriétés, qui avoient été observées dans les habitudes et le caractère de ces animaux, sur lesquelles avoit été basée leur signification hiéroglyphique. Quoique toutes leurs explications ne soient pas également satisfaisantes, elles s'accordent au moins en ce point important, savoir, que ces animaux n'étoient honorés, que comme signes de telle ou telle opération de la divinité, c'est-à-dire de la nature et de ses agens En voici quelques exemples. Plutarque. parlant des raisons, (5) qui firent consacrer le chat à la lune ou à Isis, rapporte l'opinion de ceux qui croyoient voir, dans la progression du nombre des petits, que fait la chate, d'abord

(1) Plut. de Isid. *p.* 376-380 &c. id. symp. l. 4. quæs. 5.
(2 Clem. Alex. Str. l. 5.
(3 Hor. Apoll. hieroglyph.
(4) Macrob. sat. l. 1. c. 21.
(5) Plut. de Isid. p. 376.

un, puis deux, trois, ainsi de suite jusqu'à sept, une image de la croissance progressive de la lumière lunaire, jusques au premier quartier; et dans la somme des termes de cette progression, l'emblême de la durée du mois lunaire, de 28 jours. Il regarde cependant cette origine comme un conte, et il trouve plus raisonnable celle qui tient aux formes variées, que prend la prunelle de l'œil du chat, tantôt ronde, tantôt ovale, et même réduite presque à un trait oblong, et qui par là même est une image sensible des Phases différentes de la lune. C'est ainsi qu'il voit, dans les animaux sacrés, l'image de la divinité, qui se réfléchit en eux comme celle du soleil dans le nuage, qui se résout en eau. (1) Damascius dans la vie d'Isidore (2) admet la première origine. Aulugelle approuve la seconde, (3) ainsi qu'Horus-Appollo. Ce dernier dit, que le matin, au lever du soleil, la prunelle du chat s'étend un peu, qu'elle s'arrondit à midi, qu'elle se retrécit le soir, et qu'elle semble prendre pendant le jour des formes variées, à raison des positions du soleil. (4) Il ajoute même,

(1) Ibid. p. 381.
(2) Phot cod. 142.
(3) Agell. l. 20. c. 7.
(4) Hor. Apoll. l. 1. c. 10.

que c'est là ce qui a fait consacrer aussi le chat au soleil, de même que le scarabée à forme de chat, et placer cet animal symbolique près de la statue du soleil à Héliopolis. Pour moi j'imagine que c'est plutôt la lune que le soleil, qu'on a voulu désigner par le chat symbolique ; car Horus -- Apollo est le seul, qui fasse du chat un animal solaire. D'ailleurs son observation me paroît fausse et il semble au contraire, que la prunelle de l'œil du chat se retrécit, d'autant plus que la lumiere du jour est plus forte. C'est ce rapport, qu'avoit la lune avec son symbole, qui a fait imaginer la fable, où l'on supposoit que la lune avoit acouché d'un chat, (1) et que dans la métamorphose des différens dieux en animaux, Diane ou la lune avoit pris la forme du chat, (2) tandis qu'Apollon avoit pris celle de l'Accipiter ou de l'aigle, animal consacré au soleil, comme le chat l'étoit à la lune. En effet l'Accipiter ou l'aigle eut un double objet de culte ; d'abord comme oiseau placé dans les constellations, où il faisoit la fonction de Paranatellon du Lion céleste, domicile du soleil : en second lieu à cause des rapports de ressemblance, qu'on avoit

(1) Demetr. Phal. de elocut. § 159.
(2) Anton. Lib. in métam.

cru trouver entre sa nature, sa manière de fixer la lumière, l'élévation de son vol et le soleil, ou l'astre lumineux, qui plane sur notre tête. Il étoit d'ailleurs dans la classe des Oiseaux, ce que le lion est dans celle des animaux; ce que le soleil est parmi les autres astres. Tant de rapports furent plus que suffisans, pour le consacrer au soleil. Aussi fut-il l'image du soleil, adoré sous les noms d'Osiris et d'Orus. Plutarque nous dit, que cet oiseau étoit un des symboles, sous lesquels on désignoit Osiris, (1) et il cherche des raisons d'analogie, entre la nature de ce dieu et celle de l'oiseau symbolique. Il croit trouver, dans la vue perçante de cet oiseau, dans la rapidité de son vol et dans l'adresse avec laquelle il échappe à l'activité du crocodille, image des ténèbres, les motifs qui l'ont fait consacrer au dieu de la lumière, ou à cet astre, que sous le nom d'Osiris on représentoit par un œil placé au haut d'un bâton. Ceux qui ont voyagé en Egypte ont observé, que ces oiseaux planent durant tout le jour, dans le haut des airs. Il n'en fallut peut-être pas d'avantage, pour les assimiler au soleil.

Aussi Elien nous dit-il, que les Egyptiens avoient consacré l'Accipiter, ou

(1) Plut. de Iſid, p. 371.

l'épervier, comme une image vivante du dieu Orus, ou Apollon qu'ils adoroient, et avec qui ils croyoient lui trouver des traits de ressemblance. (1) Cet oiseau regarde d'un œil fixe les rayons du soleil, et dirige son vol hardi vers cet astre, sans être blessé de sa lumière. Il prend souvent une attitude opposée à celle des autres oiseaux, en planant sur le dos et regardant avec intrépidité le ciel et le dieu, qui promène ses regards sur toute la terre. On a cru appercevoir en lui une haine décidée contre les animaux malfaisans et sur-tout contre les serpens. Nous avons vu effectivement, dans un tableau symbolique de l'Egypte, cet oiseau combattant le serpent, c'est-à-dire l'animal, qui représente le dieu de la lumière, en opposition avec celui qui représente les ténèbres. On le regardoit comme l'oiseau chéri d'Apollon et de Latone. C'est à cette qualité, sans doute, d'oiseau familier du dieu de la lumière (2) et d'ennemi naturel des ténèbres, que ceux de Tentyra l'honoroient d'un culte religieux, tandis que ceux de Coptos le détestoient, comme étant l'ennemi du Crocodille qu'ils honnoroient. On voyoit dans l'un l'élément du feu, et dans l'autre celui de l'eau.

(1) AElian de animal. l. 18. c. 14.
(2) Ibid. de animal. l. 18. c. 24.

Zoroastre, chef de la religion des Perses adorateurs du soleil, enseignoit que la divinité avoit une tête d'épervier, (1) et il donnoit à cette divinité tous les caractères de l'être suprême, et du bon principe, du dieu source de tous les biens, chef d'ordre et de justice, et principe de la sagesse et de toute espèce de perfection. Tel étoit Ormusd, dieu source de bien et de lumière, ennemi éternel d'Ahriman, chef du mal et des ténèbres. C'est par une suite du même génie allégorique, que les Phéniciens donnoient au bon Génie la tête de l'épervier (2) et le nom de bon Génie au soleil. (3)

Horus-Apollon (4) voit dans ce même oiseau, outre un emblême de la divinité, celui de l'élévation et de la victoire. Il le regarde comme l'image naturelle du Soleil (5), dont il contemple d'un œil fixe les rayons. C'est pour cela, dit-il, que l'on peint le Soleil sous la forme de l'épervier, comme étant l'auteur de la lumière, qui nous éclaire, et celui par qui nous voyons. Il peint aussi l'élévation, parce qu'il

(1) Euseb. præp. ev. l. 3 c. 12. p. 216.
(2) Euseb. l. 1. c. 10.
(3) Ci-dessus l. 3. 3. 18.
(4) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(5) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.

est le seul oiseau, qui s'élève dans les airs, par un vol perpendiculaire. Enfin il désigne la victoire (1), par sa supériorité sur les autres oiseaux. Hor-Apollon prétend, qu'il fut pris même pour un emblême de l'année (2), dont les trois cent soixante-cinq jours étoient employés à reproduire, nourrir, et conserver son espèce. Pour moi, j'imagine qu'il ne fut pris pour symbole de l'année, que parce que déjà il avoit été choisi pour emblême du Soleil, qui mesure l'année.

On parle d'un Accipiter (3), oiseau consacré au Soleil, ou à Apollon, qui à Delphes avoit fait connoître un voleur, qui avoit pillé le temple. Les prêtres d'Orus, ou d'Apollon chez les Egyptiens étoient chargés du soin de nourrir les oiseaux sacrés (4). Il y avoit en Egypte la ville des éperviers, et tout près celle d'Apollon, où l'on faisoit la guerre au Crocodille (1), animal qui a pour ennemi l'épervier, parce que les ténèbres ont pour ennemie la lumière. Elien entre dans les plus grands détails sur le soin tout particulier, que les prêtres prenoient de la

(1) Pausan. Laconic. p. 99. Heliac 27. p. 198.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 11.
(3) Elian l. 2. c. 43.
(4) Ibid. de animal. l. 7. c. 9.

nourriture des éperviers et sur le choix qu'ils faisoient des alimens, qui leur convenoient, à raison de leurs différens âges. Ils les élevoient dans des bois sacrés, où ils étoient mis en dépôt, comme autant d'offrandes faites à la divinité du Soleil. On en distinguoit de plusieurs espèces. Chacune de ces espèces étoit affectée à une divinité particulière (1). Celle dont le vol étoit le plus rapide étoit consacrée au dieu Soleil. On débitoit sur ces oiseaux sacrés une fable, assez semblable à celle que l'on avoit imaginée sur le Serpent, et sur le Phénix, deux symboles de l'année et du Soleil, savoir, qu'il étoit un temps de l'année où ils sembloient se rajeunir et quitter leurs anciennes dépouilles. L'époque de ce renouvellement étoit le Solstice d'été, au moment où le Nil se débordoit, et au coucher du matin de l'Aigle céleste (2).

Hérodote (3) parle du Phénix, que Nonnus (4) dit être une image du Soleil, et la peinture, qu'il nous en fait, ressemble assez à celle de l'Accipiter, qui tient en partie de l'aigle et en partie du vautour. L'aigle sacré, celui qui,

(1) Strab. l. 17. p 817.
(2) Aelian de animal. l. 12 c. 4.
(4) Herod. l. 2. c. 73.
(5) Nonnus Dionys. l. 40. v. 400.

suivant

suivant Strabon, (1) étoit révéré à Philes, sur les confins de l'Ethiopie, ne ressembloit ni à ceux de la Grèce, ni à ceux d'Egypte. Il étoit beaucoup plus gros et assez différent, par la variété des couleurs. Il est possible, que ce soit celui-là, qu'on ait désigné sous le nom de Phénix. C'étoit en effet un oiseau rare, que l'on disoit n'être connu qu'en Ethiopie, où l'on alloit le chercher, quand l'oiseau sacré mouroit. Les Turcs encore aujourd'hui respectent cet oiseau (2). Son œil extrêmement vif et brillant le fit comparer et consacrer au Soleil, suivant plusieurs auteurs cités ci-dessus. Suivant Porphyre (3), ce fut sa nature même, composée de sang et d'esprits vifs, qui le fit regarder comme un animal de la nature du Soleil. Le culte qu'on lui rendoit en Ethiopie fut cause, sans doute, que l'on donna au Soleil l'épithète d'Accipiter, ou d'épervier, qui régnoit sur le midi (4). Car Philes, où l'on révéroit cet oiseau sacré, dont parle Strabon, est dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, à vingt-trois degrés et demi de latitude, sous le Tro-

(1) Strab. l. 17. p. 818.
(2) Contant-d'Orvil t. 6. p. 135.
(3) Euseb. præp. ev. l. 3. c. 4. p. 31.
(4) Kirk. OEdip. l. 3. p. 228.

pique même et à soixante-un degré vingt minutes de longitude, suivant Ptolémée (1). L'Aigle étoit aussi consacré dans le temple de Thèbes (2), ville de Jupiter, ou du dieu, dont l'Aigle fut le symbole chez les Grecs et chez les Romains. La majesté de l'Aigle, sa force, et la hardiesse de son vol, peignirent assez bien la majesté du maître des dieux; et on crut appercevoir, dans cet oiseau, quelque chose de royal, suivant Porphyre (3). L'aigle d'ailleurs étoit Paranatellon du Lion, signe consacré à Jupiter, dans la distribution des signes entre les douze grands dieux (4). Voilà plusieurs motifs, qui ont pu déterminer à unir ce symbole à celui du dieu, qui dans l'ordre hiérarchique se trouve placé à la tête des immortels, et au Soleil chef des astres.

Passons à l'Ibis, oiseau consacré à la Lune, et quelquefois à Mercure (γ). L'Ibis est un oiseau particulier à l'Egypte, (5) et qui tient beaucoup de la cigogne. On tire de plusieurs sources les motifs, qui la firent consacrer à la Lune. Quelques-uns crurent, que la durée

(1) Ptolémée geog. l. 4. c. 5. p. 112.
(2) Strab. l. 17. p. 812.
(3) Euseb. præp ev. l. 2. c. 1. p. 49.
(4) Manil. Astr. l. 2. v. 439.
(5) AElian de animal. l. 2. c. 38.

de son travail sur ses œufs égale celui des jours, que la lumière de la lune met à croître et à décroître. Elle règle son régime sur la marche périodique de cet astre, dont elle semble connoître et suivre les phases (1), en retranchant de sa nourriture ou y ajoutant, à proportion que la Lune perd ou acquiert de la lumière. Sa vue même éprouve l'altération des phases de cet astre (2).

D'autres, suivant Plutarque et Clément d'Alexandrie, ont cru appercevoir dans la couleur des plumes de l'Ibis, dont une partie du corps est blanche et l'autre noire, une image de la Lune dans ses phases (3). Ces rapports vrais ou supposés, entre la couleur de l'Ibis, entre la durée du temps qu'elle met à couver, entre le régime de vie qu'elle suit et la progression de la lumière de la Lune dans ses phases, ont dû suffire, pour en faire l'oiseau familier de cet astre, chez un peuple qui cherchoit dans les phénomènes terrestres une image des phénomènes célestes, et qui s'étudioit à établir un système de rapports, entre les formes du ciel et celles de la terre.

(1) Ibid. c. 35.
(2) Ibid. l. 10. c. 29.
(3) Plut. de Iside p. 381. Clem. Alex. Strom. 5. l. p. 567.

On remarqua aussi dant l'Ibis une qualité utile, sa haine pour les serpens et les reptiles, qui infestoient l'Egypte, auxquels elle déclaroit une guerre destructive (1). L'Egypte, dans laquelle l'Ibis se circonscrit, est pour elle une patrie, qu'elle défend contre les serpens aîlés, qui viennent d'Ethiopie et qui cherchent à y entrer (2). Elle attaque les autres serpens, qui tentent de s'y introduire, dans le temps du débordement; elle les dévore et les digère facilement; et en général elle est le fléau de tous les insectes et de tous les reptiles, qui peuvent nuire aux hommes et aux fruits (3). Elle a donc tous les caractères du bon principe, et une analogie avec la nature des astres, par lesquels le ciel exerce sur la terre son activité bienfaisante, dont la Lune est un des principaux agens, relativement à la végétation. L'union de la Lune à Mercure, dans laquelle ce dieu étoit censé voyager (4); l'union des serpens au caducée de Mercure; l'union de l'Ibis et du chien, comme Paranatellons, dans la sphère d'Abenezra (5), avec la Vierge, domicile

(1) Plut. de Is. p. 381. Euf. præcv. l. 2. c. 1. p. 40.
(2) AElian de Animal l. 2. c. 38.
(3) Ibid. l. 10. c. 29.
(4) Plut. de Iside p. 397.
(5) Kirk. OEdip. t. 2. pars 2. p. 201.

de Mercure, toutes ces unions sont en partie cause de celle, qu'avoit avec Mercure (1) l'oiseau familier de la Lune et destructeur des serpens. C'est sans-doute par cette raison que, dans la fable sur la métamorphose des dieux en différens animaux, Mercure prit la forme de l'Ibis (2). Ce dieu donna son nom au mois Thot, ou au premier mois de l'année Egyptienne, dont Mercure étoit le Génie tutélaire et l'Ibis fut l'expression de ce nom. Aussi Martianus Capella place l'Ibis dans la Sphère de Mercure et avec la Vierge céleste, sous laquelle de son temps commençoit le mois Thot (3). Ce fut son caractère Astrologique, et Hiéroglyphique, plutôt encore que son utilité réelle, qui la fit mettre au nombre des animaux sacrés, quoiqu'en dise Cicéron (4). Il est vrai que son utilité la fit affecter de préférence aux astres, dont l'Egypte éprouvoit l'action bienfaisante.

La Sphère des Maures place l'Ibis ou la Cigogne dans la constellation où la Sphère Grecque met un homme qui tue un serpent, ou dans la constellation

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 34.
(2) Anton. Lib. fab. 28. Ovid met. l. 5. v. 33. Hyg. l. 2. c. 18.
(3) Martian Capell. de nupt. phil. l. 2. c. 2.
(4) Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 36. l. 3. c. 19.

du Serpentaire (1). La Grue, par son retour, annonce l'automne (2). Peut-être est-ce là l'origine de sa consécration dans cette partie du ciel, à laquelle se trouve le Soleil, à l'entrée de l'automne.

Le respect que les anciens Egyptiens avoient pour l'Ibis s'est perpétué jusqu'à nos jours en Egypte. Les Turcs ne permettent pas encore aujourd'hui de tuer ces oiseaux; ils voient en eux l'animal chargé par la Nature de purifier ce pays (3). L'Ibis y est connue sous le nom de Beisory,

Le Scarabée fut, comme l'Ibis, consacré au Soleil et à la Lune, toujours par une suite des habitudes, et des formes, qui établissoient entre cet insecte et ces astres des rapports de ressemblance. On observera, qu'il déposoit les germes de sa reproduction dans une boule de matière fétide (4), qu'il rouloit pendant vingt-huit jours, c'est-à-dire durant le même temps, que la Lune met à achever sa révolution chaque mois. Il la roule à reculon, c'est-à-dire qu'il suit dans son mouvement la marche du Soleil et des astres, qui se meuvent en sens contraire du mou-

(1) Bayer. tab. 13. Riccioli p. 126.
(2) Oppian alieut. l. 1. v. 630.
(3) de Paw rech. sur les Egyp. & les chin. t. 2. p. 120.
(4) Ælian. de animal. l. 10. c. 15.

vement de tout le ciel (1). Porphyre, qui nous donne cette explication, ajoute que le culte du Bélier et du Crocodille, de l'Accipiter, de l'Ibis, et en général de tous les animaux, étoit fondé sur de semblables observations. D'autres auteurs, tels qu'Horus-Apollon, ont cherché dans le nombre des pattes du Scarabée, qu'il fait monter à trente, la raison qui le fit consacrer au Soleil, lequel séjourne trente jours dans chaque signe (2). Il parle d'une autre espèce de Scarabée, qui porte deux cornes, et qui par cette raison fut consacré à la Lune, laquelle a son exaltation dans le signe céleste du Taureau. Enfin il en compte une troisième espèce, qui n'a qu'une corne, et qui, comme l'Ibis, est consacré à Mercure.

Diogène Laerce, à l'occasion des animaux sacrés de l'Egypte (3), nous dit qu'Osiris et Isis, les plus grandes divinités des Egyptiens, étoient représentés par le Scarabée, l'épervier, le serpent et par d'autres animaux. Mais Osiris et Isis étoient le Soleil et la Lune, comme on l'a vu dans les chapitres de cet ouvrage, où nous avons traité de ces divinités (4). Donc les animaux sa-

(1) Plut de Is. p. 381. Porph. apud Euf. l. 3. c. 4. p. 94.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 10.
(3) Diogen. in præm.
(4) Diogen. l. 3. c. 2. & 3.

crés réprésentoient les dieux naturels, le Soleil et la Lune, et par une suite du même principe les autres astres.

On étendra aux autres animaux sacrés la double explication, que nous venons de donner de l'origine de ce culte symbolique, qui porte en partie sur les propriétés vraies ou convenues des animaux, et en partie sur leur ressemblance avec les animaux des constellations. Encore ceux-ci n'ont-ils été placés aux cieux, que par une suite des observations faites sur leur nature et d'après lesquelles on les jugeoit propres à telle ou telle opération, soit de la nature, soit de l'homme, tant du navigateur que de l'agriculteur. En conséquence, nous n'insisterons pas sur les détails, qui ont pour objet le porc, l'âne, le coq, le hibou ou la chouette, la musaraigne, la grenouille du Nil &c. Différens auteurs anciens ont donné des explications de ces divers symboles vivans et animés, que le culte allégorique avoit consacrés. Quoiqu'ils ne soient pas tous également satisfaisans, on y reconnoîtra au moins une vérité importante, c'est que ces animaux n'étoient point honorés pour eux-mêmes, mais pour les dieux ou pour les êtres divins, qu'ils étoient supposés représenter. Ce qui suffit ici pour notre but.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Du culte des plantes, des pierres, &c.

L'AME du monde, ou la divinité, que l'on croyoit s'être peinte dans les différens animaux, qui retraçoient quelques-uns de ses caractères, et quelques-unes de ses propriétés, pénétrant tous les corps organisés, propageoit également ses images dans les végétaux, qui ont une sorte de vie et dans les pierres et les minéraux, dont la composition est le fruit du travail de la nature et de l'action du feu artiste, qui circule dans toutes les parties de la matière. On étudia donc les productions de la nature dans l'immense laboratoire où elle travaille en silence, aidée de la main du temps; on y épia sa marche; et on chercha, dans ses moules organisateurs, l'empreinte de ses traits éternels.

Les Egyptiens, par exemple, crurent voir dans la végétation de l'oignon des rapports avec les phases de la lune, comme ils en avoient observé dans les dilatations progressives de l'œil du chat,

et dans le régime de vie de l'Ibis. Ils y remarquèrent des périodes d'accroissement et d'altération, qui suivoient la marche inverse de celles de la lumière lunaire (1). C'est pour cela, dit Aulugelle (2), que ceux de Peluse s'abstiennent d'en manger, parce qu'il est le seul légume, qui, dans sa végétation, semble contraster avec la marche de la lune, et avec la progression de sa lumière. La même observation, faite sur la reproduction du porc, donna également lieu à l'aversion qu'on avoit pour cet animal (3). Ils voyoient en lui l'ennemi du Soleil et de la Lune (4).

Ils crurent également voir dans la plante appellée Lotus, espèce de Nymphea, qui naît dans les lieux humides, un emblême du Soleil levant, lorsqu'il naît du sein des eaux (5). C'est ainsi qu'Homère représente le Soleil sortant du sein de la mer (6). On suppose que, comme le Lotus, cet astre naissoit et s'alimentoit dans l'élément humide, et par les exhalaisons qui s'en élevoient. Ainsi les Japonois et les Tartares font reposer l'image de leur prin-

(1) Plut. de Iside. p. 353.
(2) Aul. Gell. l. 20. c. 7.
(3) Plut. de Iside p. 353.
(4) AElian de animal. l. 10. c. 16.
(5) Plut. de Iid. p. 355.
(6) Ibid. de Pyth. orac. p. 400.

cipale divinité, sur la fleur du tamarin, plante palustre, dont la tige sort de l'eau. C'est sur sa fleur, que le Bagawadam dit que fut créé Brouma. Le Lotus fut encore considéré sous d'autres rapports (1), qui sembloient devoir le lier à la marche du Soleil plus particulièrement, que les autres plantes palustres. Son fruit étoit sphérique, comme le globe solaire, ou arrondi, comme la tête du pavot. Le matin, au lever du Soleil, il se développoit et se dégageoit de ses feuilles (2); le soir, au coucher de cet astre, il se renfermoit dans son enveloppe et sembloit se coucher. Cette correspondance vraie ou supposée, entre le développement et le ressèrement des feuilles du Lotus, et l'apparition et la disparition du Soleil, fut un motif plus que suffisant, pour faire consacrer cette plante à l'astre, qu'il sembloit imiter dans son cours (3). Théophraste parle d'une semblable plante, qui croît dans l'Euphrate, et il lui attribue les mêmes propriétés (4). Nous avons déjà parlé ailleurs de cette plante symbolique, unie au culte d'Harpocrate par les Egyptiens (5).

(1) Diod. Sic. l. 1. c. 34. p. 40.
(2) Plin. hist. nat. l. 13. c. 17.
(3) Prosper. Alpin. de plant. Egyp. c. 34.
(4) Theoph. hist. plant. l. 4. c. 10.
(5) Ci dessus l. 3. c. 15.

Plutarque parle de la résine et de la myrrhe, et des rapports qu'elles avoient avec le Soleil et la Lune (1).

On donnoit à certains arbres le nom d'arbres du Soleil et de la Lune; ils rendoient des oracles, au lever de ces deux astres (2).

Le palmier fut consacré par les Astrologues aux mouvemens célestes, et sur-tout à la révolution annuelle du Soleil; on lui attribuoit autant de propriétés, que l'année a de jours. C'est ce préjugé religieux, qui, sans doute, le fit consacrer dans les fêtes Olympiques, comme récompense affectée au vainqueur dans ces jeux, dont le Soleil étoit l'objet. Le laurier toujours verd désigna l'immortalité du temps, que mesure le Soleil, et fut à ce titre consacré à Apollon, dieu du Soleil (3). On le renouvelloit avec l'année (4). Le chêne, qui est parmi les arbres, ce que l'aigle est dans la classe des oiseaux, le lion dans celle des quadrupèdes, fut consacré à Jupiter, et devint l'emblême de sa force et de sa prééminence. Ainsi nous voyons que les mêmes peuples, qui classèrent Jupi-

(1) Plut. de Isid. p. 384.
(2) Poly hist. symbol. l. 10 c. 17.
(3) Diod. Sic. l. 1 c. 17. p. 21.
(4) Macrob. sat. l. 1. c. 12.

ter sous le signe du Lion (1), dans la distribution des domaines des dieux entre les douze signes du Zodiaque, lui donnèrent l'aigle pour le porter, et lui consacrèrent le chêne, qui rendoit des oracles à Dodone.

La végétation des plantes, le nombre et les formes de leur tige, de leurs racines, des feuilles, et des fleurs, tout fournit des objets de comparaison avec les différentes propriétés des êtres physiques déifiés; et composa le système Botanico-Hiéroglyphique. Kirker (2) nous donne un petit traité des plantes Hiéroglyphiques, et les raisons de leur emploi dans la religion, dans la médecine, et dans la magie. Ces raisons sont tirées des différentes formes de leur structure ou des phénomènes quelles offroient. Comme il y avoit une arithmétique sacrée, qui consacroit différens nombres à différens dieux, tel que le nombre sept à Minerve, &c. On observoit également dans les feuilles des plantes, ou dans leur pistile, les nombres qui se trouvoient les mêmes, que les nombres mystiques des dieux, et alors la plante leur étoit aussi consacrée. La figure, la couleur, tout entroit en considération. On l'employoit

(1) Manil. Astr. l. 2. v. 444.
(2) Kirker OEdip. t. 3. c. 2. p. 65 &c.

de préférence dans les sacrifices, comme ayant une efficacité particulière pour attirer les influences de la divinité, à laquelle elle étoit propre. On en tiroit des conjectures dans l'art d'interpréter les songes. La médecine magique, fondée sur la connoissance des rapports de la ressemblance des parties de la plante avec la partie malade, en faisoit un fréquent usage.

On retrouve sur les obélisques, dans les statues des dieux, sur les tables sacrées, telles que la table Isiaque, des figures des différentes plantes, qui faisoient partie de l'écriture hiéroglyphique et qui composoient la parure des dieux. Tout cela formoit un corps de science, chimérique à la vérité, mais immense, et profonde dans ses recherches. Le Lotus, la férule, le jonc, le papyrus, le persea, &c. avoient des propriétés symboliques, et exprimoient les vertus et les influences différentes des dieux, ou des Génies.

L'Acacia (1) étoit au nombre des plantes sacrées, parce que, par une espèce de sentiment caché, il cherche le Soleil. Comme le Lotus, et l'Héliotrope, il a coutume de s'ouvrir aux rayons du Soleil levant, et de se fermer à ceux du Soleil cou-

(1) Ibid. p. 69.

chant. Sa fleur, couverte d'une espèce de duvet, semble imiter le disque radié de cet astre. De-là vient que les Egyptiens le mirent au nombre des plantes solaires, et en firent usage, dans les sacrifices offerts au dieu du jour : car ils consultoient quelle plante devoit lui être plus agréable, à raison de sa correspondance avec la nature, et avec la marche de cet astre. L'Arnoglossum, ou langue d'agneau, qui a sept côtes, s'appelloit *Gloria-Cœli*, chez eux, et étoit d'un grand usage, dans les sacrifices adressés aux sept Planètes, en ce qu'elle étoit supposée exprimer les sept influences radiées du système des cieux.

Les observations faites sur les arbres et sur les plantes, se continuèrent dans la classe des pierres, des minéraux, et des métaux. Comme il y avoit des quadrupèdes, des oiseaux, des arbres et des plantes consacrées au Soleil, et à la Lune, il y eut aussi des pierres et des métaux, destinés par leur nature à représenter l'astre du jour, et l'astre de la nuit. L'or et l'argent, parmi les métaux, furent consacrés, l'un au Soleil, et l'autre à la Lune, et on trouve, dans la teinte de leur couleur, la raison d'analogie sur laquelle on se fonda.

Damascius, dans la vie d'Isidore,

nous parle également des pierres solaires et des pierres lunaires (1) que Sevère prétendoit avoir vues. Ces pierres représentoient les images de ces astres; l'une, le disque lumineux du Soleil avec ses rayons divergens, qui jaillissoient d'un centre commun; et l'autre, la Lune avec ses phases et les variétés de sa lumière. Ces phénomènes lapidaires, ou ces illusions, suffirent pour les ranger dans la chaîne des êtres, qui lioit le Soleil et la Lune à la terre, par les images qui servoient, à les reproduire, depuis le sommet du ciel, jusqu'aux abîmes de la terre.

Pline (2) fait mention de la pierre Sélénite, qui retrace l'image de la Lune, et semble imiter les nuances successives de ses phases. Il parle aussi de l'Héliotropion et de la perle solaire, ainsi que de leurs rapports avec l'astre, ou avec le Soleil, dont ces pierres empruntent leur nom.

On trouve, dans l'énumération qu'il fait d'autres pierres, celle de Jupiter et la corne d'Hammon. Il met cette dernière au nombre des pierres sacrées de l'Ethiopie. Elle est de couleur d'or; elle représente les cornes

(1) Phot. cod. 242.
(2) Plin. hist. nat. l. 37. c, 10.

du

du dieu Hammon, et, comme lui, elle sert à la divination. Nous avons vu aussi (1) l'origine de la consécration de la pierre précieuse, connue sous le nom d'œil de Bélus, ou du dieu Soleil adoré sous ce nom à Babylone.

Ce que l'on fit pour le Soleil et la Lune, on le fit également pour les autres corps célestes, tant Planètes, qu'astres fixes, qui composent les douze signes du Zodiaque. Comme chacun d'eux eut son animal sacré, chacun eut aussi sa plante, sa pierre précieuse, et même son métal, au moins pour les Planètes. Ainsi se forma cette grande chaîne mystérieuse, qui lioit les causes aux effets, dans le système universel du monde, et qui entretenoit la correspondance sympathique du ciel avec la terre. Les Astrologues, les Cabalistes, les magiciens, les médecins, les prêtres, &c. enfin les charlatans de tout genre, se sont saisis de cette idée, plus grande que vraie, pour établir chacun l'édifice de sa science, d'autant plus lucrative, qu'elle étoit plus mystérieuse, et d'autant plus accréditée, qu'elle sembloit être basée sur les rapports éternels de la nature avec ses différentes parties. On trouvera dans l'OEdipe de Kir-

(1) Ci-dessus. l. 3. c. 18.

ker (1) les différens tableaux des productions variées de la terre, ainsi que ceux des élémens et de leurs qualités ou modifications, comparées aux diverses parties du ciel, qui concouroient à ces productions, et aux modifications diverses de la nature élémentaire. Nous y renvoyons le lecteur, curieux de suivre le développement progressif de cette ancienne idée des Egyptiens, qui cherchèrent, dans l'étude de toutes les parties de la nature, l'exquisse des images destinées à peindre le caractère et les propriétés de leurs différentes divinités. Pour nous, ce que nous en avons dit ici suffit, pour le but que nous nous proposons, quoique nous ne prétendions pas toujours garantir les explications, que les anciens nous ont données de ces symboles, ni la vérité des observations physiques, qu'ils ont pu faire, nous n'en tirerons pas moins cette conclusion, que tout cet appareil de culte étoit symbolique, et qu'on chercha dans la nature sublunaire les images variées des opérations et des caractères de la force invisible, qui agit dans toutes les parties de l'univers, par le moyen du Soleil et de la Lune, et des autres astres.

(1) Kirker OEdip. t. 2. part. 2. p. 177—182.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des images et des statues simples ou composées.

LES images et les statues inanimées ne firent que retracer à l'esprit les mêmes idées, que l'on avoit cherché à rendre, par des emblêmes empruntés des animaux, des végétaux, et des minéraux. L'image du bœuf, du lion, de l'aigle, de l'ibis, du scarabée, &c. rappella celle des animaux destinés eux mêmes à rappeller d'autres idées, par les qualités symboliques qui leur étoient attribuées. C'est ainsi que l'écriture peignit les sons, qui eux-mêmes étoient destinés à réveiller des idées; et la peinture d'un mot et d'un nom fit naître l'image de la chose, que ce mot ou ce nom indiquoit. Le veau d'or des Juifs, par exemple, leur rappelloit Apis, qui lui-même rappelloit à l'esprit d'un Egyptien le Taureau des constellations, auquel s'unissoient au printemps le Soleil et la Lune, les deux principaux agens de la végétation sublunaire. Les cornes du bélier, placées sur la statue d'Ammon,

réveillèrent l'idée du bélier des temples, qui lui-même représentoit celui des signes du Zodiaque, comme nous l'avons déjà vu en parlant de la statue d'Eléphantine (1). La chèvre sacrée des Phliasiens étoit l'image de la Chèvre céleste, que les Egyptiens représentoient par des chèvres vivantes. Ainsi, les choses signifiées sont les mêmes; il n'y a de différence entre les symboles, qu'en ce que les uns prirent les animaux vivans pour symboles, et que les autres n'en prirent que les images. Du reste, le but allégorique est absolument le même. Ainsi le serpent d'airain chez les Juifs étoit censé avoir la vertu de guérir, comme l'avoient les serpens vivans, qui représentoient Esculape; et les uns et les autres étoient une image du Serpent des constellations, placé entre les mains d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste.

Or de même que les animaux des temples de l'Egypte étoient soumis à l'influence des animaux célestes, qu'ils représentoient, comme nous l'avons vu dans Lucien (2), de même les idoles et les images des astres faites en pierre, en bois, ou en métal, étoient

(1) Euseb. l. 3. c. 12. p. 116.
(2) Lucian de Astrol. p. 986.

également frappées et sanctifiées par l'irradiation des feux sacrés des Planètes et des constellations, auxquelles on les avoit consacrées. Nous rappellerons ici les passages d'Abulfarage et de Maimonide, sur le culte des astres et de leurs images, chez les anciens peuples livrés au Sabisme ; religion qu'on peut appeller la religion universelle du monde.

Le premier de ces auteurs (1) assure, que les adorateurs de la nature, connus sous le nom de Sabéens, rendoient un culte à des idoles, qui représentoient les différens astres et les substances célestes. Que les Chaldéens entre autres, exacts observateurs des qualités ou des influences secrètes de chaque astre, avoient élevé et appris aux autres à élever des temples, disposés de manière, à ce que les influences célestes pussent y descendre, y manifester leur nature, et y projeter leurs rayons. Ils enseignèrent aussi à offrir les sacrifices les plus convenables et les plus analogues à la nature des différens astres. Il nous représente aussi les Grecs unissant le culte des astres à celui de leurs images symboliques. Le culte de la chèvre et de son idole chez les Phliasiens en est une preuve.

(1) Abulf hist. des Dynast. p. 2.

Le second, ou Maimonide (1), en nous parlant de ces temples et de ces statues élevées aux étoiles, dit, que ceux qui les élevèrent pensoient, que les influences des astres y descendoient et que l'intelligence, qui y venoit habiter, communiquoit aux hommes le don de prophétie, et leur donnoit les avis les plus utiles, et les plus salutaires. Ils croyoient, que les arbres mêmes, consacrés à telle ou telle étoile, plantés sous son nom et sous son aspect, et honorés de telle ou telle manière, recevoient de cette étoile une influence divine, et une espèce d'intelligence, qui venant s'y établir lui donnoit une vertu prophétique et procuroit des songes à celui qui lui rendoit des hommages. Il ajoute, que ce sont ces idées superstitieuses, qui ont donné naissance aux enchantemens, à la divination, à l'art augural, à la magie, et à toute la fourberie sacerdotale.

Cette idée est absolument conforme à notre théorie sur l'ame universelle et sur l'action des intelligences (2) répandues dans les astres, lesquelles étoient supposées exercer leur énergie influentielle sur tous les objets, qui les retraçoient sur la terre, tant dans le rè-

(1) Maimon More Nevoch. c. 29.
(2) Ci-dessus. l. 3. c. 6 & 7.

gne animal, que dans le règne végétal et minéral.

Maimonide nous fait voir la liaison de ce culte avec les besoins de l'homme, dont le bonheur ou le malheur dépend de l'influence bonne ou mauvaise du ciel sur la terre, et par conséquent il prouve, que ce culte idolâtrique étoit entièrement fondé sur l'Astrologie et né du besoin d'attirer les influences heureuses du ciel, ou de corriger celles qui étoient mauvaises.

« Si vous envisagez, nous dit ce savant (1), les raisons du culte des astres et de leurs simulacres, vous trouverez, qu'il passoit généralement pour certain, que le culte des astres attire la fécondité sur la terre. Que la négligence de leur culte, et les crimes par lesquels on les outrage font tomber sur les villes et les campagnes les plus grands fléaux. Que les efforts, que le cultivateur fait pour défricher la terre et la rendre plus habitable, ne peuvent que plaire singulièrement aux astres. Que les prêtres et les ministres de *ces idoles* annonçoient et publioient, dans toutes les assemblées religieusés, que le culte qu'on leur rendoit faisoit descendre la pluie sur la terre, lui donnoit la

(1) Maimon. more Nevoch. c. 30. p. 120.

» fécondité, et étoit cause que les ar-
» bres se chargeoient de fruits... Que
» les sages et les prophètes dès la plus
» haute antiquité vouloient, que dans
» les jours de fêtes on fît retentir les
» instrumens de musique autour de ces
» idoles, assurant que les dieux com-
» bleroient de leurs bienfaits ceux qui
» les honoreroient ainsi, écarteroient
» les maladies, et couronneroient la
» terre et les arbres de moissons et de
» fruits ».

Ce préjugé général, sur la nécessité du culte des statues des astres, et de tous les corps célestes, étoit fondé, sans doute, sur l'empire absolu que le ciel et ses parties exerçoient sur le monde et dans toute la nature végétative. Car tous les anciens philosophes et tous les prêtres du Sabisme étoient persuadés, dit le même auteur (4), que ce monde inférieur, dans lequel s'opèrent les générations et les destructions, est tout entier gouverné par les vertus et les influences des Sphères célestes. Les idoles, étant censées attirer ces influences et en recevoir les émanations, durent nécessairement être honorées avec cette ferveur qu'inspire le besoin.

Aux témoignages d'Abulfarage et de

(4) Ibid. more Nevoch p. 2. c. 10.

Maimonide se joignent ceux de Porphyre et d'Hermès. Porphyre (1) prétend, que ceux qui fabriquoient les idoles observoient soigneusement les mouvemens et les aspects des corps célestes. De cette observation dépendoit la vérité ou la fausseté des oracles. Le même auteur dit ailleurs, (2) que les intelligences célestes ou les dieux viennent habiter leurs statues, et qu'elles y sont contenues, comme dans un lieu saint.

C'est, sans doute, par une suite de cette opinion, que les prêtres Egyptiens, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (3), d'après Synesius, composoient sur des Sphères les figures symboliques de leurs divinités et consultoient les aspects astrologiques, auxquels chacune de ces images devoit être soumise, afin d'attirer sur elle l'influence des cieux, et de devenir par-là une habitation digne des dieux, qui se plaisoient à sanctifier par leur présence les corps, qui retraçoient ici bas leur image.

Les Egyptiens, dit Augustin (4), en rapportant les principes de la théorie

(1) Jamblich de Myst. AEgypt. c. 30.
(2) Euseb. præp. ev. l. 5. c. 15.
(3) Ci-dess. l. 1. c. 3.
(4) Hermès in Asclep. c. 9.

Hermétique, distinguoient deux sortes de dieux ; les uns faits par le dieu suprême, les autres par les hommes. Ces derniers sont les simulacres, qui sont en quelque sorte les corps des dieux, dans lesquels se rendent leurs intelligences, sur l'invitation des hommes qui les honorent. Il est un art, par lequel on peut évoquer ces intelligences invisibles, et les lier pour ainsi dire aux corps périssables et mortels, qu'on leur donne ici bas ; et rendre ces simulacres en quelque sorte animés. C'étoit bien là transporter le ciel sur la terre, soit en consacrant les animaux vivans, qui recevoient les influences des astres, soit en consacrant des idoles inanimées, qu'ils venoient eux-mêmes animer.

C'est dans ce sens, qu'on doit entendre le passage d'Hermès (1), lorsqu'il dit, que l'Egypte retraçoit le tableau du ciel, et que l'on y avoit transporté tout ce qui se faisoit dans les cieux ; enfin qu'elle étoit comme le temple de l'univers. En effet, comme on l'a vu dans Lucien, les animaux sacrés, honorés dans les différentes villes de l'Egypte, retraçoient sur la terre le tableau vivant des animaux peints dans les cieux, et faisoient descendre sur

(1) Ibid. c. 13.

les différentes parties de l'Egypte les influences des différentes parties du ciel, aux aspects desquelles elles étoient soumises, et dont elles empruntoient les pronostics et les signes de la divination : il en fut de même des simulacres inanimés. Le même Hermès (1), parlant de l'invention des idoles, dit que les premiers Egyptiens, qui formèrent les images des dieux, ne pouvant point leur créer une ame par le même art, qui avoit su leur donner, pour ainsi dire, un corps, avoient attiré par le moyen des évocations mystérieuses les ames des Génies et des Anges, dans ces idoles et que c'étoit en vertu de ces intelligences, qui y descendoient, que l'idole avoit le pouvoir de faire le bien ou le mal qu'elle faisoit. Que le son des instrumens, qui imitent l'harmonie des cieux, les charmoit, et fixoit dans les idoles la vertu céleste, qui y avoit été attirée.

Tandis que les dieux du ciel, dit-il, habitent les sommets de l'Olympe, ces dieux terrestres viennent au secours des hommes, soit en guérissant certains maux, soit en nous donnant des avis, par les sorts et la divination.

On voit clairement ici, que le besoin de secours dans la maladie, et dans les malheurs, et que la curiosité de pé-

nétrer l'avenir, besoins auxquels l'Astrologie promettoit de satisfaire, ont donné à ces idoles, à ces images symboliques des astres, vrais Talismans pour le peuple, toute la considération dont ils jouissoient en Egypte, en Chaldée, et dans tout l'Orient, où la religion astrologique régnoit avec le plus grand éclat.

La théorie des Talismans étoit fondée sur les mêmes principes d'analogie et de ressemblance, entre les substances célestes et les substances terrestres, et sur l'action des unes sur les autres, que provoquoit la consécration, que l'on faisoit ici bas de cette espèce de réceptacle de la divinité. Synesius pensoit (1) que, comme il y a une certaine affinité, une certaine sympathie entre les parties de l'animal, qui ne sont point contigues, de manière que, quand l'une est offensée, l'autre ressent de la douleur; il y a de même de la sympathie entre les parties de notre monde terrestre et entre certains Génies fort élevés. Ainsi lorsqu'on choisit certaines plantes, certains métaux, certaines pierres, et que l'on joint à ces matières certaines paroles, certaines figures, on touche ces Génies, on les intéresse, on les attire, par la

(1) Beausobr. t. 2. p. 49.

sympathie qu'ils ont avec ces choses. On doit appliquer ce même préjugé religieux aux idoles et aux images consacrées aux dieux.

Un payen, dans Arnobe (2), répond aux frivoles objections, que ce vain déclamateur faisoit contre le culte des idoles ; et il lui dit, qu'il se trompe sur la nature des hommages qu'on leur rend. Nous ne croyons pas, ajoute cet homme plus sensé que le chrétien son adversaire, que l'or, l'argent, l'airain, ni les autres matières, dont on forme les simulacres, soient des dieux ; mais nous honorons les dieux mêmes dans ces simulacres ; parce que du moment qu'on les leur a dédiés, ils y viennent habiter.

Leur erreur étoit donc, non pas de croire que le simulacre ou l'idole fût un dieu, mais que la divinité sanctifiât son image par sa présence, en venant y résider, ou en plaçant une vertu divine, qu'elle n'avoit pas avant la consécration, et qui étoit toute entière l'effet de cette consécration (3). Ce préjugé fut d'autant plus aisé à établir, que l'opinion sur la divinité ou sur l'ame universelle répandue dans toutes les parties de la nature, favo-

(2) Arnob. contr. gent.
(3) Minut. Felix. p. 220.

risoit merveilleusement cette illusion religieuse, qui elle-même n'étoit qu'une conséquence du dogme astrologique sur les influences des astres, dirigées vers tous les corps sublunaires, qui avoient avec eux quelqu'analogie, et quelque ressemblance. C'est sur ce fondement, que s'appuyèrent la magie, et la theurgie, dans leurs opérations mystérieuses, et dans les divers sacrifices (1).

L'empereur Julien nous a donné l'idée la plus exacte, que l'on puisse se former, du culte des idoles, tel qu'il fut dans son origine, et dans l'intention primitive des inventeurs des simulacres.

« Les statues des dieux, dit ce sa-
» vant empereur (2), les autels qu'on
» leur a élevés, le feu sacré qu'on
» entretient en leur honneur, et en gé-
» néral tous les symboles de cette es-
» pèce, ont été consacrés par nos pè-
» res, comme des signes de la pré-
» sence des dieux, non pas afin que
» nous les regardions comme *des dieux*,
» mais afin que *nous honorions les*
» *dieux par leur moyen* ».

« En effet, étant nous-mêmes unis au
» corps, nous avons dû rendre aussi

(1) Proclus de magiâ & sacrificiis.
(2) Jul. imp. fragm. p. 537.

» un culte corporel aux dieux. Ces
» dieux, incorporels par leur nature,
» nous ont présenté leurs premiers
» simulacres dans le second ordre des
» dieux, ou dans ceux qui circulent
» éternellement sur la voûte céleste.
» Mais ne pouvant point rendre im-
» médiatement de culte corporel à ces
» premières images de la divinité, qui
» par leur nature n'ont aucun besoin,
» nous avons établi un troisième ordre
» de dieux sur la terre, dans les statues
» et les images des dieux, et le culte, par
» lequel nous les honorons, sert à nous
» rendre les dieux eux-mêmes favora-
» bles. Car de même que ceux qui ré-
» vèrent et honorent les statues des
» princes, captent par là leur bien-
» veillance et leur faveur, quoique
» cet hommage n'ajoute rien au bon-
» heur des princes; de même le culte,
» que l'on rend aux simulacres des
» dieux, qui par leur nature n'ont
» aucun besoin, ne laisse pas de pro-
» curer à celui qui le rend, la fa-
» veur et la protection de ces mêmes
» dieux (1). C'est la marque d'une
» ame vraiement religieuse, de rendre
» avec empressement à la divinité tout
» l'honneur qui dépend de nous.....
» Quoique dieu n'ait besoin de rien,

(1) Jul. Imp. fragm. p. 539.

» il ne s'ensuit pas pour cela, que
» l'homme ne doive rien lui offrir. Car
» s'il n'a pas même besoin de l'hom-
» mage, qu'on lui rend dans les chants
» et les hymnes, s'ensuit-il, qu'on doive
» aussi l'en priver ? Il ne faut donc
» pas lui refuser non plus celui que
» les hommes lui rendent, dans les
» ouvrages de leurs mains, et retran-
» cher un culte établi, non pas de-
» puis trois mille ans seulement, mais
» de toute antiquité, chez tous les peu-
» ples du monde ».

Le même empereur poursuit et répond victorieusement aux mauvaises objections de ceux qui les accusent d'adorer des pierres et du bois : « Nous
» ne sommes pas assez aveugles, pour
» regarder, comme des dieux, les ou-
» vrages de nos mains (2). En jettant
» les yeux sur les statues des dieux,
» nous ne les envisageons donc point,
» ni comme du bois ou de la pierre
» simplement, ni d'un autre côté com-
» me de véritables dieux. En effet,
» nous ne regardons pas les statues
» des princes, comme de simples mor-
» ceaux de bois, comme de simples
» masses de pierres, ou de bronze ;
» nous ne les regardons pas non plus
» comme nos Rois ou nos Princes, mais

(2) Ibid. p. 539.

bien

» bien comme leurs effigies, leurs images. Quiconque donc aime son prince, voit avec plaisir sa ressemblance; » le père, qui aime son fils, le fils qui » aime son père, considèrent avec satisfaction tout ce qui leur en retrace » l'image. Par la même raison, celui » qui aime les dieux contemple avec » plaisir leur image & leur ressemblance, revérant avec une religieuse » frayeur les dieux invisibles, qui ont » les yeux fixés alors sur lui.

» Ces statues, formées de la main de » l'homme, peuvent être détruites; » mais celles que les dieux ont formées, comme des images vivantes de » leur substance invisible, c'est-à-dire » ces *corps célestes* qui roulent sur » nos têtes, sont des images incorruptibles et éternelles de la divinité (1).

Au reste, non seulement les statues des dieux, mais leurs temples, leurs autels, leurs prêtres mêmes méritent nos respects.

On voit par ce passage de ce savant empereur, que les images consacrées dans les temples ne furent point honorées comme de vrais dieux; mais comme des ressemblances des dieux, accomodées à la foiblesse de l'homme. Qu'au dessus de ces images, formées par la

(1) Ibid. p. 540.

main de l'homme et mortelles, comme lui, on doit en imaginer d'autres, éternelles, incorruptibles, vraies images de la divinité, immortelles comme elle, ouvrages de dieu même : ce sont les dieux de l'Olympe, ou les corps lumineux placés sur la voûte céleste, et qui circulent éternellement avec le monde; c'est-à-dire, le soleil, la lune, les Planètes, les signes et toutes les constellations, dont les statues élevées dans les temples ne sont que la représentation, comme les corps célestes eux-mêmes ne sont que les corps visibles des intelligences invisibles, qui y résident, ou les images des dieux intellectuels, qui forment au-dessus du monde visible un ordre de dieux, parfaitement semblable et correspondant à ceux du monde visible, comme nous l'avons prouvé par l'exposé de la doctrine de ce même empereur.

Athanase convient, (1) que ce qu'il y avoit de savant chez les payens répondoit aux reproches de ceux, qui les accusoient d'adorer des animaux, des idoles de bois, de pierre et de métal, &c. en leur disant, que tout ce culte étoit symbolique et qu'il se rapportoit au Soleil, à la Lune, aux astres, à la terre et aux élemens,

(1) Athanaz contr. Gent. p. 28.

auxquels il étoit impossible de refuser un principe de vie éternelle, intelligente et divine. L'examen qu'il fait d'autres réponses (1), par lesquelles on justifioit ce culte, nous annonce, que les uns cherchoient l'origine de la consécration des idoles, dans leurs formes mêmes, qui les rendoient propres à y attirer la divinité; que d'autres prétendoient, qu'elles étoient destinées à recevoir seulement les intelligences secondaires, ministres des volontés de la divinité; que d'autres enfin n'y voyoient, que des caractères de l'écriture sacrée, et des miroirs de la divinité. Cette dernière opinion est la véritable, mais n'exclut pas les deux autres, qui en résultèrent, comme une conséquence du système des influences et de la marche progressive de l'ame divine, dans toutes les parties de la nature.

Plotin pense, que les anciens sages, (2) voulant rapprocher de l'homme la divinité, établirent des sacrifices et fabriquèrent des statues. Qu'ayant étudié la nature de l'ame universelle, ils avoient remarqué, qu'on pouvoit aisément en diriger l'action, et la captiver en quelque sorte dans la matière, travail-

(1) Ibid. p. 22.
(2) Plotin Ennead. 4 l. 3. c. 11.

lée d'une manière convenable à ce que cette ame pût agir sur elle, et lui communiquer une partie d'elle-même. Que les formes imitatives étoient le plus sûr moyen de l'enchaîner ; que c'étoit comme le miroir, lorsqu'il est assez poli pour fixer en lui quelque image. Car la nature a tout fabriqué avec un art admirable, de manière à rendre sensibles par l'imitation les germes et les raisons séminales des choses qu'elle renferme en elle.

Marsilius Ficin son commentateur, développant cette théorie(1), nous dit, que celui qui prioit une étoile, dans une dispositiou requise pour cela, receuilloit les esprits de vie disséminés avec les rayons de l'étoile ; que de même que toutes les étoiles fixes sont liées au firmament, de même leur vie l'est à l'ame universelle du monde, à laquelle la nôtre est liée. Il parle de l'art, par lequel les Mages se flattoient de diririger cette action céleste, et d'entretenir cette correspondance entre le ciel et la terre, par certains sacrifices et certaines prières. Il cite Abulmasar et les autres Astrologues, qui avoient déterminé telle ou telle position céleste, sous laquelle les prières, et les sacrifices acquéroient leur plus grand effet. Nous ne le suivrons

(1) Marsil Fic. comm. ennead I. 4. c. 40—42—43

pas dans les détails, qui appartiennent à l'Astrologie et à la Magie, et qui ne tiennent qu'accessoirement à la confection des images et des statues. Nous ajouterons seulement, que l'on sera étonné de voir Augustin lui-même croire à ces évocations magiques, (1) en parlant de la fameuse lampe du temple de Venus, qui brûloit éternellement, sans avoir besoin de nouvel aliment. Il pense qu'il étoit possible qu'on fît intervenir quelque Génie ou Démon sous le nom de Vénus, qui ménageât cette illusion et qui produisît ce phénomène. Car on peut attirer, dit-il, les Démons et les déterminer à venir habiter ici bas, par le moyen de charmes auxquels ils sont sensibles. Il est des pierres, des herbes, certains bois, certains animaux, certaines formules magiques, qui servent à cet usage.

C'est sur-tout par le moyen des statues et des images, que l'imposture sacerdotale exerçoit son empire sur les crédules mortels, et qu'elle développoit toutes les ressources de l'art du prestige. Les Egyptiens donnèrent les premiers l'exemple de l'emploi de ce perfide talent. Ils inventèrent des statues, qui formoient des sons articulés, qui se mouvoient, et qui souvent restoient

(1) De civit. dei l. 21 c. 6.

suspendues en l'air, si nous en croyons Schiagia, historien arabe (1). Ces images étoient, dit cet auteur, destinées à recevoir l'influence des astres, et l'ouvrage de leurs prêtres astrologues, enchanteurs, devins et magiciens tout ensemble : tel étoit le fameux Palladium (2).

Les prêtres d'Egypte, dit Kirker (3), tâchoient par toutes sortes de moyens méchaniques de faire croire au peuple, que la divinité descendoit dans la statue, et qu'elle y rendoit des oracles. Pour cela ils pratiquoient des tuyaux cachés, par lesquels ils parloient dans leurs souterrains, et qui répondoient à la bouche de leurs idoles. Le but principal de la Magie étoit d'attirer par certaines cérémonies et certains enchantemens les Génies et les dieux dans les statues sacrées, et de les y consulter. On peut lire, sur les images merveilleuses et sur les Talismans, l'ouvrage de Gaffarel, intitulé : » *curiosités inouies sur la sculpture talismanique des Persans* » ouvrage dans lequel on trouvera beaucoup de choses curieuses, qui jetteront du jour sur la matière, que nous traitons. Nous ne suivrons pas plus loin l'examen de l'u-

(1) Kirker œdip. t 2. pars 2. p. 173.
(2) Tzetes ad Lycoph. v. 355.
(3) Idem œdip t. 3 p.

sage, que firent les prêtres, de la mécanique, de l'hydraulique, de la pyrotechnie, et de toutes les connoissances secrètes de la physique, connue sous le nom de Magie, pour en imposer aux hommes crédules, afin d'affermir leur puissance et leur opulence, et de tyranniser notre espèce, sous prétexte de s'établir médiateurs entre l'homme et la divinité. Nous laissons ce travail à ceux, qui feront l'histoire des crimes du sacerdoce, dans tous les siècles et chez tous les peuples; ouvrage classique, nécessaire pour dégoûter à jamais la postérité de la manie d'avoir des prêtres. Nous passerons de suite à l'examen de figures composées, qui sont l'ouvrage de leur science, et l'expression des qualités variées de la nature et de l'être invisible, qui lui donne la vie et qui en règle les mouvemens.

On retrouve en Egypte, dans l'Inde et en général dans tout l'Orient, de ces figures monstrueuses, qui n'ont aucun type dans la nature, et qui sont le résultat de l'assemblage de plusieurs caractères simples, réunis en un seul tout, comme les caractères alphabétiques dans un ou plusieurs mots, destinés à composer une phrase. On peut les regarder en effet comme des phrases entières du style hiéroglyphique. Elles ne sont une monstruosité, qu'aux

yeux de ceux qui ne savent point lire dans cette ancienne écriture, que Tacite distingue des animaux sacrés, qui sont les élémens de ce qu'il appelle figures composées. (1) De-là sont nés les Centaures, les Sphinx, les Chimères, les Cerbères Tricephales, etc. Nous avons donné l'explication de cette dernière figure symbolique, à notre article Sérapis, et nous avons fait voir, qu'elle est composée de la réunion des trois animaux célestes, ou caractères simples, du lion solstitial, du chien et du loup, deux constellations équinoxiales. Nous trouvons des lions à tête d'aigle, formés par la réunion du quadrupède et de l'oiseau consacrés au soleil; peut-être aussi du Paranatellon du signe du Lion, uni à cet animal céleste. Car l'union des Paranatellons, entre eux et leurs signes, a fourni la foule des figures monstrueuses, qui sont indiquées dans la Sphère des Décans, et gravées dans les Planisphères de Bianchini et de Kirker. Ces figures elles mêmes sont chargées d'autres caractères symboliques empruntés des plantes, des végétaux et d'autres caractères simples de l'écriture hiéroglyphique, destinés à peindre les élémens, les qualités élémentaires et les puissances physiques ou morales.

(1) Tacit. Annal. l. 5. c. 5.

De-là ces figures à plusieurs bras, dans chacune desquelles est une plante, un instrument, ou d'autres emblêmes pareils. Il est de ces figures, dont les bras, les têtes, les pieds se sont multipliés en grand nombre, à raison des forces, des puissances, et des qualités variées, dont elles sont l'expression. Si nous avions un dictionnaire, qui nous donnât la signification de chaque caractère simple, qui entre dans la composition de ces êtres monstrueux, il ne nous seroit pas plus difficile d'en expliquer le sens composé, et de les traduire en quelque sorte, que de traduire une tirade de vers d'un poëte ancien, ou une période d'un orateur, à l'aide du dictionnaire, qui contient le sens de chaque mot, qui entre dans les vers et dans la période. Mais il n'y a guères lieu d'espérer, que nous puissions jamais recomposer ce dictionnaire, si ce n'est peut-être en étudiant bien la nature et les propriétés des choses, qui en forment les élémens premiers.

Les ruines des temples de l'Egypte, ses obélisques, la table Isiaque, et en général tous les monumens Egyptiens nous présentent une foule de ces longues phrases de la langue hiéroglyphique, aujourd'hui intraduisibles, et comprises souvent en une seule figure composée. Tous les temples de l'Inde, de

la Chine, et des isles de l'Asie, sont remplis de ces figures monstrueuses, que j'appelle des phrases de l'écriture hiérogylphique. La lecture des voyageurs modernes nous en fournira mille exemples, parmi lesquels nous nous bornerons à en citer quelques-uns.

Chez les Chinois (1), Puzza est la déesse de la fécondité. On la représente nuë, assise sur une fleur de Lotos, ou sur un Heliotrope. Elle a seize bras, dont chaque main est mystérieusement armée de couteaux, d'épées, de hallebardes, de fruits, de fleurs, de plantes, de roues, de phioles, &c. Voici la fable qu'ils débitent à ce sujet, plutôt que l'explication qu'ils en donnent. Trois Nymphes descendirent autrefois du ciel, pour se laver dans un fleuve. A peine furent-elles dans l'eau, que l'herbe appellé *vesicaria*, parut sur les habits de l'une avec son fruit de corail, sans qu'on put savoir d'où cela venoit. La Nymphe ne put résister à la tentation de goûter ce fruit. Elle en devint enceinte, et accoucha d'un garçon, qu'elle éleva jusqu'à l'âge d'homme; après quoi elle l'abandonna, et retourna au ciel. Ce fils devint un grand homme. Il donna des loix et fit des conquêtes.

(1) Cont. d'Orville t. 1. p. 37.

Les Japonois adorent l'être suprême sous le nom d'Amida et d'Omytho (1). Ce dieu a soin des ames. Il les secoure, les conserve, et les sauve des peines, que leurs fautes ont méritées. On représente ses sept têtes formant sept mille siècles. Car chaque tête en représente mille. Au lieu d'une tête d'homme, on lui donne une tête de Chien. Il tient entre ses mains un cercle d'or, qu'il mord. Son habillement est toujours riche et couvert de perles et de pierreries. Ils disent, qu'il est une substance invisible, sans forme, sans accident, séparée de toutes sortes d'élémens, qui existoit avant la nature et qui est source de tous les biens. Il n'a ni commencement ni fin. Il a créé l'univers; il est immense, infini, il gouverne le monde, sans peine et sans soin.

Dans quelques provinces, il est représenté sous la figure d'un jeune homme nud, ou sous le visage d'une femme, avec les oreilles percées; en d'autres endroits, c'est une figure à trois têtes, couvertes de trois bonnets en forme de toquets, avec autant de barbes, qui se joignent sur les épaules. Il a des Bonzes et des Bonzesses, à qui le célibat est ordonné, sous peine de mort.

Nous avons parlé ailleurs de la figure,

(1) Cont. d'Orville. p. 253.

sous laquelle ces peuples peignent l'action du créateur sur la matière qu'il organise ; de la tortue qui porte l'arbre, qui soutient le créateur assis sur douze coussins, et entortillé d'un serpent. C'est aussi une figure symbolique, que celle de leur Daiboth (1), devant la porte du temple duquel on remarque deux figures gigantesques, qui semblent se battre. Ces idoles sont presque noires et unies, excepté par le milieu du corps, qui est ceint d'une écharpe et elles ont une face de lion. Celle qui est à droite a la gueule ouverte, et un bras étendu. Celle de la gauche tient un long bâton serré près de son corps, de façon qu'il semble, que le bâton et le corps soient à moitié en arrière. L'idole est seule dans le fond du temple. C'es un colosse doré, assis sur une fleur, et dont la tête touche presque la voûte. Ses oreilles sont grandes, ses cheveux frisés. Il a une couronne sur le front et au dessus une grande tache. Ses épaules et sa poitrine sont nues. Daiboth a la main droite élevée, qui montre le creux de la gauche appuyée sur son ventre. Son visage est entouré de rayons, sur lesquels reposent différentes petites divinités, assises sur des fleurs.

(1) Ibid. p. 263.

La secte des Budsoïtes au Japon avoit une certaine idole nommée Cogi (1), à qui l'on donnoit trois têtes et quarante mains. On ne peut voir, dans cette figure monstrueuse, qu'une image symbolique de la nature ou de quelques-uns de ses principaux agens, et des facultés particulières, qui lui sont subordonnées.

Ceux qui voudront lire l'histoire des différens peuples du monde par Contant d'Orville, extraite de celle des voyages par l'abbé Prevost et autres voyageurs modernes, le manuscrit des Métamorphoses de Vichnou, qui est à la bibliothèque nationale, auront une foule d'exemples de semblables figures allégoriques, destinées à représenter, sous le nom de divinités, la nature et ses principaux agens, ou les causes naturelles personnifiées. Nous nous bornerons à ce petit nombre d'exemples, pour prouver quel a été le génie, qui a dirigé les anciens peuples, et qui dirige encore les Orientaux, dans la composition des emblêmes sacrés du culte de la nature, de ses parties, de ses qualités et des puissances, soit physiques soit morales, qu'ils ont rendues sensibles par des formes symboliques, savantes dans leur principe, mais qui ont fini par être

(1) Ibid. p. 231.

regardées comme des monstruosités par ceux qui n'en connoissent pas le sens. Leur Iconologie a été basée sur les mêmes élémens que leur Mythologie et couverte du même voile aux yeux du vulgaire, qui à demi éclairé prend toujours pour des monstruosités et des sottises, ce qu'il n'entend pas ; et qui, tout-à fait ignorant, les révère avec un respect superstitieux.

Enfin il est une sorte d'images ou de statues empruntées des sciences exactes et de la Géométrie. Nous en avons déjà parlé dans le chapitre troisième du premier livre de cet ouvrage, à l'occasion de la Pyramide : nous en dirons encore ici quelques mots.

Les pierres mêmes, qui ne représentoient aucune figure d'hommes, ni d'animaux, simple ou composée, et qui étoient taillées, suivant certaines proportions géométriques, devinrent souvent des images de la divinité et de ses facultés les plus intellectuelles. Les maîtres de Pythagore, qui exprimoient par des nombres les diverses opérations de la nature, et de la divinité, employèrent aussi les figures géométrique est les corps solides, pour exprimer les mêmes rapports, qu'ils concevoient dans les élémens, dans la nature et dans l'unité première, du sein de laquelle tout découloit. Comme les nombres ser-

voient à désigner les êtres intellectuels, les figures géométriques désignèrent les corps. Platon donnoit à l'ame un principe arithmétique et au corps un principe géométrique (1). Les Pythagoriciens donnoient à la terre la figure sphérique et au feu la figure pyramidale (2). Le dodécaëdre ou la figure à douze pans, représenta l'univers (3). On peut voir dans Timé de Locres les différentes figures géométriques, destinées à représenter les divers élémens. Kirker, dans son OEdipe (4), explique le sens symbolique des différens solides. La figure sphérique fut aussi l'emblême de la divinité, quand la divinité fut confondue avec le monde lui-même, qu'elle meut et qu'elle agite, par un principe de vie et de mouvement éternel. Car toutes nos images, toutes nos expressions symboliques et figurées ne sont que les diverses manières, sous lesquelles nous rendons les idées, que nous nous faisons de la nature et de ses opérations. Les Pythagoriciens pensoient, que des idées abstraites devoient être rendues par des expressions empruntées des sciences abstraites, de même

(1) Diog. Laert. l. 3. p. 227. vitâ. Pythag.
(2) Achill. Tat. c. 6. p. 77.
(3) Tim. de Loc. c. 3. sect. 4—8.
(4) Kirker œdip. t. 2. pars. 2. p. 104—105.

qu'ils honoroient par le silence et par le culte le plus intellectuel l'être invisible 1). Ainsi les nombres et les figures géométriques devinrent des signes d'idées abstraites sur la nature des divinités différentes. De-là l'origine des pierres cubiques, triangulaires ou pyramidales, destinées à représenter les dieux, le soleil et les astres différens. Cette manière d'exprimer les idées religieuses est de la plus haute antiquité, et peut être regardée comme une des sources de la consécration des pierres symboliques, qui devinrent dans la suite, chez les nations ignorantes, l'objet du fétichisme le plus absurde. Au reste, quand même les pierres eussent été absolument brutes, et sans figures régulières, la consécration seule en faisoit l'objet d'un culte religieux, mais non pas une divinité, comme on l'a dit faussement. Car on doit toujours se souvenir, qu'on ne doit pas confondre le symbole consacré, avec la chose à laquelle il est consacré, et à laquelle le culte se rapporte en dernière analyse.

(1) Porphyr. de vitâ. Pyth. p. 24.

NOTES

DU

TOME TROISIEME.

(*a*) QUAND on a peint le Soleil avec les formes d'un beau jeune homme, à tête rayonnante, qui tient l'arc et les traits; et Diane avec celles d'une jeune Chasseuse, qui a sur sa tête un Croissant, on n'a guères été trompé, et on a reconnu ces Divinités sous ces costumes, sous ces noms. Pourquoi donc l'a-t-on été, sous ceux de Bacchus, d'Hercule, de Thésée, de Jason, de Christ, etc.? Est-ce parce que les Légendes et les formes mystérieuses ne sont pas les mêmes; et qu'une tête ornée de rayons ou d'un Croissant est un attribut moins savant, que les cornes du Taureau Equinoxial, ou la peau du Lion, signe Solstitial?

(*b*) Strabon, l. 15, p. 687, dit que la plûpart des Historiens ont regardé les aventures d'Hercule et de Bacchus, comme des fables. Les Macédoniens cherchèrent inutilement dans l'Inde les colonnes, qui marquoient le terme des expéditions d'Hercule et de Bacchus (1). On leur montra quelques endroits, qu'ils prirent pour le lieu, où avoient été ces colonnes, par les liaisons qu'ils crurent y appercevoir avec les traits de la vie de ces Héros. Arrien, dans le récit de l'expédition d'Alexandre, parle de la guerre que Bacchus fit aux Indiens. Mais on ne sait, dit Eusthate (2), dans son commentaire sur Denis d'Alexandrie,

(1) Strabo, ibid. l. 3, c. 171.
(2) Eusth. ad Dionys. v. 1165.

quel est ce Bacchus. Car il ne paroît pas facile d'attribuer cela à Bacchus le Thébain, fils de Sémélé, fille de Cadmus, ni au Bacchus Athénien, fils de Jupiter et de Proserpine, honoré dans les mystères; ni à aucun autre Bacchus, qui se soit revêtu des armes de Mars.

(c) C'est ainsi qu'on a rajeuni les mystères de Mithra, en Judée, et qu'on a fait croire aux premiers Juifs, initiés à ces mystères, que Christ étoit né chez eux. Ces traits d'imposture sont familiers aux Peuples, et s'accréditent facilement, sous le voile du mystère, et sous la sauve-garde de l'ignorance et de la crédulité.

(d) Il est à remarquer, que la Thèbes (1) de Grèce se vantoit d'avoir donné naissance à Bacchus et à Hercule, c'est-à-dire, aux mêmes Divinités, qui étoient adorées à Thèbes en Egypte. Bacchus étoit le Soleil équinoxial du Printemps, peint avec les attributs du signe du Taureau, comme Hercule étoit le Soleil du Solstice d'Eté, peint avec ceux du Lion céleste. Aussi Bacchus et Hercule, chez les Romains, étoient censés des Divinités de même nature, et il falloit être en plein air, et en quelque sorte sous les rayons du Soleil, pour jurer par l'un ou par l'autre (2). J'ajouterai, qu'il prenoit aussi, comme Hercule, les formes du Lion Solstitial, domicile du Soleil. C'est ainsi qu'Horace (3) le peint, dans son triomphe sur les Géans. Comme Hercule, il brava Cerbère.

(e) Les Romains ont une fable à-peu-près semblable sur leur Romulus, fils de la vestale Rhéa, princesse du sang des rois d'Albe, et du Dieu Mars; laquelle devenue grosse, crut, dit-on, cacher sa faute, en rejetant sur un Dieu l'outrage fait à sa Virginité. La fable de Christ et de Marie

(1) Solin. p. 41.
(2) Plut. Quæst. Rom. p. 271.
(3) Horace, l. 2, od. 16, v. 24—39.

suppose aussi l'intervention de la Divinité, au 25 du mois consacré à Mars.

(*f*) Pausanias (1) observe, que Bacchus étoit singulièrement honoré chez les Eléens, peuples qui prétendoient tirer leur nom d'un fils du Soleil (2). C'étoit là qu'il faisoit des miracles, et sur-tout celui du vin, qui tout-à-coup venoit remplir des coupes hermétiquement fermées (3).

A Pellène, en Achaïe, on célébroit des fêtes nocturnes, en honneur de Bacchus, à la lueur des flambeaux, que l'on portoit à son temple, et on plaçoit des coupes de vin dans toute la ville (4). Pellène tiroit son origine de Pallas, un des Titans; d'autres disent de Pellène, fils de Phorbas, ou du Serpentaire, qui tient le fameux Serpent, dans lequel en Automne s'entortille Bacchus ou le Soleil, lorsqu'il descend aux régions inférieures du monde.

(*g*) *Ogygia me Bacchum vocat.*
Osirim Ægyptus putat.
Mysi Phanaeon nominant.
Dionysum Indi existimant.
Romana sacra Liberum.
Arabica gens Adoneum.
Lucanicus Pantheum.

(*h*) A Ægine (5), on trouvoit trois Temples près l'un de l'autre. Un étoit consacré à la Lune ou à Diane; les deux autres au Soleil, sous les deux noms d'*Apollon* et de *Bacchus*. La statue d'Apollon étoit nue, celle de Bacchus couverte,

(1) Pausan. Heliac. 2, p. 204.
(2) Ibid. p. 148.
(3) Ibid. p. 204.
(4) Pausan. Ach. p. 235.
(5) Pausan. Corinth. p. 72.

et il avoit de la barbe; et tout près étoit le temple et la statue d'Esculape, ou du Dieu-Soleil d'Automne, qui, sous les noms d'Esculape, de Sarapis, et de Bacchus, prend les formes du Serpent. Comme on voit Bacchus barbu, on voit aussi Bacchus enfant (1), en Elide et chez les Lacédémoniens; il étoit porté par le Dieu Mercure, qui préside au signe de la Vierge ou à cette fameuse Cérès, dont on fait quelquefois Bacchus fils, et à laquelle on l'unit presque toujours dans les mystères. On trouve aussi des Bacchus sans barbe (2), et sous les traits de la jeunesse. Comme Janus Quadrifrons avoit douze autels représentant les douze mois, on voit aussi douze autels élevés à Bacchus et à sa mère, par ses tantes Ino, Autonoë et Agavê (3).

(*k*) C'est dans ce sens, qu'il faut entendre le passage d'Hérodote (4), lorsqu'il nous dit, que les Egyptiens pensèrent que Bacchus et Cérès présidoient aux enfers, ou aux régions inférieures du monde. Cette idée physique fut ensuite transportée dans les mystères, ou dans la théorie mystagogique sur les ames.

(*l*) Dans la fable d'Esculape, elles sont mères du Serpentaire; car Coronis, une des Hyades, est censée mère d'Esculape; chacun à son tour. C'est ainsi que dans les mystères de Bacchus, on enseignoit, que le Serpentaire ou son Serpent étoit fils du Taureau, et réciproquement que le Taureau étoit fils du Serpent. En effet, si le Taureau et les Hyades font lever le Serpentaire par leur coucher, le Serpentaire réciproquement les fait lever aussi par son coucher. Ils sont donc pères et enfans les uns des autres, puisqu'ils se donnent réciproquement naissance. Bacchus passoit, comme

(1) Ibid. Lacon. p. 93. Heliac. 1, p. 164.
(2) Ibid. Ach. p. 230.
(3) Theocr. Idyll. 26, v. 5.
(4) Herod. l. 2, c. 23.

Esculape, pour un Médecin (1), et le Dragon ou Serpent lui étoit consacré, comme à celui-ci. Esculape et Bacchus sont souvent unis, et on voit ensemble leurs statues (2). L'un et l'autre sont le Soleil, comme on le verra à notre article Esculape. Le Serpentaire étant Cadmus, on voyoit en Béotie la statue de Cadmus et celle de Bacchus, surnommé *Cadméen* (3). C'est ainsi que, dans la citadelle de Carthage, appelée *Cadmea*, on trouvoit le temple du Serpentaire, Esculape. En Phocide, à Ophitée (4), ville qui prend son nom d'Ophis, ou du Serpent, on célébroit les Orgies de Bacchus. Il étoit réputé tout-à-la-fois devin et médecin, comme Esculape, et il donnoit des avis sur la santé, par la voie des songes; ce qui étoit pareillement usité dans les temples d'Esculape et de Sérapis ou du Serpentaire. On faisoit aussi sur cette ville un conte, dans lequel le Loup et le Serpent, qui sont dans les Cieux avec le Serpentaire, jouoient un grand rôle. On sait pareillement, que les Thyades, dans la célébration des fêtes de Bacchus, entrelaçoient leurs cheveux de Serpens, en hurlant ce mot, *Eva*, qui signifie Serpent (5), et qui est le nom du Serpent du Serpentaire, que les Perses appellent Serpent d'*Eve*. Ils invoquoient, dit Clément d'Alexandrie, cette Eve, qui a introduit le mal dans le monde. Nous ferons usage de ce Serpent, dans la fable d'Adam et d'Eve; ainsi Clément a dit vrai, sans s'en douter. Il remarque, avec raison, qu'Heva est le nom du Serpent femelle, en Hébreu. Le Rhéteur Aristide commence l'éloge de Bacchus par une invocation, dans laquelle il unit Apollon et Esculape à ce Dieu

(1) Plut. Symp. l. 2, p. 647—653.
(2) Pausan. Mess. p. 144.
(3) Ibid. Bæot. p. 291.
(4) Ibid. Phoc. p. 352.
(5) Clem. Adm. ad Gent. p. 9.

(1), tous trois étant Dieux de la Médecine ; et tous trois unis au Serpent. Car Apollon tue le Serpent Python, le même qui est au Pôle, et qui se lève avec celui d'Esculape.

On observera, que l'union du Soleil au Serpentaire, soit Carnobuta, soit Triopas, placé aux Cieux par Cérès, avoit lieu en Automne, à l'époque du labourage et des semailles, au lever des Pleïades. Germanicus César fixe, au huit des Ides d'Octobre, le lever de la Brillante de la Couronne, placée sur le Serpent du Serpentaire, et au trois le lever du soir des Pleïades. Or les Pleïades se lèvent le soir, suivant Théon (p. 135), lorsque le Soleil est au Scorpion ; conséquemment à l'époque du labourage, suivant l'observation du même Théon.

Les Chinois ont leur Dieu Chin-nong, qui fut conçu par un miracle. Il naquit ayant le corps d'un homme et une tête de bœuf (2). D'autres livres lui donnent des yeux de Dragon. Il fit une charrue, comme Osiris et Bacchus, et commença à labourer la terre. Il semoit après la pluie, et quand la pluie ne venoit pas, il s'adressoit au Dragon noir.

(*m*) L'Apocalypse, ouvrage des initiations Phrygiennes, est de beaucoup postérieure à ces fictions, sur Bacchus Taureau. Ce n'est point le Bœuf, qui y est mis à mort ; c'est l'Agneau, ou *Aries*, qui succéda à l'ancien Taureau Equinoxial.

(*n*) Hygin (3) dit, que c'est son pied droit, qui s'appuie sur la corne gauche du Taureau ; il le fait lever au coucher du Serpentaire, ou de Cadmus.

(*o*) Toutes les traditions Libyennes, Egyptiennes, Grecques, s'accordent à placer à Nyse en Ara-

(1) Arist. Rhet. t. 1. Orat. 4.
(2) Mém. sur les Chin. par les Miss. de Pekin, t. 1, p. 103.
(3) Hygin. l. 3.

bie (1), entre le Nil et la Phénicie, le berceau de Bacchus. Il est certain que Bacchus, sous le nom d'*Urotal*, étoit la grande Divinité des Arabes (2), avec Uranie, au rapport d'Hérodote; et même leur unique Dieu, suivant cet historien.

Denis d'Alexandrie (3), dans son Poème géographique, suppose aussi que Jupiter tire Bacchus de sa cuisse, et le dépose en Arabie, dans un lieu parfumé des odeurs de l'encens, de la myrrhe et de toutes les plantes aromatiques, et arrosé de mille sources Il peint tous les oiseaux, qui viennent lui porter en tribut la cinamome. Ce passage a beaucoup de ressemblance avec celui de la quatrième Eclogue de Virgile, sur la naissance du jeune Héros qui doit ramener l'Age d'or, et avec ces vers de l'Eclogue : *At tibi prima puer*, etc. Arrien prétend, que Jupiter déposa Bacchus sur les bords du Sangaris. Eusthate observe (4), que Denis a fait, pour ainsi dire, le thême de la naissance de Bacchus, en présentant l'état de la Nature à ce moment important; et cette réflexion trouve sa place dans la fable de Christ, où l'on voit aussi des Bergers, qui viennent à la crèche, des Anges, qui entonnent des Hymnes, et des rois, qui apportent en offrande l'or, l'encens et la myrrhe, comme ici Bacchus enfant, Dieu-Soleil, est reçu au milieu d'un pays heureux, où croissent l'encens et la myrrhe; et comme le jeune Héros, que ramène sur la terre le retour d'Astrée ou de la Vierge, dans Virgile, est reçu au milieu des transports de toute la Nature.

(*p*) Ce sont ces rapports qui se trouvent, dans cette fable, avec la Crète, et Jupiter Ammon,

(1) Diod. l. 4, c. 147, p. 248.
(2) Herod. l. 3, c. 8.
(3) Dionys. Perieget. v. 940, etc.
(4) Eusthat. ad Dionys. Perieg. ibid.

avec Aristée adoré à Cyrène, qui nous font croire, qu'elle appartient à la partie de la Libye, qui est au midi de la Crète, et au Nord du temple d'Ammon.

(*q*) Ce nom désigne Courbure et Sinuosité. Seroit-ce le Scorpion ou un des Serpens? Seroit-ce le Tropique, qui auroit été figuré, sous cet emblême monstrueux? Il y avoit un genre de Crocodiles appelé *Campsas*.

(*r*) Il est bon d'observer, que le Bacchus Egyptien, ou Osiris, avoit pour Père, comme le Bacchus Libyen, Ammon, à qui il éleva un Temple, suivant Diodore (1); ce qui lie encore la Cosmogonie des Libyens, avec celle des Egyptiens. Les Ethiopiens, adorateurs du Soleil (2), révéroient ce Dieu, sous les noms de *Jupiter*, de *Bacchus* (3) et d'*Hercule* (4), à Méroë, capitale de l'Ethiopie. On y adoroit aussi l'épouse d'Osiris ou Isis, ainsi que Pan, le compagnon de Bacchus.

Il étoit également la grande Divinité des Arabes, peuples voisins de l'Ethiopie et de l'Egypte (5), et c'étoit à Nysa en Arabie, qu'étoit son berceau, et que l'on célébroit ses fêtes, c'est-à-dire, dans un pays, où l'on honoroit le Soleil et les belles étoiles du Taureau céleste, dont Bacchus empruntoit les formes (6).

(*s*) Horace (7) décrit le règne de Bacchus, comme on décrivoit l'Age d'or. Il chante les ruisseaux de vin et de lait, qui couloient dans les campagnes, et le miel qui découloit des arbres.

(*t*) Les anciens nous apprennent, que Linus

(1) Diod. l. 1, c. 9, p. 19.
(2) Idem. l. 3, c. 8, p. 179.
(3) Herod. l. 2, c. 29.
(4) Strab. l. 17, p. 822.
(5) Herod. l. 3, c. 8, p. 94.
(6) Abulfar. Dynas.
(7) Hor. l. 2, od. 16, v. 9.

avoit écrit les actions de Bacchus en caractères Pélasgiques (1); qu'il en étoit de même d'Orphée, de Pronopidès, précepteur d'Homère, et de Thymœthès, contemporain d'Orphée. Diodore de Sicile parle d'un certain Dionysius, qui avoit écrit, assez en détail, les actions de Bacchus. Le Poème de Thymoethès étoit intitulé : *la Phrygie*. Aristide le rhéteur cite Orphée et Musée, qui avoient composé des Hymnes à Bacchus (2), ainsi que d'anciens Législateurs, qui avoient fait des discours en honneur de ce même Dieu.

Ce Poème, distribué en 48 Chants, renferme 21,295 vers (3). On le trouve imprimé dans la collection des Poètes Grecs héroïques, t. 2, p. 307, jusqu'à la page 624, ou à la fin du volume. L'Iliade et l'Odyssée, imprimés dans cette collection, renferment à eux deux un peu plus que ce Poème unique.

(*u*) Cette Chèvre est celle qui nourrit Esculape, lorsqu'il fut exposé après sa naissance. C'est elle qui se couche au lever du Serpentaire, et dont celui-ci coupe la tête, dans le Planisphère de Kirker. Nous avons vu aussi, que le Serpentaire, Esculape ou Cadmus, étoit une des formes, que prenoit Bacchus ou le Soleil en Automne, et que c'est son Serpent, qui fut consacré dans les mystères de ce Dieu. Nous avons vu également, que le Taureau céleste, ou le Taureau d'Europe, fournissoit à Bacchus, ou au Soleil de Printemps, les cornes dont son front étoit armé. Ainsi l'aventure du Taureau d'Europe, et celle de Cadmus ou du Serpentaire, doit être la base de ce Poème; d'ailleurs la fable fait Bacchus, fils de Sémélé, fille de Cadmus frère d'Europe. Nouvelle raison, qui doit faire entrer ici l'histoire d'Europe et de Cadmus. Dans l'histoire du premier Bacchus, on lui

(1) Gebel. Monde Primit. t. 4, p. 559.
(2) Arist. Rhet. Orat. 4.
(3) Poet. Græc. veteres. Aureliæ Allobrog. ann. 1606.

donne pour mère Proserpine, qui, s'unissant à Jupiter Serpent, produit Bacchus Taureau, ou Dieu aux cornes de Taureau. Or ce Taureau, comme nous le faisons voir, est celui qui se lève au coucher du Serpent du Serpentaire ou du Serpent de Cadmus. Dans le récit des aventures du Bacchus Thébain, on le fait naître d'une fille de ce même Serpentaire ou de Cadmus, frère de ce même Taureau. Il est aisé de voir, que la fiction a le même fond dans les deux fables. Le récit de Diodore sur Bacchus, rapporté par Eusèbe (1), commence aussi par l'aventure de Cadmus, fils d'Agénor, qui s'étoit mis à la recherche de sa sœur. N'ayant pu la trouver, il passa en Béotie, et s'arrêta dans un lieu, où il vit un Taureau se coucher. Ce Taureau avoit sur l'épaule l'image de la Lune, qui a son exaltation au signe du Taureau; et tous les Mythologues, qui ont parlé de ce Taureau céleste, s'accordent à dire qu'il est le Taureau, dont Jupiter prit la forme dans l'enlèvement d'Europe. Hygin (2), Germanicus César (3), Ovide Fast. l. 5, Eratosthène, Théon (4), etc. tous l'appellent le ravisseur d'Europe. Nonnus lui-même le place aux Cieux, à la fin de son récit, sous les pieds du Cocher (5). On dit aussi, qu'il est la forme d'Io, fille d'Inachus, de cette Io (6), dont on fait naître le second Bacchus, dans les traditions Egyptiennes; ce Bacchus, qui enseigna les mystères et les cérémonies de l'Initiation.

(x) On adoroit à Tyr deux grandes Divinités Astartê, ou Vénus, qui prenoit un casque de Taureau, pour symbole de sa royauté, c'est-à-dire,

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 2, c. 2.
(2) Hyg. l. 2, c. 22.
(3) German. Cæs. c. 40.
(4) Theon. p. 124.
(5) Nonn. v. 355.
(6) Diod. l. 3, c. 73.

les attributs du signe, dans lequel la Lune avoit son exaltation. On y adoroit aussi Hercule, dont Ophiucus ou le Serpentaire porte le nom, ainsi que celui d'Esmun ou d'Esculape, qui étoit également adoré en Phénicie à Berythe (1). Or voici ce que Lucien, dans son traité de la Déesse de Syrie, nous dit : « j'ai vu en Syrie plusieurs » Temples, qui ne sont pas de beaucoup postérieurs à ceux d'Egypte. J'y ai vu celui d'Hercule, qui n'est pas celui que chantent les Grecs, » mais un Hercule beaucoup plus ancien, un » Héros Tyrien ». Si Lucien (2) eût connu notre théorie, qui est celle des fondateurs de toutes les religions, il auroit su, que l'Hercule Grec est aussi l'Hercule Tyrien et Egyptien, dont le culte avoit passé en Grèce dans la suite. Il ajoute, qu'il a vu aussi le temple d'Astartê, adorée par les Sidoniens; et il pense, que cette Astartê est la Lune, c'est-à-dire, l'Isis Egyptienne, cette Planète qui a son exaltation au signe céleste du Taureau, ou dans le Taureau d'Europe, dont l'aventure étoit représentée dans ce temple (3). Aussi ajoute-t-il, que les Prêtres de Sidon lui avoient dit, que c'étoit le temple d'Europe, sœur de Cadmus, et fille d'Agénor. Que cette Princesse ayant disparu, les Phéniciens lui avoient élevé un temple. Voici la fiction sacrée, qu'ils débitoient à ce sujet. Ils disoient, que Jupiter, épris de sa beauté, s'étoit métamorphosé en Taureau, l'avoit enlevée et transportée en Crète. Les autres Peuples de Phénicie confirmèrent ce récit à Lucien, et lui montrèrent leur monnoie, qui portoit l'empreinte d'Europe assise sur le Taureau, dont Jupiter avoit pris la forme. C'est ainsi que, dans la vie de Thésée, ou de l'Hercule Athénien, ou de Cadmus Phénicien, nous avons vu ce Héros donner

(1) Phot. Cod. 242.
(2) Lucian. de Dea Syr. p. 877.
(3) Achill. Tat. Erotic. p. 4.

pour empreinte à sa monnoie, l'image du même Bœuf, que Plutarque pense pouvoir être celui de Marathon, c'est-à-dire, ce Taureau, que Théon place dans le signe céleste, où d'autres mettent Europe, où les Argiens plaçoient Io, et les Egyptiens Isis, à côté de laquelle on trouve souvent Sarapis, Esculape ou le Serpentaire. Cadmus passa en Crète à Gortynie, où étoient les troupeaux du Soleil (1). Là il étoit adoré et se montroit au commencement de la nuit à ses adorateurs, comme le Serpentaire Cadmus (2), qui ouvre la nuit Equinoxiale du Printemps, lorsque le Soleil est arrivé au Taureau d'Europe. On remarquera, que cette Gortynie étoit une colonie de Gortys en Arcadie, où l'on adoroit le même Serpentaire, sous le nom d'*Esculape* (3). Je mets sous les yeux du Lecteur tous ces rapprochemens, afin qu'il puisse saisir la filiation des idées Cosmogoniques des Crétois, des Tyriens, des Arcadiens, sur le signe céleste du Taureau, et sur son Paranatellon le Serpentaire, Cadmus, Esculape, Sérapis, Bacchus aux formes de Serpent, etc.

(7) On observera, que Théon (4) place Tantale dans la Constellation du Serpentaire, où est Cadmus, sur le Scorpion, lieu qu'habitoit Typhon, ou son domaine, dans le Planisphère des Kirker. C'est dans ce signe effectivement, qu'étoit le Soleil, lorsque Typhon fit périr Osiris, et usurpa sa puissance, comme nous l'avons vu dans le traité d'Osiris. Cette caverne d'*Arimé* est un jeu de mots sur Ahriman, et sur Typhon, principes des Ténèbres et de l'Hiver. Virgile, AEneid. l. 9, parle du mont Inarimé, qui couvre le corps de Typhée. Quant à Tantale, voici sa fable. Se lève-t-il; le fleuve d'Orion, qui est au

(1) Servius ad Eclog. 6, v. 60.
(2) Solin. p. 52.
(3) Pausan. Arcad. p. 260.
(4) Theon. p. 116.

bord Occidental, disparoît aussitôt. Le fleuve revient-il sur l'horizon; Tantale se couche et disparoît. Voilà Tantale au milieu des eaux, qui lui échappent sans cesse.

(*aa*) On trouvera beaucoup de ces tableaux dans l'Apocalypse, et particulièrement dans le Chapitre IX.

On remarque, que Jupiter donne à Cadmus le titre de *Chef de l'ordre Généthliaque* (1); ce qui convient au Serpentaire, placé alors à l'Orient, ou au point de l'Horoscope.

(*bb*) On voit ici une allusion frappante à la forme que l'ame du monde et le Soleil Printanier prenoient dans le Zodiaque, le jour de l'Equinoxe, lorsque le Taureau y répondoit, c'est-à-dire, 2,500 ans avant notre Ere.

(*cc*) C'est par une fiction pareille, que les Egyptiens supposoient, que Mercure monta sa Lyre avec les nerfs de Typhon, qu'il en avoit dépouillé (2).

(*dd*) La Cosmogonie des Parsis, dans la description qu'elle nous fait des courses d'Ahriman contre le Ciel, et contre toute la Nature, parle aussi de quatre Astres mis en sentinelle aux quatre coins du Ciel (3).

La fable suppose, que Cadmus et son épouse Harmonie furent métamorphosés en Serpens, près du fleuve Drilon en Illyrie. On montroit dans ce lieu les pierres de Cadmus, et d'Harmonie, ainsi que leur Temple (4).

Denis le voyageur dit, qu'on y voyoit aussi leurs tombeaux (5).

(*ee*) Nous n'avons donné à l'analyse de ces deux chants une aussi longue étendue, que pour

(1) V. 372.
(2) De Iside, p. 373.
(3) Boundesh. p. 349.
(4) Scylax, p. 9.
(5) Dionys. Perieg. v. 390, etc.

faire voir, jusqu'à quel point étoit fécond le génie des anciens Poëtes, qui savoient tirer autant de parti d'un simple dogme théologique, lié à quelques positions célestes, et à leurs rapports avec la lumière, la chaleur & le retour de la végétation. Nous serons infiniment plus courts dans l'analyse des autres chants, et nous nous bornerons au canevas Astronomique le plus simple.

(*ff*) La foudre étoit le symbole de la force Démiourgique, qui organise et vivifie le monde, suivant Proclus (in Timæum, p. 34.)

(*ff*) Le grand Chien, par son coucher, devient Paranatellon de ce Taureau, et il annonce ainsi l'entrée du Soleil dans ce signe; ce qu'on peut voir dans le fameux vers de Virgile « *Candidus auratis*, etc. » Les anciens en conséquence ont donné à ce Chien céleste le nom de *gardien d'Europe* (1), parce qu'il l'est du Taureau ravisseur d'Europe. Ils y joignoient aussi le fameux Dragon, gardien d'Europe, comme il l'avoit été de la Toison et des Pommes d'or; c'est le Dragon du Pôle, appelé par Théon *Dragon de Cadmus*, et qu'Hygin fait fils de Typhon (2).

(*gg*) On disoit de cette Chèvre, qu'elle étoit fille du Soleil, et que sa vue avoit mis en fuite les Géans; ce qui est exactement vrai si, par Géans et Titans, on entend, comme on le doit, les principes de ténèbres et de mal, qui règnent pendant l'Hiver, et qui perdent toute leur activité à l'Equinoxe de Printemps, au lever Héliaque de la Chèvre, ou lorsque cette belle Etoile du Cocher sort des rayons du Soleil, dont elle précédoit alors le char, le jour de l'Equinoxe, au moment du triomphe d'Orus sur Ahriman. Les Titans, effrayés de la vue de son brillant éclat (3),

(1) Germ. Cæs. c. 31.
(2) Hygin. Fab. 30.
(3) Hygin, l. 2, c. 14.

prièrent la Terre leur mère de la cacher à leurs yeux. Voilà pourquoi aussi Germanicus César (1), en parlant du Cocher, qui porte la Chèvre, nous dit, qu'il fut toujours l'effroi des Titans. Ce qui s'explique aisément, dans notre méthode, et d'après les principes Théologiques et Cosmogoniques, que nous avons posés. On disoit, que ce Cocher (2) étoit celui d'Œnomaüs, roi de Pise, qui avoit établi des fêtes Equinoxiales, et des combats (3), dans lesquels le Soleil, les Planètes, les élémens, figuroient comme acteurs. Il étoit assez simple, que le terme de ces combats des différens agens de la Nature fût le triomphe du Soleil Printanier, annoncé par le Cocher céleste, d'autant plus que ces fêtes avoient pour but, suivant l'Auteur de la Chronique d'Alexandrie, de peindre l'action de la Nature entière, du Ciel, de la Terre et des Eaux. Aussi on y représentoit les douze maisons du Soleil, les Ourses, etc. et vraisemblablement le Cocher si fameux, dans ces combats livrés à l'occasion du mariage de la belle Pleïade Hippodamie (4), dont Pelops, fils du Serpentaire Tantale, étoit amoureux. Ainsi on mettoit en scène, en drame, et en spectacle les mêmes idées Cosmogoniques, que l'on retraçoit dans les chants poëtiques sur la Nature, et sur le choc et la concordance de ses principes et de ses élémens. Voilà le génie de la haute antiquité.

(*hh*) C'est à l'approche de l'Equinoxe de Printemps, que les Perses célèbrent la fête de la destruction des productions d'Ahriman, et, si on en croit Kirker (5), les Egyptiens, à la même époque, fêtoient la destruction de Typhon.

(1) German. Cæs. c. 12.
(2) German. et Hygin. ibid.
(3) Chron. Alex. p. 263.
(4) Hygin Fab. 84.
(5) Kirk. Œdip. t. 2, pars 2, p. 260.

Les Chinois caractérisent le lieu du Ciel, auquel répond notre Taureau, par les mots *grande Lumière*. Souciet t. 3, p. 92.

Le Poète Nonnus donne souvent l'épithète d'*Alexicacos*, ou de préservateur des maux, à Cadmus (1); elle caractérise bien l'Esculape céleste ou le Serpentaire.

(*ii*) On se rappelera, que cette Vache avoit sur l'épaule, comme Apis, l'image de la Lune, ou de la Planète, qui a son exaltation au signe du Taureau, nouvelle preuve qu'il s'agit ici du Taureau des Constellations.

(*kk*) La Citadelle de Carthage, bâtie sur une peau de Bœuf (2), portoit le nom de *Cadmée* (3), et on y adoroit Esculape, le Serpentaire, notre Cadmus (4). La Citadelle de Thèbes, bâtie par Cadmus, portoit aussi le nom de *Cadmée*. Ainsi les Tyriens, fondateurs de Thèbes en Béotie, et de Carthage en Afrique, portèrent le culte de leur Dieu-Soleil, soit Hercule, soit Esculape, adoré à Tyr et à Sidon, et représenté aux Cieux par les Constellations du Serpentaire et de l'*Ingeniculus*, qui toutes deux ont un Serpent: c'étoit le Dieu de la Thèbes d'Egypte.

(*ll*) Le Poète observe, que la première de ces Portes, ou celle de la Lune (5), regardoit le Couchant, et que celle du Soleil regardoit le Levant (6). Cette idée est conforme au tableau Mithriaque, dans lequel on voit sur le couronnement sept Autels flamboyans, qui représentent les sept Planètes, et à une des deux extrémités, le Soleil ou son Génie, conduisant un Char attelé de quatre Chevaux, qui se dressent, et qui

(1) L. 3, v. 436.
(2) Virg. Æneid. l. 1, v. 371.
(3) Eusth. ad Dionys. v. 190, etc.
(4) Strab. l. 17, p. 832.
(5) V. 69.
(6) V. 78.

par

par cette attitude marquent le Levant ; et à l'autre extrémité, la Lune qui conduit un Char à deux Chevaux abattus, et qui, par cette attitude, désignent le Couchant.

(*mm*) Il est important d'observer, que l'Auteur de l'Apocalypse nous présente sa Ville Sainte, à qui il donne le nom de *Jérusalem*, avec toutes les divisions et toutes les distributions de l'Olympe. Ses douze portes, ses quatre faces orientées, tout prouve cette correspondance mystérieuse.

(*nn*) Il y a assez d'apparence, que l'Auteur a voulu désigner par ces Serpens le Zodiaque et l'Equateur, et leur union ou intersection à l'Equinoxe. C'est sous cet emblême, que Macrobe représente les orbes célestes (1). Il est de fait, que le jour de l'Equinoxe, lorsqu'il répondoit au Taureau, le lever du Dragon du Pôle annonçoit le commencement de la nuit, et l'heure du coucher des nouveaux Epoux. Ainsi il n'y a rien que de vrai astronomiquement, dans cette fiction poëtique.

(*oo*) On peut voir aussi la Couronne de Junon, dans *Martianus Capella, de Nupt. Philologiæ.*

(*pp*) Il est bon d'observer, que ces douze Métamorphoses sont celles du Soleil, ou de l'ame du monde, durant sa révolution annuelle à travers les douze signes. Comme on chanta les douze combats d'Hercule, on chanta les douze Métamorphoses de Jupiter, Père de la Lumière.

(*qq*) Ceci prouve bien que le Taureau étoit le premier des signes, quand on imagina la fiction des douze aventures amoureuses de Jupiter.

(*rr*) Le Poète, dans le l. 13, v. 203, parle de l'Aigle, dont Jupiter prit la forme, pour engrosser Ægine, fille d'Asopus, dont il eut Æaque. Au liv. 16, v. 59, il en parle encore, et il appelle cet Aigle un *Astre*.

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 17.

(*ss*) Le songe de Sémélé ressemble beaucoup à ce qui arriva à Isis, chez le roi de Byblos, dont elle nourrit l'enfant, qui fut brûlé par le feu céleste, dans sa partie mortelle.

(*tt*) L'Equinoxe d'Automne étoit fixé par le coucher du Taureau, par le lever du Serpent, de la Panthère, du Sagittaire, et par le coucher de Cassiopée, où l'on peignoit une Biche. Quant au Lion, c'est le Lion Solsticial, domicile du Soleil et de Bacchus. La peau de Daim ou du Faon, qui couvroit Bacchus, représentoit le Ciel étoilé, suivant Nonnus (1).

(*uu*) Nous avons déjà observé, que Thyoné est le nom d'une des Hyades, ou des Etoiles de l'œil du Taureau. Comme Sémélé, les Hyades sont filles de Cadmus; ce qui porteroit à croire, que Sémélé seroit une des Hyades. Car Nonnus donne quatre filles et un fils à Cadmus (2), ou cinq enfans. Hésiode compte cinq Hyades, et Myrtile dit, qu'elles sont filles de Cadmus (3). Or Bacchus avoit pour mère Sémélé, fille de Cadmus, et pour nourrice une autre fille de Cadmus. Mais les Hyades, dans toute l'antiquité, ont porté le nom des nourrices de Bacchus. Ajoutez à cela que le Taureau, qui porte les Hyades, est le signe, dans lequel fut placée Io; cette Io, que certaines traditions, rapportées par Diodore (4), font mère de Bacchus, de ce Bacchus, qui inventa les mystères chez les Egyptiens. En effet *Io* étant la Lune chez les Argiens, ou Isis chez les Egyptiens, il s'ensuit, que c'est le Bacchus des Orphiques, que Cicéron fait fils de Jupiter et de la Lune (5). Le Soleil, sans doute, n'est pas fils de la Lune, pas plus qu'Osiris n'est

(1) L. 9, v. 185.
(2) Nonnus, l. 5, v. 95, p. 205--210.
(3) Theon, p. 125--132.
(4) Diod. l. 3, c. 73.
(5) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 23.

fils d'Isis. Mais l'année, que mesure Bacchus, et les effets sublunaires qu'il produit, sont le résultat de l'action combinée d'Osiris et d'Isis, de Jupiter, et d'Io, etc. Cette opinion est confirmée par Proclus, qui dit que le mois et l'année sont chantés comme autant de Divinités ; que le mois, chez les Phrygiens, est honoré sous le nom de *Sabazius*, nom de Bacchus, et cela au milieu des mystères de Sabazius (1).

(*xx*) Le Poète dit, que ces Nymphes étoient filles de Lamus, et ailleurs il dit, que les filles de Lamus (2), qui nourrirent Bacchus, sont les Hyades :

Ας Υ'αδας καλέεσι Λάμω ποταμηίδα φύτλην.
Και δίες ευάδινα τιθηνήσαντο γενέθλην,
Βάκχον έτι πνειόντα πολυβρέφεος τοκετοῖο.

(*yy*) Jusqu'ici nous n'avons été occupés, que des effets produits au Printemps, sous les aspects du Taureau, et du Serpentaire, savoir du rétablissement de l'harmonie céleste, du retour de la végétation et du renouvellement des saisons : car c'est là l'unique sujet des chants précédens.

(*zz*) Ganymède est le nom du Verseau, ou du signe, qui commençoit la quatrième saison, à partir du Taureau, ou du signe Equinoxial de Printemps. La deuxième commençoit au Lion, et mûrissoit les raisins ; la troisième au Scorpion ; et la quatrième au Verseau Ganymède.

(*aaa*) Ces quatre tableaux sont peut-être ceux des saisons, qui commencent aux quatre points cardinaux, marqués par les quatre animaux de l'Apocalypse. Le vieux Ophion est Ophiucus, qui préside à l'Automne ; Deucalion, le Verseau, qui préside à l'Hiver ; la vache Io, et Argus son

(1) Procl. in Tim. l. 4, p. 24.
(2) L. 14, v. 147.

gardien, le bœuf du Printemps, lequel se termine au solstice d'Eté; et le Lion et la Vierge commencent l'Eté, que termine l'Automne, et qu'ouvre le lever du signe du Verseau Ganymède.

(*bbb*) Dériades signifie *combat*, querelle. (Nonnus, l. 24, v. 71).

Δηριάδης επί δῆριν ἐπώνυμον ὥπλισεν Ινδούς.

Dériades représente le principe de résistance, qui s'oppose aux bienfaits du bon principe dans toutes les Théologies (1), Ahriman, Typhon, la discorde et la noise sinistre, dont le choc contrarie toujours Ormusd et Osiris. Les Indiens sont les Noirs; leur chef *Deris* prend la forme du Céraste, ou du Serpent, comme Typhon et Ahriman.

Le principe Théologique, qui fait la base de ce Poème, est ce dogme connu d'Empédocle, qui appeloit le principe du bien, Amour, Amitié, et quelquefois *Harmonie* (2); et principe de mal, (δῆριν αἱματοέσσαν). C'est de ce mot δῆρις, qu'on a fait δηριάδης, comme en convient Nonnus (l. 24, v. 71), qu'on a métamorphosé en chef des Noirs, ou des Indiens. L'avant-garde de l'armée des Noirs est sur les bords du fleuve Astacus, ou du Cancer, voisin du Lion, alors au Tropique; et le reste de l'armée s'étend jusqu'au Tropique d'Hiver. Durant tout ce temps, les Ténèbres croissent. Nonnus appelle souvent les Indiens l'*armée*, ou la Nation *noire*, γενεθλην Ζοφερην ἀιθοπι λαῳ (l. 30, v. 3). Mars ou le Dieu *de la résistance* est du parti de Dériades (3). Vénus au contraire est pour Bacchus; ce qui est conforme à la doctrine enseignée par Plutarque,

(1) De Iside, p. 370.
(2) Bacchus est son petit-fils.
(3) L. 29, v. 48; l. 287—340; l. 29, v. 83.

dans le passage du traité d'Isis, où il développe le système des deux principes (1).

Nonnus donne aux Indiens l'épithète de γηγενεις nés *de la Terre*, épithète des Géans; ou de *race Noire* des Indiens nés de la Terre, l. 31, v. 73.

La Nuit dit qu'ils sont de sa couleur (174) au l. 34, v. 362, où Nonnus peint le général Indien, poursuivant les Bacchantes; il ajoute, que la troupe Blanche des Bacchantes est maltraitée par le Général noir. Les Blancs composoient l'armée de Bacchus, et les Noirs celle de Dériades.

(*ccc*) Diodore (2) appelle Myrrhanus le prince Indien, que défit Bacchus.

(*ddd*) Dans une monnoie d'Antonin le pieux, on lit Νικαιεων autour d'une Cybèle, dont la tête est ornée de Tours, et qui est assise sur un Lion. Dans Godfroi, Cybèle a le Lion pour siége dans le domicile des douze grands Dieux. Nicée est une ville de Bithynie (Stephan. de Urbib.), ainsi appelée d'une *Naïade*, fille du fleuve Sangaris et de Cybèle, dont Bacchus eut Satyre, et d'autres enfans (Memnon apud Phot. c. 43). On voit, dans F. Godf., des monnoies de Néron, sur lesquelles d'un côté, autour d'un autel, on lit Διονυσις κτιστης, et au-dessous Νικαια. Astacus est aussi en Bythinie. V. Strab. p. 563. Il y a dans l'Inde une *Nicée* et des fleuves Astacus, Strab. p. 698. Nicomédie fut appelé *Astacus*.

Cette manière de personnifier les êtres Moraux s'est perpétuée jusqu'à nos derniers âges. J'ai vu au dépôt provisoire des petits Augustins, où l'on a rassemblé les tableaux des différens Couvens, et Eglises supprimées, une suite d'anciennes peintures sur bois, où sont représentés les miracles de S. Voult, qui n'est autre chose, que l'effigie de Christ personnifiée, dont d'autres font Ste. Face,

(1) De Iside, p. 376.
(2) Diod. l. 3.

et d'autres Ste. Véronique. On y voit des Paralytiques guéris par St. Voult, et un grand nombre d'autres miracles, opérés par ce Saint, qui y est représenté sous la figure d'une image de Christ, qu'un Ange avoit commandée à un Peintre. Le premier tableau est celui de l'Ange, qui commande au Peintre de faire St. Voult, et le reste des tableaux représente ce même St. Voult, opérant des prodiges. Voilà nos Saints.

(*eee*) Hymnus est le nom, que donne Plutarque à une Etoile placée dans la Vierge céleste, près du Bouvier Icare (1).

(*fff*) Nous avons déjà vu le jeune Ampelus ou la Vigne, et le jeune Lierre ou Cissus (2), personnifiés, sous le titre de *jeunes compagnons de Bacchus*. On lui donnoit aussi pour ami le jeune *Lusus*, ou le Jeu (3). Ici ce sont de nouveaux personnages également allégoriques. Ces échantillons doivent nous faire saisir le caractère de l'antiquité, et reconnoître la source de beaucoup de méprises, pour la postérité ignorante.

(*ggg*) La description du monstre Câmpê est au 255 liv. et suivans. Quelques-uns en attribuent la défaite à Bacchus.

(*hhh*) A Epidaure (4), dans le temple d'Esculape ou du Serpentaire, Constellation d'Automne, on voyoit représenté Methé, ivresse, qui buvoit dans une coupe de verre. Le Serpent d'Esculape est celui qui donne ses formes à Bacchus, et qui fournit la parure des Ménades.

(*iii*) D'autres font Lycurgue roi de Thrace (5), et alors sa filiation le rapprocheroit de la famille d'Orion né en Thrace, chez les Bistoniens. Orion, comme Lycurgue, poursuivoit les Pleïades. Orion avoit été frappé d'aveuglement.

(1) Plut. Parallel. p. 307.
(2) Nonn. l. 10 et 11.
(3) Natal. Com. 479.
(4) Pausan. Corinth. p. 69.
(5) Germ. Cæs. c. 30.

(*kkk*) Ces tempêtes sont celles qu'excite en Automne le coucher des Hyades. Quant aux Hyades, outre Ambroisie, le Poète nomme *Polyxo*, *Cicide*, *Gigurto*, *Phleio*, *Eriphie*, *Phæsule*, *Theope*, *Bromie*, *Cisseis*, presque tous noms connus des Hyades, qu'Hygin (1) dit avoir été mises en fuite par Lycurgue.

(*lll*) Les Egyptiens attribuoient à Osiris la défaite de Lycurgue (2), et en faisoient un Prince de Thrace. Les Grecs en faisoient aussi un Thrace. Nonnus en fait un Arabe; il place cette victoire avant la conquête de l'Inde, tandis que tous les autres Auteurs la placent après.

La défaite de Bacchus par Lycurgue est ici à sa véritable place, puisque c'est à l'époque d'Automne, que le mauvais principe triomphe du bon principe, dans toutes les Théologies.

(*mmm*) On se rappelle que nous sommes ici dans la troisième saison, celle qui suit les vendanges.

(*nnn*) Dans le Chant suivant, Bacchus (3) guérit des Sourds et Muets de naissance. Il a aussi changé l'eau en vin, comme nous l'avons déjà vu. Quel champ fut jamais plus fertile en miracles, que celui de la crédulité?

(*ooo*) Le Poète suppose ici (4), comme Diodore (19), que Bacchus revint des Indes monté sur un Eléphant. (Diod. l. 4, c. 18).

L'empire du mauvais principe étant de six signes, c'est au septième, que cesse la résistance.

Le Serpent céleste étoit l'emblême de Typhon, ou de Dériades, mauvais principe; et l'Aigle, celui du Soleil, bon principe. On a déjà vu, dans notre explication du traité d'Isis, que Typhon, qui combat Osiris, est le principe des Ténèbres qui combat celui de la Lumière. Aussi

(1) Hygin. l. 2.
(2) Diod. l. 1, c. 12; l. 3, c. 139.
(3) L. 26, v. 288.
(4) L. 26, v. 233.

quelques Prêtres Egyptiens expliquoient ces combats par ce qui arrive dans les Eclipses. On trouve une fiction semblable dans le Livre premier de la divination par Cicéron, c. 106.

(*ppp*) Cet Hymne (1) est un morceau précieux sur le Soleil, qu'il est bon de consulter en original. On y remarque sur-tout la multiplicité des noms donnés à cet Astre (2), tels que ceux de Belus, d'Ammon, d'Apis, de Saturne, etc. de Sérapis (3), de Mithra, de Phaéton, de Temps, de Soleil, d'Apollon, d'Esculape, d'Æther différemment nuancé, enfin d'Astrochyton (4), ou de Dieu vêtu du manteau étoilé de la nuit. Nonnus donne la description du Dieu-Soleil, Astrochyton, de son manteau et de sa barbe étoilée.

(*qqq*) On remarquera, que le Verseau, auquel correspond tout cet endroit du Poème, renferme le Poisson austral, qui donna ses formes à la Vénus Syrienne, et à Eurynome (5), qui jouent un rôle important dans tout cet endroit.

(*rrr*) Ici est une très-belle invocation à la Lune, dans laquelle le Poète rappelle les noms des différentes Divinités, que les anciens révéroient dans la Lune, Diane, Hécate, etc. (6).

Alors se lève Cassiopée ou la Biche, sur laquelle est faite la fable d'Actéon.

(*sss*) Comme cette Couronne se lève au passage du Soleil aux signes inférieurs, appelés les *Enfers*, on a dit, que Bacchus, au moment où il alloit descendre aux Enfers, avoit placé cette Couronne aux Cieux (7).

(1) V. 374.
(2) V. 396.
(3) V. 404.
(4) V. 413.
(5) Ibid. V. 312.
(6) V. 191, etc.
(7) Hygin. l. 2.

On sait, que ce Chien est le Chien céleste, celui qu'Hésiode désigne avec Arcturus, ou le Bouvier, comme un des signes, qui annoncent la Vendange, l'un par son lever du matin, et l'autre par son passage au Méridien, au même moment: ce qui s'accorde avec la manière des anciens de déterminer, par le lever et le passage au Méridien des Astres, les époques du temps, comme nous l'avons fait voir à notre septième travail d'Hercule.

(*yyy*) Théon p. 129 nous dit, que pendant que le Soleil parcourt *Aries*, les vents soufflent plus mollement.

(*zzz*) Ainsi les Grecs faisoient naître la *princesse Neige* en Thrace, des amours du Vent de Nord, ou de Borée, avec Orithye (1).

(*xxx*) Souvent on peignit simplement un Agneau, pour désigner le Dieu-Soleil du Belier. Cet emblême est resté chez les Chrétiens, où on le retrouve fréquemment dans les monumens de leur culte. Quelquefois la Croix, symbole allégorique du lieu du Ciel, où il répond, et dans lequel se croisent l'Equateur et l'Ecliptique, y est jointe. Les Egyptiens, au lieu d'un homme coiffé des Cornes du Belier, ont souvent peint un homme, qui conduit un Belier, ou auprès duquel est cet animal.

(*yyy*) Lucain prétend, que le Dieu Ammon étoit une Divinité commune aux Ethiopiens (2), aux Arabes et aux Indiens.

(*zzz*) Les Médailles de la ville de Cyrène, capitale de la Cyrénaïque, portent l'effigie d'*Ammon* (3), ou la tête de ce Dieu, dont le front est armé des cornes du Belier. C'est cet empire du culte d'Ammon en Libye, qui a fait dire à Diodore, qu'Ammon avoit régné autrefois sur la Libye, comme nous l'avons vu dans la Cosmo-

(1) Paus. Attic. p. 36.
(2) Lucan. l. 9.
(3) Hesych. in voc. Battus.

gonie Libyenne sur Bacchus. C'est ce culte d'Ammon, qui fit donner le nom d'*Ammonienne* à toute la Libye (1).

(*aaaa*) Nous avons vu, que c'étoit en arrivant au Belier céleste, que Bacchus ou le Soleil devenoit amoureux de Pallène (2).

(*bbbb*) On trouve, dans Apollodore (3), une fable sur Persée, Andromède et Céphée, dans laquelle on dit, que ce fut Ammon, ou le Dieu Belier, voisin d'Andromède et de Persée, qui conseilla à Céphée d'exposer sa fille au Monstre marin, qui est sous le Belier céleste; ce qui prouve la liaison de cette fable avec les aspects célestes, et sur-tout avec le Belier, à l'influence duquel étoit soumis l'oracle d'Ammon.

(*cccc*) La haute opinion que l'on avoit de la certitude des oracles d'Ammon, et de la vertu prophétique du Dieu à cornes de Belier, fut telle que la pierre fameuse, appelée *corne d'Ammon*, à cause de sa ressemblance avec celles de ce Dieu et du Belier, passoit pour avoir la qualité singulière de procurer des songes divins (4).

(*dddd*) Leucothée est appelée *Halia*, ou Héliade, dans la théologie des Rhodiens (5). Elle étoit épouse de Neptune, et une des filles de Thalassa ou de la mer, comme on faisoit les Hyades filles de l'Océan.

(*eeee*) L'union d'Apis à la Lune est une suite nécessaire de celle d'Osiris à Isis. En effet, puisqu'Apis est l'image d'Osiris, et qu'il en retrace toutes les formes, il doit donc s'unir à Isis, ou à la Lune, puisqu'Isis est la Lune, comme nous l'avons fait voir.

(1) Steph. Byzant.
(2) Dionys. Nonn. l. 48.
(3) Apoll. l. 2.
(4) Plin. l. 37, c. 10.
(5) Diod. l. 5, p. 374.

Hérodote donne le nom de *Moschos* au Veau ou Bœuf sacré des Egyptiens (1). C'est aussi l'expression, dont se servent les Septantes, pour désigner le Veau d'or.

Dans le livre des Rois, c. 17, v. 16, le rapport du culte du Bœuf avec la Milice céleste est également marqué. Dieu s'y plaint des prévarications de son Peuple : « ils ont abandonné, » dit-il, les préceptes du Seigneur; ils se sont » fait deux Veaux d'or; ils ont planté des bois » sacrés, et adoré toute la Milice du Ciel, ainsi » que Baal ». Voilà donc ici le culte de la Milice du Ciel, celui des Bœufs et de Baal, confondus sous le même titre de culte Idolâtrique. On trouvera plus de détails dans notre article Baal.

Nous voyons de même, dans le Voluspa, Poème des Scandinaves (Stroph. 20—21), que les Dieux, assemblés pour régler le gouvernement de l'Univers, prêtèrent leur serment, et que Thor, dont nous allons faire voir les rapports avec le Bœuf sacré des Egyptiens, y étoit présent. « Alors les Dieux tinrent conseil sur leur » trône, et cherchèrent quel étoit celui qui avoit » semé la discorde dans le Ciel... » On fit des pactes, et on prononça des sermens de grande importance.

(*ffff*) Du mot *Taur*, commun à plusieurs langues, les Grecs firent *Tauros*, les Latins *Taurus*. Tantôt on écrivit *Tor*, tantôt *Taur*. Les Arabes appellent le Taureau *Shor*, et *Thor*, *Al-Tor*, et *Al-Taur*, avec l'article; car c'est ainsi qu'ils nomment le Taureau céleste. Quelquefois ils le nomment *Tur*; les Chaldéens disent *Tauro* (2). L'œil du Taureau, *Aldébaran*, s'appelle *Atin-el-Taur*. Ce nom *Atin* est un de ceux que l'Edda donne à *Thor*. C'est l'*Ain-al-Thaur d'Ulug-Beigh*, p. 62. *Shor*

(1) Selden. de Diis Syr. Synt. 2, c. 4.
(2) Ricciol. p. 116.

en Hébreu (1) fut aussi prononcé *Thor* par les Chaldéens. Les Syriens appellent ce signe *Thauro*. En voilà, je crois assez, pour les Etymologistes, sur l'origine du nom de *Thor*, donné au Dieu des Scandinaves, qui le représentoient avec les cornes du Bœuf.

(*gggg*) Les Caractères symboliques du Bœuf, du Serpent et du Bouc, appartenoient au cérémonial mystérieux de Bacchus, fils de Jupiter Serpent, et de Proserpine, et Dieu lui-même, aux formes de Taureau. Le Serpent montoit le soir, et le Bouc ou la Chèvre le matin, le jour de l'Equinoxe à l'entrée du Soleil au Taureau. Ces Constellations se trouvent liées dans le Culte symbolique de Thor et de Bacchus, parce qu'elles le sont dans le système céleste.

(*hhhh*) On disoit *Jo-fur*, *Jo-mela*, comme on disoit *Ju-piter*, *Mars-piter*, *Liber pater*. Cette épithète de Père étoit commune à plusieurs Dieux.

(*iiii*) Il paroît par Strabon (2), qu'Hérodote a pu prendre pour un Aigle l'*Accipiter*, ou l'Epervier sacré des Egyptiens. Strabon, parlant de cet oiseau adoré à Thèbes en Egypte, dit que les Egyptiens l'appellent l'*Epervier*; mais il observe, qu'il ne ressemble ni aux Eperviers connus chez les Grecs, ni à ceux de l'Egypte. Il le trouve beaucoup plus grand, et nuancé de beaucoup de couleurs différentes. Il le croit un oiseau d'Ethiopie: ce qui est assez naturel à penser, quand on sait que les Ethiopiens ont été les Pères des Egyptiens de la haute Egypte.

(*kkkk*) Les anciens Assyriens et Ninivites auroient-ils propagé le culte de leur Dieu Thur, ou Thor, vers le Nord de l'Asie et de l'Europe, et vers les îles orientales de l'Asie? Que de questions à résoudre? Le Calendrier Suédois, qui nomme

(1) Buxtorf. 858.
(2) Strabon, l. 7, p. 562.

Thor mapet le mois de Mars, ne semble-t-il pas marquer une filiation dans les idées religieuses?

(*llll*) On peut consulter Saumaise (1), sur les rapports qu'avoit cette cérémonie avec l'Astrologie, et avec les mouvemens périodiques du Soleil et de la Lune, et les signes appelés *Tropiques*, auxquels on attribuoit une certaine influence Climatérique (2). Car on appeloit ces quatre signes, qui fixent le commencement de chaque saison, signes Tropiques, Hebdomiques, et Climatériques. C'étoit, suivant Manilius, les quatre articulations du mouvement annuel, disposées ainsi par la Divinité.

(*mmmm*) On ignore absolument, quelle étoit cette Fontaine des Prêtres, dans laquelle on noyoit Apis, et où elle étoit placée (3). Il paroît, que les Prêtres en faisoient un mystère, et qu'il y avoit même des peines portées, contre ceux qui faisoient connoître cette Fontaine cachée. Saumaise (4) a prétendu, que ce lieu étoit situé entre Syène et Eléphantine, sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie. Cette opinion paroît n'être pas tout-à-fait fondée, ni appuyée de preuves vraisemblables. Pourquoi les Habitans de Memphis auroient-ils conduit dans la haute Egypte le Bœuf, qu'ils pouvoient bien noyer chez eux? Toutes ces difficultés ont été proposées, avec beaucoup de raison, par Jablonski (5). Plutarque insinue (6) assez, que c'étoit près de Memphis, et que l'on faisoit voiturer au-delà du Nil le Bœuf mort, pour lui donner la sépulture; et il ajoute, que les cérémonies, qui se pratiquoient à ses funérailles, ressembloient beaucoup à ce qui se passoit

(1) Ann. Climat. p. 146.
(2) Ibid. p. 145, p. 147.
(3) Jablonski, l. 4, c. 2. §. 11, p. 199. Arnob. l. 6, p. 194.
(4) Salmas. exercit. in Solin. p. 32.
(5) Jablonski, p. 200—201.
(6) Plut. de Iside, p. 364—362.

dans les fêtes de Bacchus ; ce qui confirme les rapports établis ci-dessus, entre le culte d'Apis et celui d'Osiris, et conséquemment de Bacchus, qui tous deux empruntoient leurs attributs du Bœuf céleste, dont Apis étoit l'image vivante.

(*nnnn*) Saumaise (1) nous donne les nombres Climatériques de chaque Planète, d'après Vettius Valens. Le nombre affecté à la Lune, à cette Lune à qui on consacroit Apis, est vingt-cinq ; nombre égal aux temps Climatériques de la vie d'Apis (2). Parmi ces périodes Climatériques planétaires, les unes sont tirées de la révolution de la Planète, telles que celles de Saturne et de Jupiter, et les autres de l'Anaphore des signes, où elles ont leur exaltation, comme pour la Lune.

Dans les Chronocratories (3) mêmes, où le Chronocrator distribue aux autres Planètes des mois, des jours et des heures, on suivoit toujours les mêmes tables Anaphoriques. Ainsi la Lune, qui donnoit vingt-cinq ans, recevoit vingt-cinq mois, vingt-cinq jours, vingt-cinq heures. Ce nombre vingt-cinq étoit donc affecté à la Lune, dans le système Climatérique des temps affectés à la durée de la vie.

Les Astrologues (4), qui parlent des rapports de la Lune avec les mois et avec les jours, s'accordent toujours à donner le nombre vingt-cinq.

Il est certain, dit Saumaise (5), d'après Vettius Valens, que si la Lune se trouve au Taureau, au moment d'une naissance, elle donnera pour durée Climatérique vingt-cinq ans. Porphyre, cité par Saumaise (6), suppose ce même nombre pour les années données par le Tau-

(1) Ann. Clim. p. 209.
(2) Salmas. ibid. p. 210.
(3) Salmas. ann. Clim. p. 218--220.
(4) Firmic. l. 3, c. 30.
(5) Salmas. ibid. p. 647 ; ibid. p. 443.
(6) Ibid. p. 694.

reau; ce qui s'accorde avec les tables de Vettius Valens, pour le climat d'Alexandrie.

(*oooo*) Plutarque, dans l'endroit de son traité d'Isis, où il parle de la faculté prophétique accordée aux enfans, dit qu'ils tiroient sur-tout des augures des mots, qui leur échappoient en jouant. Cette manière de prophétiser, d'après les mots échappés au hasard, se retrouve dans la Grèce, en Achaïe, à Pharès, ville où l'on voyoit un bois consacré aux Dioscures ou aux Gemeaux. Pausanias (1), qui nous rapporte ce fait de la divination par les enfans, la compare à celle qui avoit lieu en Egypte, au temple d'Apis, ou du Dieu Taureau, qui dans les Cieux est voisin immediat des Dioscures.

On attribue à Mithra, ou au Dieu monté sur le Bœuf, l'établissement des Obélisques consacrés au Soleil, dans la ville d'Héliopolis, dont le Bœuf Mnévis étoit la grande Divinité (2).

Aussi Nonnus (3), dans son Hymne à Hercule Astrochyton ou au Soleil, dit qu'il est le Dieu Ammon des Libyens, et le Dieu Apis des habitans des rives du Nil.

L'Egypte et ses Temples, aux yeux d'un Voyageur ordinaire, ne présentoient que le spectacle d'une grande Ménagerie, composée de tous les animaux sacrés; mais, aux yeux de l'homme instruit, elle offroit la ressemblance d'une foule d'emblêmes savans et ingénieux, destinés à représenter sur la terre, par des formes vivantes, les formes des animaux célestes et les opérations de la nature.

(*pppp*) Diodore (4) parle d'un roi d'Egypte, qui régna avant Protée, et qui portoit le nom de *Mendès*, ou de *Marron*; ce dernier nom étoit

(1) Pausan. Ach. p. 226.
(2) Plin. Hist. Nat. l. 36, c. 8.
(3) Dionys. Nonn. l. 40, v. 397.
(4) Diod. l. 1, c. 39, p. 72.

celui du Cocher de Bacchus. On attribuoit à ce Mendès le Labyrinthe ou Temple du Soleil, que Dédale imita ensuite en Crète, et où il enferma le fils de la Pleïade Pasiphaë, le Minotaure, dont Thésée triomphe dans son neuvième travail, ou à l'entrée du Soleil au Taureau céleste.

(*qqqq*) La fameuse statue d'Eléphantine, destinée à représenter la Néoménie Equinoxiale, empruntoit de la Chèvre et des Chevreaux les cornes de Bouc (1), qui paroient sa tête, et soutenoient le disque du Soleil, comme nous l'avons vu à notre article Ammon. On trouve aussi dans les figures placées dans le Décan de la Sphère Persique d'Abenezra, un homme à ongles de Chèvre, qui a également emprunté ses attributs de la Chèvre et des Chevreaux.

(*rrrr*) Nous verrons bientôt une statue de Pan, élevée dans le temple de Panople en Egypte, ou de la ville de Pan, dans laquelle ce Dieu étoit représenté avec un fouet à la main, comme le Cocher céleste (2).

(*ssss*) Il y a beaucoup d'apparence, que le Bouc, ayant été regardé comme un symbole de fécondité, fut placé aux Cieux par les inventeurs des caractères Astronomiques, qui tracèrent dans le Ciel une espèce de Calendrier symbolique, destiné à désigner par des animaux les opérations de la Nature et celles de l'Agriculture; et que les Prêtres, qui élevèrent des Temples au Soleil, à la Lune, et aux Astres, consacrèrent les images vivantes, ou inanimées des ces animaux célestes. Ainsi ce ne fut pas parce que le Bouc étoit sur l'Equinoxe, qu'il devint l'emblême de la fécondité universelle; mais c'est parce qu'il étoit fécond, qu'il fut placé aux Cieux, près du lieu où se trouve le Soleil, lorsque cette fécondité s'exerce sur la terre. Ceux qui retracèrent dans les

(1) Ci-dess. c. 7, p. 3.
(2) Stephan. de Urbib.

Temples

Temples l'image du Ciel, eurent un Bouc représentant celui qui, dans les Cieux, avoit été placé primitivement pour caractériser la force génératrice de la Nature, à cette époque du mouvement de la révolution solaire.

(*tttt*) *Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.*
Tunc pater omnipotens, etc. (1).
Parturit almus ager (2).

(*uuuu*) Les Rabbins sont partagés sur la Divinité des Hamaïtes, nommée *Azima*. (3) Le plus grand nombre et ceux qui l'ont mieux jugée, disent que c'étoit *un* Bouc, et alors c'est le Bouc de Mendès, le Dieu Pan, etc. des Grecs, dont la forme est une de nos Constellations et des douze signes.

Baal Aruch in voce Azima : « *fecerunt viri* » *æmath Azima*; *tradunt Rabbini nostri*, *quod* » *Azima sit hircus calvus*, *cui non est lana* ».

Rassi dit : « *Azima erat simulacrum similitudine Hirci et sic legunt hoc omnes*, *et sic* » *explicant hoc vocabulum Rabbini nostri in* » *Sanhedrim* ».

Les Juifs reprochoient aux Samaritains de commencer leur Pentateuque ainsi : « *In principio* » *Azima creavit caelum et terram* ».

C'est ce qu'on voit par Abenezra, dans sa Préface *in Esther*, lorsqu'il parle de la Loi des Hébreux, reçue par les Gentils : « *et transferri* » *curaverunt legem Hebræis Persae et scripserunt* » *eam et posuerunt in historiâ regum suorum*; » *fuerunt autem Persae idololatrae et ideò loco* » *nominis dei sancti*, *nomen idolorum suorum* » *scribebant*; *quemadmodum Samaritani*, *qui*

(1) Georgic. l. 1, v. 324.
(2) Ibid. v. 331
(3) Œdip. t. 1, p. 368, et Seld. 327.

» *scripsêre pro* » : *In principio Deus*, etc. *In principio creavit Æima*, etc.

(*xxxx*) On remarquera, que le fameux Pan (1) joue un rôle dans l'aventure de la Cérès de Phigalie; que c'est lui qui la rencontre, après la violence que lui a faite Neptune, et qui en informe Jupiter.

(*yyyy*) Macrobe appelle le Ciel supérieur, la partie *Diurne*, et l'hémisphère inférieur, la partie *Nocturne*. Mais c'est une erreur; car le Soleil n'est rien pour nous, dans sa partie Nocturne, à laquelle il est nécessairement étranger. Il faut donc donner à ce dogme Théologique le sens que nous lui donnons.

(*zzzz*) Ces subdivisions du même Etre, qui se multiplie, en raison de ses qualités personnifiées, sont conformes à la doctrine des Chrétiens sur la Triade, et à celle des Phéniciens sur les trois enfans de *Gênea* (2), ou de génération, adorateurs du Soleil, qui prennent les noms de *Lumière*, *Flamme*, et *Feu*, trois émanations du Feu principe, qui bouillonne dans le Soleil.

Aussi Arnobe donne-t-il à Apollon l'épithète d'*Immaculatus*, *Castissimus*, *atque Purus* (3); et en même temps il convient, que les anciens adorateurs de ce Dieu prétendoient, qu'il étoit aussi le même que Bacchus, et que le Soleil; que ces trois noms différens désignoient la même Divinité (4). Cette triple dénomination est également confirmée par Servius (5), qui, d'après Porphyre, la fait dériver de la diversité des rapports, sous lesquels on considère son action dans les différentes parties de la Nature, dans les Cieux, et sur la Terre (6).

(1) Pausan. Arcad. p. 271.
(2) Sanchoniat. Apud Euseb. Præp. Evang. l. 1, c. 10.
(3) Arnob. l. 4, p. 144.
(4) Ibid. l. 3, p. 119.
(5) Servius in Virg. Eclog. 5, v. 66.
(6) Idem. in Æneid. l. 3, v. 92.

Le même Auteur, dans son commentaire sur le sixième Liv. v. 78, répète encore ce même dogme Théologique, sur l'identité d'Apollon et de Bacchus, et du Soleil, et cite ce vers de Lucain :

Cui numine mixto.
Delphica Thebanæ referunt trieterica Bacchæ.

Le Commentateur ajoute : « *Undè in eorum* » *sacris erat Phœbarum et Baccharum conventus* ». Nous voyons effectivement dans Pausanias, que les Thyades ou les dévotes de Bacchus alloient tous les ans s'unir aux femmes de Delphes, pour célébrer des fêtes Orgiques sur le Parnasse (1). Macrobe appuie aussi de plusieurs témoignages la même vérité; et parmi les preuves qu'il apporte de l'identité de Bacchus, d'Apollon et du Soleil (2), il cite celle qui se tire des fêtes célébrées sur le mont *Parnasse*, en honneur d'Apollon et de Bacchus. Pausanias nous présente également Bacchus et Apollon unis par un culte commun en Elide (3).

(*aaaaa*) La division de l'Année et du Zodiaque en deux parties, par l'Equateur, qui sépare la partie supérieure de la route annuelle du Soleil, de sa route inférieure, et qui forme en quelque sorte la partie d'Eté et la partie d'Hiver, faisoit croire qu'Apollon, ayant quitté les Neiges de la Lycie, revenoit tous les ans à Délos, sa patrie, sous les traits brillans de la jeunesse, tel que le peint Virgile, dans son quatrième Liv. v. 143, etc. Servius, Commentateur de Virgile, observe, à cette occasion, qu'Apollon rendoit ses oracles à Patare en Lycie, pendant les six mois d'Automne

(1) In Phocic. p. 319--321.
(2) Macrob. Saturn. l. 1, c. 18.
(3) Heliac. 1, p. 162.

et d'Hiver; et à Délos, pendant les six mois de Printemps et d'Eté, d'où lui vinrent les deux épithètes de *Delius* et de *Patareus*.

(*bbbbb*) Si Bacchus avoit des cornes de Bœuf, Mithra étoit monté sur un Bœuf, et Apollon pareillement étoit quelquefois représenté le pied appuyé sur une tête de Bœuf (1). Lui-même étoit nu, pour peindre la chaleur du Printemps. Tel il étoit représenté à Patras. On voit dans Pausanias le rapport qu'il y avoit, entre les Bœufs immolés à Apollon, et le Bœuf de Cadmus (2), qui portoit sur son épaule l'empreinte de la Lune, et de la Planète, qui a son exaltation au Taureau, signe Equinoxial à cette époque.

(*ccccc*) On donnoit le nom de *Thermios* ou de chaud à Apollon (3).

(*ddddd*) On peut en dire autant des aventures du jeune Cyparissus, et d'Hyacinthe, le premier changé en Cyprès, et le second en Fleur; et de Marsyas, fleuve de Phrygie, qui voulut rivaliser avec Apollon.

(*eeeee*) Ceux qui prétendent, que Phaëton ayant été foudroyé, Apollon son père fut si affligé de cette mort, qu'il refusa d'éclairer le monde, et se bannit du Ciel, trouveront aussi l'explication de cette fable, dans la chute ou le coucher du Cocher céleste, appelé *Phaëton*, qui arrive précisément au lever du Scorpion d'Automne, lorsque le Soleil descend vers l'Hémisphère inférieur.

(*fffff*) On disoit, qu'il les avoit gardées avec Hercule (4). Effectivement, le Soleil est alors uni avec l'Hercule céleste.

(*ggggg*) On donne douze pieds de haut à sa statue, chez les Phigaliens (5). Ailleurs la Pyra-

(1) Paus. Achaic. p. 226.
(2) Ibid. Boiotica, p. 290.
(3) Heliac. 1, p. 163.
(4) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 13.
(5) Paus. Arcadic. 262. Idem Attic. 42.

mide Egyptienne, emblême naturel du Feu, comme nous l'avons déjà dit, représentoit Apollon. On couronna souvent sa tête de douze pierres précieuses, représentatives des douze signes, comme dans l'Apocalypse (1). L'épithète de *Loxias*, qu'on lui donnoit, désignoit sa marche oblique dans le Zodiaque, comme l'observe très-bien Phornutus.

(*hhhhh*) On voit pourquoi la Cigale, qui chante tout l'Eté, fut consacrée à Apollon (2). Les Athéniennes portoient dans leurs cheveux des Cigales d'or, en honneur du Dieu-Soleil ou d'Apollon, à qui la Cigale étoit consacrée, et sous la protection duquel étoit leur ville.

(*iiiii*) On remarque, que les maladies du corps et celles de l'esprit ont toujours fait la fortune des Prêtres et celle de leurs Dieux. On va consulter la Divinité, pour pouvoir pénétrer dans les secrets de l'avenir, et satisfaire un des grands besoins de notre esprit, la curiosité. On va aussi lui demander des remèdes pour les maladies. L'ignorance du Peuple fait donc son plus grand malheur. S'il étoit plus instruit, il sauroit que les Prêtres ou leurs Dieux ne devinent pas l'avenir, et ne connoissent pas mieux qu'un médecin les remèdes, qui peuvent guérir ses maux.

C'étoit le Dieu Pan, dont nous avons parlé ci-dessus ainsi que de ses rapports avec la Chèvre Equinoxiale de Printemps, qui, suivant Apollodore, avoit appris à Apollon l'art de la divination. Germanicus compte, parmi les raisons qui le firent regarder comme le Dieu des Augures, et de la Divination, l'opinion populaire, qui faisoit tirer des pronostics des différentes couleurs, dont sa lumière étoit souvent altérée par les vapeurs de l'Atmosphère. *Solem quis dicere fal-*

(1) Albricius Philosoph.
(2) Aristoph. Schol.

sum audeat, dit Virgile (1). Aratus, avant Virgile, avoit consacré ce préjugé populaire dans son Poème Astronomique, mais il avoit restreint son idée aux pronostics météorologiques.

(*kkkk*) Myrrha fut ensuite changée en arbre de ce nom, consacré au Soleil chez les Orientaux, comme on le voit dans Kirker. Ce fut aussi de la Myrrhe, que les Mages offrirent à Christ naissant, dans la Légende solaire des Chrétiens. Car chaque Secte solaire a sa légende, laquelle porte sur un fond commun, qui laisse toujours appercevoir entre elles de nombreux rapports, malgré les nuances différentes de la broderie.

(*llll*) Cette dernière circonstance pourroit être une allusion à la cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans sur le sommet du Liban, en honneur de Vénus, qu'on y représentoit par une Etoile, ou par une flamme volante, qui sembloit s'élever de la cime de la montagne, pour aller ensuite tomber dans le fleuve Adonis.

(*mmmmm*) Je remarque, que le nom de Cabar signifioit *Grand*; le mot Grand en Persan étoit *Arta*, mot qui entre dans la composition du nom d'*Arta-xerxès*. Il peut donc entrer aussi dans celui d'*Ast-Arta*, le grand Astre, et dans celui d'*Arte-mis* donné à Diane ou à la Lune; car ces noms n'ont point une origine Grecque. L'épithète de *Grande* a pu très-bien être donnée à la Lune, au grand Astre, que la Genèse appelle avec le Soleil, ou des *deux grands Flambeaux*.

(*nnnnn*) Adonis étoit le Dieu de Byblos; et Plutarque fait arriver Isis à Byblos.

(*ooooo*) Apulée (2) donne à son Isis ou à la Lune le nom de *Vénus*.

Peut-être qu'on trouveroit ce rapprochement dans la Cosmogonie des Atlantes, où il est question de l'apothéose d'Hespérus, fils d'Atlas,

(1) Georgic. l. 1, v. 463.
(2) Metamorph. l. 11.

qui donna son nom à l'Etoile du matin, et qui étoit mort, enlevé par un ouragan qui l'avoit précipité du sommet d'une montagne, où il contemploit le Ciel. On pourroit aussi, dans cette fable des Atlantes, rencontrer des rapports avec l'Etoile tombée du Ciel, que Vénus consacra dans sa sainte île de Tyr.

(*ppppp*) Je remarque, que ce passage du Soleil aux signes inférieurs se faisoit, au moment où il étoit précédé immédiatement, dans son lever, de la Couronne boréale, que nous prouverons être la véritable Proserpine.

(*qqqqq*) Telle est la forme, sous laquelle le Planisphère Egyptien, gravé dans Kirker (1), représente Typhon, qui est censé résider dans le signe du Scorpion, sous lequel périt Osiris, et avec lequel se lève l'Ourse, ou le Sanglier d'Erymanthe, son Parmatellon. Bacchus étoit mis en pièces également par des Génies aux pieds de Serpens.

(*rrrrr*) Cicéron compte Esculape parmi les hommes déifiés par la reconnoissance des mortels. Pausanias (2), avec beaucoup plus de raison, prétend qu'il avoit été réputé Dieu dès son origine.

(*sssss*) Les Hyades ont été portées par les anciens, jusqu'au nombre de sept (3), comme les Pleïades. Sanchoniaton fait naître Esculape d'une des Titanides ou Artémides, et il compte sept Titanides (4). Donc les Hyades sont les Titanides de Sanchoniaton. Il fait les Titanides filles d'Astarté, de cette belle Déesse qui prend une tête de Taureau, pour marque de sa royauté. Les rapports sont clairs, puisque les Hyades ou Titanides sont les Etoiles du front du Taureau. Le Serpentaire, sous le nom de *Cadmus*, joue un grand rôle dans la fable d'Europe et du Taureau céleste.

(1) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 206.
(2) Pausan. Corinth. p. 69.
(3) Hygin. l. 2.
(4) Euseb. l. 1, c. 16.

On voyoit une belle statue du fils des Titanides, ou d'Esculape à *Titane* (1), dans le territoire de Sicyone. Il y avoit aussi une statue de Coronis. *Titanis*, ou nourrice, est le nom des Hyades, *Nutrices Bacchi*

(*ttttt*) Dans le Planisphère de Kirker, on trouve, pour Paranatellon du Sagittaire, un homme qui coupe la tête d'une Chèvre. Cet homme est le Serpentaire qui, par son lever, fait coucher la Chèvre : aussi immoloit-on des Chèvres à Esculape (2). Dans le Poème de Nonnus, chants premier et second, nous avons vu Cadmus ou le Serpentaire prendre les attributs de Pan. Cette fiction a son origine dans la correspondance qui existe, entre ces deux Paranatellons du Taureau. Peut-être y trouvera-t-on la source de la communauté de culte entre ces Divinités, que Jablonski dit avoir existé à Panople (3), ou dans la ville de Pan en Egypte. On verra aussi pourquoi, à côté de la statue d'Esculape à Epidaure, on plaçoit les statues de Bellérophon, ou du Cocher qui porte la Chèvre, et de Persée portant la tête de Méduse, et qui est dans les Cieux à côté du Cocher (4). Leur coucher coïncidant avec le lever du Serpentaire ou d'Esculape, ils sont co-Paranatellons. Voilà l'origine de leur union dans les Temples, où l'on représentoit les aspects des Cieux.

C'est par cette raison, que le Coq, ou l'animal qui, par son chant, annonce l'Aurore, fut consacré à Apollon, comme il l'étoit à Esculape (5).

C'étoit à cette époque, suivant Julien (6),

(1) Paus. Corinth. p. 54.
(2) Ibid. p. 68--69.
(3) Pantheon Egypt. l. 5, c. 6, p. 193.
(4) Pausan. Cor. p. 69.
(5) Plut. de Pyth. Orac. p. 406.
(6) Julian. Orat. 5, p. 324.

que l'on célébroit des mystères pour prier la Divinité de préserver l'homme des maux, que la force ténébreuse ramène dans la Nature, au moment de la retraite du Soleil. Aussi le huitième jour des mystères d'Eleusis, célébrés en Automne, étoit-il consacré à Esculape. C'est aussi par-là qu'on peut expliquer ce que dit Arnobe (1) de la vendange d'Esculape. *Esculapii geritur, celebraturque vindemia. Colunt enim Dii vineas et ad suas usiones contractis exprimunt Vindemiatoribus vinum.*

(*uuuuu*) On trouvoit à Athènes un temple d'Esculape, dont les murailles étoient garnies de tableaux (2), qui retraçoient les différentes cures qu'il avoit faites. Près de là étoit aussi le tombeau d'Hippolyte.

(*xxxxx*) Virgile suppose, que le sommeil prit la forme de Phorbas (3), pour endormir Palinure, au moment où celui-ci tenoit ses yeux fixés sur les Astres, qui devoient diriger sa route. C'est comme si un de nos matelots disoit, que le sommeil, pour tromper le Pilote, prit la forme de S. Nicolas.

(*yyyyy*) On montroit à Epidaure les bains d'Esculape (4), le temple d'Hygiê, la statue d'Hepionê. Apollon et Esculape y étoient désignés sous le nom d'*Egyptiens* Ces derniers monumens étoient l'ouvrage d'Antonin.

(*zzzzz*) Trugon est le nom de la Tourterelle, et d'un Poisson marin. C'étoit là qu'on voyoit aussi l'autel des douze grands Dieux, à côté du temple d'Esculape (5). Chez les Romains, le premier Janvier est consacré à Esculape et à Janus, et

(1) Arnob. l. 7, p. 238.
(2) Pausan. Att. p. 19.
(3) Æneid. l. 5.
(4) Ibid. p. 70.
(5) Pausan. Arcadic. p. 256.

on mettoit également douze autels aux pieds de Janus, pour désigner les douze mois. On se rappelera que les Romains empruntèrent leur Religion des Arcadiens; et qu'ils transportèrent leur commencement d'année au solstice d'Hiver, au lieu de le placer, comme autrefois, à l'Equinoxe de Printemps, au lever du Serpentaire Esculape.

La Chèvre céleste étoit adorée dans le territoire de Sicyone, chez les Phliassiens; qui avoient élevé, dans la place publique de leur ville, une Chèvre dorée, image de cette Constellation (1).

Près de là, on trouvoit le temple d'Esculape, nourri par une Chèvre, par cette fameuse Chèvre Amalthée, qui avoit nourri Jupiter. On y trouvoit aussi le temple de Diane, et Esculape y étoit pareillement sans barbe. On voyoit à Argos (2) un temple d'Esculape, et à côté celui de Datus, conducteur de Chars. Près de là étoit aussi le temple de Diane. Esculape et Diane Agrotère étoient aussi réunis à Mégalopolis (3).

Pausanias compare les feuilles de la Pomme de Pin aux écailles du Serpent (4).

(*aaaaaa*) *Alexanor*, celui qui aide des hommes, épithète d'Esculape; *Eudemerion*, bon jour; *Hygié*, santé. On lui donnoit pour femme *Hepione*, la *Calmante*. Toutes les Théologies, et sur tout celle des Indiens, nous offrent une foule d'êtres moraux ainsi personnifiés (5). Hygié et Esculape étoient réunis à Argos, comme à Titane, par un culte commun.

(*bbbbbb*) Cyrus avoit été nourri, comme Esculape, par un Chien.

(1) Pausan. Corinth. p. 56.
(2) Ibid. p. 65.
(3) Arcadic, p. 264.
(4) Attic. p. 19.
(5) Ibid. p. 71. Paus. Corinth. p. 65.

(*ccccc*) Quelques Auteurs ont prétendu, que ce n'étoit point de Sinope, ville du Pont, que Sérapis prenoit son nom ; mais qu'il l'avoit tiré d'une montagne voisine de Memphis (1), appelée *Sinopion*, et que ce fut de Memphis que ce culte passa aux Grecs, établis à Alexandrie, où on éleva à ce Dieu le plus magnifique de tous les temples, qu'il eut encore eu jusques là. Tacite ne les contredit pas tout-à-fait, puisqu'il dit que l'on prétendoit aussi, que ce Dieu avoit été apporté de Memphis, ville autrefois très-fameuse, et le boulevart de l'ancienne Egypte. On peut consulter Ammien Marcellin (2), Prosper, et sur-tout Ruffin (3), sur la construction du magnifique temple, qu'avoit Sérapis à Alexandrie.

(*ddddd*) Il existe des Médailles de Vespasien, grand bronze, avec cette inscription : *Jupiter Sarapis*. Il en existe de Domitien, moyen bronze, avec cette inscription : *Sol Sarapis* (4).

Cedrenus (5), parlant de la même Divinité honorée dans un magnifique temple à Alexandrie, nous dit que les uns assuroient, que c'étoit Sarapis, les autres Jupiter, d'autres Apis, qui, dans un temps de disette, avoit nourri les Alexandrins. Cette dernière opinion est peut-être l'origine d'une tradition, qui le fit confondre avec le fameux fils de Jacob, Joseph (6), qui délivra l'Egypte de la famine, et que l'on confond tantôt avec Apis, tantôt avec Sarapis, dans le temple duquel on nourrissoit le Bœuf symbolique, connu sous le nom d'*Apis*. Julius Firmicus Maternus (7) énonce la même opinion sur Joseph, et il

(1) Dionys. Periegetes, v. 255. Eusthat. Comm.
(2) Amm. Marcell. l. 22. Prosp. Aquit. l. 3, de Prædict.
(3) Ruffin, l. 2 Hist. c. 22.
(4) Pellerin Méd. 1, p. 224.
(5) Cedren. p. 325.
(6) August. de Civit. l. 18, c. 5. Ruffin. l. 2, c. 23. Suidas in voce *Sarapi*.
(7) Julius Firm. de prof. Relig. p. 28.

semble que le *modius* ou boisseau de Sérapis les ait conduits à cette idée. Ils croyoient voir, dans le Bœuf sacré, le culte de l'animal agricole, que consacre Osiris, suivant Diodore et Plutarque.

(*eeeeee*) J'ai préféré cette étymologie à toutes celles que nous ont données les anciens, et qui n'ont rien de plus vraisemblable, ni de plus satisfaisant. Celle-ci est l'expression même de la nature de cette Divinité. *Sarap* est le nom du Serpent en Hébreu et en Chaldéen; et c'est dans l'Orient qu'il faut chercher l'étymologie des Divinités Orientales et Egyptiennes, et sur-tout du nom *Sarapis*, qui, suivant Plutarque, étoit un mot étranger, et nullement Grec (1).

(*ffffff*) On disoit que les Arcadiens prirent autrefois le nom d'*Apidanes*, d'un certain Apis médecin (2), qui étoit venu s'établir chez eux, et qui avoit délivré leur pays des Serpens, comme le Serpentaire Phorbas en avoit délivré les Rhodiens (3), dont l'île étoit consacrée au Soleil.

(*gggggg*) On remarquera, que cet Apis étoit de la famille d'Io changée en Vache, placée dans le Taureau céleste, et devenue Isis, cette Isis qu'on unissoit à Osiris et à Sérapis, dans un culte commun. On trouve aussi Apis dans la série des rois de Sicyone (4), c'est-à-dire, d'un pays fameux par le culte d'Esculape, comme nous l'avons vu. Eschile en fait un devin et un médecin, fils d'Apollon; c'est-à-dire, qu'il en fait un véritable Esculape (5). Il purgea tout le pays de bêtes venimeuses. C'est précisément ce qu'on disoit du Serpentaire, sous le nom de *Phorbas*,

(1) De Isid. p. 376.
(2) Eusthat. ad Dionys. Perieg. v. 415. Et Anonym. Paraphr. ad v. 398.
(3) Hygin, l. 2.
(4) Marsham. Chronic. Sæcul. 6, p. 85.
(5) Æschyl. Suppl. 826.

dans la tradition des Rhodiens, et Phorbas est aussi avec Apis, un des rois d'Argos (1). Les Thelchines, qui avoient fait périr Apis, avoient passé à Rhodes, et Apis mort fut mis au nombre des Dieux, et invoqué sous le nom de *Sérapis*, suivant le témoignage d'Apollodore (2).

(*hhhhhh*) Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens (3) ont reconnu qu'il existoit un grand rapport entre Apis, Osiris et Sérapis, et ce rapport tient aux aspects célestes du Taureau, et de son Paranatellon, ou du Serpentaire qui se lève à son coucher, et se couche à son lever. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur nos Planisphères, relatifs aux aventures d'Osiris et d'Isis, pour appercevoir ces rapports. On voit que, lorsque le Soleil ou Osiris étoit au Taureau, la Lune étoit pleine dans les Etoiles du Serpentaire, Sarapis; et que, lorsqu'en Automne le Soleil étoit au Serpentaire, la Lune étoit pleine au Taureau. De-là ces rapports entre les formes du Bœuf et du Serpent, tant pour le Soleil ou Osiris, que pour la Lune ou Isis. Car comme on a des figures d'Osiris et d'Isis, à cornes de Bœuf ou de Vache, de même on a des figures d'Isis et de Sarapis entortillées du Serpent. Ce sont les époques Equinoxiales, ou le passage du Soleil et de la Lune à ces différens points, qu'on avoit en vue de peindre. On pourroit appliquer à ces situations respectives du Soleil de l'Equinoxe de Printemps, et de la Lune du même Equinoxe, pleine au Serpentaire Esculape, cette tradition sacrée rapportée par Proclus (4); savoir qu'Apollon étoit l'intelligence Solaire, et Esculape l'intelligence Lunaire.

(1) Hygin, l. 2.
(2) Apoll. l. 2.
(3) Clem. Protrept. p. 32. Plut. de Isid. p. 362.
(4) Proclus in Timæum, p. 49.

(*iiiiii*) Aussi Diogène (1), qui étoit de Sinope, voyant que les Athéniens, par une basse flatterie, vouloient décerner à Alexandre le Grand les mêmes honneurs qu'à Bacchus, leur disoit : « si vous faites de lui un Bacchus, faites donc » aussi de moi un Sérapis ». Diogène savoit que, dans sa patrie, ces deux Divinités étoient unies par un culte commun, comme Osiris et Sérapis l'étoient en Egypte, comme Bacchus l'étoit au Serpent de la Ciste sacrée, et à ceux des Ménades.

Les fils de Déimaque, qui accompagnèrent Hercule dans son expédition contre les Amazones, et qui restèrent à Sinope, étoient de Tricca, ville célèbre par la naissance et le culte d'Esculape (2).

(*kkkkkk*) On lui donnoit l'épithète de Dieu aux sept Lettres (3), *Eptagrammatos*. Plusieurs ont cru que cette dénomination venoit de ce que, dans le nom *Sarapis*, il y a sept Lettres. Pour moi, je pense qu'il y avoit quelque chose de plus mystérieux dans cette dénomination, et qu'on doit l'entendre des sept voyelles qui désignoient le système universel, et le grand Dieu immortel, père de l'Univers, le Dieu, qui étoit le chef et le lien de toute l'harmonie du monde. Cette idée mystérieuse est consignée dans deux vers rapportés par Eusèbe (4), où on lit : « sept lettres voyelles, *Eptagrammata*, célèbrent ma gloire, et cette gloire est celle du grand Dieu immortel, ou du père infatigable de toutes choses. Je suis la Lyre de l'univers, celui qui entretient l'harmonie des Cieux ». Nous aurons lieu de parler de ces sept voyelles affectées au système Planétaire, lorsque nous expliquerons les

(1) Diog. Laert. l. 6, p. 405.
(2) Schol. Apoll. l. 2, v. 957.
(3) Hesych.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 11, c. 6.

sept chandeliers d'or de l'Apocalypse, placés à côté du fils de l'Eternel, comme la Lyre aux sept cordes l'est dans la main du Dieu Soleil, Apollon.

(*llllll*) Une chose assez singulière à observer, c'est que Sérapis (1) passoit pour être le Dieu, vers lequel se rendoient les ames vertueuses après la mort, lorsqu'après avoir traversé les sept Sphères, elles rentroient dans la ville Sainte aux douze portes et aux douze fondemens posés chacun sur une pierre précieuse. Aussi le Rhéteur Aristide (2), dans le pompeux éloge qu'il fait de Sérapis, nous dit-il, qu'il est le conducteur des ames, le Dieu qui les rappelle à lui, les juge et les récompense. Il n'est donc pas extraordinaire de penser, que cette composition avoit un but mystérieux, et que la statue du Dieu, qui recevoit les ames, étoit dans les proportions du monde et du système céleste, comme la ville Sainte et l'antre Mithriaque, dont nous parlerons ailleurs. Peut-être que le *Modius* et la règle qu'il porte, sont les emblêmes de toute espèce de mesure, et de la Justice. *In qua mensura mensi fueritis*, dit l'Ecriture, *remetietur vobis.* Clément d'Alexandrie regarde le *cubitus* ou la *règle*, comme symbole de la justice (3). Il est certain que le *Modius*, la Règle, et la Balance, trois instrumens de mesure, sont dans la main de l'homme, qui occupe la Balance, dans le Planisphère de Kirker. Parmi les caractères hiéroglyphiques, trouvés dans le temple de Sérapis, on distinguoit ceux qui désignoient *la vie future*; et ces caractères avoient la forme de Croix (4); ce qui détermina, dit-on, les Grecs à accueillir ce symbole, et l'opinion des Chrétiens sur la vie future.

(1) Julian. Imperat. Orat. 4, p. 254.
(2) Arist. t. 1, Orat. 8, p. 96.
(3) Strom. l. 6, p. 633.
(4) Cedren. p. 325.

(*mmmmmm*) On se rappelle l'opinion qu'avoient les anciens, sur le Pôle abaissé, connu sous le nom de Pôle Antarctique. Il n'étoit vu que par les habitans du Styx, dit Virgile (1), et par les manes qui voltigent dans les lieux profonds; là, régnoit Pluton, ou le Soleil des signes inférieurs ou d'hiver. Car le Soleil en nous quittant, dit Servius, est censé aller éclairer nos Antipodes.

On peut voir dans Ovide, *Métamorph.* 9, *Fab.* 13, comment, dans ces mystères, l'Isis à tête de Vache, ou Io, Diane, Apis, l'Aboyeur Anubis, Harpocrate, Osiris mort, et les Serpens, étoient autant d'images symboliques toujours unies.

(*nnnnnn*) Il y avoit près de la mer Rouge et du golfe Sachalite, une île de Sérapis, où ce Dieu avoit son temple. Ptolémée la place au quatre-vingt-quatorzième degré de longitude, et au dix-septième degré trente minutes de latitude (2).

(*oooooo*) Suidas (3) parle d'une statue consacrée par les Alexandrins, adorateurs de Sérapis, qui réunissoit les caractères mystiques d'Adonis et d'Osiris, et qu'il appelle une figure du temps éternel, *Aionos*, ou du Dieu qui, comme Hercule, engendre les saisons et les siècles.

(*pppppp*) On remarquera, que l'œuf symbolique étoit aussi placé à côté de Bacchus, ou de l'Osiris Egyptien, comme il est ici mis dans la bouche de Cneph, et dans celle de l'Hercule, dont parle Athénagore; d'Hercule, grande Divinité de Thèbes, ou de la ville qui adoroit Cneph, comme le Dieu créateur de l'univers.

(*qqqqqq*) Le Serpent d'Agathodémon est celui d'Esculape, ou de Sérapis, enfin du Dieu Soleil descendu aux signes inférieurs, lorsqu'Osiris est mis par Typhon dans un coffre, ou dans le tom-

(1) Virg. Georg. l. 1, v. 241.
(2) Ptolem. Geog. l. 6, c. 15, p. 181.
(3) In heraisco.

beau.

beau. Cette circonstance justifie ce que nous avons dit à l'article Isis, que les Pyramides étoient des tombeaux du Soleil, ou d'Osiris. En effet, une tradition des Sabéens, que nous avons rapportée dans cet Ouvrage (1), suppose que, sous une de ces Pyramides, reposoient les cendres d'Agathodémon; et les Sabéens, comme on le sait, adoroient le Soleil et les Astres.

(*rrrrr*) On y voyoit deux temples, celui du bon Génie, et celui de la Bonne Fortune. Or on appeloit, en Astrologie, le Soleil, *Génie*, et la Lune, *Fortune* (2).

(*ssssss*) Ce Serpent peut être l'Hydre céleste, placée sous la Vierge, plutôt que le Serpent d'Ophiuchus.

(*ttttt*) Eusèbe (3), ou plutôt Philon de Byblos, cite un ancien auteur, qui prétendoit, que les Egyptiens et les Phéniciens avoient représenté, sous la forme de Serpens, les premiers élémens de la nature, et les avoient consacrés dans leurs temples sous cette forme, parce qu'ils les regardoient comme les plus grands des Dieux, et les modérateurs de toutes choses. On peut voir dans Saumaise (4), que souvent on donna le nom d'Elémens aux Astres, et aux Constellations, que les anciens regardoient comme les chefs et les modérateurs de toutes choses. Aussi Servius, dans son Commentaire sur le second livre de Virgile, nous dit, que les Philosophes anciens regardoient les Astres comme les premiers Elémens, et les Régulateurs de la nature (5), qui exerçoient sur elle une grande puissance.

(*uuuuu*) Le Vase d'eau peut désigner le Verseau,

(1) V. Ci-dess. l. 1, c. 3, p. 52. Edit. in-4.
(2) Salm. ann. clim. p. 129.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(4) Salm. Ann. Clim.
(5) Virgil. in Æneid. l. 2, v. 155.

ou le Solstice d'hiver ; le Sceptre, le Lion, ou le domicile du Soleil ; la Fleur, le Printemps ; et l'Anneau, la Couronne d'Ariadne, placée près de l'Equinoxe d'Automne. Peut-être y a-t-il une allusion aux quatre points de la Sphère, peut-être aussi aux Elémens. On trouve, dans le Planisphère Egyptien de Bianchini, de ces figures de Décans, qui tiennent des anneaux et d'autres symboles.

(*uuuuuu*) Je dis par le moyen de la navigation : car j'imagine qu'on ne sera pas tenté de croire, que la navigation date de l'époque du voyage des Argonautes, et qu'il n'est personne assez hardi pour en fixer le commencement dans un monde éternel.

(*xxxxxx*) On trouve, dans Kirker (1), des Abraxas, où d'un côté on lit le nom d'*Iao*, et de l'autre le mot *Sabaoth*, autour d'un Harpocrate, ou d'une petite figure, qui a un doigt sur la bouche, qui tient un fouet de l'autre main, et qui paroît assise sur la Fleur du Lotus. Les Gnostiques (2) faisoient de Sabaoth le Génie du septième Ciel ; alors ce seroit celui de la Sphère de Saturne, ou de la Planète qui présidoit au signe du Solstice d'hiver. Il étoit regardé comme le Dieu de la septième puissance (3).

A la page suivante, ou 463, on voit un Harpocrate assis sur le Lion solaire, qui formoit le trône d'Horus, ou avec l'image du signe en aspect le soir avec celui qu'occupoit le Soleil du Solstice d'hiver. Il est assis sur le Lotus, et placé entre une Etoile et la Lune. L'inscription porte ces mots : *Abraxas Sisirim* ; sur le revers est écrit : là commence la fatalité : *Archoi Amarmenê*, pour ἀρχαὶ εἱμαρμενῆ.

A la page 465, on trouve un Harpocrate assis

(1) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 462--467.
(2) Epiph. adv. Hæres. c. 26.
(3) Ibid. c. 39.

sur une espèce de Barque, semblable à celle du Janus, qui se lève à minuit avec la Vierge céleste, au Solstice d'hiver. Il tient en main la Croix; sur le revers est l'effigie du Chien, que l'on trouve casé sous le Capricorne, dans le Planisphère de Kirker, et au-dessus un Génie, qui a quatre ailes.

(*yyyyyy*) Voici ce que dit Proclus de cette Etoile. L'Etoile, qui est au bas du gouvernail du navire Argo, se nomme *Canopus*; à peine est-elle visible à Rhodes. Aussi l'appeloit-on *Terrestris*, *Ponderosa* (1). Geminus ne lui donne qu'une très-petite élévation à Rhodes (2).

Voici ce qu'en dit Martianus Capella, *liv. 8.*

« *Hinc quâ devexo tellus subducitur axe,*
» *Ignoto Canopos sese infert fulgidus astro* ».

La vue du vaisseau, auquel cette Etoile étoit attachée, étoit d'un bon augure pour les Nautonniers (3).

(*zzzzzz*) Plusieurs Sphères n'y peignent qu'un simple Vase. Tel est le Planisphère Egyptien, et celui des Indiens, découvert par John Cail (4). Les Indiens appellent encore ce signe *la Cruche*, *Coumbum* (5), en langue Brame; *Del*, ou *Dol*, *le Sceau*, en langue Pelhvi. Les Arabes l'appellent *Aldalu* (6); les Latins, *Amphora*, et les Grecs, *Calpé*, tous noms qui désignent le Vase, le Sceau et la Cruche.

(*aaaaaaa*) Le Géographe Scylax, dans son Périple,

(1) Bay. Uran. t. 40.
(2) Gem. p. 8.
(3) Eratosth. c. 35.
(4) Transact. Phil. 1772, p. 353.
(5) Le Gent. voy. des Indes, t. 1. Anquetil. Zend. Av. t. 3, parr. 2.
(6) Comm. Alfrag. p. 108.

pag. 43, dit que, « près de l'embouchure Canopique, est une île déserte, à laquelle Canopus, venu de Troye, donna son nom. Son tombeau, qu'on y voit encore, en est, dit-il, la preuve ».

(*bbbbbbb*) Dans Saumaise, *ann. Clim. p.* 610, on lit : *Char-Chnubis*, au premier Décan du Lion céleste ; et on lit sur un Abraxas, *Kol-Cnubis*, avec l'inscription *Iao*, suivi du mot *Anok*. Est-ce l'*Anok*, ou *Hanuch*, qui, suivant les Arabes (1), fit couler le Nil sur l'Egypte, comme faisoit l'homme du Verseau ? je l'ignore. On donnoit à cet Hanuch le nom d'*Adris*, ou de Magnifique, nom donné à quelques Etoiles du Vaisseau par les Arabes (2). Job, parlant des Constellations, qui veillent sur la partie méridionale du monde, les appelle *Theman-Adris*, ou *Edresi*. Les Septante traduisent ce mot par les appartemens du midi ; ce qui convient assez au signe le plus méridional, et au Vaisseau son Paranatellon (3). Je rassemble ici ces diverses traditions, afin de faciliter le travail de ceux qui voudroient suivre plus loin la chaîne des rapports, qui lient les traditions Juives, Arabes et Egyptiennes, sur les Constellations méridionales, et sur les Génies qui y présidoient.

(*ccccccc*) Peut-être faudroit-il lire *Sidon ;* car *Sidon*, en Phénicien, signifie Poisson, au rapport de Justin (4) et d'Isidore de Séville (5). Sanchoniaton unit Sidon et Poseidon, et il dit que Sidon étoit douée d'une voix agréable, et inventa le chant de l'Ode ; ce qui ne peut convenir qu'au Poisson à tête d'Hirondelle, placé sous Andromède, et dans le signe consacré à Neptune dans

(1) Kirk. Œdip. t. 1, p. 65.
(2) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 60.
(3) Goguet t. 2, p. 400.
(4) Justin, l. 18, c. 3.
(5) Isid. de Sev. Orig. l. 1, c. 1, p. 355.

la Série des douze grands Dieux (1). Quant aux rapports de Dagon avec l'Agriculture, il est certain que la Vierge céleste, Déesse des moissons, se couchant au lever des Poissons, ceux-ci purent être regardés comme signes de la même opération agricole. De là vint qu'elle prit le nom d'*Atargatis* (2), Divinité qui se compose du corps de la Vierge et de la queue des Poissons, en aspect avec elle. Cérès, chez les Syracusains, prit aussi le nom de *Siton* (3). Le Poisson Dagon se levoit le soir en Eté, sous le Lion, à l'approche des moissons: voilà ce qui a peut-être conduit à la traduction du mot *Dagon* par *Siton*, et trompé Philon, traducteur de Sanchoniaton. Mais je pense avec Selden (4), que c'est une erreur; et que ce mot vient de *Dag*, Poisson, nom qu'ont encore conservé les Poissons.

(*dddddd*) C'est une chose assez singulière à remarquer, dans cette fiction Judaïque, sur la chute de Dagon à la vue de l'Arche, que le Poisson Dag tombe, et se couche effectivement au lever de l'Arche ou du Vaisseau céleste. Cela arrive le matin au lever du Lion, et au coucher d'Hercule, le Samson des Hébreux. Aussi c'est dans le temple de Dagon (5), qu'étoit Samson, lorsqu'il fit tomber les colonnes du temple des Philistins; et Samson meurt à la même époque (6), où meurt Hercule, au moment du retour du Soleil au Lion céleste, lorsqu'on célébroit la fête de Dagon. C'est le matin, au lever du Soleil, que Dagon tombe à l'aspect de l'Arche, suivant la tradition Judaïque (7).

(1) Manil. l. 2, v. 445.
(2) German. Cæsar.
(3) Athenée Dipnos. l. 3.
(4) Selden de diis Syr. Synt. c. 3, p. 263.
(5) Judic. c. 16, v. 23.
(6) Ibid. v. 30.
(7) Reg. l. 1, c. 5, v. 3.

Simon le Macchabée brûla le temple et l'idole de Dagon, à Azoth (1).

Kirker cite le passage de Radak (2), qui nous dit que Dagon étoit composé des parties de l'homme et de celles du Poisson; qu'il étoit Poisson dans sa partie inférieure, et que c'est même de là qu'il tiroit son nom.

Saint Jérôme appela Dagon *le Poisson de la Douleur*, à cause des fréquentes lamentations, qui faisoient partie de son culte (3).

(*eeeeeee*) Agathias, l. 2. p. 59, parle de Ninus, de Sémiramis, et de Bélus, fils de Derceto, dans la succession des Rois d'Assyrie.

Tzetès, Chiliad. 9, ch. 275, parle de la métamorphose de Derceto, mère de Sémiramis, en Poisson; il y voit l'origine du respect religieux des Syriens pour les Poissons, dont ils s'abstiennent de manger la chair.

(*fffffff*) On adoroit à Ascalon Vénus Uranie, ou la Déesse qui a son exaltation au signe des Poissons. Suivant Pausanias (4), ce culte avoit pris son origine chez les Assyriens, au rapport de cet auteur; de là il étoit passé chez ceux de Paphos, en Chypre, et chez ceux d'Ascalon, en Palestine. Ce fut Egée, qui l'institua chez les Athéniens, qui l'établit pour appaiser le courroux de la Déesse, dont il se croyoit frappé. On verra bientôt, que la Déesse de Syrie avoit des traits, qui lui étoient communs avec Vénus. Elle avoit aussi quelques traits des Parques; et la Vénus Uranie d'Athènes étoit réellement regardée comme Vénus, la plus ancienne des Parques (5). Tertullien, dans son Apologétique (6), met sur

(1) Mach. l. 1, c. 10, v. 83; c. 11, v. 4.
(2) Kirk. Œdip. t. 1, p. 337, etc.
(3) Ibid. Kirk. p. 345.
(4) Pausan. Attic. p. 14.
(5) Ibid. p. 17.
(6) Tertull. l. 2, c. 8.

la même ligne l'Atargatis des Syriens, et la Déesse Uranie, ou la céleste des Carthaginois.

(*gggggg*) Ces traditions ont été conservées par Ovide, Métam. l. 4, fab. 1, v. 43.

Illa quid è multis referat (nam plurima norat).
Cogitat et dubia est, de te Babylonia narret
Derceti, quam versa, squamis velantibus artus,
Stagna Palestini credant coluisse figurâ;
An magis ut sumptis illius filia pennis
Extremos altis in turribus egerit annos.

(*hhhhhhh*) La même tradition a été consacrée par Ovide, Fast. l. 2, v. 457, à l'article du passage du Soleil au signe des Poissons.

Jam levis obliquâ subsidit Aquarius urnâ.
Proximus aethereos excipe, Piscis, Equos.
Te memorant fratremque tuum (nam juncta micatis
Signa) duos tergo sustinuisse deos.
Terribilem quondam fugiens Typhona Dionæ,
Tunc cùm pro cœlo Jupiter arma tulit,
Venit ad Euphratem comitata Cupidine parvo,
Inque Palæstinæ margine sedit aquæ.
Populus et Cannæ riparum summa tenebant:
Spemque dabant salices hos quoque posse tegi.
Dùm latet, intonuit vento nemus: illa timore
Pallet et hostiles credit adesse manus.
Utque sinu natum tenuit, succurrite Nymphæ:
Et diis auxilium ferte duobus, ait.
Nec mora, prosiluit. Pisces subiere Gemelli.
Pro quo nunc dignum sidera munus habent.
Indè nefas ducunt genus hoc imponere mensis,
Nec violant timidi Piscibus ora Syri.

Plutarque, dans son traité de la superstition (1), parle des craintes des Syriens, sur les suites funestes de l'imprudence, qui les auroit portés à manger tel ou tel Poisson. Il en résultoit pour eux une espèce d'hydropisie et d'enflure aux pieds et au ventre, comme l'attestent et Plutarque et Ménandre, dont Porphyre rapporte les vers. (Abstin. L. 4.)

(*iiiiiii*) Si l'on en croyoit Pline (2), Atargatis elle-même auroit eu les formes monstrueuses de Derceto, quoique suivant Lucien, elle représentât simplement une femme. En effet, Pline l'appelle Atargatis la monstrueuse, *prodigiosa*, la même Divinité, dit-il, que Derceto. Elle étoit adorée à Bambyce, autrement à Hiérapolis, ville que les Syriens appellent *Magog*. Le témoignage de Lucien, qui étoit du pays, et qui avoit vu Derceto en Phénicie, et Atargatis à Hiérapolis, semble préférable, au moins quant à la différence des formes. Artémidore prétend, que ce respect pour les Poissons avoit pour objet Astarté ou Vénus, qui a son exaltation aux Poissons (3). Quant à la Colombe consacrée à Sémiramis, elle l'étoit aussi à Vénus. Elle étoit l'Oiseau familier de cette Déesse, à qui elle prêtoit son ministère pour des messages. De même que Vénus a son exaltation aux Poissons, de même elle a sa dépression, dans le signe de la Vierge appelée *Atargatis*.

(*kkkkkkk*) On trouve, dans l'histoire du Ciel de Pluche, tom. 1, p. 180, une Déesse de Syrie, qui a des attributs de la Diane d'Ephèse, et un corps comme de Poisson.

(*lllllll*) L'Arabe Schiangia, cité par Kirker (4), vante l'art qu'employoient les Egyptiens, dans

(1) Plut. de Superst. p. 170.
(2) Pline, Hist. Nat. l. 5, c. 23.
(3) Artemid. l. 1, c. 9.
(4) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 172.

la fabrication des images et des idoles, qu'ils soumettoient à l'influence des corps célestes. Ils avoient trouvé le moyen de les faire parler, et se mouvoir, comme si réellement elles eussent été animées par la Divinité, dont l'ame puissante étoit supposée y descendre. Le même Kirker nous donne un traité de mécanique, où l'art sacerdotal est mis à découvert, et où l'on voit les diverses machines employées pour faire illusion aux peuples (1). *Voyez* Kirker sur les machines Thaumaturgiques des anciens Egyptiens.

(*mmmmmmm*) Il y a beaucoup de ressemblance entre ces statues, et celles du temple de Babylone, posées par Sémiramis, suivant Diodore. Deux Lions étoient aux pieds de Rhéa, ou d'Opis.

(*nnnnnnn*) Pausanias nous parle des pratiques superstitieuses, imposées à ceux qui se présentoient au temple de la Déesse de Syrie, adorée à Egire, en Achaïe (2). On n'y entroit qu'à des jours marqués, après s'être préparé par des purifications, par le jeûne, ou par un certain régime prescrit. On remarquera que, dans cette même ville, étoit le temple de Diane *Agrotère* (3). On voyoit à Athènes, près du temple de cette même Déesse, un tombeau d'Hippolyte (4), Héros, auquel ceux de Trézène consacroient leurs cheveux, comme nous verrons bientôt qu'on les consacroit dans le temple d'Hiérapolis.

(*ooooooo*) On trouvera ici quelques changemens aux explications, que nous avons données, sur l'origine du culte du Poisson, dans une lettre de nous imprimée dans le deuxième volume du Journal des Savans, du mois de Juin 1779 : mais nous ne faisions alors qu'entrer dans la carrière, que nous avons parcourue depuis avec beaucoup de

(1) Ibid. p. 323.
(2) Pausanias Achaic. p. 234.
(3) Ibid. p. 234.
(4) Attic. p. 39.

travail et de soin, et il n'est pas étonnant, que de nouvelles recherches nous ayent mis à portée de donner de meilleures solutions. Nous le faisons ici, n'ayant jamais la sotte vanité de tenir à une ancienne opinion, quand nous nous sommes apperçus qu'elle n'étoit pas entièrement exacte; et nous nous sommes toujours empressés de rectifier nos erreurs, quand nous avons cru nous être trompés.

(*ppppppp*) Le Prophète Oannès étoit une espèce de Mercure, qui avoit enseigné les sciences et les arts. Je remarquerai que les Poissons sont en aspect avec la Vierge céleste, domicile de Mercure; et que ce signe étoit celui auquel l'Astrologie avoit soumis Babylone. C'étoit même à cette influence, que Ptolémée (1) attribuoit le goût des Chaldéens pour les Mathématiques et pour les observations Astronomiques.

(*qqqqqqq*) Dans le Livre des Nombres, chap. 23, v. 28 et 29, c'est sur le mont de Phégor, ou de Péor, que Balac conduit le Prophète Balaam, pour y prophétiser. Là, on y élève sept autels, nombre égal à celui des Planètes; et sur chacun d'eux on y place des Beliers et de jeunes Taureaux. Ce Balac étoit Roi des Moabites, et Balaam un Devin, qui habitoit le pays des Ammonites, ou des adorateurs d'Ammon (2). C'est alors que Moïse, ou l'écrivain Juif connu sous ce nom, suppose, que les Israélites eurent commerce avec les filles des Moabites, et se firent initier aux mystères de Béelphégor (3).

(*rrrrrrr*) Voici ce qu'en dit le Rabbin Salomon Jarchi, dans son Commentaire sur le premier livre des Rois : « *Dicunt sapientes nostri mira de* » *fabricâ hujus Idoli; erat enim ad speciem* Virgæ

(1) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 146.
(2) Numer. ibid. c. 22, v. 4 et 5.
(3) Ibid. c. 25, v. 1—3—5. Josuë, c. 22, v. 17. Deuter. c. 4, v. 3. Psalm. 105, v. 28.

» virilis *effectum*, *cui maritabant se totâ die* ». Kirker observe avec raison (1), que ce culte rentre dans celui des Phalléphores de Bacchus et d'Osiris, et dans le culte du *Lingam*, ou du *Pudendum* des Dieux de la génération.

(*ssssss*) On pourroit également croire, qu'elle étoit consacrée au Soleil, Mithra, aux formes de Taureau. Car, dans le système planétaire, tel qu'il est rangé dans l'échelle Mystique, dont parle Celse, la porte de Saturne est la première (2), et celle du Soleil la septième. Cet ordre est celui de la semaine.

(*tttttt*) J'ai été témoin plus d'une fois de ce travail du Scarabée, et j'ai été frappé de la justesse de cette comparaison, qu'ont faite les Egyptiens de la marche du globe solaire, et de celle de la boule, que roule le Scarabée.

(*uuuuuuu*) On trouve dans le tom. 2, part. 2, de l'OEdipe de Kirker, une semblable figure à tête d'Epervier, montée sur deux Crocodiles.

(*xxxxxxx*) Il est bon de remarquer, que Clément de d'Alexandrie met le Crocodile à la place de l'Hippopotame, pour désigner l'imprudence (3). Ces deux animaux, consacrés à Typhon, ont donc pu être pris indifféremment l'un pour l'autre, comme une expression des ténèbres, dont la Lune triomphe au moment de son émersion.

(*yyyyyyy*) L'Ibis est un Oiseau (4), qui ressemble beaucoup à la Cicogne; il est plus petit; son plumage est d'un blanc roussâtre, avec des taches d'un rouge pourpré, et d'un rouge couleur de chair; les grandes plumes du bout des ailes sont noires; son bec est large d'un pouce et demi par le haut, et d'un demi-pouce par le bas. La couleur est un jaune clair, et sur l'extrémité

(1) Kirker Œdip. t. 1, p. 267.
(2) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 298.
(3) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 565.
(4) Content d'Orville, t. 6, p. 134.

un peu orangé. Les deux pinces du bec sont absolument recourbées dans toute leur longueur. Le bas de la jambe et le pied en entier, depuis le talon jusqu'aux doigts, sont gris; les côtés de quatre doigts sont garnis et bordés d'une membrane, excepté le côté interne des deux doigts externes, qui n'en ont point; les ongles sont étroits, pointus et noirâtres, de même que l'extrémité des doigts. Cet Oiseau se nourrit de Serpens, de Grenouilles, de Lézards, et sur-tout de Serpens ailés, qui, poussés par un vent de Midi des déserts de la Libye, fondent sur les campagnes de l'Egypte, et dévorent toutes les moissons. Les Ibis, rassemblés en troupe, vont les attendre au passage sur les frontières; et il en est peu, qui échappent à leur vigilance et à leur voracité.

D'après cette fonction de l'Ibis, il n'est pas étonnant qu'il ait été pris pour symbole du principe destructeur du Serpent allégorique ou du mauvais principe; et de même que dans la Constellation du Serpentaire, les uns ont mis un homme qui écrase un Serpent, les autres, tels que les Maures, y mettoient une espèce de Grue, ou d'Ibis: *insistens Serpenti.*

Fin des Notes du tome troisième.